Haruki Murakami

underground

belfond

DU MÊME AUTEUR

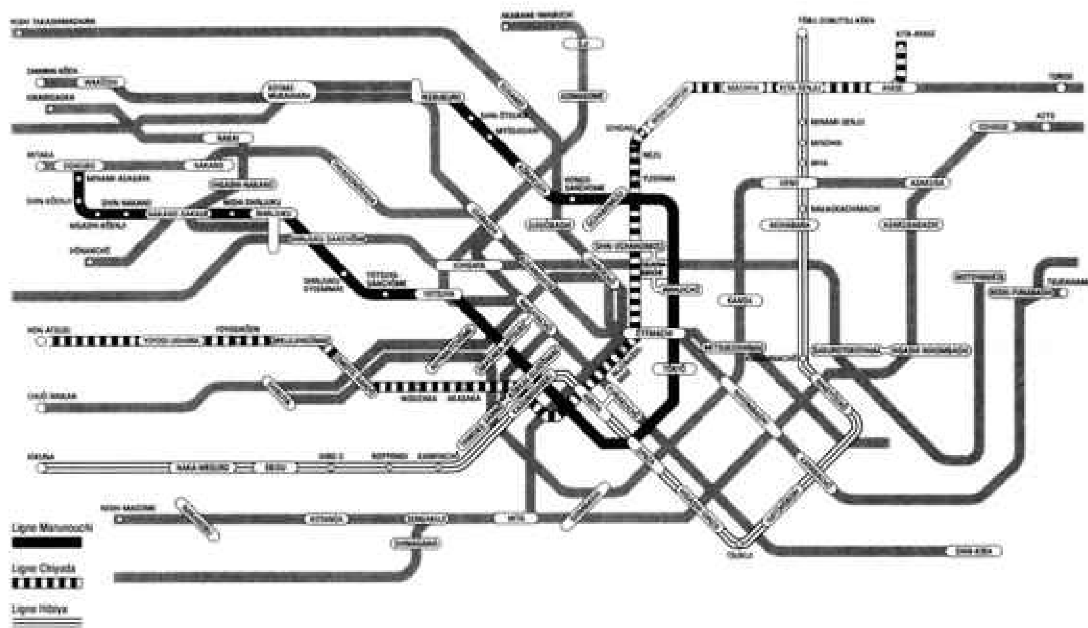
La Course au mouton sauvage, Seuil, 1990
La Fin des temps, Seuil, 1992
Danse, danse, danse, Seuil, 1995
Après le tremblement de terre, 10/18, 2002
Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil, Belfond, 2002 ; 10/18, 2003
Les Amants du Spoutnik, Belfond, 2003 ; 10/18, 2004
Kafka sur le rivage, Belfond, 2006 ; 10/18, 2007
Le Passage de la nuit, Belfond, 2007 ; 10/18, 2008
L'éléphant s'évapore, Belfond, 2008 ; 10/18, 2009
Saules aveugles, femme endormie, Belfond, 2008 ; 10/18, 2010
Autoportrait de l'auteur en coureur de fond, Belfond, 2009
Sommeil, Belfond, 2010 ; 10/18, 2011
La Ballade de l'impossible, Belfond, 2007 ; rééd. 2011 ; 10/18, 2009
1Q84 (Livre 1, avril-juin), Belfond, 2011 ; 10/18, 2012
1Q84 (Livre 2, juillet-septembre), Belfond, 2011 ; 10/18, 2012
1Q84 (Livre 3, octobre-décembre), Belfond, 2012 ; 10/18, 2013
Chroniques de l'oiseau à ressort, Belfond, 2012
Les Attaques de la boulangerie, Belfond, 2012

HARUKI MURAKAMI

UNDERGROUND

Traduit de l'anglais
par Dominique Letellier

belfond
12, avenue d'Italie
75013 Paris



Carte du métro de Tokyo montrant les lignes visées par l’attaque au gaz sarin, le lundi 20 mars 1995

Première partie
Underground

Préface[1]

UN APRÈS-MIDI, alors que je feuilletais un magazine, je suis tombé sur la page du courrier des lecteurs. Je ne me souviens pas du tout pourquoi, mais je l'ai lue. Je suppose que j'avais du temps à perdre. Il est rare que je choisisse *Ladies' Home Journal*, ou un autre magazine féminin, et plus rare encore que je m'intéresse aux lettres des lectrices.

Un des messages a pourtant retenu mon attention. Il provenait d'une femme dont le mari avait perdu son emploi à la suite de l'attaque au gaz sarin[2] dans le métro de Tokyo. Comme chaque jour, il avait pris le métro pour aller au travail, et il avait eu la malchance de se trouver dans une des rames où le gaz avait été répandu. On l'avait transporté, évanoui, à l'hôpital. Même après plusieurs jours de convalescence, il souffrait encore de séquelles et avait été incapable de se réadapter à la routine quotidienne du bureau. Au début, on l'avait toléré, mais au fil du temps son patron et ses collègues avaient commencé à faire des remarques. Ne pouvant supporter davantage cette atmosphère glaciale, sentant qu'on souhaitait le voir partir, il avait donné sa démission.

Je n'ai pas retrouvé ce magazine, si bien que je suis dans l'impossibilité de citer précisément la lettre, mais c'était ce qu'elle disait, en gros. Dans mon souvenir, il n'y avait rien de particulièrement plaintif dans le style, pas de colère non plus. C'était une récrimination à peine audible, chuchotée, « Comment est-ce que ça a bien pu nous arriver… ? » se demandait la femme, incapable d'accepter ce qui, d'un seul coup, avait foudroyé sa famille.

Cette lettre m'a causé un choc. Certaines personnes souffraient encore de graves séquelles psychologiques. J'étais désolé, sincèrement, même si je savais que pour ce couple mon empathie n'avait aucune valeur. Pourtant, que pouvais-je faire, à part ressentir un élan de compassion ?

Comme la plupart des lecteurs, j'en suis certain, j'ai simplement soupiré et tourné la page.

Peu de temps après, néanmoins, j'ai repensé à cette lettre. Ce « Comment est-ce que ça a bien pu nous arriver… ? » m'est revenu brutalement à l'esprit, tel un énorme point d'interrogation. Comme si ça ne suffisait pas d'être victime d'une violence purement arbitraire, cet homme avait souffert d'une « victimisation secondaire » (la violence quotidienne au sein de l'entreprise, insidieuse et pénétrante). Pourquoi ne faisait-on rien ? C'est sans doute pour cela que j'ai décidé de bâtir une nouvelle version de ce qui s'était passé, d'élaborer une version différente.

Pour une raison quelconque, ses collègues avaient stigmatisé ce jeune employé – « Eh ! C'est le type de cette attaque bizarre » –, sans qu'il se retrouve jamais dans cette image de lui-même. Il n'avait probablement pas conscience de leur attitude de rejet, de cette distinction qu'ils faisaient entre « eux » et « nous ». Il se considérait comme un Japonais pur jus, à l'instar de tous les autres. Les apparences sont parfois trompeuses.

J'étais curieux d'en apprendre davantage sur la femme qui avait décidé de parler de son mari. Personnellement, je voulais comprendre en profondeur comment la société japonaise pouvait infliger cette « double peine » à certains de ses citoyens.

J'ai donc entrepris d'interroger les survivants de l'attaque.

*

J'ai mené ces entretiens pendant presque un an, de début janvier à fin décembre 1996. La plupart des séances me prenaient entre une et deux heures, mais il arrivait qu'elles durent jusqu'à quatre heures. J'ai tout enregistré.

Les bandes ont ensuite été transcrites, ce qui a naturellement engendré un énorme volume de texte, les personnes digressant le plus souvent en tout sens et perdant le fil avant d'être recentrées – comme dans des conversations classiques. Les propos ont été élagués, triés, reformulés s'il fallait les rendre plus lisibles, et travaillés pour s'insérer dans un manuscrit qui soit maniable. De temps à autre, quand il me semblait qu'il manquait quelque chose dans la transcription, j'ai dû revenir à l'enregistrement et le réécouter.

Une seule personne a refusé d'être enregistrée. J'avais pourtant bien signalé au téléphone que j'enregistrais les entretiens, mais quand j'ai sorti le magnétophone de mon sac, la personne a prétendu qu'on ne l'avait pas prévenue. J'ai passé les deux heures suivantes à tout noter à la main – noms, descriptions… –, puis quelques heures de plus à rédiger l'entretien. (En fait, j'ai été assez impressionné que ma mémoire, ô combien humaine, m'ait permis de

restituer toute une conversation à partir de ces notes – un exploit sans doute banal pour les journalistes professionnels, mais inattendu pour moi.) Des efforts bien inutiles cependant, car je n'ai pas obtenu l'autorisation d'inclure cet entretien dans ce livre.

Deux assistants, Setsuo Oshikawa et Hidemi Takahashi, m'ont aidé à rechercher les éventuels témoins. Nous avons utilisé deux méthodes : répertorier toutes les sources médiatiques parlant de « victimes de l'attaque » et compter sur le bouche-à-oreille. Il y avait peut-être dans notre entourage des gens qui connaissaient des victimes ? Très franchement, cela s'avéra plus difficile que prévu. Pourtant, ce fameux matin, les rames du métro de Tokyo étaient bondées, et je m'étais imaginé qu'il serait facile de collecter des déclarations. Certes, les témoignages individuels n'étaient pas interdits pendant le procès, sauf en ce qui concernait le tribunal ou les enquêtes de police ; mais les autorités avaient le devoir de protéger la vie privée des gens, et il en allait de même pour les hôpitaux. Nous ne pouvions donc utiliser que les listes des personnes hospitalisées diffusées dans les journaux le jour de l'attaque. Juste des noms. Aucune adresse, aucun numéro de téléphone.

Nous avons établi une liste de sept cents noms, parmi lesquels seuls vingt pour cent furent identifiables. Comment retrouver un « Ichiro Nakamura » – l'équivalent japonais de « Jean Dupont » ? Puis, quand nous avons enfin réussi à prendre contact avec les quelque cent quarante personnes identifiées, elles ont en général refusé d'être interviewées. « Je préfère oublier toute cette histoire », nous répondait-on souvent, ou bien : « Je ne veux rien avoir à faire avec Aum », ou encore : « Je ne fais pas confiance aux médias. » Je ne saurais vous dire combien de gens ont tout simplement raccroché dès que nous mentionnions une éventuelle publication. En conséquence, nous n'avons pu interviewer que quarante pour cent des cent quarante personnes répertoriées.

Après l'arrestation des principaux membres de la secte Aum, les gens ont eu moins peur des représailles, mais ils ont continué à refuser – « Mes symptômes ne sont pas vraiment graves, ça ne vaut pas la peine de faire une déclaration » –, ou bien, dans plus d'un cas, les survivants eux-mêmes étaient désireux de parler, mais leur famille s'y opposait – « Ne nous impliquez pas tous ! » Les témoignages de fonctionnaires et d'employés d'institutions financières furent tout aussi délicats à obtenir.

Pour des raisons pratiques, il y a également peu d'interviews de femmes, car il fut plus difficile de les retrouver grâce à leur seul nom. Les jeunes filles célibataires, au Japon – et ce n'est que pure conjecture de ma part –, n'apprécient pas que des étrangers leur posent trop de questions. Quoi qu'il en soit, certaines ont accepté « en dépit de l'opposition de la famille ».

Ainsi, sur des milliers de victimes, une soixantaine se montra prête à répondre, et cela nous prit un temps fou et beaucoup de dévouement.

Le protocole choisi pour mener ces entretiens nous imposait d'envoyer aux personnes interrogées la transcription de leurs déclarations afin qu'elles en vérifient la conformité. Je joignais systématiquement aux feuillets une note demandant qu'elles me fassent savoir s'il y avait quoi que ce soit qu'elles « ne voulaient pas voir imprimé » et si le contenu devait être modifié ou abrégé. Presque toutes ont voulu des changements ou des coupes, et j'ai respecté leurs souhaits. Souvent, les détails biffés éclairaient des éléments de la vie de ces personnes, ce qui fut un véritable crève-cœur pour l'écrivain que je suis. Il m'est arrivé de répondre par une contre-proposition. Certains entretiens ont fait jusqu'à cinq allers-retours. Mon souci principal était d'éviter que ces témoignages ne soient exploités à mauvais escient par les médias. Je ne supportais pas l'idée que les personnes qui avaient accepté de répondre à mes questions soient mécontentes, qu'elles se disent : « Ça ne devait pas se passer comme ça », ou : « Vous avez trahi ma confiance. » Ça a donc pris du temps.

Après une orchestration aussi délicate et laborieuse, nous avons obtenu soixante-deux interviews. Comme je l'ai déjà dit, il y eut pourtant deux désistements de dernière minute, tous deux portant sur des témoignages très pénétrants et très révélateurs. En retirant aussi tard ces textes, j'ai eu l'impression qu'on coupait des morceaux de ma chair, mais un non est un non, et nous avions déclaré de manière très claire et dès le départ que nous respecterions la volonté de nos interlocuteurs.

Pour dire les choses autrement, chaque remarque, dans ce livre, est une contribution absolument libre et volontaire. Preuve ultime – et je suis très heureux et reconnaissant de pouvoir l'affirmer –, presque tout le monde a accepté d'utiliser son véritable nom, ce qui ajoute un impact infiniment plus fort aux paroles : *leurs* mots, *leur* colère, *leurs* accusations, *leurs* souffrances… (Et je dis cela sans critiquer ceux qui ont choisi un pseudonyme, quelle qu'en soit la raison.)

Au début de chaque entretien, je demandais à la personne de me parler un peu de son passé – lieu de naissance, scolarité, famille, emploi (surtout l'emploi). Je voulais que chacun ait un « visage », que chacun soit au centre de son propos. Je ne voulais pas d'une collection de voix désincarnées. Peut-être est-ce là un des travers du métier de romancier, mais je m'intéresse moins à l'« histoire », pourrait-on dire, qu'à l'humanité concrète et irréductible de chaque individu. Il est donc possible que dans ces entretiens j'aie accordé une place disproportionnée à des détails apparemment sans lien avec ce qui nous occupe, mais je souhaitais que les lecteurs saisissent bien le « personnage » qui

parlait. Une grande part de cette dimension n'a bien sûr pas survécu à la réécriture.

Les médias japonais nous ont bombardés d'informations et de portraits des membres de la secte Aum – les « attaquants » –, ils ont conçu un récit si lisse, si séduisant que le citoyen moyen – la « victime » – était devenu presque accessoire. Simple « passant » de ce drame, il était relégué au second plan, au rôle de figurant. Le récit d'une victime anonyme est mineur pour les médias en quête de sensations et d'émotion, si bien que les rares témoignages publiés n'étaient qu'un assemblage clinquant de formules vides. Sans doute nos médias désiraient-ils créer une image collective du « Japonais innocent et souffrant », ce qui est beaucoup plus facile quand on ne doit pas composer avec des visages réels. De plus, la dichotomie classique du « méchant » identifiable et du « bon peuple », mais sans visage, procure une bien meilleure histoire.

C'est pourquoi j'ai voulu, autant que possible, me garder de toute généralisation, reconnaître que chaque personne dans le métro ce matin-là avait un visage, une vie, une famille, des espoirs et des craintes, des contradictions et des dilemmes, et que tous ces facteurs avaient leur place dans ce drame.

J'avais appris à connaître mon interlocuteur, je pouvais à présent me concentrer sur les évènements : « Comment avez-vous vécu cette journée ? », « Qu'avez-vous vu ? », « De quoi avez-vous fait l'expérience ? », « Qu'avez-vous éprouvé ? » et, si ça me semblait approprié : « Quelles souffrances vous a causées cette attaque ? » ainsi que : « Ces problèmes persistent-ils ? »

Le degré des blessures infligées par les attaques au gaz variait considérablement d'une personne à l'autre. Certaines s'en étaient sorties sans trop de mal ; les moins chanceuses étaient mortes ou étaient encore soignées pour de graves problèmes de santé. Beaucoup n'avaient pas été blessées sur le coup, mais souffraient d'un syndrome de stress post-traumatique.

J'ai interrogé des gens qui n'avaient presque pas été affectés par le sarin. S'ils s'en étaient sortis avec peu de séquelles et avaient pu reprendre leur vie quotidienne assez vite, eux aussi avaient une histoire à raconter. Leurs peurs, ce qu'ils en avaient appris. C'est pourquoi je n'ai pas effectué le moindre « tri » éditorial[3].

On ne peut pas ignorer quelqu'un simplement parce qu'il ne montre que des « symptômes mineurs », car, pour chaque personne impliquée dans cette attaque, le 20 mars fut une journée lourde, éprouvante.

De surcroît, j'avais dans l'idée qu'il fallait montrer le véritable visage des survivants, qu'ils aient été gravement traumatisés ou non, afin de mieux saisir

l'ampleur de l'évènement. Je vous laisse, lecteur, tendre l'oreille et juger. Non ! Avant cela, je vous propose d'imaginer…

*

Nous sommes le lundi 20 mars 1995, au matin d'une superbe journée de printemps. L'air cristallin est encore agité par une petite brise, et les gens serrent le col de leur manteau autour de leur cou. Hier, c'était dimanche ; demain, ce sera l'équinoxe de printemps, une fête nationale. Vous qui ne faites pas le pont pour vous octroyer un long week-end, vous pensez sans doute : « J'aimerais bien ne pas devoir aller travailler aujourd'hui. » Pas de chance. Vous vous levez à l'heure habituelle, vous vous lavez, vous vous habillez, vous prenez votre petit déjeuner et vous descendez dans le métro. Vous réussissez à vous glisser dans une rame surpeuplée, comme d'ordinaire. Ça promet d'être un jour parfaitement semblable aux autres. Jusqu'à ce qu'un homme, un masque blanc protégeant le bas de son visage, frappe le plancher de votre wagon du bout effilé de son parapluie pour percer des poches en plastique remplies d'un étrange liquide…

1. Je souhaite indiquer clairement que j'ai emprunté des idées très utiles, en vue de la rédaction de ce livre, aux travaux de Studs Terkel et Bob Greene. *(N.d.A.)*

2. Le sarin est un gaz neurotoxique inventé par les scientifiques allemands dans les années 1930, quand Hitler se préparait à la guerre. Dans les années 1980, il fut utilisé par l'Iraq non seulement lors de la guerre contre l'Iran, mais aussi pour tuer ses propres citoyens Kurdes. Vingt-six fois plus mortel que le cyanure, une goutte de sarin de la taille d'une tête d'épingle suffit à tuer une personne. (*N.d.l.T.*)

3. Voir la fin du témoignage du Dr Nobuo Yanagisawa. *(N.d.A.)*

MÉTRO DE TOKYO

Ligne Chiyoda
Rame A725K

DEUX HOMMES FURENT DÉSIGNÉS POUR DISPERSER DU GAZ SARIN sur la ligne Chiyoda : Ikuo Hayashi et Tomomitsu Niimi. Hayashi était le criminel principal, Niimi son chauffeur complice.

On ne comprend pas bien pourquoi le Dr Hayashi – un chirurgien réputé au dossier de « premier plan » au ministère des Sciences et Technologies – fut choisi pour mener à bien la mission, mais Hayashi lui-même a avancé que c'était pour lui imposer silence. Être impliqué dans les attaques au gaz lui fermait toute possibilité de prendre ses distances, maintenant qu'il en savait déjà trop. S'il était tout dévoué au chef du culte Aum, Shoko Asahara, apparemment, Ashahara ne lui faisait pas confiance en retour. Quand Asahara lui ordonna d'aller libérer du gaz sarin, Hayashi admit : « J'ai senti mon cœur tambouriner dans ma poitrine – mais mon cœur pouvait-il être ailleurs ? »

Après être monté en tête de la rame de 7 h 48 de la ligne Chiyoda, qui va de Kita-senju, une banlieue nord-est de Tokyo, à la banlieue ouest de Yoyogi-uehara, Hayashi perça sa poche en plastique plein de sarin à la station Shin-ochanomizu, dans le quartier central des affaires, puis quitta le métro. Dehors, Niimi l'attendait dans une voiture, et tous deux retournèrent à l'*ajid* – le quartier général local d'Aum – de Shibuya, leur mission accomplie. Hayashi n'avait aucun moyen de refuser. « C'est juste un yoga du mahamudra », ne cessait-il de se répéter, le mahamudra étant une discipline cruciale pour atteindre le stade de Véritable Maître éclairé.

Quand les avocats d'Asahara lui demandèrent s'il aurait pu refuser, s'il l'avait voulu, Hayashi répondit : « Si cela avait été possible, les attaques au gaz de Tokyo ne se seraient jamais produites. »

Né en 1947, second fils d'un médecin, Hayashi fut préparé, au collège et au lycée, à intégrer Keio, l'une des deux plus prestigieuses universités de Tokyo.

Après avoir obtenu son doctorat, il fut employé comme spécialiste du cœur et des artères à l'hôpital de Keio. Il devint chef du service de Médecine vasculaire au Centre national de santé à Tokaimura, préfecture d'Ibaragi, au nord de Tokyo. Membre de ce que les Japonais appellent la « super-élite », d'aspect soigné, il montre la confiance en soi d'un grand professionnel. La médecine s'est imposée tout naturellement à lui. Ses cheveux commencent à se clairsemer au sommet de son crâne mais, comme la plupart des dirigeants d'Aum, il a belle allure, le regard fixé droit devant lui, même si son discours est monotone et quelque peu forcé. En écoutant son témoignage au tribunal, j'eus la nette impression qu'il bloquait en lui un flot d'émotions.

À un moment de sa carrière, Hayashi semble avoir éprouvé de profonds doutes concernant sa profession. En cherchant des réponses au-delà de la science reconnue, il se laissa séduire par les enseignements charismatiques de Shoko Asahara, et se convertit brusquement à Aum. En 1990, il démissionna de son poste et quitta ses proches pour embrasser une vie religieuse, le culte assurant à ses deux enfants une éducation spéciale. À l'hôpital, ses collègues, regrettant beaucoup la perte d'un médecin du calibre d'Hayashi, tentèrent de le dissuader, mais il avait pris sa décision. C'était comme si la médecine n'avait plus rien à lui offrir. Une fois initié au culte, il se retrouva parmi les favoris d'Asahara et fut nommé ministre de la Guérison.

Dès qu'on le choisit pour exécuter le « projet sarin », Hayashi fut conduit au quartier général d'Aum, le *Satyam* n° 7, au village de Kamikuishiki, près du mont Fuji, à 3 heures du matin, le 20 mars, où, avec les quatre autres principaux acteurs, il s'exerça aux gestes à accomplir pour réussir l'attaque. À l'aide de parapluies dont la pointe avait été effilée à coups de lime, ils percèrent des poches pleines d'eau semblables à celles qui contiendraient du sarin. La répétition fut supervisée par Hideo Murai, un des chefs d'Aum. Alors que les commentaires des quatre autres indiquaient qu'ils prenaient plaisir à cet entraînement, Hayashi observait la scène sans enthousiasme, voire avec réserve. Il ne perça même pas sa poche. Pour ce médecin de 48 ans, l'exercice donna sans doute l'impression d'un jeu.

« Je n'avais pas besoin de m'entraîner, dit Hayashi. Je voyais ce qu'il fallait faire, mais le cœur n'y était pas. »

Après la séance, les cinq hommes furent ramenés en voiture à l'*ajid* de Shibuya, où le médecin Hayashi donna aux membres de l'équipe des seringues hypodermiques remplies de sulfate d'atropine, pour qu'ils se fassent une piqûre s'ils ressentaient le moindre symptôme d'empoisonnement au sarin.

En se rendant à la station de métro, Hayashi acheta des gants, un couteau, du scotch et des sandales dans une supérette. Niimi, le chauffeur, prit des journaux

dans lesquels envelopper les poches de sarin. C'étaient des journaux extrémistes – *Akahata* (*Drapeau rouge*) du parti communiste du Japon, et *Seiko Shimbun* (*Nouvelles de l'enseignement sacré* de la Soka Gakkai[1]) – « plus intéressants parce que ce n'étaient pas des journaux qu'on pouvait acheter n'importe où », plaisanta Niimi. Des deux journaux, Hayashi choisit *Akahata* ; utiliser par provocation les publications d'une secte rivale lui sembla un choix si évident qu'il serait contre-productif.

Avant de monter dans le métro, Hayashi mit un masque chirurgical comme beaucoup de passagers en portent en hiver pour éviter de diffuser des virus. Dans la rame A725K, Hayashi vit une femme avec son enfant. Il faillit flancher : « Si je dégage du sarin ici, tout de suite, se dit-il, cette femme en face de moi n'échappera pas à la mort. À moins qu'elle ne descende quelque part », mais il était déjà trop engagé pour reculer. Il menait une guerre sainte. Les faibles étaient des ratés.

À l'approche de la station Shin-ochanomizu, il laissa tomber les poches de sarin près de son pied droit, contrôla ses nerfs et en percuta un de la pointe de son parapluie. Le plastique résista et le liquide produisit un gargouillement. Il dut frapper plusieurs fois – combien précisément ? Il n'en a pas gardé le souvenir. Finalement, une seule des deux poches fut trouée, l'autre resta intacte.

Le liquide d'une des poches s'évapora néanmoins complètement et fit beaucoup de mal. À Kasumigaseki, deux employés du métro moururent pour avoir voulu se débarrasser de la poche. La rame A725K s'arrêta à la station suivante, Kokkai-gijidomae, qui dessert l'Assemblée nationale japonaise, tous les passagers furent évacués et les voitures nettoyées.

Deux personnes furent tuées et deux cent trente et une souffrirent de graves blessures du fait de la seule poche percée par Hayashi[2].

« Personne ne prenait les choses avec calme »

Kiyoka Izumi (26[3])

Kiyoka Izumi naquit à Kanazawa, sur la côte centrale nord de la mer du Japon. Elle travaille au département des relations publiques d'une compagnie aérienne étrangère. Après avoir obtenu son diplôme universitaire, elle occupa un emploi aux Chemins de fer japonais (JR), mais au bout de trois ans, elle choisit de réaliser son rêve d'enfant et de travailler dans l'aviation. Bien qu'être transféré dans une compagnie aérienne soit extrêmement difficile au Japon – seul un candidat sur mille en milieu de carrière est accepté – elle surmonta tous les obstacles… et se retrouva dans l'attaque au gaz peu après avoir commencé son nouveau travail.

Ses tâches pour JR étaient des plus ennuyeuses. Ses collègues tentèrent en vain de la dissuader de partir ; elle était décidée. Elle s'y était bien formée, mais l'atmosphère dominée par les syndicats était trop étouffante et trop spécialisée, et elle voulait utiliser sa connaissance de l'anglais. Pourtant, sa formation aux secours d'urgence allait s'avérer précieuse dans des circonstances inattendues…

*

À L'ÉPOQUE, JE VIVAIS À WASEDA *[dans la partie nord-ouest du centre de Tokyo]*. Mon bureau se situait à Kamiyacho *[au sud-est du centre de Tokyo]*, si bien que j'empruntais le métro, d'abord la ligne Tozai, puis changement à Otemachi pour la ligne Chiyoda jusqu'à Kasumigaseki, puis une station sur la ligne Hibiya pour Kamiyacho. Je prenais mon poste à 8 h 30, ce qui me faisait quitter la maison entre 7 h 45 et 7 h 50. J'étais toujours une des premières à me mettre au travail, un peu avant 8 h 30. Tout le monde arrivait juste à temps. Dans les entreprises japonaises, j'avais appris qu'on comptait sur votre présence au moins trente minutes avant l'heure officielle, mais dans une entreprise étrangère,

on considère que chacun peut commencer à son rythme. On ne récolte pas de bon point pour arriver tôt.

Je me levais entre 6 h 15 et 6 h 20, et je n'avalais guère plus qu'une tasse de café en vitesse. La ligne Tozai est souvent surpeuplée mais, si on évite l'heure de pointe, le trajet n'est pas trop pénible. Jamais je n'ai eu de problème avec des pervers qui auraient tenté de me peloter, ni rien de tout ça.

Je suis très rarement malade. En ce matin du 20 mars, je ne me sentais pas bien, mais j'ai quand même décidé d'aller travailler. J'ai quitté la ligne Tozai à Otemachi et j'ai pris la ligne Chiyoda en me disant « Bon sang, je ne suis vraiment pas bien, aujourd'hui ! » J'ai inspiré profondément et soudain, mon souffle s'est figé – comme ça.

J'étais en tête de rame de la ligne Chiyoda. Il n'y avait pas trop foule. Tous les sièges étaient occupés, et seuls quelques passagers étaient debout çà et là. On pouvait encore voir l'autre extrémité de la voiture.

J'étais debout près de la cabine du conducteur. Je tenais la barre à côté de la porte. Puis, comme je l'ai dit, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai éprouvé une douleur soudaine. Non… Ce n'était pas vraiment douloureux. En fait, c'était comme si on m'avait tiré dessus, ou quelque chose comme ça : tout à coup ma respiration s'est complètement arrêtée. Si j'inhalais à nouveau, je croyais que mes boyaux allaient sortir par ma bouche ! Tout est devenu vide, sans doute parce que je couvais quelque chose – ça a été mon raisonnement –, mais jamais je ne m'étais sentie aussi mal. C'était intense à ce point.

En y repensant aujourd'hui, ça semble curieux, mais je me suis dit : « Peut-être que mon grand-père vient de mourir. » Il vivait au nord du pays, dans la préfecture d'Ishikawa, et il avait 94 ans. J'avais appris qu'il était tombé malade, et j'ai cru à une sorte de signe. Ce fut ma première idée : peut-être est-il mort ou mourant.

Au bout d'un moment, j'ai de nouveau pu respirer, mais après avoir dépassé la station Hibiya, un arrêt avant Kasumigaseki, je me suis mise à tousser affreusement, et comme tout le monde toussait dans ma voiture, j'ai compris que quelque chose d'étrange se passait. Les autres sont devenus très nerveux…

En tout cas, quand la rame s'est immobilisée à Kasumigaseki, je suis sortie sans bien réfléchir. Des passagers ont interpellé un préposé à la station. « Quelque chose ne va pas ! Venez, vite ! » et ils l'ont entraîné vers la voiture. Je n'ai pas vu ce qui s'est produit ensuite, mais c'est cet agent qui a emporté la poche de sarin et qui en est mort.

J'ai quitté le quai de la ligne Chiyoda et je me suis dirigée vers celle d'Hibiya, comme d'habitude. Arrivée sur le quai, en bas de l'escalier, j'ai entendu le signal d'alarme – bii-iiii-iip ! comme j'avais travaillé pour JR, j'ai su

immédiatement qu'il y avait eu un accident. C'est alors qu'un message a été diffusé par les haut-parleurs. Juste quand je me disais « Je ferais mieux de sortir de là ! », une rame de la ligne Hibiya est arrivée en sens inverse.

J'ai vu, à l'affolement des employés, que ce n'était pas une situation ordinaire, et la rame était complètement vide, sans le moindre passager à bord. Je n'ai appris que plus tard que ce métro-là aussi avait été attaqué au gaz sarin. Ils étaient en pleine crise à la station Kamiyacho, ou ailleurs, et ils avaient évacué tous les passagers.

Les haut-parleurs ont ordonné : « Tout le monde doit évacuer la station ! » Les gens se dirigeaient vers les sorties, mais je commençais à me sentir vraiment malade, si bien qu'au lieu de filer tout droit dehors, j'ai cru préférable d'aller aux toilettes. J'ai cherché à l'autre bout de la station le bureau du chef de gare, parce que les toilettes sont juste à côté.

En passant devant le bureau, j'ai vu des employés allongés par terre, trois, je pense. Il devait y avoir eu un accident grave. J'ai pourtant continué jusqu'aux toilettes et, quand j'en suis ressortie, j'ai monté l'escalier et je me suis retrouvée devant le ministère du Commerce et de l'Industrie. Tout cela a dû me prendre dans les dix minutes. Pendant ce temps, ils avaient fait sortir les employés que j'avais vus dans le bureau.

Une fois dehors, j'ai regardé autour de moi, et ce que j'ai vu, c'était – comment dire ? – « l'enfer » décrit parfaitement la situation. Trois hommes étaient par terre, une cuiller dans la bouche pour éviter qu'ils ne s'étouffent avec leur langue. Il y avait aussi six autres membres du personnel, assis dans les parterres de fleurs, la tête entre les mains, en larmes. Une fille sanglotait, incapable de parler. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait.

J'ai interpellé un des employés et je lui ai dit :

« J'ai travaillé pour JR, je suis formée pour gérer les situations critiques. Est-ce que je peux vous aider ? »

Il a continué à regarder dans le vide et tout ce qu'il a pu articuler c'était :

« Oui, aidez. »

Je me suis tournée vers les autres, assis là.

« C'est pas le moment de pleurer !

— On ne pleure pas », ont-ils répondu alors qu'ils en avaient bien l'air.

J'en ai conclu qu'ils pensaient à leurs collègues morts.

« Est-ce que quelqu'un a appelé une ambulance ? »

Ils ont répondu que oui, mais quand j'ai entendu les sirènes, je n'ai pas eu l'impression qu'elles s'approchaient de nous. Je ne sais pas pourquoi, mais on a été les derniers à recevoir de l'aide, si bien que les cas les plus graves ont été les derniers à être conduits à l'hôpital, ce qui a causé la mort de deux personnes.

Les cameramen de la télévision de Tokyo filmaient la scène. Ils avaient garé leur van tout près. J'ai couru vers l'équipe :

« C'est pas le moment ! Si vous avez un moyen de transport, conduisez ces gens à l'hôpital ! »

Le chauffeur a consulté les reporters.

« D'accord », a-t-il finalement accepté.

Quand je travaillais pour le JR, on m'avait appris à toujours porter un foulard rouge. En cas d'urgence, on pouvait l'agiter pour arrêter les rames. Voilà que je pensais « foulard ». Quelqu'un m'a prêté un mouchoir, trop petit, mais c'est tout ce que j'ai pu confier au chauffeur de l'équipe de télévision en lui donnant pour instruction :

« Emportez ces gens à l'hôpital le plus proche. C'est une urgence. Klaxonnez tout du long et brûlez les feux rouges, s'il le faut ! Ne vous arrêtez pas ! »

J'ai oublié de quelle couleur était le mouchoir ; il portait un motif. Je ne me rappelle plus si je lui ai dit de l'agiter ou de l'accrocher à son rétroviseur extérieur. J'étais assez nerveuse, sur le coup, et mes souvenirs ne sont pas très nets. Plus tard, quand j'ai rencontré M. Toyoda, il m'a dit :

« Je ne vous ai pas rendu votre mouchoir. »

Il m'en a donné un neuf. Malade pendant le transport, il avait souillé l'autre.

Nous avons réussi à hisser à l'arrière M. Takahashi, l'employé qui est mort, avec un autre agent du métro. Il restait de la place. Un troisième préposé à la station a pu monter aussi. Je crois que M. Takahashi était encore vivant, mais dès que je l'ai vu, j'ai pensé : « Il est parti. » Bien que je n'aie jamais assisté à la mort de quelqu'un, je l'ai su. Je le voyais clairement : il allait mourir comme ça, mais il fallait quand même que j'essaie de l'aider.

Le chauffeur m'a suppliée :

« Mademoiselle, venez avec nous !

— Non, je ne pars pas. »

On sortait encore beaucoup de gens de sous terre, et il fallait que je veille sur eux. Je suis donc restée. Je ne sais pas dans quel hôpital le van les a conduits. Je ne sais pas non plus ce qui leur est arrivé ensuite.

Il y avait cette fille qui pleurait et tremblait de tout son corps. Je me suis approchée d'elle pour tenter de la réconforter.

« Allez, voyons, tout va bien… »

Une ambulance est arrivée. Je me suis occupée de beaucoup de gens, tous livides, complètement vidés. Un homme qui m'a paru assez vieux avait de la mousse autour de la bouche. Je ne savais pas que les humains pouvaient écumer à ce point. J'ai déboutonné sa chemise, élargi sa ceinture ; je lui ai tâté le pouls,

que j'ai trouvé assez rapide. J'ai tenté de le faire réagir, mais c'était inutile. Il était profondément inconscient.

Ce « vieil homme » était en fait un agent de la station qui avait retiré sa veste d'uniforme. Très pâle, le cheveu rare, je l'ai pris pour un passager âgé. Plus tard, j'ai découvert qu'il s'agissait de M. Toyoda, un collègue des deux employés *[M. Takahashi et M. Hishinuma]* qui sont morts. Il fait partie des trois agents qui ont survécu, bien que gravement atteints. Il est sorti le dernier de l'hôpital.

L'ambulance est arrivée.

« Il est conscient ? a demandé l'infirmier.

— Non ! ai-je crié, mais il a un pouls ! »

L'équipe l'a mis sous oxygène, et les auxiliaires médicaux m'ont signalé :

« On en a une autre *[une unité respiratoire]*. S'il y a quelqu'un qui va vraiment mal, on va l'emmener aussi. »

J'ai inspiré un peu d'oxygène et la jeune fille en pleurs en a pris une longue dose. Les médias se déchaînaient. Ils ont entouré la pauvre jeune fille, et on a vu son image en boucle toute la journée à la télévision.

Tandis que je prenais soin de beaucoup de gens, j'ai tout à fait oublié ma propre douleur. Ce n'est qu'en voyant le masque à oxygène que je me suis dit : « Justement, je respire d'une drôle de façon… » Pourtant, à cet instant précis, je n'ai pas fait de lien entre l'attaque au gaz et mon état. J'allais bien, et il fallait que je m'occupe de ceux qui souffraient vraiment. Je ne savais pas du tout de quel incident il s'agissait mais, à l'évidence, c'était énorme. Comme je l'ai déjà dit, je me sentais mal depuis le réveil. Je me suis donc convaincue que ce que je ressentais ne venait que de moi.

Au milieu de tout ça, un collègue est passé. Il m'a aidée à sauver la fille des griffes des médias, puis il a suggéré qu'on se rende à pied ensemble au travail. J'ai trouvé que c'était une bonne idée – « D'accord, on va marcher jusqu'au bureau. » C'était à une trentaine de minutes de là. Pendant le trajet, j'ai eu du mal à respirer, mais pas au point de devoir m'asseoir pour me reposer. Je pouvais marcher.

Quand on est arrivés, mon patron a dit qu'il m'avait vue à la télévision, et tout le monde me demandait :

« Mademoiselle Izumi, est-ce que vous allez bien ? »

Il était déjà dix heures, mais mon patron m'a proposé :

« Et si vous vous reposiez un peu ? Vous ne devriez pas vous épuiser ! »

Comme je ne comprenais toujours pas vraiment ce qui s'était passé, je me suis mise au travail. Au bout d'un moment, un message est arrivé du bureau de gestion du personnel :

« Il semblerait qu'il s'agisse d'un gaz létal. Si vous vous sentez mal, vous devez vous rendre immédiatement à l'hôpital. »

Justement, j'allais de plus en plus mal. On m'a donc fait monter dans une ambulance au croisement de Kamiyacho, et on m'a emmenée à l'hôpital Azabu, une petite structure toute proche. Vingt personnes s'y trouvaient déjà.

J'avais les symptômes d'un gros rhume, cette toux d'asthmatique et, trois jours plus tard, s'est déclenchée une forte fièvre, puisque j'ai dépassé 40°. J'ai cru le thermomètre cassé. Le mercure a fusé tout en haut ! Il est donc possible que ma température ait été plus élevée encore. En tout cas, j'étais incapable de bouger.

Même après que la fièvre est retombée, les sifflements dans mes poumons ont persisté environ un mois – clairement les effets du sarin dans mes bronches. C'était affreusement douloureux. Je veux dire que je me mettais à tousser et que ça ne s'arrêtait pas. C'était si douloureux que je ne pouvais plus respirer. Je toussais tout le temps. Je parlais, et soudain, ça commençait. Dans les relations publiques, il vous faut rencontrer des gens. Travailler dans ces conditions était vraiment dur.

Et je faisais ces rêves… L'image des employés de la station avec des cuillers dans la bouche s'était gravée en moi. Dans mes cauchemars, des centaines de corps étaient allongés par terre, des rangées jusqu'à l'horizon. Je ne sais pas combien de fois je me suis réveillée en sursaut au milieu de la nuit. Terrifiant !

Comme je l'ai dit, il y avait des victimes l'écume aux lèvres, devant le ministère du Commerce et de l'Industrie. Sur la moitié de la rue, c'était l'enfer, mais de l'autre côté, les gens se rendaient à leur travail comme d'habitude. Si je m'occupais de quelqu'un et que je levais les yeux, je voyais des passants me regarder avec une expression « Qu'est-ce qui se passe, ici ? », mais aucun n'a traversé la chaussée. C'était comme si on était dans deux mondes distincts. Personne ne s'est arrêté. Ils se sont tous dit : « Ça n'a rien à voir avec moi. »

Des hommes en uniforme montaient la garde devant les portes du ministère, juste derrière nous. Nous avions trois personnes par terre, attendant désespérément une ambulance qui a mis très longtemps à venir, et pourtant, personne au ministère n'a appelé à l'aide. On ne nous a même pas commandé un taxi.

Il était 8 h 10 quand le sarin a été diffusé, ce qui veut dire que l'ambulance a mis plus d'une heure et demie à arriver. Pendant tout ce temps, les gens nous ont laissés là. À plusieurs reprises, la télévision a montré M. Takahashi gisant mort, une cuiller dans la bouche, mais c'était tout. Je ne supportais pas de regarder ça.

MURAKAMI : *Supposons que vous ayez été une de ces personnes sur le trottoir d'en face, à ce moment-là, en route pour votre travail. Pensez-vous que vous auriez traversé la rue pour proposer votre aide ?*

Oui, je le crois. Je n'aurais pas pu les ignorer, même si ça m'avait semblé bizarre. J'aurais traversé la rue. En fait, cette situation m'a donné envie de pleurer, mais je savais que, si je ne parvenais pas à me contrôler, ce serait la fin. Personne ne prenait les choses avec calme. Personne ne s'occupait même des malades. Tout le monde nous a abandonnés. Les gens continuaient leur chemin. C'était absolument terrible.

Quant aux criminels qui ont diffusé le sarin, honnêtement, je ne peux pas dire que j'éprouve contre eux beaucoup de colère ou de haine. Je suppose que je n'arrive pas à faire le lien… je n'arrive pas à trouver en moi ces émotions. Je pense à ces familles qui doivent supporter la tragédie ; leurs souffrances sont bien plus présentes pour moi que toute colère ou toute haine que je pourrais ressentir contre les criminels. Le fait qu'un membre d'Aum ait apporté du sarin dans le métro… ce n'est pas ce qui compte. Je ne réfléchis pas au rôle d'Aum dans l'attaque au gaz.

Je ne regarde jamais les reportages télévisés ni rien d'autre sur Aum. Je ne veux pas. Je n'ai pas l'intention de donner des interviews. Si ça peut aider ceux qui ont souffert ou les familles des décédés, oui, je suis là, je peux parler, mais seulement s'ils veulent savoir ce qui s'est passé. Je préfère ne pas être manipulée par les médias.

Bien sûr, la société doit punir sévèrement ce crime. Surtout si on pense aux familles des décédés, leurs auteurs ne doivent pas s'en sortir facilement. Qu'est-ce que ces familles sont censées faire… ? Même si ces criminels sont condamnés à mort, est-ce que ça résout quoi que ce soit ? Peut-être suis-je trop sensible quand il s'agit de mortalité humaine, mais il me semble que, quelle que soit la peine, il n'y a rien qu'on puisse dire à ces familles.

« Je suis là depuis que j'ai été embauché »

Masaru Yuasa (24)

M. Yuasa est bien plus jeune que M. Toyoda (interviewé plus loin), ou que feu M. Takahashi. Il a plutôt l'âge de leurs fils. Il paraît 16 ans avec ses cheveux ébouriffés de gamin. Il lui reste une naïveté enfantine, ce qui lui donne un air plus jeune qu'il ne l'est en réalité.

Il naquit à Ichikawa, de l'autre côté de la baie de Tokyo, à Chiba, où il passa son enfance. Passionné par les trains, il fit ses études au lycée d'Iwakura à Ueno (Tokyo), l'établissement que fréquentent tous ceux qui souhaitent travailler dans les Chemins de fer. Au début, il voulait être conducteur, c'est pourquoi il s'orienta vers la mécanique des moteurs. En 1988, il fut embauché par la direction du métro et, depuis, il occupe un poste à la station de Kasumigaseki. Simple et ouvert, il envisage ses tâches quotidiennes avec un vrai sens du devoir, c'est pourquoi l'attaque au gaz a été très choquante pour lui.

Le chef de M. Yuasa lui donna l'ordre d'aider à emporter M. Takahashi sur un brancard, du quai de la ligne de Chiyoda, où il était tombé, jusqu'à l'air libre, et d'attendre à l'endroit désigné pour l'arrivée des ambulances – qui n'arrivèrent pas. Il vit l'état de M. Takahashi empirer sous ses yeux, mais il ne put rien. N'ayant pas reçu de soins à temps, M. Takahashi mourut. M. Yuasa en a gardé une colère et une frustration incroyables. C'est sans doute pour cette raison que ses souvenirs sont parfois brumeux. Il admet avoir complètement occulté certains détails.

Tout cela peut expliquer que les récits se rapportant à une même scène divergent quelque peu ; quoi qu'il en soit, voici la manière dont M. Yuasa vécut l'évènement.

*

AU LYCÉE, ON ÉTUDIAIT la mécanique ou les transports. Ceux qui choisissaient les transports, c'étaient surtout des fous de statistiques qui gardaient des horaires de trains dans le tiroir de leur bureau *[rire]*. Moi, j'aimais les trains, mais pas comme ça : c'était une vraie obsession.

Mon but ultime, c'était d'être embauché par les Chemins de fer du Japon (JR). Comme beaucoup de mes copains, je voulais conduire le Shinkansen[4]. Mais quand j'ai eu mon diplôme, JR a refusé ma candidature. Si Seibu, Odakyu, Tokyu et d'autres entreprises privées étaient intéressantes aussi, il fallait pour y être engagé vivre dans une zone desservie par ces lignes. Plutôt dur ! Cependant, les transports urbains m'avaient toujours tenté et, comme la Régie du métro était très populaire et la paie pas pire là qu'ailleurs, j'ai choisi cette voie.

Travailler en station implique toutes sortes de tâches. Non seulement vendre des billets et donner des informations aux passagers, mais aussi gérer les objets trouvés, régler les différends entres les passagers, etc. C'était dur, à 18 ans, de devoir s'occuper de tout ça. C'est pourquoi ma première journée a été plutôt pénible. Quand j'ai baissé le rideau de fer après le départ du dernier train, j'ai poussé un soupir de soulagement : « Ah ! C'est fini pour aujourd'hui ! » Ce n'est plus le cas maintenant, mais c'était ainsi, au début.

Les ivrognes, il n'y a pas pire. Soit ils sont trop amicaux et collants, soit ils se battent ou vomissent partout. Néanmoins, Kasumigaseki n'est pas un quartier très branché ; on n'a donc pas tellement d'ivrognes, sauf à certaines périodes.

Au final, je n'ai jamais passé l'examen pour devenir conducteur. J'en ai eu plusieurs fois l'occasion, mais j'ai réfléchi et j'y ai renoncé. À la fin de ma première année, il y a eu une session d'examen, mais je commençais à bien maîtriser le travail en station, et je ne l'ai pas tentée. Bien sûr, il y a les ivrognes, comme je l'ai dit, et d'autres choses que je n'aime pas particulièrement, mais j'ai pensé qu'il valait mieux continuer à apprendre les ficelles du métier. Je suppose que mon désir initial de devenir conducteur a changé quand j'ai découvert le travail en station.

Trois lignes se croisent à la station Kasumigaseki : celles de Marunouchi, d'Hibiya et de Chiyoda. Elles ont chacune leur personnel. J'étais sur la ligne Marunouchi, à l'époque. Le bureau de la ligne Hibiya est le plus grand, mais les lignes Marunouchi et Chiyoda ont toutes deux leur propre bureau et leur salle du personnel.

Le dimanche précédant l'attaque au gaz, j'ai travaillé toute la journée dans le bureau de la ligne Chiyoda. J'étais venu y apporter un renfort, car il n'y avait pas assez d'employés – plusieurs agents devaient assurer la garde de nuit, et le personnel des différentes lignes s'entraide, comme dans une grande famille.

Vers minuit trente, on a baissé les rideaux, verrouillé le guichet, éteint les distributeurs de billets, puis on s'est lavés et on s'est couchés juste après 1 heure pour se lever à 5 h 30. Une autre équipe avait terminé vers 11 h 30 et s'était couchée vers minuit pour se lever à 4 h 30 – la première rame s'ébranle vers 5 heures.

L'équipe de 4 h 30 commence par nettoyer, ouvrir le rideau et préparer les guichets. Ensuite ses membres vont déjeuner à tour de rôle. On cuisine notre riz et notre soupe miso. Le nom de ceux qui sont de corvée de repas est affiché, comme pour les autres tâches. On partage tout.

Moi, comme j'étais de la seconde équipe, ce soir-là, je me suis réveillé à 5 h 30. J'ai travaillé au guichet jusqu'à 7 heures, puis j'ai pris mon petit déjeuner, jusqu'à 7 h 30, et ensuite je suis passé à un autre guichet jusqu'à environ 8 h 15 : ma journée était finie.

Je revenais au bureau après avoir transmis les consignes à mon remplaçant quand l'agent en chef, Matsumoto, est sorti avec une serpillière. « C'est pour quoi ? » ai-je demandé. Il a répondu que c'était pour nettoyer une voiture. Je n'avais rien de spécial à faire à cette heure, aussi lui ai-je proposé mon aide et l'ai-je suivi dans l'escalier mécanique qui mène au quai.

Là, Toyoda, Takahashi et Hishinuma s'affairaient déjà autour d'un tas de feuilles de papier journal mouillées. Ils les prenaient à mains nues pour les mettre dans des sacs en plastique, mais du liquide gouttait sur le quai. Matsumoto a épongé le liquide. Je n'avais pas de serpillière et presque tous les journaux étaient déjà dans des sacs. Je n'ai donc pas été d'un grand secours, en fait. Je suis resté sur le côté à regarder, tout en remarquant qu'il flottait une forte odeur.

Puis Takahashi est parti vers une boîte à ordures, à l'autre bout du quai, sans doute afin de trouver davantage de journaux pour faire disparaître les traces qui restaient. Mais, d'un coup, il s'est effondré à genoux.

Tout le monde a couru vers lui en criant : « Qu'est-ce que tu as ? »

J'ai cru que c'était juste un petit malaise, rien de bien méchant.

Cependant, quand l'un d'entre nous lui a demandé : « Tu peux marcher ? »

À l'évidence, il ne pouvait pas. Alors j'ai contacté le bureau par l'interphone du quai.

« Envoyez un brancard ! »

Takahashi avait une mine horrible. Il n'arrivait pas à parler. On l'a allongé sur le côté, on a dénoué sa cravate… Il avait l'air d'aller très mal.

On l'a emporté au bureau sur le brancard et on a appelé une ambulance. C'est là que j'ai demandé à Toyoda à quelle sortie devait se présenter

l'ambulance – il y a un protocole, pour ce genre de situation, il faut savoir où les ambulances doivent s'arrêter.

Toyoda ne m'a pas répondu, ce qui était plutôt curieux ; mais, sur le coup, j'ai pensé qu'il était trop bouleversé pour parler.

J'ai pris la sortie A11. Avant d'emporter Takahashi à l'air libre, je voulais faire signe à l'ambulance quand elle arriverait. C'est comme ça que je me suis retrouvé à attendre devant le ministère du Commerce et de l'Industrie.

Sur le chemin, je suis tombé sur un agent de la ligne Hibiya, qui m'a dit qu'il y avait eu une explosion à la station Tsukiji. Il n'en savait pas plus.

On avait trouvé un colis suspect dans notre station ce même mois, le 15. En attendant l'ambulance, je me suis dit : « Ça va être une drôle de journée. »

J'ai attendu, et attendu ; mais toujours pas d'ambulance. D'autres agents sont sortis pour voir où j'en étais.

« Qu'est-ce qu'on va faire, si l'ambulance ne vient pas ? », m'ont-ils demandé.

On a décidé de faire sortir Takahashi. Comme j'étais resté dehors tout ce temps, c'est par ces collègues que j'ai appris la situation en bas : tout le monde se sentait mal. D'ailleurs, eux-mêmes n'avaient pas envie de redescendre. On a su plus tard qu'ils avaient gardé dans le bureau les poches en plastique remplies de gaz ; c'était à cause de ça qu'ils étaient mal.

Restait à faire sortir Takahashi, alors on est tous redescendus. Au bureau, on a trouvé une passagère assise sur le canapé, à l'entrée, qui n'allait pas bien du tout. Takahashi était derrière elle par terre sur le brancard. Il ne bougeait pas, comme s'il était gelé, tout raide. Son état avait empiré, il était à peine conscient. Les autres agents tentaient de lui parler, mais il ne répondait pas. On s'y est mis à quatre et on l'a porté jusqu'à la rue sur le brancard.

Ensuite, on a attendu, encore et encore : toujours pas d'ambulance. On commençait à se sentir vraiment frustrés. Pourquoi est-ce que personne ne venait ? Je sais maintenant que toutes les ambulances s'étaient précipitées à Tsukiji. On entendait les sirènes, au loin, mais aucune ne se dirigeait vers nous. Je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver de l'angoisse à l'idée qu'elles n'allaient pas au bon endroit. J'avais presque envie de crier : « Eh ! C'est par là ! » En fait, j'ai même essayé de courir dans leur direction, mais j'avais des vertiges… J'ai mis ça sur le compte de mon manque de sommeil.

Quand on est arrivés dehors avec Takahashi, la presse, elle, était déjà là. Une journaliste a photographié Takahashi gisant là.

« Pas de photos ! » lui ai-je crié.

Son assistant s'est interposé, mais j'ai insisté :

« Plus de photos ! »

Cependant, j'ai fini par laisser tomber. Ces clichés, c'était son travail après tout.

Un van de TV Tokyo s'est arrêté près de moi. Ils posaient plein de questions, comme : « Qu'est-ce qui se passe en bas ? », mais je n'étais pas d'humeur à être interviewé. Pas alors que nous attendions une ambulance qui semblait ne jamais devoir arriver.

Soudain, je me suis rendu compte que l'équipe de télé disposait d'un grand van, et je les ai interpellés :

« Vous avez un véhicule, il faut que vous emportiez Takahashi. »

J'étais sans doute assez en colère, parce que je leur ai parlé un peu sèchement. Je ne me souviens plus des détails, tout ce que je sais c'est que j'étais énervé. Mais il a fallu négocier. Aucun de ces journalistes ne m'a dit tout de suite : « Oh ! Je comprends. » Personne n'a rien fait spontanément, et la discussion a pris un moment. Toutefois, dès que ç'a été réglé, ils ont abaissé le siège arrière, et on a allongé Takahashi dessus avec un autre agent de la station *[M. Ohori]* qui était lui aussi très mal en point. Il n'avait pas quitté Takahashi et s'était mis à vomir quand il était arrivé dehors. Un troisième agent *[M. Sawaguchi]* les a accompagnés.

« Vous savez à quel hôpital on doit aller ? » a demandé le chauffeur.

Personne ne le savait. Je suis donc monté à côté du chauffeur et je l'ai guidé jusqu'à l'hôpital Hibiya. C'était là qu'on envoyait toujours les gens malades dans la station. Il devait être 9 heures. La circulation était donc assez dense.

« Agitez un tissu rouge ou quelque chose par la fenêtre pour signaler que c'est une urgence ! » m'avait dit une femme avant qu'on parte, et comme on n'avait rien, elle nous avait donné son mouchoir. Il n'était pas rouge, juste avec un motif ordinaire. Malgré tout, j'ai agité ce mouchoir par la fenêtre jusqu'à ce qu'on atteigne l'hôpital.

J'étais dans un tel état, après avoir tant attendu l'ambulance, que je ne me rappelle même pas le visage du chauffeur ni celui de la femme qui m'a donné le mouchoir. Je me rappelle juste Ohori qui a vomi à l'arrière. Ça, je m'en souviens.

L'hôpital n'était pas ouvert, à notre arrivée. On a extrait Takahashi du van sur le brancard, et je suis allé à la réception.

« On a une urgence ! » ai-je dit, avant de ressortir pour rester auprès de Takahashi.

Il ne bougeait plus du tout. Ohori quant à lui était recroquevillé, immobile. Mais personne ne semblait vouloir sortir de l'hôpital. Ils avaient sûrement décidé que ce n'était pas grave. Il faut dire que j'avais dû avoir l'air perturbé et que je ne leur avais donné aucun détail. On a attendu, attendu, et personne n'est apparu.

Je suis retourné à la réception et cette fois j'ai élevé la voix :

« Je vous en prie ! Il faut que vous veniez ! C'est grave ! »

Quelques personnes sont sorties, et quand elles ont constaté l'état de Takahashi et d'Ohori elles les ont fait entrer à toute vitesse. Combien de temps ça a pris ? Deux ou trois minutes.

Sawaguchi est resté à la réception pendant que je revenais à la station avec le chauffeur du van. Je m'étais calmé à présent, ou du moins j'essayais de m'en convaincre. Je me suis excusé auprès du chauffeur parce que Ohori avait vomi sur tout le siège, mais il n'a pas paru s'en inquiéter. C'est comme ça que j'ai compris que la pression retombait : avant j'aurais été bien incapable de tenir une conversation comme celle-là.

À mon retour, on avait déjà sorti du métro Toyoda et Hishinuma. Ni l'un ni l'autre ne bougeaient. Des secouristes tentaient de les ranimer grâce à des masques à oxygène et à des massages cardiaques. Autour d'eux, d'autres agents et des passagers étaient assis devant le ministère du Commerce et de l'Industrie. Nul ne savait encore ce qui s'était produit.

Une ambulance a fini par se présenter. Ma mémoire me trahit, là, mais je crois me rappeler qu'on a évacué Toyoda et Hishinuma séparément. Il ne pouvait y avoir plus d'un malade par ambulance, ce qui fait que l'un d'eux a dû être emporté en voiture. Ils ont été les seuls à partir, à ce moment-là. Personne d'autre n'était dans un état aussi critique. Beaucoup de gens s'étaient rassemblés autour de la sortie A11 : journalistes, police, pompiers – je me souviens de la foule. Les médias étaient en pleine action, tendant des micros, interrogeant des passagers et des agents du métro. Il est probable qu'ils ne pouvaient plus descendre dans la station.

Lorsque le périmètre a été sous contrôle, je suis retourné à pied à l'hôpital. Dans le hall, un téléviseur était allumé. La chaîne NHK diffusait des reportages en direct sur l'attaque au gaz. C'est comme ça que j'ai appris la mort de Takahashi – en lisant la bande passante au bas de l'écran. « Ah ! me suis-je dit, il n'a pas survécu. On est arrivés trop tard… » Je ne saurais vous dire à quel point cela m'a rendu triste.

Quant à mon état physique… Eh bien, j'avais les pupilles contractées et tout me paraissait sombre. Je toussais un peu, aussi. Rien de très grave. On m'a mis sous perfusion, juste par mesure de précaution. Je m'en suis bien sorti, probablement parce que j'étais monté très vite à l'air libre. Ohori est resté des lunes à l'hôpital, lui.

Dès qu'on m'a retiré ma perfusion, j'ai repris le métro pour me rendre à la station Kasumigaseki avec quelques autres agents. Mais les rames de la ligne Chiyoda ne s'y arrêtaient pas. On est donc allés au bureau de la ligne

Marunouchi. Avec tout ça, il faisait nuit quand je suis enfin rentré chez moi. Ça avait été une longue, longue journée. Je n'ai pas travaillé le lendemain et n'ai repris mon poste que le 22.

Pour être honnête, mes souvenirs de l'attaque au gaz jaillissent à l'improviste et de façon inégale : il y a des détails dont je me souviens assez bien – mon énervement, Takahashi qui s'effondre, le transport jusqu'à l'hôpital – mais le reste est très flou.

Je n'étais pas particulièrement proche de Takahashi. Il était chef adjoint de station, moi un simple agent en formation – nos statuts étaient donc très différents. Son fils travaille également pour le métro, dans une autre station, et il a à peu près mon âge, et je suppose que nous avions un peu une relation père-fils, même si je n'ai jamais beaucoup senti la différence d'âge en parlant à Takahashi. Il n'était pas du genre à mettre son rang en avant. C'était un type tranquille et tout le monde l'appréciait. Il était toujours poli avec les passagers, aussi.

L'attaque au gaz ne m'a pas affecté au point de me dire : « Je ne peux pas le supporter. Il faut que je change de travail. » Pas du tout. Comme je n'ai jamais eu d'autre emploi, je ne peux pas comparer avec un autre, mais en tout cas j'aime vraiment beaucoup être ici.

« À ce moment-là,
Takahashi était encore vivant »

Minoru Miyata (54)

M. Miyata est chauffeur pour TV Tokyo depuis six ans. Il attend de longues heures sans rien faire à la chaîne de télévision jusqu'à ce que se produise un évènement digne d'être rapporté. Il se précipite alors sur le site dans un van qui transporte l'équipement nécessaire pour les transmissions en direct. Il lui arrive d'appuyer sur l'accélérateur sur plus de mille cinq cents kilomètres, de Tokyo à Hokkaido s'il le faut. Ce n'est pas un travail facile.

Chauffeur professionnel, il pratique son métier depuis le milieu des années 1960. Il a aimé les voitures dès l'enfance, et son visage s'éclaire quand il en parle. Il n'a presque jamais eu d'accident ou d'amende, mais il avoue n'avoir pu éviter de transgresser quelques règles, lorsqu'il s'est agi de véhiculer jusqu'à l'hôpital les victimes de l'attaque au gaz de Tokyo.

Il s'exprime vite, sans jamais peser ses mots. C'est un modèle, question respect du temps à la seconde près. Et qu'il sache prendre des décisions a été d'un grand secours le jour de l'attaque.

*

JE CONDUISAIS UN VAN TOYOTA HIACE arborant en grosses lettres « TV TOKYO » sur le flanc. L'équipe que je convoie change tout le temps, mais le van est toujours le même, chargé et prêt à partir dès qu'une nouvelle éclate. Je travaille en général de 9 h 30 à 18 heures, mais je fais parfois des heures supplémentaires ou je suis appelé au milieu de la nuit.

Ça nécessite de vraies compétences : c'est très ennuyeux quand d'autres chaînes vous précèdent. Comme un véhicule ne peut pas dépasser une certaine vitesse, il s'agit de choisir le chemin le plus dégagé et d'arriver les premiers, et ça ne s'invente pas. Pendant mon temps libre, j'étudie des cartes, je mémorise

des trajets. Vous pouvez me demander d'aller n'importe où dans la région de Tokyo, je connaîtrai le meilleur chemin.

Il se produit des incidents chaque jour. Pas un sans que quelque chose ne se passe. Pas de repos pour les braves ! *[rires]*

Le 20 mars, j'étais au travail dès 8 h 30. On était trois dans le van : Ikida, le cameraman, Maki, l'ingénieur vidéo, et moi. On devait faire un reportage sur Ueda Hollow, dans le quartier financier de Kabutocho, mais on n'était pas pressés. J'avais en tête de gagner le carrefour de Kamiyacho, puis de prendre l'avenue Showa, mais quand on s'est engagés dans l'intersection, on a vu qu'il y avait quelque chose d'anormal. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » me suis-je demandé. J'ai ralenti et j'ai regardé.

« On va nous envoyer sur ce coup avant qu'on arrive au rendez-vous », a fait remarquer Ikida.

Juste avant le tunnel Shimbashi, effectivement, on a reçu l'appel de la chaîne nous ordonnant de nous rendre au carrefour de Kasumigaseki, la grande place des ministères – ceux des Affaires étrangères, des Finances, du Commerce et de l'Industrie, de l'Agriculture et de la Pêche… Une fois sur les lieux, j'ai vu trois ou quatre agents du métro en uniforme vert effondrés par terre, près d'une sortie. Deux ou trois étaient étendus, d'autres recroquevillés. Un jeune agent criait de toutes ses forces : « Vite ! Appelez une ambulance ! »

On était le premier média sur place. Des gens étaient transportés sur des brancards. Un policier aboyait dans sa radio : « Faites venir des ambulances ici *tout de suite* ! », mais à cette heure Saint-Luc et d'autres hôpitaux connaissaient déjà une vraie panique, et aucune ambulance ne venait dans notre direction. Ils utilisaient même des voitures banalisées de la police pour emporter les victimes. C'était grave à ce point ! Tout le monde hurlait. Ikeda filmait.

C'est à ce moment que quelqu'un – une des victimes, peut-être – a hurlé :

« Et si, au lieu de filmer, vous nous aidiez à emporter une ou deux personnes à l'hôpital ? »

Le van était plein de tout ce dont on a besoin en reportage. On ne pouvait pas simplement charger des gens et partir. Avec l'équipe, on a discuté.

« Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Ça fera mauvais effet, si on ne les secourt pas.

— Bon, j'y vais ! » ai-je fini par décider.

J'ai couru vers le jeune agent qui criait et je lui ai demandé où j'étais censé aller.

« Emportez-les à l'hôpital d'Hibiya ! »

J'ai trouvé ça curieux, car l'hôpital de Toranomon était plus proche, mais c'était parce que celui d'Hibiya, près de la station Shimbashi, était affilié à la

Régie du métro.

On a déchargé tout l'équipement, juste au cas où il se passerait autre chose, et on est partis pour l'hôpital d'Hibiya. Mais le van n'avait pas de gyrophare, alors le jeune agent s'est assis à côté de moi sur le siège avant et il a agité un mouchoir rouge par la fenêtre. Le mouchoir rouge avait été prêté par une jeune infirmière. Elle nous avait dit de l'agiter pour montrer qu'on était un véhicule d'urgence.

Dans le van, on avait embarqué le chef adjoint de la station, Takahashi, qui est mort, et un autre agent des transports – je ne connais pas son nom –, d'une trentaine d'années, qui n'était pas aussi mal que Takahashi – a réussi à monter dans le van tout seul. On les a allongés en travers du siège arrière. Le jeune agent ne cessait de demander : « Takahashi, est-ce que ça va ? » C'est comme ça que j'ai appris son nom. Takahashi était à peine conscient et ne pouvait que grogner en réponse.

Ça ne nous a pris que trois minutes environ pour arriver à l'hôpital d'Hibiya, qui est assez grand… Pendant tout ce temps, le jeune agent n'a pas cessé d'agiter le mouchoir par la fenêtre. On a brûlé tous les feux rouges, enfilé des rues en sens interdit. Des policiers nous ont vus, mais ils ont juste fait le signe : « Allez-y ! Vite ! » On était désespérés. Je savais que c'était une question de vie ou de mort.

Vous n'allez pas le croire : à l'hôpital, on ne nous a pas laissés entrer. Une infirmière est sortie voir ce qu'on voulait, mais alors même que nous lui avons dit : « Ils ont été gazés à la station Kasumigaseki ! », elle a répondu un truc du genre qu'il n'y avait pas de médecin disponible et nous a abandonnés sur le trottoir. Comment a-t-elle pu faire ça ? Je ne le saurai jamais.

Le jeune agent est entré dans l'hôpital, presque en larmes, pour supplier à la réception : « Il va mourir, il faut que vous fassiez quelque chose ! », et je l'ai rejoint. À ce moment-là, Takahashi était encore vivant, il bougeait les paupières. On est revenus l'extraire du van et on l'a déposé sur le trottoir ; l'autre type s'est accroupi à côté de lui. On était tous sous le choc, tellement en colère que le sang nous montait à la tête. On a attendu là pendant des lustres – je ne saurais dire combien de temps – à piaffer.

Enfin, un médecin est sorti, et les deux agents les plus touchés ont été emportés sur des brancards. Ce que je veux faire comprendre, c'est qu'ils ne maîtrisaient pas du tout la situation, à l'hôpital. Personne ne les avait alertés au sujet de ces victimes qui allaient arriver. Ils étaient dans le noir complet et ils ne savaient pas quoi faire. Il était 9 h 30. L'attaque avait eu lieu plus d'une heure auparavant, et pourtant l'hôpital ignorait ce qui s'était passé. On a dû être les premiers à venir avec des victimes de l'attentat.

Ça faisait pitié de voir ce jeune agent penché sur son collègue, son supérieur, sans savoir s'il allait s'en sortir ou non. Désespéré, il ne cessait de répéter :

« Examinez-le, vite, vite ! »

Quant à moi, j'étais si inquiet que je suis resté devant l'hôpital une heure ou plus, sans qu'on me transmette la moindre information. Je suis donc reparti vers le lieu de la tragédie. Je ne suis jamais retourné à l'hôpital d'Hibiya et je n'ai jamais revu le jeune agent. Ce soir-là, j'ai appris que Takahashi était mort, ce qui m'a rendu très triste. Penser qu'une personne que vous avez transportée n'a pas survécu…

De la colère contre la secte Aum ? Non, c'est au-delà de la colère. Qui est-ce qu'ils croient tromper ? Ils prétendent avoir juste obéi aux ordres d'Asahara, mais ce sont eux qui ont fait ça ! Ils doivent être jugés et se préparer à mourir.

Pour mon travail, je suis allé plusieurs fois au quartier général d'Aum, au village de Kamikuishiki. La plupart des membres du culte ont l'air ailleurs, comme si leur âme avait été happée. Ils ne rient pas, ne pleurent pas. On dirait des masques nô, sans expression. Je suppose qu'on peut parler à leur sujet de cerveaux sous contrôle – mais pas pour ceux qui commandent : ceux-là ont des expressions, ils pensent, ils n'ont subi aucun lavage de cerveau, ils ont donné les ordres, et ils se sont alliés à Asahara dans leur fichu État universel. Quel que soit leur mode de défense, ils n'ont aucune excuse. Pourquoi ne pas les condamner tous à mort ?

Quand on a travaillé dans le reportage depuis aussi longtemps que moi, on a vu toutes sortes de drames. Je suis même allé à Kobe après le tremblement de terre ; mais l'attaque au gaz de Tokyo, c'était différent. C'était vraiment l'enfer. D'accord, il y a eu plein de problèmes concernant la manière dont les médias ont couvert l'évènement, mais les gens qu'on interviewait savaient quel cauchemar ils avaient vécu.

« Je ne suis pas une victime,
je suis un survivant »

Toshiaki Toyoda (52)

Né dans la préfecture de Yamagata, au nord-est du Japon, M. Toyoda rejoignit la Régie du métro le 20 mars 1961 – trente-quatre ans jour pour jour avant l'attaque au gaz. « Après mon diplôme universitaire, je suis venu à Tokyo avec juste un futon sur lequel dormir », dit-il avec le léger accent de Yamagata qu'il a gardé. Il ne s'intéressait pas particulièrement au métro, mais un parent intercéda pour lui trouver cet emploi dans une station qu'il occupe depuis.

Parler à M. Toyoda est un cours d'éthique professionnelle – à moins que ce ne soit d'éthique civique. Ses trente-quatre ans de travail l'ont rendu fier et ont fait de lui quelqu'un sur qui on peut compter. On constate dès qu'on le rencontre qu'il est le modèle du bon citoyen. Et d'après ce que M. Toyoda raconte, ses deux collègues, qui ont hélas sacrifié leur vie en tentant de se débarrasser du sarin, partageaient sans doute son sens de l'éthique, même si leurs approches étaient un peu différentes.

À son âge, M. Toyoda fait encore du jogging deux fois par semaine pour rester en forme, et ne pas rencontrer de problème dans la station s'il doit s'acquitter de tâches un peu physiques. Il participe même aux manifestations sportives interstations. « Ça fait du bien d'oublier le travail et de se prendre une bonne suée », déclare-t-il.

Nous avons discuté pendant au moins quatre heures. Pas une fois il ne s'est plaint. « Je veux vaincre la faiblesse de mon propre esprit, affirme-t-il, et reléguer l'attaque au gaz dans le passé. » Plus facile à dire qu'à faire.

Depuis l'interview de M. Toyoda, chaque fois que je prends le métro, je prête attention à tous les agents de la station. Ils font vraiment un travail difficile.

*

JE VEUX DIRE D'ENTRÉE que je préférerais ne pas évoquer tout ça. J'ai passé la nuit précédant l'attaque au gaz dans la station avec Takahashi, qui est décédé. J'étais de surveillance sur la ligne Chiyoda, et deux collègues sont morts alors que j'étais responsable de la sécurité. Deux hommes qui mangeaient à la même cantine que moi. Si je dois parler, je dirai ce qui me vient à l'esprit, mais à la vérité je préférerais ne pas me souvenir.

MURAKAMI : *Entendu. Je conçois combien ce doit être difficile, et je n'ai certainement pas l'intention de rouvrir vos blessures, qui commencent juste à cicatriser. En ce qui me concerne, ma démarche est la suivante : plus je peux rassembler de témoignages directs, plus véridique sera l'image que je donnerai de ce qu'ont vécu tous ceux qui se sont retrouvés dans le métro de Tokyo, ce 20 mars 1995.*

Eh bien, d'accord, alors ! Je vais faire de mon mieux…

Ce jour-là, j'étais de service pour vingt-quatre heures. Je suis donc resté toute la nuit, puis j'ai travaillé sur le quai de 5 à 8 heures du matin. Vers 7 h 40, j'ai passé la main à Okazawa, le chef adjoint, en lui disant : « Tout va bien. » Ensuite, j'ai fait le tour de la station, pour vérifier le guichet et d'autres endroits avant de revenir dans le bureau. Takahashi y était. Quand je suis sur les quais, Takahashi doit demeurer au bureau ; quand Takahashi se trouve sur les quais, c'est moi qui suis dans le bureau – c'est de cette manière que nos postes alternent.

Juste avant 8 heures, Hishinuma est venu inspecter une rame hors service. Hishinuma appartient au service des transports, et son travail consiste à superviser les conducteurs et les responsables des rames. Le temps était au beau, ce jour-là, et il a plaisanté pendant qu'on buvait notre thé : « Les trains ne sont jamais en retard, quand je suis de service. » Tout le monde était de bonne humeur.

Environ à la même heure, Takahashi est monté sur le quai et je suis resté dans le bureau pour transmettre les consignes du jour à ceux qui prenaient leur poste. Tout à coup, Okazawa est revenu en courant. Il a décroché l'interphone et il a annoncé : « Il y a eu une explosion ou quelque chose de ce genre à la station Tsukiji ; ils ont arrêté la rame. » Arrêter un métro sur la ligne Hibiya signifiait qu'on devait tous se précipiter sur le pont, parce que, lorsque quelque chose se produit à Tsukiji, on renvoie les rames à Kasumigaseki. C'est alors qu'on a reçu un appel du Bureau central : « Objet suspect repéré à bord. Vérifiez, s'il vous plaît ! » C'est Okazawa qui a reçu l'ordre, mais j'ai dit : « Je vais aller jeter un coup d'œil. Attendez là ! » et je suis parti vers le quai.

Quand je suis arrivé à la rame A725K, toutes ses portes étaient fermées. La rame avait l'air prête à démarrer. J'ai remarqué des taches sur tout le quai, un peu comme de la paraffine. Chaque rame compte dix voitures, et chaque voiture a trois portes. À l'avant du métro, j'ai constaté que cette paraffine avait dû couler de la deuxième porte de la voiture. Au pied d'un pilier, il y avait sept ou huit grosses boules de papier journal. Takahashi, qui était sur le quai, avait tenté d'éponger ce truc.

Hishinuma est monté dans la cabine pour parler au conducteur, qui n'avait aucun problème technique particulier à signaler. C'est alors qu'une autre rame est arrivée sur le quai d'en face, et l'air agité a dû disperser le sarin.

J'ai jugé au premier coup d'œil qu'une boîte à ordures ordinaire ne pourrait jamais contenir toutes les boules de papier journal. J'ai crié à Takahashi : « Je vais aller chercher des sacs en plastique ! » De retour au bureau, j'ai dit aux agents : « De la paraffine ou je ne sais quoi s'est écoulé sur tout le quai. Allez chercher une serpillière, et que tous les agents libres viennent nous aider ! » Okazawa a laissé quelqu'un d'autre s'occuper du bureau et m'a suivi. C'est à peu près à ce moment-là qu'on a annoncé par haut-parleurs la fermeture de la ligne Hibiya.

À cause des émanations toxiques provenant du sarin dont j'ai été couvert, mes souvenirs sont un peu vagues quant à l'ordre des évènements ; en tout cas, une fois revenu sur le quai, quelqu'un a dû me tendre une serpillière. On s'en sert tous les jours, car si on ne nettoie pas immédiatement les saletés et l'eau stagnante, un passager risque de tomber et de se blesser. Dès que quelqu'un renverse une boisson sur le quai, on éponge et on saupoudre de sciure. Ça fait partie du travail.

Ensuite, je me suis penché pour ramasser les boules de papier journal et je les ai mises dans les sacs en plastique qu'Okazawa tenait ouverts pour moi. Je ne savais pas ce qu'il y avait dessus, mais c'était collant, vaguement huileux. Le coup de vent du métro ne les avait pas fait bouger ; elles devaient donc être lourdes. Hishinuma nous a rejoints, et tous les trois on a tassé davantage le papier journal dans les sacs en plastique. L'odeur m'avait évoqué la paraffine, mais en fait ça ne sentait ni la paraffine ni le pétrole. Hum… Comment pourrais-je la décrire ? C'est très difficile.

Je l'ai appris par la suite, cette odeur dégoûtait tant Okazawa qu'il détournait la tête, et je la trouvais assez horrible, moi aussi. Une fois, j'ai assisté à la crémation d'une personne, à la campagne ; eh bien, ça sentait un peu comme ça, ou comme un rat mort. Une vraie puanteur.

Je ne me rappelle pas si je portais des gants. J'en ai toujours sur moi *[il en sort de sa poche]*, au cas où ; mais ce n'est pas évident d'ouvrir des sacs en

plastique avec des gants, alors je ne les portais sûrement pas. Plus tard, Okazawa m'a affirmé : « Toyoda, tes mains étaient nues, et ce truc dégoulinait de tes doigts. » Je n'ai pas pensé que ça pouvait être nocif, sur le coup. Au bout du compte, ne pas avoir mis de gants s'est avéré positif : ils se seraient imbibés de sarin et auraient transporté le poison partout avec moi. La peau de mes mains a permis au liquide de s'écouler.

On a réussi à caser tout le papier journal dans les sacs, mais il restait de ce truc paraffiné sur le quai. J'avais peur que ça n'explose, puisque le personnel de Tsukiji avait parlé d'explosifs. Quelques jours plus tôt à peine, le 15 mars, on avait trouvé un attaché-case piégé dans notre station, sur la ligne Marunouchi. Ça venait probablement aussi d'Aum. Il contenait des bactéries *boccilinus [sic]* ou quelque chose comme ça. Le jeune agent qui avait retiré l'attaché-case de la boîte à ordures et l'avait emporté vers une sortie avait dit : « Pendant une seconde, j'ai été sûr que mon heure était venue. »

À cause du travail que je fais, je recommande toujours à ma femme : « Souviens-toi qu'il est possible que je ne rentre pas ce soir. » On ne sait jamais ce qui va se produire, dans le métro. Si on n'y diffuse pas du sarin, il peut y avoir une bagarre au couteau. Ou un cinglé peut arriver par-derrière et pousser un agent sur la voie. Et s'il y a des explosifs, je ne me vois pas déclarer à un subalterne : « À toi de t'en occuper. » C'est peut-être mon caractère – je ne pourrais pas. Il faut que je règle les problèmes moi-même.

Les sacs qu'on a utilisés, c'étaient ceux qu'on met pour tapisser les poubelles, en plastique transparent. On les a fermés de notre mieux, mais comme on pensait surtout à l'endroit où les stocker, on a sans doute oublié d'en nouer l'ouverture. Après, Okazawa et moi les avons emportés dans la salle du personnel de notre bureau, et Takahashi est resté sur le quai pour continuer le nettoyage.

Sugatani se trouvait dans le bureau, prêt à commencer sa journée de travail. Faute d'un meilleur endroit, j'ai déposé les sacs devant une chaise dans la pièce. Puis j'ai tenté de vérifier les horaires des métros, mais je tremblais de tout mon corps et je n'arrivais pas à lire les chiffres. Alors, Sugatani m'a dit : « C'est bon, je vais appeler le Central pour toi. »

Pendant ce temps, la rame A725K était déjà repartie. On avait retiré l'objet suspect, nettoyé la voiture souillée, et on l'avait laissée poursuivre sa route. C'était du ressort d'Hishinuma, et il avait dû contacter le Bureau central pour demander l'autorisation d'envoyer la rame jusqu'à la station suivante.

Quand Takahashi était sur le quai, il se tenait toujours à l'avant de la rame ; donc, naturellement, si un passager lui a signalé : « Il y a quelque chose d'étrange dans cette voiture », il a essayé de régler le problème aussi vite que

possible. Je ne l’ai pas vu – c’est juste une conjecture –, mais je parie que Takahashi a pris sur lui de retirer ce truc. Il était le plus proche, après tout. Il y avait une boîte à ordures sur le quai, et c’est sans doute là qu’il a trouvé les journaux pour nettoyer le sol de la voiture. Il n’y avait, je pense, que lui et Hishinuma sur place. S’ils avaient eu des serpillières à portée de la main, ils les auraient utilisées, bien sûr ; mais là, il a fallu qu’ils se contentent de papier journal. Ils n’avaient pas de temps à perdre : on était en pleine heure de pointe, avec une rame toutes les deux minutes et demie environ.

En arrivant au bureau, j’avais consulté l’horloge, dans l’idée de rédiger une note : en fin de service, je dois consigner chaque incident dans le registre, et il est impératif de se souvenir de tout ; de ce fait, j’ai pris l’habitude de rédiger mes notes tout de suite. Il était 8 h 10 – je me rappelle avoir tenté d’écrire un « 8 », mais mon stylo tremblait trop. Et ma vue avait tant baissé que je ne pouvais déjà plus lire. Mon champ de vision se rétrécissait peu à peu.

J’ai appris à cet instant que Takahashi s’était effondré sur le quai. Un agent qui participait au nettoyage du quai était parti chercher un brancard et, avec un autre agent, il essayait de prodiguer à Takahashi des soins d’urgence. Je n’étais pas en état d’aller les aider, je tremblais trop. Je n’ai pu que presser un bouton sur le téléphone pour joindre le Bureau central. « Takahashi s’est effondré. Envoyez des secours ! » ai-je voulu dire, mais je n’ai pas pu émettre le moindre son.

Je me sentais si mal que j’ai douté de pouvoir terminer ma journée de travail. J’ai donc entrepris de vérifier mes papiers et le reste. Je me suis dit qu’il valait mieux tout ranger tant que je le pouvais. On avait déjà appelé une ambulance pour nous conduire à l’hôpital, et je ne savais pas quand je reviendrais – sûrement pas le lendemain… Et pendant tout le temps où j’ai essayé de me préparer à partir, les sacs pleins de papier journal imbibé de sarin étaient à mes pieds.

Dans mon champ de vision rétréci, j’ai distingué une passagère, dans le bureau, et c’est là que je me suis dit que je ferais mieux de m’occuper de ces sacs en plastique. Si ce truc éclatait ici, ça mettrait en danger le personnel, mais aussi des passagers. Takahashi était inconscient quand on l’a emporté sur un brancard, et je lui ai lancé : « Tiens bon, Issho ! » Il n’a pas bougé.

Puis quelqu’un a crié que Takahashi claquait des dents, comme s’il avait une crise d’épilepsie. J’avais déjà soulevé les sacs en plastique pour m’en débarrasser, mais j’ai su que je devais d’abord faire quelque chose pour Takahashi et j’ai conseillé : « Glissez-lui un mouchoir dans la bouche ! Et attention à ce qu’il ne vous morde pas la main ! » J’avais appris que c’était ce qu’on était censé faire, pendant une crise d’épilepsie. Mon nez coulait, j’avais

les yeux douloureux, j'étais en piteux état, mais je ne m'en rendais pas compte. Je ne l'ai constaté que plus tard.

« Emporte ces sacs en plastique là-bas ! » ai-je ordonné à un agent qui venait de prendre son poste, en désignant une salle de repos où ils présenteraient moins de danger : s'ils explosaient, ils seraient confinés derrière une porte blindée.

La femme, je l'ai appris plus tard, était une des personnes qui avaient repéré l'objet suspect à bord et elle était venue nous en informer. Se sentant mal, elle était descendue une station avant Nijubashi, puis avait pris la rame suivante jusqu'à Kasumigaseki[5].

Hishinuma est revenu du quai avec Takahashi sur son brancard. « C'était quoi, ce truc qu'on a ramassé ? a-t-il demandé en entrant dans le bureau. Je n'ai jamais autant tremblé. De toutes mes années dans le métro, jamais je n'ai rien connu de tel. » Il n'y voyait plus bien lui non plus, mais il fallait qu'il donne le signal de départ à la rame suivante, puisque l'agent de station était hors d'état de le faire.

« C'est bon, me suis-je dit. J'ai fait mon boulot. J'ai nettoyé ce truc non identifié. Hishinuma et Takahashi sont de retour au bureau, et j'ai accompli toutes les tâches urgentes. » J'ai envoyé un agent réceptionner l'ambulance dehors, à la sortie A11, celle du ministère du Commerce. C'est l'endroit le plus pratique pour faire venir ce genre de véhicule. « On a fait ce qu'on pouvait. À présent, il suffit que l'ambulance arrive. » C'est sur cette pensée que je me suis concentré. En attendant, j'ai demandé aux autres de porter le brancard de Takahashi dans le bureau.

Ensuite, je suis allé aux toilettes. Le nez qui coule, les yeux qui pleurent – c'était pas beau à voir. Je devais me rendre un peu plus présentable, alors j'ai retiré ma veste et je me suis lavé le visage dans le lavabo. J'ôte toujours mon uniforme, quand je me lave, pour ne pas le mouiller. Une habitude. Mais, par la suite, j'ai découvert qu'enlever mon uniforme avait été une bonne chose, parce qu'il était imbibé de sarin. Et, de même, j'avais bien fait de me laver le visage.

Je tremblais vraiment fort – pas comme on frissonne quand on a un rhume, bien davantage, et ça, sans avoir froid. J'ai tenté de contracter mes muscles, mais ça n'a servi à rien. Et lorsque je suis allé prendre une serviette dans mon casier pour m'essuyer, j'ai senti en le refermant que mes jambes se dérobaient sous moi – j'ai eu un instant d'absence et je me suis écroulé par terre.

J'avais envie de vomir. Je ne pouvais plus respirer. Hishinuma et moi, on s'est effondrés à peu près au même moment, et on s'est plaints de douleurs presque simultanément. J'entends encore sa voix : « Aagh ! Ça fait mal ! » J'entends aussi d'autres voix autour de nous qui disaient : « Accrochez-vous !

On a appelé l’ambulance », et : « Tenez bon. Elle arrive. » Après ça, je ne me souviens plus de rien.

Je ne pensais pas que j’allais mourir, et je suppose que même Takahashi n’a pas cru qu’il allait mourir. Est-ce qu’une ambulance n’allait pas bientôt nous conduire à l’hôpital ? J’étais plus inquiet pour mon travail, pour ce qu’il me restait à faire.

J’avais l’écume aux lèvres, et mes mains refusaient de lâcher ma serviette. C’est alors qu’un des agents, Konno, a fait quelque chose d’intelligent : il y avait des respirateurs dans le bureau ; il les a branchés et les a mis sur Hishinuma et moi. Je n’arrivais pas à maintenir l’embout en place, mais j’avais les yeux grands ouverts, et j’ai constaté qu’Hishinuma y arrivait, lui. Je suppose que ses symptômes n’étaient pas aussi graves que les miens, à ce moment-là.

Ces agents ont utilisé l’unique brancard pour emporter Takahashi. Comme il n’y en avait plus pour nous, quelqu’un est parti au bureau d’Uchisawaicho pour chercher leur brancard, et comme mes symptômes étaient les plus graves, j’ai été le premier à être emporté. Quant à Hishinuma, il a été évacué sur une sorte de drap. Ensuite, on a tous attendu l’ambulance dehors.

J’ai été conduit à l’hôpital universitaire Jie, mais je ne m’en suis pas rendu compte, car je n’ai repris conscience qu’à 11 heures le lendemain matin. J’avais deux tubes dans la bouche pour avoir de l’oxygène et pour que mes poumons continuent de fonctionner. On m’avait posé des perfusions au cou, pour injecter quelque chose dans mes deux artères. Ma famille m’entourait.

Quatre agents de la station Kasumigaseki sont venus me rendre visite. Je ne pouvais pas parler, alors j’ai demandé un stylo. Je n’ai pas pu le tenir convenablement, mais en l’empoignant j’ai réussi à écrire « Issho », le prénom de Takahashi, deux caractères simples. Un des gars a croisé les avant-bras pour former un « X ». J’ai compris que les nouvelles étaient mauvaises. « Takahashi n’a pas survécu », a-t-il ajouté. Je voulais les interroger sur Hishinuma, mais je ne retrouvais plus son nom. J’avais un blocage. J’ai donc griffonné « trans » pour « personnel des transports ». Autre « X ». C’est ainsi que j’ai su qu’il avait perdu la vie, lui aussi.

Après, j’ai écrit « Kasumi ». Est-ce que d’autres agents avaient été touchés ? Ils ont dit que tout le monde allait bien, que c’était moi le plus malade.

« Je suis donc le seul de nous trois à avoir survécu », ai-je pensé. Je n’avais toujours aucune idée de ce qui avait bien pu se produire, mais j’avais frôlé la mort : plus il y avait de gens qui s’inquiétaient pour moi et venaient me voir, plus je comprenais que ma vie n’avait tenu qu’à un fil. J’étais à la fois heureux d’avoir survécu, et honteux par rapport à ce qui était arrivé aux autres. Ça m’a tant pesé, cette nuit-là – la nuit du 21, quand j’ai repris connaissance – que je

n'ai pas réussi à dormir, comme un gosse tellement excité la veille d'une sortie avec l'école qu'il passe une nuit blanche. J'avais été épargné, merci à tous ! Ils s'étaient attelés à la tâche et ils étaient vite venus à mon secours, ce qui m'avait sauvé la vie.

Je suis resté à l'hôpital jusqu'au 31 mars, quand je suis rentré à la maison pour ma convalescence, avant de reprendre le travail le 2 mai. J'ai peu à peu recouvré mes forces, mais j'ai eu beaucoup plus de mal à contrôler mon état mental. Pour commencer, je dormais à peine – Deux ou trois heures avant que – Bang ! – je me réveille sans plus pouvoir me rendormir. Ça a duré des semaines, et ce n'était pas le pire : j'étais irritable, déraisonnable, je m'agaçais de tout. Je me trouvais à l'évidence dans un état d'hyperexcitation. Comme je ne bois pas, bien sûr, je n'avais pas à ma disposition ce moyen chimique qui aurait soulagé mes nerfs à vif. Et je n'arrivais pas non plus à me concentrer. À présent, je me sens beaucoup plus détendu, mais cette rage jaillit parfois en moi pour un rien.

Au début, ma femme marchait sur des œufs, avec moi, mais j'étais apparemment si exigeant pour chaque détail que ça a fini par la lasser, et j'ai compris qu'il était temps de recommencer à travailler. Je voulais remettre mon uniforme et reprendre mon poste sur le quai. Revenir au travail a été le premier pas vers un retour à la normalité.

Je n'ai plus de symptômes physiques, maintenant ; mais, sur le plan psychologique, il y a ce fardeau… Je dois m'en délester. Quand j'ai retrouvé la station, j'ai évidemment eu peur qu'un incident semblable ne se reproduise. Il faut une belle dose de pensée positive pour surmonter la peur, mais, sans elle, impossible de se débarrasser de cette mentalité de victime.

Il y a eu des passagers ordinaires qui ont, hélas, perdu la vie ou subi des traumatismes simplement parce qu'ils circulaient en métro. Des gens souffrent encore mentalement ou physiquement. Quand je pense à leur sort, je ne peux plus m'offrir le luxe de me considérer comme une victime. C'est pour ça que je dis : « Je ne suis pas une victime, je suis un survivant. » Pour être franc, il me reste des symptômes latents, mais pas au point de me clouer au lit. Alors, je suis heureux d'avoir survécu.

La peur, les blessures mentales me poursuivent toujours : il n'y a pas moyen de les expulser de mon système. Jamais je ne trouverai les mots pour expliquer ce que je ressens aux familles de ceux qui sont morts ou qui ont sacrifié leur vie au travail.

J'essaie de ne pas haïr les membres d'Aum. Je les abandonne aux autorités. J'ai dépassé la haine. Que je les haïsse ne servirait à rien. Et je ne suis pas les comptes rendus du procès Aum – pourquoi le ferais-je ? Je sais ce qu'il en est

sans regarder. Revenir sur les circonstances de l'attentat ne résoudra rien, aussi je ne m'intéresse ni au verdict ni à la punition. C'est le travail des juges.

MURAKAMI : *Que voulez-vous dire, exactement, par : « Je sais ce qu'il en est sans regarder » ?*

Je savais déjà que la société en était arrivée à un point où quelque chose comme Aum allait se produire. En fréquentant les passagers au quotidien, on voit ce qu'on voit. Il s'agit du sens moral de la population. Dans une station, vous vous formez une image très claire des gens dans ce qu'ils ont de plus négatif, de plus vil. Par exemple, si on balaie une station avec une brosse et une pelle, on a à peine terminé que quelqu'un va jeter un mégot ou un autre déchet juste à l'endroit qu'on vient de nettoyer. Il y a trop de gens qui se croient supérieurs.

Mais il y a aussi un bon côté, chez les passagers. Ainsi, un type d'une cinquantaine d'années prend toujours la première rame du jour, et il me salue à chaque fois. Il a dû croire que j'étais mort, avant que je reprenne le travail. Hier matin, quand on s'est revus, il m'a lancé : « Vivant et en bonne santé ! Ça signifie qu'il vous reste des choses à faire. Ne baissez pas les bras ! » C'est un tel encouragement, d'être simplement salué avec gentillesse ! Il ne sort rien de bon de la haine.

« Il ne s'agit pas seulement de décider
si je prends le métro ou non ;
le simple fait de marcher me fait peur,
désormais »

Tomoko Takatsuki (26)

Mme Takatsuki vit avec son mari dans la maison de sa grand-mère, dans l'arrondissement de Shibuya, au centre ouest de Tokyo, mais à l'époque où elle se trouva mêlée à l'attaque au gaz, ce couple récemment marié habitait dans la lointaine banlieue de Kawasaki, au sud.

La maison de Shibuya est l'ancienne demeure familiale où a grandi la mère de Mme Takatsuki. Sa grand-mère loue l'étage divisé en appartements, et ils en occupent un. « C'est plus pratique pour gagner le centre-ville, d'ici, constate Mme Takatsuki, et en plus le loyer n'est pas cher », mais sa grand-mère ne manque pas d'ajouter : « Mes jambes ne sont plus aussi bonnes qu'avant, et c'est pour veiller sur moi qu'ils se sont installés ici. »

Mme Takatsuki est une jeune femme mince de 26 ans qu'on pourrait prendre pour une étudiante. Si elle minimise son propre traumatisme – « Pourquoi m'interviewer alors que je m'en suis sortie indemne ? » –, en écoutant son témoignage, il apparaît clairement que l'attaque au gaz l'affecte encore. Cette femme forte n'est pas du genre à s'ouvrir facilement et à parler sans y être incitée. Il faut du temps pour que ses véritables sentiments s'expriment.

Son mari, grand et silencieux, a eu la délicatesse de quitter la pièce, pendant l'interview. Ils se sont rencontrés à une fête où elle n'avait pas envie d'aller, mais où une amie l'avait entraînée.

*

MON BUREAU SE SITUE À KAMIYACHO. Ça me prenait donc pas loin d'une heure pour y aller de chez moi, à Kawasaki. Je n'ai jamais trouvé ça long : une heure,

c’est une durée normale, pour le salarié moyen.

Je me lève vers 5 h 30, je déjeune, quitte la maison et arrive au bureau à 7 h 30. Comme le travail ne commence qu’à 9 heures, j’ai une heure et demie pour lire le journal ou grignoter quelque chose.

À l’heure de pointe, les métros sont surpeuplés. Je préfère partir tôt de la maison, vers 6 h 30, pour éviter la foule, surtout que sur la ligne Odakyu, comme vous pouvez bien le penser, il ne manque pas de gens bizarres *[rire]*. Je n’ai pas de problème pour me lever tôt mais, ce jour-là, j’étais un peu en retard.

Ça fait presque cinq ans que j’ai intégré cette entreprise. J’ai obtenu un diplôme en économie politique, mais depuis que je travaille ici je suis au service des systèmes. J’ai eu une formation de trois mois, et maintenant je développe des logiciels maison. Notre service compte cent cinquante employés – davantage d’hommes que de femmes.

L’attaque au gaz a eu lieu entre deux jours fériés, si bien que seule une moitié environ du personnel a choisi de venir travailler. Moi je n’avais pas prévu de quitter la ville, aussi je me suis rendue au bureau comme d’habitude. En général, je fais le trajet avec mon mari, mais, comme je m’étais mise en retard, je suis partie de la maison après lui.

Je suis descendue à Kasumagaseki, où je change pour emprunter la ligne Hibiya ; mais les métros étaient bondés, et j’avais encore du temps avant les heures de bureau, et j’ai décidé de faire le reste du trajet à pied – une quinzaine de minutes de marche. C’est à ce moment que j’ai vu un agent de la station gisant sur le quai, en grande souffrance. D’autres agents, regroupés autour de lui, ne faisaient rien. C’était si bizarre que je me suis arrêtée pour regarder. D’ordinaire, j’aurais foncé dans l’escalier pour prendre mon métro suivant ; là, je me suis dit : « Je peux y consacrer un moment. »

Un agent est arrivé et j’ai pensé : « Bon, il a dû monter appeler une ambulance. Il est temps que je file. » Soudain, j’ai commencé à me sentir vraiment mal. « Ce spectacle m’a rendue malade, me suis-je dit. Ça m’a affectée » – les femmes sont sensibles, n’est-ce pas ?

Dans l’escalier, ma tête s’est vidée, mon nez s’est mis à couler, et je pleurais. J’ai pensé : « Oh non ! J’ai attrapé un rhume. » Surtout que, dehors, tout m’a semblé si sombre ! « Je dois avoir de la fièvre », ai-je conclu. Quand on a de la fièvre, on est un peu dans les vapes, non ? J’ai marché un moment, mais c’est devenu de plus en plus douloureux. « Je savais que je n’aurais pas dû rester là à regarder cet agent malade ! » me suis-je reproché.

Mes yeux m’ont fait mal longtemps après que je suis arrivée au travail. Les larmes et le nez continuaient à couler. Je ne cessais de gémir : « J’ai mal aux yeux ! J’ai mal aux yeux ! » J’ai embêté tout le monde, au bureau. C’était *si*

douloureux que je ne pouvais pas travailler, et, à l'intérieur, il faisait aussi sombre que dehors. J'ai même vérifié qu'on n'avait pas éteint les lumières ! « Étrange, comment tout peut-il être aussi sombre avec les lumières allumées ? » me suis-je interrogée. C'était pire que si j'avais porté des lunettes de soleil, et les autres protestaient : « Ce n'est pas sombre du tout ! » comme si j'étais folle.

Plus tard, le patron est passé demander : « Est-ce que quelqu'un se sent mal ? » Je lui ai avoué que j'avais mal aux yeux et, comme ils avaient signalé ce symptôme à la télévision, il m'a conseillé de me rendre à l'hôpital. On ignorait encore qu'il s'agissait d'un empoisonnement au gaz – une sorte d'explosion dans le métro, c'est tout ce qui avait été annoncé… Un autre employé souffrait d'une réaction bien pire que la mienne. Apparemment, il est resté une semaine à l'hôpital.

Le sarin ne se trouvait pas dans la rame que j'avais prise. C'est à la station que je l'ai inhalé : il était dans le métro qui circulait de l'autre côté du quai. J'étais en queue de ma rame et le sarin en tête de celle allant en sens inverse ; du coup, quand je suis descendue de ma voiture, je me suis trouvée juste en face… Si c'est pas de la malchance, ça ! L'agent qui était couché sur le quai est mort, vous savez.

Quand je suis sortie de la station, il n'y avait pas d'ambulance et tout le monde circulait comme d'habitude. Jamais on n'aurait cru qu'il se passait quelque chose de grave – il y avait juste cet agent des transports effondré sur le quai, mais j'ai cru qu'il avait eu une crise cardiaque. S'il n'avait pas été là, j'aurais pu m'éloigner sans rien remarquer d'anormal…

En tout cas, mes yeux me faisaient si mal que j'ai décidé de consulter un ophtalmologiste, par précaution. Je me suis rendue dans la clinique des yeux du quartier, mais le médecin qui m'a examinée m'a déclaré : « Ne vous inquiétez pas. Vos pupilles sont un peu contractées, c'est tout.

— Mais j'ai très mal ! »

Le responsable de la clinique est arrivé à ce moment-là, et lui m'a dit : « Hum… C'est grave. Vous devriez vous rendre dans un hôpital. »

J'ai donc pris un taxi jusqu'à l'hôpital Toranomon, le plus proche, et je l'ai trouvé envahi par des centaines de gens. On m'a envoyée au CHU Jie, mais, dans le taxi, j'ai entendu à la radio qu'il était plein aussi. D'accord, et Saint-Luc ? Plein… Qu'étais-je censée faire ?

Quelqu'un s'est approché de moi et m'a suggéré : « Pourquoi pas Teishin ? »

L'hôpital Teishin, à Gotanda, est affilié au ministère de la Communication. Il ne serait sans doute pas autant envahi… C'est à ce moment qu'on a parlé du sarin, mais qu'est-ce que ça signifiait ? Et quel traitement devrais-je prendre ? Le médecin m'a avoué : « Je ne sais pas du tout comment vous aider ! » *[Rire.]*

L'ophtalmologiste m'avait rincé les yeux, à tout hasard, et ça m'avait apparemment soulagée. J'ai donc dit au médecin : « D'accord. Dans ce cas, lavez les yeux de tout le monde ! » *[Rire.]* Et l'équipe soignante m'a répondu : « On ne sait pas si c'est la solution, mais ça vaut la peine d'essayer. »

Autre point positif : dès que j'étais arrivée au bureau, j'avais changé de vêtements – dans notre entreprise, on porte l'uniforme. Il semble que ça m'a aidée. Plus tard, on m'a fait une analyse de sang, mise sous perfusion, puis hospitalisée une journée. Mon mari est venu me voir, très inquiet. Je me sentais vraiment nauséeuse, et comme mes intestins n'ont jamais été mon point fort, j'ai cru à une occlusion. Au bout de quelques heures, les nausées ont cessé, mais j'avais encore mal aux yeux et de la fièvre.

Mes yeux me faisaient tellement souffrir que je ne pouvais ni regarder la télévision ni quitter ma chambre d'hôpital. J'étais coupée du monde, et pourtant je me sentais assez en sécurité.

Le 21, c'était férié. Je suis retournée au travail le 22, mais je n'ai pas tenu plus de dix minutes devant mon écran d'ordinateur. « Je repars ! » ai-je déclaré, et je suis rentrée chez moi. Au bureau, ils se demandaient s'ils devaient me croire ou non. C'était du genre : « Bon, si tu le dis… » Je leur ai fait remarquer que je n'appréciais pas leur attitude ; ils m'ont rétorqué : « Comment veux-tu qu'on sache ce que tu ressens ? » D'accord, mes symptômes n'étaient pas flagrants, n'empêche…

Ça a duré toute une semaine : j'étais incapable de travailler. Si j'essayais de regarder un objet, je ne le voyais pas clairement, tout était flou. Quand je tentais d'expliquer mes symptômes, j'obtenais en réponse : « De toute façon, tu n'as jamais eu de bons yeux, si ? »

Je suis retournée plusieurs fois à l'hôpital, parce que mes pupilles ne redevenaient pas normales, et cela pendant environ un mois. Encore maintenant, j'ai un peu mal. Hum… je me demande… Parfois, je m'inquiète ; ce n'est pas que ma vision se soit dégradée, elle n'est pas particulièrement mauvaise… mais ça affecte mon travail. Néanmoins, je suis contente qu'il s'agisse seulement de mes yeux.

D'après ce que j'ai entendu, les gens qui ont été atteints par le sarin ont eu peur, ensuite, de circuler à nouveau en métro, mais ça n'a pas été mon cas. Peut-être parce que le sarin n'était pas dans ma rame. Deux jours plus tard, quand j'ai repris le métro pour aller au travail, je n'ai pas été plus prudente que d'ordinaire. Seulement, d'autres personnes voyageaient avec moi, et pourtant – comment dire ? – mon environnement me paraissait manquer de réalité. Quelqu'un était mort sous mes yeux sur le quai, mais ça n'était toujours pas réel pour moi.

J’ai souvent mal à la tête. Je suppose que c’est à cause du sarin, cependant j’étais sujette aux maux de tête avant, alors allez savoir… Seule leur fréquence a augmenté. Il y a ça et ma fatigue oculaire, qui me donne des nausées. C’est le plus déstabilisant. On peut toujours trouver des liens, c’est sans fin, et puis on se dit : « Non, ça n’a rien à voir ! » À la télévision, un médecin a affirmé : « Une fois les symptômes disparus, on n’a pas à craindre de séquelles », mais qui sait ? J’espère juste que rien n’apparaîtra plus tard.

À part ça, la situation actuelle m’irrite, bien sûr ! Je ne vois pas pourquoi on devrait pardonner à ces criminels. Ce que j’aimerais, c’est comprendre ce qu’ils avaient en tête, quand ils ont fait ça. J’exige une explication complète, et des excuses.

J’y tiens, absolument !

J’aurais tout aussi bien pu mourir, et j’y pense. Je demeure nerveuse à l’idée de sortir seule. Il ne s’agit pas seulement de décider si je prends le métro ou non : le simple fait de marcher dehors m’effraie, désormais. Chaque fois que je dois sortir, j’essaie de me faire accompagner par mon mari. Est-ce une séquelle psychologique ?… Je me dis souvent que je vais peut-être mourir ce jour-là. J’ai toujours été nerveuse, et ces pensées ne m’aident pas ; elles me nouent l’estomac.

Mon mari s’inquiète beaucoup pour moi ; plus que moi, peut-être. Il dit qu’on m’a fait sortir trop tôt de l’hôpital, et peut-être que j’aurais dû y rester plus longtemps, en effet. Chaque fois que j’ai un problème, il met ça sur le compte du sarin. Je suis heureuse qu’il soit à mes côtés, et j’aimerais qu’on ait davantage de temps à passer ensemble, juste nous deux. Pendant notre trajet du matin, quand on se sépare à la station, je me dis : « Oh, je ne veux pas partir seule ! » Depuis ce jour, jamais on ne s’est disputés. Ça arrivait, avant, à n’importe quel sujet ; mais, ces derniers temps, je me demande : « Et si on se sépare à une station après s’être disputés et qu’il arrive quelque chose… qu’est-ce que je ferai ? »

« Le lendemain de l'attaque au gaz,
j'ai demandé le divorce à ma femme »

Mitsuteru Izutsu (38)

M. Izutsu travaille dans l'importation : il achète des crevettes pour une grande compagnie commerciale, mais à l'origine il était marin. Après avoir obtenu son diplôme de l'université de la Marine marchande, à Tokyo, il sillonna les mers du globe jusqu'à ce qu'une grave récession dans l'industrie de la pêche le convainque d'arrêter, à 30 ans, pour occuper plutôt un emploi de bureau dans une première entreprise d'importation de crevettes. Au bout de sept ans, il en partit pour devenir, dans la société qui l'emploie actuellement, le responsable des achats de crevettes.

L'importation de produits de la mer se fait à des prix plus élevés que celle de la viande, mais, comme les marchés fluctuent énormément, c'est un commerce risqué – ça passe ou ça casse – qui exige une vaste connaissance du monde. Or, si M. Izutsu n'a jamais été particulièrement attiré par le commerce des crevettes, son intérêt pour les relations avec l'étranger lui a ouvert le secteur des pêcheries. En fait, il y a deux ans, quand il quitta son premier emploi de bureau, il voulait fonder sa propre entreprise, et il alla voir les dirigeants de l'entreprise pour laquelle il travaille aujourd'hui dans l'espoir d'obtenir le prêt d'un capital suffisant. « On ne peut pas être très optimistes, maintenant que la "bulle" a éclaté, lui répondit-on, mais peut-être pourriez-vous travailler un temps pour nous ? »

C'est ainsi qu'il devint salarié – un parcours qui n'est pas habituel, lié à une vision du monde assez différente de celle d'un employé moyen. Quand on lui parle, on sent qu'il a un esprit farouchement indépendant. Il dit ce qu'il pense, sans pour autant jamais se montrer dominateur. Il a juste sa propre manière de penser et il aime aller au fond des choses.

M. Izutsu pratiqua le judo, à l'université, et il se maintient en forme. Jeune d'aspect, il s'habille avec soin, avec un penchant pour les belles cravates. C'est

un personnage qu'on n'oublie pas – cet homme qui, un matin, se fit gazer en allant au travail.

*

JE VIS À SHIN-MARUKO, mais à l'époque j'habitais à Yokohama, dans le quartier de Sakuragicho. Mon bureau est à Kokkai-gijidomae, au cœur de Tokyo. Je prends le train sur la ligne Toyoko, qui me mène à la correspondance pour le métro. Le travail commence à 9 h 15, mais j'essaie en général d'arriver tôt, vers 8 heures, parce que les trains sont moins bondés et, comme il n'y a personne au bureau, je peux travailler en paix. Je me réveille à 6 heures – mes yeux s'ouvrent automatiquement. Je suis du matin, pas vraiment un fêtard. À moins qu'il y ait un évènement particulier, je m'endors vers 22 heures, mais en fait il n'y a guère de jours sans « évènement particulier », avec les heures supplémentaires, des dîners d'affaires, et les soirs où je vais boire un coup avec les collègues.

Ce jour-là, j'étais un peu en retard. J'ai pris la ligne Toyoko juste avant 7 heures, atteint Naka-meguro vers 7 h 15 et emprunté la ligne Hibiya jusqu'à Kasumigaseki, où j'ai changé pour la ligne Chiyoda. J'ai été confronté au gaz sarin entre deux stations : Kasumigaseki et Kokkai-Gijdomae.

J'aime toujours monter en tête de rame quand je change de métro à Kasumigaseki, parce que ça me met face à la sortie la plus proche de mon bureau. La sonnerie annonçant la fermeture des portes a résonné au moment où je parvenais sur le quai de la ligne Chiyoda, et j'ai couru pour sauter à bord, mais la rame n'a pas démarré. Près de moi, deux agents de station nettoyaient le sol, sur lequel se répandait un liquide s'écoulant d'une boîte… La rame est restée en station tant que les agents épongeaient. C'est grâce à ce retard que j'ai réussi à monter dedans.

Les agents n'utilisaient pas de serpillières. Ils nettoyaient par terre avec du papier journal froissé – comme il fallait que la rame reparte aussi vite que possible, ils n'ont pas dû avoir le temps d'aller chercher des serpillières. Un agent a retiré de la voiture la boîte qui fuyait, et la rame a pu s'ébranler. Je ne l'ai découvert que plus tard, mais l'agent qui a sorti cette boîte est mort ce jour-là, et l'autre le lendemain.

On a été retardés environ cinq minutes à la station. Pendant tout ce temps, les agents ont nettoyé juste devant moi. La voiture n'était pas particulièrement bondée, mais on ne pouvait pas s'asseoir, si bien que je suis resté debout près d'eux à les regarder faire. En y repensant, je suppose qu'il y avait une odeur mais, sur le coup, je n'ai rien remarqué ; rien ne m'a semblé inhabituel, même

quand tous les passagers se sont mis à tousser, comme si quelqu'un avait laissé s'évaporer quelque chose. Personne ne s'est levé pour changer de voiture. Lorsque le métro est reparti, le sol était encore sale à cet endroit, et je m'en suis éloigné environ d'un mètre.

Je n'ai rien noté d'autre sortant de l'ordinaire avant de descendre à Kokkai-gijidomae. Beaucoup de gens toussaient, mais c'était tout.

J'ai gagné mon entreprise. La télévision est toujours allumée, au travail, pour qu'on puisse suivre les taux de change. Je regardais vaguement les nouvelles quand j'ai soudain compris qu'il s'était produit quelque chose d'étrange : l'écran montrait des scènes de chaos, surtout à la station Tsukiji et aux alentours.

La veille, j'étais revenu d'un voyage d'affaires de dix jours en Amérique du Sud. Le lendemain, c'était le jour de congé pour l'équinoxe de printemps. Je n'avais donc aucune raison pressante de venir au bureau, mais j'avais été absent pendant une longue période et je m'étais dit que j'allais juste prendre la mesure de ce qui s'était empilé sur ma table. J'ai trouvé qu'il faisait sombre, à mon arrivée. Que s'était-il passé ? Est-ce que cet endroit avait toujours été aussi peu éclairé ? En voyant les reportages à la télévision, je n'ai pas du tout fait le lien avec le métro que j'avais pris, mais, peu à peu, je me suis senti de plus en plus mal. Apparemment, les pupilles contractées étaient un symptôme, et tous mes collègues m'ont conseillé d'aller consulter un médecin à l'hôpital.

J'ai commencé par l'ophtalmologiste du quartier, pour qu'il teste mes pupilles. Aucune intensité de lumière approchée ou écartée de mes yeux pour les stimuler ne déclenchait le moindre changement concernant mes pupilles. Un policier était déjà venu là se faire examiner, et on l'avait envoyé à l'hôpital Akasaka. Ç'a été pareil pour moi, et comme d'autres victimes du sarin se présentaient, quand je suis arrivée, ils avaient organisé un travail à la chaîne pour prendre la tension, etc. L'hôpital Akasaka n'avait pas encore d'antidote, mais j'ai été mis sous perfusion pendant une heure et demie seulement, parce que je suis parti quand on a demandé : « Est-ce que ceux qui se sentent à nouveau bien pourraient rentrer chez eux, s'il vous plaît, et revenir demain ? » On ne m'avait même pas fait d'analyse de sang, on ne m'avait pas ausculté. À y repenser, l'hôpital Akasaka ne m'a soumis à aucun test pertinent.

Il était pourtant bien établi, à ce moment-là, qu'il s'agissait d'un empoisonnement au sarin, et je savais que j'en étais victime. On en parlait à la télévision, et j'avais été précisément dans cette rame qu'on montrait, dans cette voiture… Ils m'ont à peine examiné, à l'hôpital Akasaka. Je me suis dit qu'il ne me restait plus qu'à rentrer chez moi et à mourir *[rire]*. Enfin, si j'avais bien été dans cette voiture, je m'étais éloigné de la flaque – est-ce que ça me mettait hors de danger ? Ceux qui étaient assis là et qui n'avaient pas bougé ont été

longtemps hospitalisés. Je l'ai appris de l'inspecteur de police qui est venu par la suite collecter des informations auprès de moi.

L'état de mes pupilles a tardé à s'améliorer. Je suis retourné consulter l'ophtalmologiste de l'hôpital d'Akasaka pendant une dizaine de jours, mais on ne m'a pas donné de traitement à proprement parler.

En fait, le jour de l'attaque au gaz, j'ai travaillé au bureau sans interruption jusqu'à 17 h 30. Je n'ai pas eu envie de déjeuner, bien sûr – j'avais perdu l'appétit. J'ai eu des sueurs froides, des frissons, et tout le monde me trouvait pâle. Si je m'étais vraiment effondré, j'aurais plié bagage et je serais rentré chez moi, mais comme je tenais debout… On me disait que c'était probablement le rhume des foins. Comme je revenais d'Amérique du Sud, ça pouvait être une sorte de réaction allergique, pensait-on ; toutefois, je n'arrivais pas à voir clairement et j'avais mal à la tête. Par chance, dans mon travail, on se sert surtout du téléphone ; cela m'a permis de laisser tout ce qu'il y avait à lire à une des filles.

Le lendemain était férié. Je suis resté allongé pour me reposer. Tout me semblait encore sombre et je n'avais aucune énergie. La nuit, je n'ai guère pu dormir. Apparemment, je grognais, et je me suis réveillé plusieurs fois au milieu d'un rêve. J'avais peur, si je me rendormais, de ne jamais plus reprendre conscience.

Je vis seul à présent, mais à l'époque j'avais une famille. Une femme et des enfants. Désolé de faire état de ces détails sordides *[rire]*… Enfin, ce jour-là, je l'ai passé avec eux, alors qu'il aurait mieux valu que je sois seul.

En rentrant, j'avais accroché dans l'armoire les vêtements que je portais, et les gosses avaient commencé à se plaindre que leurs yeux les piquaient. J'ai deux enfants, et c'était le plus jeune qui avait le plus mal. Sans avoir beaucoup d'éléments, j'ai décidé que ça ne serait pas plus bête de jeter mon costume. Je l'ai mis aux ordures avec les autres affaires que j'avais portées, même mes chaussures…

Dans cette attaque, des gens sont morts, et d'autres ont souffert de terribles séquelles. Bien sûr qu'on doit être en colère contre ces criminels ! Quant à moi, mon état d'esprit diffère sans doute un peu de celui des autres passagers, qui ont davantage souffert pour avoir circulé dans cette voiture. J'éprouve de la colère, oui, mais mes symptômes ont été assez mineurs. Cette colère est donc plus objective que personnelle.

Ça peut vous paraître étrange, mais je comprends toute cette histoire de fanatisme religieux – j'ai toujours été attiré par ce genre de choses. Je ne veux pas le rejeter de but en blanc. Depuis l'enfance j'aime les constellations et les mythes, et c'est pour ça que j'ai choisi la marine. Quand on décide de

s’organiser, de former des groupes, je ne suis plus d’accord, et je ne m’intéresse pas aux groupes religieux ; je ne pense pourtant pas que réfléchir sérieusement à la religion soit forcément mauvais. Je comprends qu’on le fasse.

Vous savez, ce qui est troublant, c’est que, lors de mon voyage en Amérique du Sud, j’avais été invité à un karaoké dans un club par un membre de l’ambassade japonaise en Colombie, et on avait failli retourner au même endroit le lendemain, mais j’avais dit : « Non, on devrait essayer quelque chose de nouveau ! » Or, ce soir-là, une bombe a explosé dans le club. Dans l’avion, je me souviens d’avoir pensé : « Au moins, le Japon est un lieu sûr ! » Et voilà que, le matin suivant, je vais au travail et il y a cette attaque au gaz *[rire]* ! Quelle blague ! Plus sérieusement : quand je suis en Amérique du Sud ou dans le Sud-Est asiatique, la mort n’est jamais très loin. Ces accidents sont courants pour eux, pas comme au Japon.

Pour être honnête, le lendemain de l’attaque au gaz, j’ai demandé le divorce à ma femme. On n’était pas dans les meilleurs termes, et j’avais bien réfléchi pendant que j’étais en Amérique du Sud. J’avais l’intention de lui dire ma pensée en rentrant. Et puis je me suis retrouvé dans cette attaque au gaz et, malgré tout ce que je subissais, c’est à peine si elle m’adressait la parole.

Juste après l’attentat, j’ai appelé ma femme du bureau pour lui annoncer ce qui s’était passé, et elle a à peine réagi. Il est possible qu’elle n’ait pas saisi la gravité de la situation, pas compris ce qui s’était produit, mais, même dans ce cas… Enfin, j’ai su alors qu’on était à un tournant. À moins que mon état ne m’ait mis sur les nerfs. C’est peut-être la raison pour laquelle j’ai explosé et dit que je voulais divorcer. Peut-être que si cette histoire de sarin ne s’était pas produite, je n’aurais pas évoqué le divorce aussi vite. Je n’aurais probablement rien dit. Ç’a été un choc pour mon système, et en même temps une sorte de déclencheur.

Ma famille allait mal depuis longtemps, et j’en étais arrivé à ne plus me considérer comme un de ses membres importants. La possibilité que je meure n’était pas réelle, mais, dans le cas contraire, j’aurais sans doute accepté ma mort prochaine à ma façon, comme un genre d’accident.

« Heureusement que j'avais somnolé »

Aya Kazaguchi (23)

Mlle Kazaguchi naquit à Machiya, dans l'arrondissement d'Arakawa, au nord-est de Tokyo, et jamais elle n'habita ailleurs. Elle aime Machiya et ne songe pas à déménager. Elle habite avec sa mère, son père et une sœur de quatre ans plus jeune qu'elle. Bien qu'elle soit une adulte gagnant sa vie, et qu'elle envisage parfois de prendre son indépendance, elle continue à vivre « sur le dos » de ses parents.

Après le lycée, elle fréquenta une école de gestion où elle étudia les statistiques et la comptabilité, puis elle trouva un emploi dans une fabrique de vêtements. Elle est chargée d'une marque propre à cette entreprise, une ligne exclusive qui cible les adolescentes « mignonnes » et « froufroutantes » et les jeunes épouses de bonne famille. C'est grâce à son père, qui travaille lui aussi dans l'industrie du vêtement, qu'elle fut présentée à son employeur. Mlle Kazaguchi ne s'intéresse guère à la mode, mais elle est heureuse de pouvoir utiliser dans son travail ses compétences en informatique.

Elle aime le reggae et, parmi ses sports favoris, elle cite le surf (sur neige, terre ou mer). « J'admets être superficielle », plaisante-t-elle. Ses loisirs préférés sont ses sorties avec ses amis de longue date, dont la plupart sont restés à Machiya.

En pleine forme, volontaire, elle tire le maximum de la liberté qu'accorde le célibat. Avec ses cheveux aux épaules, j'imagine qu'elle attire les garçons – et pour lever toute ambiguïté, je signale que sa mère a mon âge, si bien qu'elle est assez jeune pour être ma fille.

*

IL FAUT COMPTER ENVIRON QUARANTE MINUTES pour aller de chez moi au bureau. Je prends la ligne Chiyoda à la station Machiya jusqu'à la station

Nijubashi-mae, je marche jusqu'à la station Yurakucho, puis j'emprunte la ligne Yurakucho pour la station Shintomicho.

Les rames sont bondées. La ligne Chiyoda, entre Machiya et Otemachi, est un vrai cauchemar. On ne peut même pas bouger les bras. Quand on monte, on vous pousse dans le dos vers l'intérieur – *oomfff* ! – et on vous entasse bon gré, mal gré. Il y a des « peloteurs », parfois. C'est pas drôle.

À Otemachi, il faut négocier toutes ces correspondances, mais dès qu'on les a passées, cela devient plus clairsemé. Nijubashi-mae, c'est l'arrêt suivant. Pour moi, il y a beaucoup de monde pendant tout mon trajet. De Machiya à Nishi-nippori, Sendagi, Nezu, Yushima, Shin-ochanomizu, Otemachi… on ne peut rien faire. On est piégés sur place. Une fois montée, je me colle à la porte et, maintenue debout par la masse des gens, je somnole. C'est vrai : je peux dormir debout. Presque tout le monde le fait. Je ferme les yeux et je me détends. Je ne pourrais pas bouger, si je le voulais, alors c'est plus facile ainsi – les visages des gens sont tellement proches ! Je ferme donc les yeux et je m'assoupis…

Le 20 mars était un lundi, non ? Oui, les lundis, notre service tient une réunion à 8 h 30. Ce jour-là, j'ai dû arriver plus tôt que d'habitude. J'ai quitté la maison vers 7 h 50 et je n'ai pas pris la même rame que les autres jours. C'était plus tôt, donc un peu moins plein. J'ai presque eu l'impression d'avoir de la place. Je suis montée et je me suis calée dans mon coin entre le siège et la porte – l'endroit idéal pour une petite sieste.

Je monte toujours en tête, par la deuxième porte. Je me dirige vers le coin, je m'y cache et je ne bouge plus, mais à la station Nijubashi-mae, la porte ne s'ouvre pas du même côté qu'à Machiya et, à Otemachi, je dois aller me mettre contre l'autre porte.

Ce jour-là, pour traverser la voiture, je me suis préparée à ouvrir les yeux – je ne peux pas me déplacer sans ouvrir les yeux, hein ? *[rire]* –, mais j'ai remarqué que j'avais du mal à respirer. C'était comme si ma poitrine était comprimée, au point que, lorsque je tentais d'inhaler, rien n'entrait… Je me suis dit : « C'est curieux. C'est sans doute parce que je me suis levée tôt. » *[Rire.]* J'ai cru que j'étais juste abrutie. J'ai toujours eu le réveil difficile, de toute façon, mais cette impression était assez brutale.

Je me suis sentie mieux quand la porte s'est ouverte et qu'est entrée une bouffée d'air frais, mais dès les portes refermées à Otemachi, ça s'est aggravé. Comment décrire ça ? C'était comme si l'air lui-même avait disparu. Et la notion de temps aussi… Non, là, j'exagère un peu.

Au moment où j'ai songé : « Étrange… », les passagers les plus proches de moi se sont mis à tousser – la voiture était assez vide, avec seulement trois ou quatre personnes debout devant les sièges occupés. Moi, j'avais le souffle si

court que je n’avais plus qu’une envie : sortir de là dès que possible. Et je pensais sans cesse : « Ce métro ne peut pas aller plus vite ? » Ça prend deux, trois minutes, entre Otemachi et Nijubashi-mae, et tout ce temps j’ai lutté désespérément pour inspirer. Quand vous tombez sur la poitrine, parfois, ça vous coupe le souffle : vous pouvez inhaler, mais l’air ne sort plus – eh bien, c’était un peu comme ça.

C’est alors que j’ai vu, près de la porte d’en face, quelque chose enveloppé dans du papier journal. J’étais juste devant et je ne l’avais pas remarqué avant. Ça avait la taille d’une gamelle de déjeuner, et le journal qui l’entourait était trempé. De l’eau ou je ne sais quel liquide s’écoulait tout autour. J’ai regardé de plus près, et ce truc ondulait au rythme du métro.

Je suis une citadine, et je sais que quand on achète du poisson on vous l’enveloppe dans du papier journal. J’ai cru que c’était ça : quelqu’un avait acheté du poisson et l’avait oublié – mais qui achète du poisson et prend le métro de si bon matin ? Un homme a lui aussi paru trouver ça curieux. Il s’est approché pour mieux voir. Il avait un peu plus de 40 ans, le genre employé. Il n’a pas touché cette chose ; il l’a juste observée et il a demandé : « Qu’est-ce que c’est que ça ? »

La rame s’est arrêtée à Nijubashi-mae. Je suis descendue. Une dizaine de personnes m’ont suivie, et toutes toussaient, comme moi à présent. Je ne pouvais plus douter qu’il se passait quelque chose, et que ça ne concernait pas que moi. Mais je savais aussi que je devais me dépêcher si je ne voulais pas être en retard. J’ai couru comme une folle sur le quai, gravi l’escalier et, soudain, je n’ai plus eu de souffle. En ralentissant, je me suis sentie mieux : les battements de mon cœur étaient redevenus normaux, mais mon nez coulait à flots.

Quand je suis arrivée au bureau et que la réunion a commencé, j’étais au bord du malaise, comme si j’allais vomir. Et voilà qu’au journal télévisé on a annoncé qu’il s’était passé quelque chose dans le métro. J’ai pensé : « Ha-ha, c’est donc ça ! » Mais en même temps, en entendant ce qu’on expliquait, je me suis effondrée… Je suis une vraie poule mouillée ! J’ai filé directement à l’hôpital Saint-Luc.

On m’a mise sous perfusion pendant deux heures et on m’a fait une prise de sang, puis on m’a annoncé : « Bon, vous pouvez rentrer chez vous. » L’analyse de sang n’avait rien révélé d’anormal. Je ne montrais aucun signe de pupilles contractées. Je me sentais juste mal. Je n’avais pas changé de vêtements et je souffrais vraiment, mais ça s’est arrangé au fil des heures. Heureusement que j’avais somnolé dans le métro ! C’est ce que m’a expliqué un inspecteur de police. Mes yeux étaient fermés et ma respiration plus légère, plus superficielle *[rire]*. J’ai eu de la chance, je suppose.

« Tout le monde aime le scandale »

Hideki Sono (36)

M. Sono travaille dans le quartier de la confection, Aoyama, dans la branche tokyoïte d'un fabricant de vêtements de haute couture. Il est dans la vente. Après qu'au Japon eut éclaté la « bulle », dans les années 1980, la richesse n'a plus été ce qu'elle était, et la plupart des entreprises liées à la mode connurent des jours difficiles – ou, comme le dit M. Sono : « On a retrouvé la raison. » Fatigué des excès de la décennie précédente – vieillards convoitant des jeunes filles, fortunes dépensées pour soigner son image, vente de vêtements de marque à des prix exorbitants –, il fut quelque peu soulagé que l'économie ait touché le fond. « On peut enfin revenir à la normale. »

Bien qu'il affirme être « fait pour la vente », M. Sono n'a rien de ces vendeurs qui vous harcèlent. Il paraît assez calme et introverti. Il n'apprécie ni la boisson, ni les virées en groupe, ni le golf – mais le golf est important, dans la vente, et il ne peut éviter d'y jouer. Il va donc sur le parcours, ouvre son sac aux clubs négligés et demande à ses partenaires : « Heu… quel club je dois utiliser, maintenant ? » – il est à ce niveau !

« La société étant ce qu'elle est, avec des gens qui ne recherchent rien d'autre que de l'argent, je peux comprendre que des jeunes soient attirés par quelque chose de plus spirituel, comme la religion. Moi je ne le suis pas. » L'attaque au gaz lui a laissé des séquelles assez graves, mais il ne nourrit aucune colère personnelle, pas de mépris non plus envers les terroristes d'Aum. Il ne sait pas pourquoi.

« Je travaille dans les vêtements, mais ça ne m'intéresse pas, prétend-il. Je vois quelque chose, je dis : "Je le prends", et je l'achète. Je ne rumine pas dessus pendant des heures. » Dans ce cas, comment se fait-il qu'il soit si bien habillé ?

*

MA FEMME ET MOI VIVONS SEULS. Nous nous sommes mariés à 24 ans, il y a treize ans, et nous habitons à Chiba. Je sors de la maison vers 7 h 30 et j'attrape la ligne Chiyoda à 8 h 15, à la station Matsudo. Je ne parviens évidemment jamais à trouver de siège sur la ligne Chiyoda : je reste debout pendant quarante-cinq minutes. Parfois, j'arrive à m'asseoir à Otemachi. Je suis encore à moitié endormi, si bien que, quand je peux avoir un siège, je le prends, car ça signifie quinze bonnes minutes de repos.

Le 20 mars, j'ai quitté la maison une demi-heure plus tôt, pour régler un problème avant le travail. C'était la saison des défilés, et je devais m'occuper d'un tas de petites choses. En plus, pour les commerciaux comme moi, c'était presque le moment de commencer à donner les chiffres : combien de pièces de tel ou tel modèle se sont vendues pendant le mois. On a des quotas – le nombre minimum à vendre – en fonction des projections budgétaires. Il fallait que je puisse fournir ces chiffres à la direction avant la fin de la semaine, puis faire acte de présence à une réunion la semaine suivante.

Le 20 mars, c'est aussi le jour où ma femme a démissionné de la société où elle était salariée depuis six ans. Elle était éditrice pour un magazine de publicité, une tâche éprouvante qui l'avait tant épuisée qu'elle désirait abandonner. Elle travaille depuis en indépendante. Enfin et surtout, le 20 mars, c'est son anniversaire. Autant de raisons pour ne pas oublier tout ce qui s'est produit ce jour-là !

Je monte toujours en tête de rame, pour être près de la sortie menant, par l'immeuble de la boutique Hanae Mori, à la station Omote-sando. Le 20 mars, j'ai trouvé un siège dès Shin-ochanomizu. Je m'étais levé tôt et j'étais assez à la masse. Ça m'a donc réjoui et, à peine installé, je me suis assoupi. Je me suis réveillé quatre arrêts plus tard, à la station Kasumigaseki, parce que j'ai eu envie de tousser. Il flottait une drôle d'odeur. Beaucoup de gens passaient dans la voiture suivante. Ils ne cessaient d'ouvrir et de fermer les portes de communication entre les voitures.

Quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu des agents de la station, en uniforme vert, qui entraient et sortaient. Le sol était mouillé. La flaque était à environ cinq mètres de moi. Les criminels avaient percé les poches de sarin et ils étaient descendus à Shin-ochanomizu. Comme je dormais, je n'avais rien vu. La police m'a interrogé à de multiples reprises. Ils ont eu des soupçons à mon sujet parce que j'allais à Aoyama, et que le quartier général d'Aum est à Aoyama. N'empêche que je ne l'ai pas vu, celui qui a fait ça.

La rame a continué jusqu'à l'arrêt suivant, Kokkai-gijidomae, où on a tous dû descendre. On ne nous a pas donné d'explication. On a juste diffusé ce message par haut-parleurs : « Cette rame est hors service. Tous les passagers

doivent descendre. » Entre Kasumigaseki et Kokkai-gijidomae, j'ai vraiment souffert. Je toussais et n'arrivais plus à respirer. Quand on a atteint Kokkai-gijidomae, des gens près de moi ne pouvaient plus bouger. Une dame d'une cinquantaine d'années a ainsi dû être emportée par les agents de la station. On était une dizaine, dans cette voiture, et beaucoup tenaient un mouchoir sur leur bouche et toussaient.

« Qu'est-ce qui se passe, ici ? » me suis-je demandé, mais je devais aller travailler. J'avais toute cette liste de choses à faire. Sur le quai, il y avait des tas de personnes accroupies par terre, et une ou deux allongées. Les agents avaient rassemblé tous ceux qui se sentaient mal, il devait bien y en avoir cinquante, et deux ou trois paraissaient paralysés.

Curieusement, l'atmosphère n'était pas du tout tendue, mais j'avais une sensation bizarre : si je parvenais à inhaler, aucun souffle ne voulait ressortir, un peu comme s'il n'y avait plus d'air. Je pouvais encore marcher, pourtant, si bien que j'ai cru ne pas avoir de problème, et qu'au lieu de me joindre au groupe des malades j'ai pris le métro suivant. Il est arrivé très vite, mais j'y étais à peine monté que j'ai vacillé sur mes jambes et que mes yeux ont soudain cessé de voir ; on aurait dit que la nuit était tombée. « Zut, ai-je pensé, j'aurais dû rester avec les autres. »

Arrivé à la station Omote-sando, j'ai demandé à un agent : « Je ne sais pas pourquoi je ne me sens pas bien… est-ce qu'il s'est passé quelque chose dans le métro ?

— Il semble qu'il y ait eu une explosion à Hatchobori, a-t-il répondu.

— Il y a aussi eu un problème dans la rame que je viens d'emprunter. »

Il a balayé mon objection en affirmant que c'était « de l'essence ou quelque chose comme ça » qui s'était renversé. Devant ces informations tout à fait contradictoires, je suis allé au bureau pour parler au chef de station. « Je me sens horriblement mal et je n'y vois presque plus rien », lui ai-je dit, mais les nouvelles n'avaient pas encore atteint Omote-sando.

« Pourquoi ne pas vous asseoir un moment ? m'a-t-il suggéré. Voulez-vous boire quelque chose de frais ? » C'était très gentil, mais ces gens ne comprenaient rien.

J'en ai conclu : « C'est sans espoir ! » J'ai renoncé et je suis ressorti du métro. C'était une journée splendide, et pourtant tout était sombre. « Ho-ho, ça se présente mal ! » C'est ce qui m'a décidé à aller à l'hôpital, près de mon bureau. Quand j'y suis arrivé, je n'ai pas vraiment pu raconter ce qui s'était passé. « C'est sans doute une urgence : je viens de quitter le métro et… » Vous savez, j'ai expliqué la situation aussi bien que possible, mais on n'a pas pu m'examiner tout de suite. J'ai téléphoné au bureau : « Je ne me sens pas bien, je

serai un peu en retard. » J'ai attendu pendant trois heures, trois heures sans qu'ils fassent quoi que ce soit ! Mon souffle était de plus en plus court, ma vision de plus en plus obscure… Je devenais fou ! J'ai décidé d'appeler la Régie des transports, juste pour obtenir une explication. N'avaient-ils pas rassemblé sur le quai ces personnes qui se sentaient mal ? Je me demandais ce qui leur était arrivé. Mais impossible de joindre quiconque.

Aux nouvelles de 11 heures, quand on a appris qu'il s'agissait de sarin, un médecin s'est enfin intéressé à moi. Ils avaient compris ! J'ai été immédiatement hospitalisé et mis sous perfusion. J'étais leur premier malade du sarin, et le personnel médical était soudain fasciné par mon cas. On m'entourait, on voulait connaître tous mes symptômes, ils en parlaient entre eux – « Vous voyez, c'est ça que ça fait… » Je suis resté là trois jours.

J'étais si épuisé que j'ai bien dormi, mais les trois mois qui ont suivi ont été durs. J'étais tout le temps fatigué ; dès que j'essayais de faire quelque chose, je devais renoncer. Je n'y voyais toujours pas bien : je n'arrivais pas à faire le point, c'était flou, et mon champ de vision était très rétréci. Pour mon travail, je dois beaucoup conduire, mais dès la nuit tombée je ne distinguais plus rien. Alors que j'avais jusque-là une bonne vue, je ne pouvais même pas lire les panneaux routiers ; et comme j'étais également incapable de lire ce qui s'inscrivait sur l'écran de mon ordinateur, il m'était impossible de travailler.

J'ai dû aussi perdre un peu la tête… C'est vrai, je disais aux gens : « Il se passe quelque chose, là. Vous verrez, quelque chose d'étrange va se produire. » J'ai acheté des équipements de survie dans les magasins de fournitures pour campeurs *[rire]*. Quand je suis redevenu normal, je me suis dit que j'avais été vraiment idiot, mais… sur le coup, j'étais plus que sérieux. Qu'est-ce que je vais faire de mon couteau suisse, maintenant ?

C'est drôle, mais je n'ai jamais éprouvé de colère. Bien sûr, ça me met en rage quand je songe à ceux qui sont morts. Je suis particulièrement triste en pensant aux agents du métro qui ont perdu la vie en nettoyant le sarin. Sans eux, je serais peut-être mort, moi aussi. Pourtant, je ne ressens ni haine ni amertume personnelle envers les criminels. C'est plutôt comme si j'avais eu un accident… Vous vous attendiez à une autre réponse ?

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas supporté la manière dont les médias ont couvert Aum. Je ne veux pas regarder ça. Oui, on peut dire que ça a renforcé ma méfiance vis-à-vis des médias. Bref, tout le monde aime le scandale, et tout ce qu'ils savent dire, c'est : « Oh, quelle honte ! » J'ai même cessé de lire les magazines.

1. La Soka Gakkai est une association bouddhiste laïque qui s'appuie sur la philosophie et les enseignements de Nichiren, un sage et érudit bouddhiste japonais du XIII[e] siècle. Il y a plus de dix millions de membres de la Soka Gakkai au Japon, et soixante-six millions dans le monde, qui se sont regroupés en associations sous l'égide de Soka Gakkai International. *(N.d.l.T.)*

2. Ikuo Hayashi fut condamné à la prison à vie et il purge sa peine. Tomomitsu Niimi, condamné à mort, car il avait participé de plus à de nombreux autres meurtres, attend son exécution. *(N.d.l.T.)*

3. Les nombres entre parenthèses indiquent l'âge de la personne interrogée à l'époque de l'attaque au gaz de Tokyo. *(N.d.l.T.)*

4. Sorte de TGV qui fut un temps le train le plus rapide du monde. *(N.d.l.T.)*

5. Cette femme a refusé d'être interviewée. (*N.d.A.)*

MÉTRO DE TOKYO

Ligne Marunouchi
(destination : Ogikubo)
Rame A777

L'ÉQUIPE FORMÉE PAR KEN'ICHI HIROSE et Koichi Kitamura diffusa du sarin dans une rame de la ligne Marunouchi en partance pour Ogikubo, vers l'ouest.

Né à Tokyo en 1964, Hirose avait 30 ans, à l'époque. Après avoir terminé ses études au lycée Waseda, qui prépare à la prestigieuse université Waseda, il s'inscrivit en ingénierie et il obtint son diplôme de physique appliquée, reçu premier sur une classe de cent. C'était le modèle même de l'excellence. En 1989, il termina son troisième cycle, mais il refusa les offres d'emploi qui lui furent faites et décida de renoncer au monde et de prononcer ses vœux.

Hirose devint un membre important de la brigade de chimistes du culte Aum, au sein de leur ministère des Sciences et Technologies et, avec son partenaire Masato Hokoyama, il fut un personnage clé dans le projet secret de développement d'une arme automatique légère. Grand, l'air sérieux, il paraissait assez enfantin pour ses 32 ans. Au tribunal, il choisissait ses mots avec soin et s'exprimait d'une voix douce et avec précision.

Le matin du 18 mars, Hirose reçut de son supérieur au ministère des Sciences et Technologies l'ordre de diffuser du sarin dans le métro. « J'en ai été extrêmement surpris, dira-t-il au tribunal. J'ai frissonné à l'idée de toutes les victimes qu'on allait sacrifier. D'un autre côté, je savais que ce genre de pensées prouvait que je n'étais pas assez instruit dans les enseignements. » Impressionné par la gravité de sa mission, il éprouva une puissante « résistance instinctive », mais son adhésion aux enseignements d'Aum fut la plus forte. S'il admet aujourd'hui son erreur, il prétend qu'il n'avait ni la liberté ni la volonté de désobéir aux ordres venus d'en haut – c'est-à-dire, comme il l'a précisé, de Shoko Asahara.

Hirose eut pour consigne de monter, à la station d'Ikebukuro, à bord de la seconde voiture d'une rame de la ligne Marunouchi à destination d'Ogikubo. À la station d'Ochanomizu, il percerait les deux poches de sarin et il serait récupéré par Kitamura, qui l'attendrait dehors en voiture. Il s'agissait de la rame A777. Le « grand frère » d'Hirose, Yasuo Hayashi, lui fournit des instructions détaillées. Au bout de vingt jours d'entraînement au village Kamikuishiki, Hirose finalement perça les poches avec une telle force que la pointe de son parapluie se tordit.

Hirose et Kitamura quittèrent l'*ajid* d'Aum à Shibuya, dans le centre ouest de Tokyo, à 6 heures, ce matin du 20 mars, et ils gagnèrent en voiture la station Yotsuya. Là, Hirose prit le métro de la ligne Marunouchi en partance vers Shinjuku, à l'ouest, puis il changea pour la ligne Sikyo, vers le nord, jusqu'à Ikebukuro. Il acheta au kiosque de la station un exemplaire d'un journal sportif, en enveloppa les poches de sarin et attendit de pouvoir monter à bord de la rame désignée, sur la ligne Marunouchi, debout face à la porte centrale de la deuxième voiture. Quand vint le moment de diffuser le sarin, l'enveloppe en papier journal fit un tel bruit que cela attira l'attention d'une écolière – ou du moins Hirose le crut-il. Incapable de supporter la tension, il descendit du métro à la station Myogadani ou Karukuen, et il s'arrêta sur le quai. Écrasé par l'horreur de ce qu'on lui avait ordonné de faire, il éprouva le désir intense de quitter le métro sans exécuter sa mission. Il a avoué avoir « envié les gens qui pouvaient simplement sortir de là ». Rétrospectivement, ce fut la seconde cruciale où les choses auraient pu être différentes : s'il avait quitté le métro, ça aurait épargné à des centaines de gens un bouleversement majeur dans leur vie.

Ken'ichi Hirose serra les dents et surmonta ses doutes. « Ce n'est rien moins que le salut, se dit-il, et ce qui compte, c'est l'acte qui consiste à l'exécuter. » De plus, il n'y avait pas que lui : tous les autres faisaient la même chose. Il ne pouvait les laisser tomber. Hirose remonta dans la rame – dans une autre voiture, la troisième, pour éviter l'écolière curieuse. En arrivant à proximité de la station d'Ochanomizu, il tira de son sac le paquet de sarin et le déposa discrètement par terre. Le journal s'écarta, révélant les poches, mais Hirose s'en moquait, désormais. Il n'avait plus le temps de s'en inquiéter. Il chuchota un mantra d'Aum pour se donner du courage et, juste avant l'ouverture des portes à Ochanomizu, il évacua toute pensée et frappa les poches de la pointe de son parapluie.

Avant d'entrer dans la voiture où Katamura l'attendait, Hirose rinça la pointe du parapluie à l'aide d'une bouteille d'eau et le rangea dans le coffre. Mais en dépit de ce geste prudent, il ne tarda pas à montrer les symptômes correspondant

à une intoxication au sarin. Il ne parvenait plus à parler correctement et il avait du mal à respirer. Sa cuisse droite se mit à trembler sans qu'il puisse la contrôler.

Aussi se dépêcha-t-il de s'injecter la dose de sulfates d'atropine que lui avait fournie Ikuo Hayashi. Grâce à son excellent bagage scientifique, il connaissait la dangerosité du sarin, mais celui-ci était bien plus toxique qu'il ne l'aurait cru. L'idée lui traversa l'esprit : « Et si je mourais comme ça ? » Il se souvint du conseil d'Ikuo Hayashi : « Au premier symptôme, viens à l'hôpital d'Aum Shinrikyo à Nakano, pour qu'on te mette immédiatement sous traitement. » Hirose demanda à Kitamura de le conduire à Nakano, mais là il fut décontenancé en découvrant que les médecins d'Aum n'étaient pas au courant de l'attaque au sarin. Les deux terroristes revinrent donc à l'*ajid* de Shibuya, où Ikuo Hayashi administra à Hirose un traitement d'urgence.

De retour au village de Kamikuishiki, Hirose et Kitamura rejoignirent les autres terroristes pour annoncer à Asahara : « Mission accomplie. » Asahara les félicita et ajouta : « On peut faire confiance au ministère des Sciences et Technologies pour que le travail soit exécuté. » Quand Hirose avoua avoir changé de voiture parce qu'il avait cru être démasqué, Asahara sembla accepter son explication : « Pendant toute l'opération, j'ai suivi les projections astrales de chacun. J'ai trouvé celle de Sanjaya *[le nom d'Hirose à Aum]* sombre, comme si quelque chose s'était passé. C'était donc ça. »

« Les enseignements nous apprennent que les sentiments humains découlent du fait que nous voyons les choses de la mauvaise manière, a expliqué Hirose. Nous devons surmonter nos sentiments humains. » Il avait réussi à percer deux poches en plastique, qui avaient dégagé neuf cents millilitres de sarin liquide sur le sol. Un passager mourut et trois cent cinquante-huit autres furent gravement touchés.

À la station Nakano-sakaue, un passager signala que quelqu'un s'était effondré. Deux victimes dans un état critique furent emportées. L'une mourut ; l'autre, « Shizuko Akashi[1] », fut temporairement réduite à un état végétatif *(voir le témoignage de « Tatsuo Akashi »)*. Pendant ce temps, un agent de la station, Sumio Nishimura, épongeait le sarin dans la voiture et le sortait de la station *(voir son témoignage)*, mais la rame continua ensuite sa route avec le sol de la voiture encore imbibé de sarin liquide.

À 8 h 38, le métro atteignit Ogikubo, la dernière station de la ligne. D'autres passagers y entrèrent pour partir en sens inverse, vers l'est. Certains se plaignirent de malaises. Plusieurs agents qui étaient montés dans la rame à Ogikubo avaient eux aussi nettoyé le sol, et ils se sentirent bientôt si mal qu'on

dut les conduire à l'hôpital. La rame fut sortie du circuit seulement deux stations plus loin, à Shin-koenji[2].

« J'avais l'impression de regarder une émission de télévision »

Mitsuo Arima (41)

M. Arima vit au sud de Tokyo, à Yokohama. Les traits bien marqués, des vêtements chics et une belle allure lui donnent un air de jeunesse. Il se définit comme un optimiste qui aime s'amuser. Il est éloquent, mais jamais pédant. Vous vous rendez compte qu'il a un pied dans l'âge mûr seulement lorsque vous vous asseyez pour lui parler. Quarante ans, n'est-ce pas un tournant, l'anniversaire où on commence à s'interroger sur la signification de tout ça ?

Marié, deux enfants, M. Arima est employé par une entreprise de cosmétiques. Ses collègues et lui jouent dans un groupe, pour se distraire. Il est guitariste. À cause d'un imprévu au travail, M. Arima a eu la malchance de prendre la ligne Marunouchi – ce qu'il ne fait pas en temps normal – et d'être gazé.

*

EN FAIT, TOUTE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE, j'avais la grippe. C'était la première fois de ma vie d'adulte que je restais cloué au lit. Je ne suis jamais malade.

Je retournais donc au travail ce jour-là, après mon absence, et c'est pourquoi je voulais arriver au bureau en avance pour rattraper le temps perdu *[rire]*. J'ai quitté la maison dix minutes plus tôt que d'habitude.

Je peux toujours m'asseoir et m'absorber dans la lecture du journal, sur la ligne Yokohama, en direction de l'ouest, jusqu'à mon bureau d'Hachioji, mais ce jour-là, comme il arrive parfois, j'étais censé me rendre dans nos bureaux du centre-ville, à Shinjuku, pour une réunion spéciale des managers régionaux. J'avais prévu de passer la matinée à Shinjuku, et de refaire un saut à Hachioji dans l'après-midi.

La réunion commençait à 9 h 45. Je suis sorti de chez moi avant 7 heures, j'ai pris la ligne Yokosuka jusqu'à Shimbashi, puis la ligne Ginza pour Akasaka-mitsuke, avant de changer pour la ligne Marunouchi jusqu'à Shinjuku-gyoemmae. Durée : une heure et demie. La ligne Marunouchi est moins chargée à partir d'Akasaka-mitsuke, ce qui me procure un siège, mais ce jour-là, quand je me suis assis, j'ai remarqué tout de suite une odeur acide. D'accord, les voitures sentent souvent mauvais, mais ce n'était pas une odeur habituelle, je vous assure. Je me souviens qu'en face de moi une dame s'est couvert le nez avec un mouchoir. En dehors de ça, il n'y avait rien de particulièrement bizarre. Je ne suis même pas certain que c'était l'odeur du sarin, en fait ; c'est par la suite seulement que je me suis dit : « Ah, c'était donc ça ! »

Je suis descendu à Shinjuku-gyoemae, et là tout était incroyablement sombre, comme si quelqu'un avait éteint les lumières. Alors que la journée s'annonçait superbe, quand j'étais parti de chez moi, en ressortant du métro, la pénombre régnait partout. J'ai cru que le temps avait changé, mais, en levant les yeux, j'ai bien vu qu'il n'y avait pas le moindre nuage dans le ciel. Comme je prenais un nouveau médicament contre le rhume des foins, j'ai pensé que ça pouvait en être un effet secondaire.

Tout était encore sombre lorsque je suis arrivé au bureau, et je me sentais si léthargique que je suis resté assis devant ma table, les yeux dans le vague, tournés vers la fenêtre. La réunion du matin s'est terminée et les autres sont sortis déjeuner, mais tout me paraissait obscur et je n'avais aucun appétit. Je ne me sentais pas prêt à faire la conversation. J'ai donc grignoté quelque chose tout seul dans le calme et, soudain, je me suis retrouvé couvert de sueur.

Il y avait un téléviseur, dans le restaurant de *ramen* où s'étaient rendus mes collègues ; en mangeant leurs nouilles, ils avaient regardé les nouvelles sur l'attaque au gaz. À leur retour au bureau, ils se sont moqués de moi : « Eh, peut-être que t'as été empoisonné au sarin ! » Persuadé que j'étais mal à cause du médicament contre le rhume des foins, j'ai ri avec eux.

La réunion a repris à 14 heures et comme je n'allais pas mieux du tout, je me suis excusé et j'ai décidé de me faire examiner par un allergologue, et donc d'aller voir le médecin le plus proche de chez moi, celui qui m'avait préparé le nouveau remède contre le rhume des foins. Mais en fait, j'agissais ainsi par acquit de conscience car je commençais déjà à me dire : « Et si c'était le sarin ? » À Yokohama, dès que j'ai raconté au médecin que j'étais dans le métro au moment où ces symptômes étaient apparus, il a regardé mes pupilles et a demandé mon hospitalisation immédiate.

On m'a conduit en ambulance au CHU de Yokohama. J'ai pu sortir de l'ambulance tout seul et entrer à pied dans l'hôpital, ce qui montre que je n'étais

pas encore gravement touché, mais, pendant la nuit, les maux de tête ont commencé et on m'a fait une piqûre. Ce n'étaient pas des élancements violents, plutôt l'impression d'avoir le crâne dans un étau, et ça a duré plus d'une heure. J'ai cru que j'allais mourir, mais la douleur s'est estompée et je me suis dit : « Ouf ! Je m'en suis sorti ! »

Les gouttes qu'on m'avait mises dans les yeux pour dilater mes pupilles ont été un peu trop efficaces et, quand je me suis réveillé le lendemain, tout était si éblouissant qu'on a installé des paravents en papier autour de moi pour atténuer la luminosité. J'ai dû passer un jour de plus à l'hôpital avant que mes pupilles reviennent à la normale.

Le matin, ma famille m'a rendu visite. Je n'étais toujours pas en état de lire le journal, mais j'ai compris à quel point l'attaque avait été grave. Des gens étaient morts. J'aurais pu être tué. Curieusement, je n'ai éprouvé aucun sentiment de panique. « Bon, je vais bien », ai-je pensé. Alors que je m'étais trouvé à l'épicentre, au lieu de frissonner devant le nombre de morts dont j'aurais pu faire partie, j'avais l'impression de regarder une émission de télévision, comme si c'était le problème de quelqu'un d'autre.

Bien plus tard seulement, je me suis demandé comment j'avais pu être aussi indifférent. J'aurais dû être furieux, prêt à exploser. Ce n'est qu'à l'automne que j'en ai peu à peu pris conscience. Je m'interrogeais : si quelqu'un tombait devant moi, par exemple, est-ce que je lui viendrais en aide ? Je l'espère. En revanche, si cette personne tombait à cinquante mètres de moi, est-ce que je ferais un détour pour l'aider ? Je n'en suis pas certain. Peut-être estimerais-je que c'est le problème de quelqu'un d'autre et continuerais-je mon chemin, de crainte d'arriver en retard au travail si je m'impliquais dans cette histoire…

Depuis la fin de la guerre, l'économie japonaise a crû trop rapidement, au point qu'on a perdu le sens de ce qu'est une crise. Les gens ne s'intéressent plus qu'aux biens matériels et l'idée qu'il est mal de blesser autrui a peu à peu disparu. On l'a dit avant moi, je le sais, mais je ne l'ai vraiment compris qu'à cette occasion. Qu'arrive-t-il quand on élève un enfant dans cet état d'esprit ? Y a-t-il une excuse pour ce genre d'attitude ?

C'est étrange, mais à l'hôpital, malgré tous ces gens affolés qui m'entouraient, je n'étais absolument pas horrifié. J'étais calme, maître de moi, et si quelqu'un avait plaisanté à propos du sarin, ça m'aurait été égal. Je m'en moquais à ce point-là ! Pendant l'été, j'ai commencé à oublier qu'il y avait eu une « attaque au gaz dans le métro de Tokyo ». Je lisais dans le journal quelque chose concernant les poursuites judiciaires pour des dommages causés, et je me disais : « Ah oui, encore ça ! » comme si l'incident n'avait rien à voir avec moi.

J’ai travaillé douze ans, à Tokyo. Je sais tout de ses manières compassées. Je pense que dorénavant, dans la société japonaise, l’individu doit devenir bien plus fort. Regardez Aum : tous ces si brillants esprits qui l’ont rejoint n’ont rien fait d’autre que plonger tout droit dans le terrorisme de masse ! L’individu est faible à ce point.

« Rétrospectivement, tout a commencé
parce que le bus
avait deux minutes d'avance »

Kenji Ohashi (41)

Marié, trois enfants, M. Ohashi a travaillé pour un important concessionnaire de voitures pendant vingt-deux ans. À l'heure actuelle, il est chef du service après-vente de l'unité de l'arrondissement d'Ohta, au sud-est de Tokyo.

À l'époque de l'attaque au gaz, ce service après-vente n'étant pas encore meublé, M. Ohashi travaillait dans des bureaux provisoires plus à l'ouest, à Nakano Honancho, arrondissement de Suginami. Il fut exposé au sarin sur la ligne Marunouchi, en s'y rendant.

Rompu à la réparation des voitures, M. Ohashi, à l'entrée de l'atelier, est en contact direct avec les clients. Ce technicien expérimenté, cheveux courts, épaules carrées, est un véritable ouvrier. Du genre peu bavard, il s'exprime sur l'attaque au gaz avec lenteur, après réflexion.

Malgré les séquelles particulièrement graves dont il souffre toujours, il a rejoint un groupe de soutien aux victimes pour participer à ses actions et à ses interventions. Il tente d'organiser un réseau d'entraide visant à relier tous ceux qui ont été atteints. L'heure et demie qu'il a passée à me parler a dû lui provoquer des maux de tête d'une extrême violence. Je ne peux que lui présenter mes excuses et mes remerciements sincères pour sa coopération.

*

QUAND JE ME RENDAIS AU TRAVAIL À NAKANO, je partais de Koiwa en train jusqu'à la station Yotsuya. À partir de chez moi, je prenais le bus ou je gagnais la station Koiwa à vélo. Le plus souvent, c'était en bus.

Le jour de l'attaque au gaz, j'ai quitté la maison comme toujours juste après 7 heures, mais, par un hasard malencontreux, le bus était en avance d'environ deux minutes, alors qu'il est régulièrement en retard. Pour une fois, il avait devancé son heure normale, et j'ai couru pour l'attraper – en vain, si bien que j'ai dû attendre celui de 7 h 30. Lorsque j'ai atteint Yotsuya, j'avais déjà raté deux métros. Rétrospectivement, tout a commencé parce que le bus avait deux minutes d'avance. Je n'ai jamais aussi mal géré mon temps ! Jusque-là, j'avais toujours fait le trajet à la seconde près.

J'aimais prendre la troisième voiture à partir de l'avant de la rame, sur la ligne Marunouchi, car c'est de là qu'on a la meilleure perspective depuis le quai de la station Yotsuya : par-delà les toits, on voit le terrain de foot de l'université Sophia, et c'est comme une bouffée d'air frais. Ce jour-là, pourtant, la troisième voiture était ridiculement vide. Ça n'arrive jamais : à Yotsuya, les rames sont tellement bondées qu'on ne peut trouver de siège libre, et on n'a que l'espoir de s'asseoir un peu plus loin. J'ai donc tout de suite compris qu'il y avait un problème.

Dès que je suis monté, j'ai remarqué deux personnes dans des positions bizarres : un homme penché sur son siège, sur le point de tomber, et une femme recroquevillée sur elle-même, tête baissée. J'ai aussi senti une curieuse odeur. Au début, j'ai cru que c'était à cause d'un ivrogne que la voiture puait autant – il avait dû vomir. Ce n'était pas une odeur puissante, juste un peu douceâtre, comme de la pourriture. Ça n'évoquait pas non plus du solvant à peinture – je fais des travaux de peinture et j'en connais bien l'odeur. Là, ça n'agressait pas mon nez de la même façon.

Je me suis assis, prêt à supporter la puanteur. À peine posé, j'ai fermé les yeux et je me suis endormi. En général, je lis un livre dans le métro, mais c'était lundi et j'étais fatigué du week-end. En fait, je ne me suis pas vraiment endormi : j'ai juste fermé les yeux et somnolé. Les bruits parvenaient jusqu'à mon cerveau, aussi, dès que j'ai entendu l'annonce « station Nakano-sakaue », j'ai rouvert les yeux, comme par réflexe, je me suis levé d'un bond et je suis descendu de la voiture.

Tout était dans la pénombre, l'éclairage du quai était insuffisant. J'avais la gorge sèche et je me suis mis à tousser, vraiment fort, une toux de poitrine. Comme il y a un distributeur d'eau au bout du quai, je me suis dit que je ferais mieux d'y aller pour me rincer la bouche. C'est alors que j'ai entendu quelqu'un, un employé, jeune, grand, s'écrier : « Une personne s'est évanouie ! » En regardant dans la voiture que je venais de quitter, j'ai vu que l'homme à la drôle de position était tombé, étendu parallèlement aux sièges.

Je ne me sentais vraiment pas bien. J'ai continué d'avancer vers le distributeur d'eau et je me suis gargarisé, mais mon nez coulait et mes jambes tremblaient. J'avais du mal à respirer et je me suis effondré sur un banc. Cinq minutes plus tard environ, on a emporté l'homme évanoui sur un brancard et le métro est reparti.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'arrivait. Je constatais juste que tout était sombre autour de moi. Mes poumons sifflaient comme si j'avais couru un marathon, et le bas de mon corps était froid et tremblant.

En tout, cinq ou six passagers ont été emmenés dans le bureau de la station, dont deux sur des brancards, mais les agents ne savaient pas plus que moi ce qui se passait. La police est arrivée environ une demi-heure plus tard et, comme on devait s'y attendre, on nous a interrogés. J'avais beau souffrir énormément, j'ai fait l'effort d'apporter mon témoignage du mieux possible. Quelqu'un avait eu un malaise, et j'avais peur de mourir si je perdais connaissance. « C'est pour éviter ça qu'ils veulent nous faire parler », me suis-je dit, et je me suis efforcé de leur obéir.

Cependant, les agents de la station ont commencé eux aussi à se sentir mal, et leur vision a faibli. Nous avons été confinés dans ce bureau pendant au moins quarante minutes, à tous respirer le même air. Il aurait sans doute mieux valu qu'on sorte plus tôt.

On est enfin montés à l'air libre. Les pompiers avaient installé une station de secours temporaire dans une allée. « Asseyez-vous un moment », nous ont-ils dit, mais il faisait si froid que je ne pouvais rester sur une simple bâche en plastique. Si on s'allongeait, on gèlerait ! On n'était qu'en mars, et je vous assure qu'il faisait vraiment froid. Je me suis redressé pour m'appuyer contre un vélo qui était garé là. Je n'avais qu'une pensée : « Tu ne dois pas t'évanouir ! » Deux personnes se sont couchées, mais les autres ont fait comme moi.

Après être restés quarante minutes dans le bureau de la station, on a passé vingt minutes dans ce poste de secours. Une heure entière s'est donc écoulée sans qu'aucun de nous ait bénéficié d'un traitement.

Comme on ne pouvait pas tous monter dans l'ambulance, on a conduit la plupart d'entre nous à l'hôpital général de Nakano dans un van de la police. À l'arrivée, on m'a allongé sur un banc pour m'examiner. Les résultats des analyses n'étant pas bons. On m'a tout de suite mis sous perfusion. À la radio du van de la police, j'avais entendu détailler les effets de l'intoxication. C'est ainsi que j'ai compris que j'avais été atteint par un gaz. Pendant toute la matinée, mon corps n'a été qu'un bloc de glace – même sous une couverture électrique, je frissonnais. Ma tension est montée à 18, alors qu'elle est au maximum de 15 en temps normal. Pourtant, je n'étais toujours pas inquiet, juste perplexe.

Apparemment, à cette heure, ils savaient qu'il s'agissait de sarin, à l'hôpital général de Nakano mais, malgré cela, on nous a laissés avec nos vêtements imprégnés de ce gaz toxique. À cause des émanations, le personnel soignant a commencé à se plaindre lui aussi de troubles de la vision.

Je suis resté douze jours à l'hôpital, avec tout le temps un horrible mal de tête dont aucun antalgique ne venait à bout. Une vraie torture. Ça m'attaquait par vagues, faiblissait et revenait plus fort. Deux jours durant, j'ai eu jusqu'à 40 de fièvre.

Pendant les trois ou quatre premiers jours, j'ai aussi eu des crampes aux jambes et du mal à respirer, avec l'impression que quelque chose était coincé dans ma gorge. Horrible ! Mes yeux allaient si mal que, lorsque je regardais dehors, je ne voyais pas la lumière. Tout était flou.

On m'a maintenu cinq jours sous perfusion. Le cinquième jour, mon niveau de cholinestérase étant de nouveau normal, on me l'a retirée. Mes pupilles ont lentement repris leurs fonctions mais, chaque fois que j'essayais de regarder quelque chose, je ressentais une douleur aiguë derrière les yeux, comme si on me frappait là avec un objet pointu.

On m'a fait sortir le 3 avril et j'ai obtenu un mois de congé pour récupérer chez moi. Comme je n'étais pas solide sur mes jambes, je risquais de tomber et de me blesser pendant mes déplacements – ce qu'ils appellent une « blessure secondaire » – et je souffrais toujours d'horribles maux de tête.

Dès le matin, ma tête était douloureuse. Comme si j'avais pris la cuite du siècle. Je sentais chaque pulsation, chaque battement de mon cœur, et ça ne s'atténuait pas. Pourtant, j'avais décidé de cesser tout médicament, et je serrais les dents pour supporter la douleur. Quand on a absorbé du sarin, en effet, le risque de prendre le mauvais médicament est plus grave que de ne rien prendre, si bien que j'avais renoncé à tout antalgique.

Le mois d'avril terminé, j'ai refait mon apparition au nouveau centre de Showajima après les congés de début mai et j'ai repris mon travail. On déplaçait les bureaux, on connectait les ordinateurs – des tâches physiques à exécuter toute la journée, jusque tard dans la soirée. Je sais que j'ai exagéré. J'avais toujours mal à la tête, et ça a empiré quand les pluies de juin sont arrivées. Chaque jour, j'avais l'impression qu'un énorme poids m'écrasait le crâne, et une douleur fulgurante m'assaillait dès que j'essayais de fixer mon regard sur un point précis.

J'avais peur dans les transports en commun. Je montais dans le métro, je regardais les portes se fermer et, immédiatement après, ma tête explosait de douleur. Quand je ressortais et que je passais le contrôle des billets, je pensais : « C'est bon », mais ce poids écrasant restait sur ma tête et je ne pouvais me concentrer sur rien. Si je parlais pendant plus d'une heure, ma tête me tuait.

C’est toujours le cas, d’ailleurs : mi-avril, l’effort fourni pour répondre à l’enquête de police m’a épuisé.

Après une semaine de vacances en août, j’ai cependant senti un changement notoire : je supportais le métro, mes maux de tête n’étaient plus si douloureux… Peut-être ces congés m’avaient-ils détendu. Les premiers jours de retour au travail ont été formidables mais, une semaine plus tard, j’étais revenu à la case départ, avec à nouveau des maux de tête.

Un jour, en août, il m’a fallu trois heures pour gagner mon lieu de travail. J’ai dû m’arrêter plusieurs fois en route pour me reposer jusqu’à ce que la douleur s’estompe, mais dès que je remontais dans le métro, ça recommençait, et il fallait que je ressorte pour me reposer encore. Il était 10 h 30 quand je suis arrivé au bureau !

Je suis allé voir un psychologue, le Dr Nakano, à l’hôpital Saint-Luc. Je lui ai confié mon dossier médical et je lui ai décrit mes symptômes. « C’est sans espoir ! m’a-t-il dit. C’est un suicide de travailler dans ces conditions ! » Il n’a pas mâché ses mots… Je l’ai revu deux fois par semaine, ensuite, et j’ai pris des tranquillisants, des somnifères – ce qui m’a permis de dormir la nuit.

Finalement, j’ai obtenu trois mois de congé et j’ai continué les consultations et les médicaments. Vous comprenez, je souffrais de ce qu’on appelle le syndrome de stress post-traumatique (SSPT). On en connaît des exemples aussi bien chez les vétérans de retour de la guerre du Vietnam que chez les victimes qui ont survécu au tremblement de terre de Kobe. Ça vient à la suite d’un choc grave. En ce qui me concerne, je m’étais efforcé pendant quatre mois, après l’attaque au gaz, de travailler à toute heure, et mon corps ne l’avait pas supporté, ce qui avait aggravé le stress. Seules mes vacances d’été avaient soulagé la tension.

D’après ce qu’on m’a expliqué, on guérit rarement tout à fait du SSPT. À moins d’effacer tous ces souvenirs, la cicatrice psychologique demeure – mais ce n’est pas si facile d’effacer les souvenirs. On ne peut que réduire le stress et éviter de trop travailler.

Circuler dans les transports reste pénible. Une heure dans le train de Koiwa, puis correspondance à Hamamatsucho pour le monorail – peu à peu, ma tête s’alourdit. Mais je suis certain que j’ai l’air normal, et personne ne peut comprendre cette douleur – c’est ce qui me rend le travail doublement pénible. Mon patron est assez gentil, pourtant, il compatit. « Si j’avais pris un autre métro ce jour-là, constate-t-il, ça aurait pu m’arriver. »

Après l’attaque au gaz, quand j’étais hospitalisé, j’ai fait d’horribles cauchemars. Dans celui dont je me souviens le mieux, quelqu’un me tirait de mon lit près de la fenêtre et me traînait autour de la pièce. Ou bien je me

retournais et je voyais quelqu'un que je savais mort. Oui, j'ai souvent vu des morts, dans mes rêves. Parfois, j'étais un oiseau volant dans le ciel et je me faisais abattre – par une flèche ou par une balle, ça dépendait ; je gisais à terre, blessé, et on me piétinait. Des rêves comme ça – qui commençaient bien et se terminaient en cauchemar…

Ce que j'éprouve envers les criminels dépasse la haine ou la colère. La colère, c'est trop facile… Je veux juste qu'on leur règle leur compte aussi vite que possible – c'est tout ce que j'ai à dire.

*

J'avais interviewé M. Ohashi au début de janvier 1996, et je l'ai revu à la fin d'octobre. J'étais curieux de savoir quelle avait été l'évolution de ses symptômes, s'il souffrait encore de maux de tête, s'il se sentait encore léthargique.

Je suis tombé au moment où son principal problème immédiat était qu'on lui avait ôté presque tout le travail qui était auparavant le sien dans son entreprise. La semaine précédant ce second entretien, son patron l'avait convoqué dans son bureau et lui avait déclaré : « Pour le moment, pourquoi ne vous simplifieriez-vous pas le travail en n'assumant pas des tâches qui exigent une telle attention aux détails, le temps d'aller mieux ? » Après cette conversation, il avait été décidé que le plus ancien du service de M. Ohashi prendrait en charge ces tâches en tant que directeur du service après-vente.

Quoi qu'il en soit, M. Ohashi arbore une bien meilleure mine. Il se rend désormais de chez lui, dans l'arrondissement d'Edogawa, jusqu'au cabinet du Dr Nakano, au centre de Tokyo, à moto (le métro lui donne toujours des maux de tête). Il est venu à vélo à cet entretien. Il a l'air plus juvénile et plus dynamique qu'avant. Il était même souriant, mais, comme il le dit, la douleur est invisible et seulement connue de celui qui souffre.

*

Depuis février, j'arrive au bureau à 8 h 30 et je rentre vers 15 heures. J'ai sans cesse mal à la tête. Ça vient par vagues : ça monte et ça diminue. J'ai mal, en ce moment, et ça va sans doute durer longtemps. J'ai l'impression d'un poids qui écrase ma tête, comme si j'avais une cuite – toute la journée et chaque jour.

Pendant une ou deux semaines, fin août et début septembre, la douleur a été particulièrement intense. Je ne l'ai surmontée que grâce à des comprimés et à des

poches de glace. Mon patron m'a dit de ne travailler que le matin et de rentrer chez moi, mais les maux de tête ne se sont pas estompés. C'est chronique, et je m'y suis habitué. En ce moment, c'est une migraine, à gauche ; mais d'autres jours ça vient à droite, ou partout…

Cette année, grâce à mes vingt ans d'expérience, j'ai mis au point un système permettant d'estimer les réparations à effectuer sur une voiture. Si seulement les écrans d'ordinateur étaient vert monochrome ! Trois ou quatre couleurs me font mal aux yeux, et me concentrer sur une image demeure difficile. Si je suis en train de regarder quelque chose, qu'on m'appelle et que je me retourne brusquement, c'est comme si je prenais un coup de marteau sur la tête. Ça m'arrive tout le temps – une douleur comme si on me tirait dessus, derrière les yeux. Ou comme si j'étais embroché. Aux pires moments, j'ai pensé au suicide. J'en viens à croire que je serais mieux mort.

J'ai consulté des ophtalmologistes. Ils ne trouvent rien. Un seul m'a dit : « Ça arrive aussi à des agriculteurs. » Apparemment, mélanger des pesticides et des engrais atteint les nerfs et cause les mêmes symptômes.

À la fin de l'été, ma tête me faisait toujours autant souffrir. L'entreprise m'a gardé, mais j'ai été soulagé de mes responsabilités de gestionnaire. Mon patron pense qu'un travail très stressant serait mauvais pour ma santé physique, et les effets du traitement que je prends m'empêchent d'être à mon maximum en tant qu'homme d'affaires. Aussi, je suis reconnaissant qu'on ait allégé mes tâches. Après l'attaque au gaz, j'avais travaillé plus dur qu'avant, parce que je ne voulais pas créer de problème à mon entreprise ; j'avais gardé mes maux de tête secrets et je m'étais surmené – je ne suis pas le genre de personne à rester les bras croisés.

Pour être honnête, dans mon emploi actuel, je me tourne les pouces. On m'a même attribué un autre bureau. Je viens au travail, m'assois tout seul et je compte les reçus, une tâche que n'importe qui pourrait exécuter.

Après avoir accumulé une telle expérience, cependant, je n'arrive pas à demeurer oisif. Parfois, je réfléchis à des suggestions, mais qui peut dire si elles sont valables ou non ? Par réalisme, ne sachant pas si cette douleur disparaîtra un jour ni combien de temps je continuerai à vivre comme ça, faire des projets d'avenir ne me vient même pas à l'idée. Je suis épuisé en ne travaillant que le matin, alors…

À cause des indemnités que j'ai touchées comme victime de l'attaque au gaz, on a réduit mon bonus annuel à 2,5 millions de yens, ce qui représente une grosse perte financière, car les bonus sont une part très importante du revenu pour un salarié : ils compensent en partie le faible salaire mensuel de base. Je

venais de faire construire une nouvelle maison, avec un prêt sur trente ans ; j'aurai 70 ans quand il sera remboursé.

On ne voit pas que j'ai constamment mal, je le sais, mais imaginez que vous deviez porter jour après jour un lourd casque en pierre… Enfin, je doute que ça ait du sens pour quiconque, et je me sens très isolé. Si j'avais perdu un bras, ou si j'étais réduit à un état végétatif, les gens sympathiseraient sans doute davantage. Si seulement j'étais mort, ce jour-là, comme tout aurait été plus facile ! Trêve de sottises ! Quand je pense à ma famille, je me dis que je dois tenir le coup.

« Ce jour-là, et ce jour-là seulement j'ai emprunté la première porte »

Soichi Inagawa (64)

Les cheveux gris de M. Inagawa sont un peu clairsemés, mais ils sont peignés avec soin. Il a les joues roses, alors qu'il n'est pas spécialement bien en chair. Depuis plus de dix ans qu'il est devenu diabétique, il surveille son régime alimentaire, mais il fréquente toujours ses compagnons de bar et apprécie particulièrement le saké.

Vêtu d'un costume avec gilet gris anthracite impeccable, il a un langage clair et succinct. On sent qu'il est fier de sa carrière jusqu'ici, lui qui a commencé à travailler dans le Japon vaincu de l'après-guerre.

Né à Kofu, une ville perchée dans les montagnes, à deux heures à l'ouest de Tokyo, M. Inagawa fit ses études secondaires dans un lycée professionnel formant des électriciens, et, en 1949, une entreprise du bâtiment l'embaucha à Tokyo. Il passa ainsi du chantier au bureau et, à 60 ans, il prit sa retraite en tant que directeur du service commercial. Malgré d'autres propositions d'emploi, « tout à coup, dit-il, j'en ai eu assez des patrons ». Avec deux amis de son âge, il décida de monter sa propre société d'équipement électrique. Son bureau est situé juste au-dessus de la station Shin-nakano.

Les affaires sont régulières, sans pic particulier, constate-t-il, « mais quelle sensation agréable de ne plus avoir à rendre de comptes à quiconque ! ». Il vit avec son épouse à Ichakawa, au-delà de la baie de Tokyo, à l'est, dans la préfecture de Chiba. Leurs deux enfants ont quitté la maison et ils ont trois petits-enfants, dont le plus jeune est né un mois après l'attaque au gaz.

M. Inagawa a toujours sur lui deux porte-bonheur que lui a donnés sa femme – même s'il ne croit pas vraiment en ce genre de choses…

*

JE QUITTE LA MAISON À 7 H 25 et j'arrive au bureau vers 8 h 40. Le travail est censé commencer à 9 heures, mais comme c'est mon entreprise je ne suis pas très strict sur les horaires.

Le 20 mars, j'ai trouvé un siège dans le métro à partir d'Ochanomizu. J'ai changé à Shinjuku pour la ligne Marunouchi et, à nouveau, j'ai réussi à m'asseoir. Je voyage toujours dans la troisième voiture. Je me suis donc installé sur le premier siège à l'avant de la troisième voiture, et j'ai vu une flaque entre les deux rangées. Le liquide se répandait comme s'il fuyait de quelque part. Ça avait la couleur de la bière et une drôle d'odeur. En fait, ça puait, et c'est pour ça que je l'ai remarqué.

Ce jour-là, le métro était étonnamment vide : personne debout, quelques voyageurs assis. À y repenser, cette mauvaise odeur avait dû faire fuir les gens.

Une chose me préoccupait : un homme assis seul tout près de la flaque. J'avais cru qu'il dormait, quand j'étais monté dans la voiture, mais il glissait peu à peu pour prendre une position vraiment curieuse. « Étrange… Il est malade ou quoi ? » Juste avant Nakano-sakaue, j'ai entendu un choc. J'ai levé les yeux de mon livre, et j'ai vu que l'homme était tombé de son siège et gisait par terre sur le dos.

« C'est terrible ! » me suis-je dit en tentant d'évaluer la situation. Le métro était presque à la station.Dès que les portes se sont entrouvertes, j'ai sauté de la voiture. Je voulais demander de l'aide quand un jeune homme m'a dépassé au pas de course pour interpeller un agent du métro.

Une femme assise en face de l'homme qui était tombé était apparemment inconsciente. Elle devait avoir 40 ou 50 ans – je ne sais jamais deviner l'âge des femmes. En tout cas, elle était d'âge mûr. L'homme était également assez vieux. L'agent a réussi à le tirer hors de la voiture ; puis un autre est arrivé en courant et a pris la femme dans ses bras pour la sortir, elle aussi, en demandant : « Est-ce que ça va ? » J'ai suivi la scène depuis le quai.

Pendant ce temps, un troisième agent de la station avait ramassé dans la voiture une poche encore dégoulinante de liquide et l'avait déposée sur le quai. Personne ne pensait encore au sarin ; c'était juste une poche suspecte dont il fallait se débarrasser. Je suis remonté dans le métro, mais dans une autre voiture, parce que je ne voulais pas continuer à respirer cette étrange odeur. Je suis descendu à la station suivante, Shin-nakano.

C'est alors que, dans les couloirs, j'ai commencé à renifler. « Curieux ! me suis-je dit. Est-ce que j'aurais attrapé un rhume ? » Ensuite, je me suis mis à éternuer et à tousser, et tout s'est assombri devant mes yeux. Ces symptômes se sont déclenchés presque simultanément. J'ai trouvé ça des plus bizarre, parce

que je me sentais parfaitement bien, à part ça : j'avais l'esprit clair et éveillé et je marchais sans peine.

J'ai filé tout droit à mon bureau, juste au-dessus de la station, avec la vision toujours assombrie, le nez qui coulait et une toux pas possible. J'ai dit à mes collaborateurs : « Je ne me sens pas très bien. Je crois que je vais m'allonger un moment », et je me suis écroulé sur le canapé, une serviette fraîche sur les yeux. Puis un collègue a suggéré qu'une serviette chaude vaudrait mieux, et j'ai essayé ; je suis resté là une heure à me réchauffer les yeux… Et devinez ! Ma vision est redevenue normale. J'ai de nouveau pu voir que le ciel était bleu, alors qu'avant il était noir comme en pleine nuit, rien n'avait plus de couleur.

J'ai travaillé comme si de rien n'était, et, vers 10 heures, ma femme a téléphoné : « Il y a eu un grave problème dans le métro. Est-ce que tu vas bien ? » Pour ne pas l'inquiéter, j'ai répondu : « Très bien, on ne peut mieux. » C'était au moins vrai pour mes yeux.

À midi, dans l'échoppe à nouilles où je déjeunais, j'ai vu à la télévision ce qui s'était passé. Quel drame ! J'avais entendu des sirènes pendant la matinée, mais je n'y avais pas prêté attention. Le journaliste a mentionné que la vision des victimes s'assombrissait, et ça m'a alerté, mais je ne faisais toujours pas le lien entre mes yeux et ces poches à l'odeur étrange.

Je me suis rendu néanmoins à l'hôpital général de Nakano pour qu'on examine mes yeux. Dès qu'ils ont vu mes pupilles contractées, ils m'ont fait une piqûre d'antidote et m'ont mis sous perfusion. L'analyse de sang a montré que ma cholinestérase était très basse, et on m'a hospitalisé, en m'annonçant que je ne pourrais pas repartir avant que mon taux soit redevenu normal.

J'ai téléphoné au bureau pour les prévenir : « C'est comme ça. Je suis hospitalisé pour je ne sais combien de jours. Désolé des ennuis que ça va vous causer, mais est-ce que vous pouvez assumer mon travail ? » J'ai aussi téléphoné chez moi, et ma femme s'est emportée : « Et pourquoi m'as-tu dit que tu allais parfaitement bien ? » *[Rire.]*

Je suis resté six jours à l'hôpital sans jamais souffrir. Le sarin s'était écoulé juste à côté de mon siège, et pourtant mes symptômes étaient miraculeusement légers. Le courant d'air avait dû éloigner les effluves de moi, puisqu'il souffle d'avant en arrière, dans un métro. J'aurais été réellement mal si je m'étais assis à l'arrière, ne serait-ce que pour quelques stations. Je suppose que c'est ce qu'on appelle le destin.

Après cet épisode, je n'ai pas eu peur de reprendre le métro. Je n'ai pas non plus fait de cauchemars. Peut-être ai-je l'esprit un peu engourdi, ou la peau dure. Je me dis vraiment que c'était le destin : en général, je ne prends pas la première porte à l'avant, je choisis la deuxième. Si je l'avais fait, je me serais alors trouvé

dans les effluves de sarin. Ce jour-là, et ce jour-là seulement, j’ai emprunté la première porte, sans raison particulière. De la pure chance. De toute ma vie, jusque-là, jamais je n’avais eu le sentiment d’avoir de la chance – je ne me sentais pas maudit non plus. Juste… rien de particulier. Mon existence était plutôt terne, ordinaire. Et puis ce genre de choses s’est produit.

« Si je n'avais pas été là,
quelqu'un d'autre
aurait ramassé les poches »

Sumio Nishimura (46)

M. Nishimura est un agent du métro en poste à la station Nakano-sakaue. Il a le titre d'assistant aux transports. Le jour de l'attaque au gaz, il retira les poches de sarin de la rame sur la ligne Maronouchi.

M. Nishimura vit dans la préfecture de Saitama. Il fut embauché dans le métro grâce à l'intervention d'un ami. On disait que les emplois dans les transports sur rail étaient « du solide », ce qui est très apprécié à la campagne. Il fut donc ravi quand, en 1967, il réussit l'examen lui ouvrant cette voie.

De taille moyenne, un peu mince, il a un beau teint et un regard attentif. Si j'étais assis à côté de lui dans un bar, je ne devinerais probablement pas sa profession. Pas un emploi de bureau – à l'évidence –, il a gravi les échelons sur le tas, en véritable self-made-man. En scrutant son visage, on comprend que son travail entraîne beaucoup de stress au quotidien. Une bouteille de saké à partager entre amis après son poste représente donc pour lui un vrai plaisir.

M. Nishimura a très aimablement accepté de raconter son histoire, alors même qu'il n'avait visiblement pas envie de repenser à l'attaque au gaz. « Je préférerais ne pas y revenir », a-t-il avoué. Ç'a été pour lui un évènement terrible, bien sûr, un cauchemar qu'il souhaiterait oublier.

Il en va probablement de même pour tous les autres employés du métro. S'assurer que le système de transport souterrain de Tokyo fonctionne selon les horaires, sans accrocs, sans accidents, c'est leur objectif prioritaire chaque minute de la journée. Ils n'aiment pas se souvenir de ce 20 mars où tout a horriblement mal tourné. C'est ce qui a posé le plus de difficultés pour obtenir des déclarations de ce personnel. Dans le même temps, cependant, ils ne veulent pas qu'on oublie l'attaque au gaz, et refusent l'idée que leurs collègues soient

morts en vain. J'adresse donc mes profonds remerciements à M. Nishimura pour sa coopération et pour nous avoir fourni ce précieux témoignage.

*

AU MÉTRO, ON FONCTIONNE SELON UN SYSTÈME alternant poste de jour, poste de vingt-quatre heures et jour de repos. Pendant le poste de vingt-quatre heures, de 8 heures du matin à 8 heures le lendemain matin, personne n'est censé rester éveillé tout le temps : on a des périodes de repos dans une pièce équipée de lits. Après, on a un jour de repos, puis on revient pour un poste de jour. Chaque semaine, on a deux postes de vingt-quatre heures et deux jours de repos.

Quand on est en poste de vingt-quatre heures, on ne peut pas partir simplement à 8 heures, du fait de l'heure de pointe jusqu'à 9 h 30. On fait donc des heures supplémentaires. Ce 20 mars, c'était le matin de mon poste de vingt-quatre heures et j'étais à disposition pour l'heure de pointe. C'est alors que s'est produite l'attaque au gaz.

Ce lundi tombait entre deux jours fériés, mais il y avait autant de passagers que d'habitude. Les rames de la ligne Maronouchi à destination d'Ogikubo se vident soudain juste après la station Kasumigaseki. D'Ikebukuro à Kasumigaseki, les passagers se bousculent, mais après les gens descendent sans que personne ne monte.

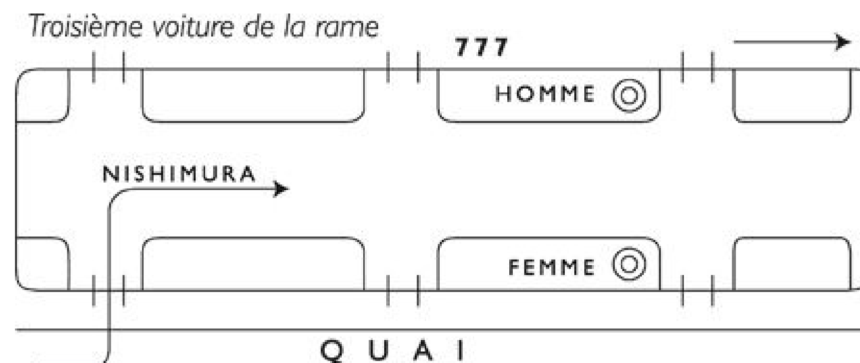
Être à disposition pendant l'heure de pointe implique de contrôler les opérations des roulants, de vérifier qu'il n'y a pas d'irrégularités, de s'assurer que le changement d'équipe se passe harmonieusement, que les rames ne sont pas en retard. C'est de la supervision, vraiment.

L'A777 est arrivé à l'heure à Nakano-sakaue – à 8 h 26. Quand il s'est arrêté, un passager a interpellé un agent de la station, et celui-ci, par-delà les voies desservant la ligne Ikebukuro, a alors crié à un autre : « Viens vite, il y a un problème ! »

J'étais à une cinquantaine de mètres de là sur le même quai, et je n'ai pas bien entendu ce qu'il disait, mais j'ai compris que quelque chose n'allait pas et je l'ai vite rejoint. Même en cas de problème, un agent sur le quai d'en face ne peut arriver en quelques secondes. C'est pour ça que je suis intervenu. Je suis entré dans la troisième voiture par la troisième porte, celle de l'arrière, et j'ai vu un homme de 65 ans environ étendu sur le sol ainsi que, en face de lui, une dame de 50 ans qui avait glissé de son siège. Tous deux avaient du mal à respirer, et de l'écume teintée de sang sortait de leur bouche. L'homme, à première vue, était inconscient. Une idée m'a traversé l'esprit : « Ah, un double suicide par

amour ! » Bien sûr, ce n’était pas du tout le cas, mais j’ai eu cette impression instantanée. L’homme est mort plus tard, et d’après ce que je sais, la femme est toujours dans le coma.

Ils étaient seuls, dans cette voiture – l’homme par terre, la femme sur le siège opposé… et deux poches en plastique devant la porte la plus proche. Je les ai repérées dès que je suis entré : des poches d’environ trente centimètres carrés, avec du liquide à l’intérieur. L’une était gonflée, l’autre aplatie, et il s’en écoulait un liquide gluant.



Il y avait une odeur, mais je n’arrive pas à la décrire. Au début, j’ai dit à tout le monde que ça ressemblait à du solvant à peinture, mais c’était plutôt une odeur de brûlé. Enfin, peu importe combien de fois on me pose la question, je ne sais jamais quoi répondre, hormis que ça puait.

Bientôt, d’autres agents du métro ont accouru et on a emporté les passagers malades. Comme on n’avait qu’un brancard, on a sorti l’homme dessus, puis on a porté la femme dans nos bras jusqu’au quai. Ni le conducteur ni le contrôleur ne savaient ce qui se passait derrière eux.

Une fois les deux passagers sur le quai, on a fait signe à la rame de repartir. « Dégagez ! » On ne peut pas retenir une rame bien longtemps, si bien qu’on n’a pas eu le loisir de nettoyer le plancher. Cependant, comme il était mouillé et que flottait cette étrange odeur, on a signalé au terminus d’Ogikubo qu’il faudrait s’y coller : « Le sol de la troisième voiture du 777 est sale, vous pouvez vous en charger ? » Peu à peu, tout le monde a commencé à se sentir mal à l’intérieur – les passagers comme les agents. Il était environ 8 h 40.

Il y a cinq stations, de Nakano-sakaue à Ogikubo, et la rame y arrive en douze minutes. Là, elle repart dans l’autre sens, et son numéro passe de 777 à 877. Les passagers qui l’ont empruntée à partir d’Ogikubo se sont sentis bizarres, eux aussi. On avait fait monter l’équipe de nettoyage à cette station,

mais je crois qu'elle s'y employait toujours quand la rame est revenue vers nous, et tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur de cette voiture étaient mal en point. On nous a fait passer le mot : « Il y a un problème dans cette rame. »

Si je me souviens bien, beaucoup de passagers sont montés à Ogikubo – en général, les sièges sont tous occupés dès cette station et quelques personnes voyagent debout. En tout cas, à ce moment-là, on a su qu'il allait vraiment falloir contrôler la rame, et on l'a attendue, à Nakano-sakaue où on se trouvait, pour le faire. Elle devait arriver à 8 h 53, mais elle a été retirée du service à Shin-koenji.

Quant à moi, après avoir fait évacuer les deux passagers de la voiture, j'avais également ramassé les poches en plastique pleines de sarin et je les avais jetées sur le quai. C'étaient des poches carrées comme on en utilise pour les perfusions. Je portais des gants blancs en nylon, comme toujours quand on patrouille sur les quais, mais j'ai quand même tenté d'éviter de toucher les parties mouillées.

Toujours convaincu que l'homme et la femme avaient eu recours à ces poches pour se suicider, j'ai pensé : « Ce sont des objets dangereux ; il vaut mieux alerter la police. » J'ai repéré alors un journal, sur le porte-bagages au-dessus des sièges ; je l'ai pris, et j'ai placé les poches de sarin dessus avant de transporter le tout sur le quai et de le poser près d'une colonne. À ce moment, un agent est arrivé avec un de ces sacs en plastique blancs qu'on vous donne au supermarché. On a mis les poches de sarin dedans et on a noué les anses du sac, que l'agent a emporté dans le bureau de la station. Je ne m'en suis pas aperçu, mais il a apparemment jeté ce sac dans un seau, près de la porte.

Sur le quai, des passagers n'ont pas tardé à se plaindre de malaises. On les a conduits dans le bureau, en compagnie de plusieurs agents qui se trouvaient dans le même état. Policiers et pompiers sont venus nous interroger sur les circonstances de l'incident, et ils ont bien vite compris que quelque chose d'étrange s'était passé. C'est alors qu'on a produit le sac et que la police l'a emporté, si je me souviens bien.

Quand je suis allé téléphoner dans le bureau, je ne m'en suis pas rendu compte, mais mon nez coulait et mes yeux étaient bizarres : ma vision était floue, ils me picotaient et, si je tentais de faire le point pour voir quelque chose de précis, j'éprouvais une douleur fulgurante. Les choses ont empiré peu à peu : toutes les sources lumineuses se sont embrasées. Vers 8 h 55, j'ai commencé à avoir des vertiges à cause de ces troubles visuels. Vers 9 heures, je suis allé aux toilettes me laver le visage, et puis je me suis allongé un moment dans la salle de repos. La ligne Hibiya avait été touchée plus tôt, c'est donc à peu près à cette heure-là qu'on a appris qu'il y avait eu des problèmes ailleurs aussi. Panique générale. La télévision ne parlait que de ça.

Comme je ne me sentais vraiment pas bien, j’ai quitté la station. Des ambulances circulaient tout autour du carrefour Nakano-sakaue et elles avaient un mal fou à rassembler les malades pour les emporter. Ça n’était pas évident de trouver une ambulance pour moi. Ils utilisaient même les véhicules de police, les vans de la brigade mobile spéciale, pour transporter les gens – vous savez, ceux aux fenêtres grillagées ! On m’a embarqué dans un de ces paniers à salade, et j’ai atteint l’hôpital général de Nakano vers 9 h 30. Sur les six membres du personnel de la station Nakano-sakaue qui ont été conduits à l’hôpital, deux ont été hospitalisés, dont moi.

À l’hôpital, ils savaient déjà qu’il s’agissait sans doute de sarin, et on m’a traité en conséquence : on m’a lavé les yeux et mis sous perfusion. J’ai dû écrire mon nom et mon adresse dans le registre, mais j’y voyais si flou que j’ai griffonné comme j’ai pu.

J’ai passé six jours à l’hôpital. Le 20 mars a été assez atroce : j’étais épuisé, je n’ai pas pu changer de vêtements et j’ai subi tous les tests possibles. La cholinestérase dans mon sang était anormalement basse – il a fallu trois ou quatre mois de transfusions sanguines fréquentes pour qu’elle revienne à la normale. Pareil pour mes pupilles : leur contraction était pire que chez d’autres, et elles sont restées dans cet état jusqu’à ce que je sorte de l’hôpital. Si je regardais une lumière, je grimaçais.

Ma femme s’est précipitée à l’hôpital mais, pour être franc, je n’étais pas entre la vie et la mort ; je n’avais pas de symptômes graves, je ne m’étais pas évanoui ; seuls mes yeux me faisaient mal et mon nez coulait.

Les nuits à l’hôpital ont pourtant été dures. Mon corps était glacé. Je ne sais pas si c’était un effet de mon imagination ou la réalité, mais ça me semblait bien réel. Deux fois, j’ai été réveillé en sursaut et j’ai eu envie de presser le bouton pour appeler une infirmière, sans y parvenir. J’avais mal, je grognais.

Quand on pense que j’ai pris les poches de sarin entre mes mains, j’ai eu de la chance de m’en tirer avec des symptômes aussi mineurs ! C’est peut-être dû à la direction du courant d’air dans le tunnel, mais plus probablement, à la manière dont j’ai tenu ces poches en détournant la tête pour ne pas inhaler l’odeur… Quoi qu’il en soit, des agents d’autres stations qui ont eux aussi transporté les poches en sont morts. Je bois beaucoup d’alcool, et des collègues m’ont dit que c’est ce qui m’a sauvé, que c’est plus difficile pour moi d’être intoxiqué. Peut-être.

Je n’ai jamais pensé que j’aurais pu mourir sur place. À l’hôpital, j’ai dormi des jours durant ; je ne pouvais pas regarder la télévision. La nuit, je m’ennuyais ferme, sans rien avoir à faire. Heureusement, la douleur physique s’est estompée très vite, ce qui m’a évité une dépression. Le 25 mars, on m’a laissé partir et je

me suis reposé chez moi jusqu'au 1er avril ; après quoi je suis retourné au travail. J'en avais assez de traîner à la maison. J'ai pensé qu'il était temps de redevenir actif.

À dire vrai, au début, je n'ai éprouvé aucune colère contre les terroristes d'Aum. Quand on est victime de quelque chose, peu importe qui en est responsable. Bien sûr, dès qu'on en a su davantage, j'ai été scandalisé : lancer une attaque aveugle sur des gens sans défense, c'est impardonnable ! À cause d'Aum, deux de mes collègues ont perdu la vie. Si j'avais ces criminels devant moi, je ne sais pas si je pourrais me retenir de les réduire en bouillie. Je crois qu'ils devraient écoper de la peine de mort, à coup sûr. Il y en a qui militent pour l'abolition de la peine de mort, mais, après tout ce qu'ils ont fait, comment leur pardonner ?

Quant au fait que j'ai ramassé les poches de sarin, eh bien c'est juste que je me suis trouvé à cet endroit à ce moment précis. Si je n'avais pas été là, quelqu'un d'autre aurait ramassé les poches. Travailler, ça signifie faire son devoir. On ne peut pas regarder ailleurs.

« Je souffrais, mais je suis quand même allé acheter mon lait »

Koichi Sakata (50)

M. Sakata naquit à Shinkyo (le Changchun d'aujourd'hui), dans la Mandchourie alors occupée par le Japon, mais il vit désormais à Futamatagawa, au sud-ouest de Tokyo. Son épouse, sa mère et lui habitent une maison lumineuse et rénovée avec goût.

Comptable, M. Sakata est extrêmement méticuleux quant au classement de ses papiers. À chacune de mes questions, il a répondu par des articles de journaux, des reçus ou un mémoire tiré d'une chemise, sans avoir le moindre besoin de fouiller un dossier ou de réorganiser ses documents. En voyant l'ordre qui règne chez lui, je n'ose imaginer la rigueur de son bureau dans son entreprise.

Il aime jouer au go et c'est un bon golfeur – même s'il a tant de travail qu'il parvient à se rendre sur un green seulement cinq fois par an. En grande forme physique, il n'a jamais été malade – jusqu'à ce qu'on l'hospitalise pour une intoxication au sarin.

*

J'AI TRAVAILLÉ ONZE ANS pour ——— Oil. Nous sommes des spécialistes en bitume. Dans mon entreprise précédente, il y avait des problèmes de gestion. La direction prenait tout le monde à rebrousse-poil. Un jour, on a donné notre démission en bloc – « Un, deux, trois, sautez ! » – et on a monté cette entreprise à partir de rien.

Est-ce que je suis surmené ? Pas autant qu'avant la « bulle ». Aujourd'hui, l'immobilier est à la baisse, sans oublier la dérégulation de l'industrie pétrolière. Nos fournisseurs peuvent désormais accéder à du pétrole moins cher à l'étranger, et nous devons penser à nous restructurer…

Le matin, je quitte la maison à 7 heures et je gagne la station, à près de deux kilomètres, en vingt minutes. C’est pour faire de l’exercice que j’y vais à pied. J’ai un taux de sucre un peu élevé dans le sang, ces derniers temps, et je me suis dit que marcher me ferait du bien. De Futamatagawa, j’emprunte la ligne Sotetsu pour Yokohama, puis la ligne Yokosuka pour Tokyo. De là, la ligne Marunouchi me conduit à Shinjuku-sanchome. Ça me prend environ une heure et demie, mais comme je trouve toujours un siège à partir de Ginza ou Kasumigaseki, ce n’est pas trop pénible.

Le jour de l’attaque au gaz, ma femme était partie dans sa famille. Son père était mort, et je crois que c’était le centième jour après le décès, la fin du deuil. Elle n’était donc pas chez nous. Je suis sorti comme d’habitude, j’ai pris la ligne Marunouchi à la station Tokyo et je suis monté dans la troisième voiture, celle qui me convient le mieux quand je dois acheter du lait.

C’est ça : quand j’achète du lait, je descends à Shinjuku-gyoemmae. Je bois du lait au déjeuner et, un jour sur deux, j’achète le matin du lait pour deux jours dans un magasin proche de mon bureau. Quand je n’en achète pas, je descends à Shinjuku-sanchome. Mon bureau se trouve entre Sinjuku-gyoemmae et Shinjuku-sanchome. C’était mon jour de lait, et c’est à cause de ça que j’ai été pris dans cette affaire de sarin. Un coup du sort.

Ce jour-là, j’ai eu un siège à la station Tokyo. Si vous avez lu le compte rendu, vous savez que l’auteur de l’attentat, Hirose, est d’abord monté dans la deuxième voiture, et qu’il est passé dans la troisième à mi-trajet : il a percé les poches de sarin à Ochanomizu. Elles étaient juste là où j’étais assis, près de la porte du milieu de la troisième voiture, mais j’étais trop concentré sur ma lecture du *Diamond Weekly* pour remarquer quoi que ce soit. La police m’a interrogé, plus tard : comment se faisait-il que je n’avais rien vu ? Eh bien, c’était comme ça. J’ai eu l’impression d’être un suspect – et c’était désagréable, croyez-moi !

Très vite, je me suis senti bizarre. Ça a commencé vers la station Yotsuya : mon nez s’est mis à couler. J’ai cru avoir attrapé un rhume, parce que ma tête est devenue lourde et que tout s’est assombri comme si j’avais soudain mis des lunettes de soleil.

À ce moment-là, j’ai eu peur qu’il ne s’agisse d’une sorte d’hémorragie cérébrale. Je n’avais jamais rien éprouvé de tel, si bien que j’ai imaginé le pire : ce n’était pas simplement un rhume, c’était beaucoup plus grave. J’ai eu l’impression que j’allais m’écrouler.

Je ne me souviens pas bien des autres, dans la voiture. Je m’inquiétais trop de ma santé pour m’intéresser à eux. Quoi qu’il en soit, une fois arrivé à Shinjuku-gyoemmae, je suis descendu en ayant des vertiges et en voyant tout obscur. « Je suis foutu ! » me suis-je dit. Marcher m’imposait un effort

considérable, et j'ai dû m'accrocher pour monter les marches menant à la sortie. Dehors, pour moi il aurait aussi bien pu être minuit, et je souffrais, mais je suis quand même allé acheter mon lait à la supérette – étrange, hein ? Il ne m'est même pas venu à l'idée de ne pas le faire. Rétrospectivement, c'est un mystère pour moi d'avoir acheté du lait alors que j'avais mal à ce point.

Au bureau, je me suis allongé sur le canapé de la réception, mais ça n'a pas du tout amélioré mon état. Une employée m'a conseillé de consulter un médecin. Vers 9 heures, je me suis donc rendu à l'hôpital de Shinjuku, tout proche. Pendant que j'attendais, un homme est entré en se plaignant : « J'ai commencé à me sentir mal dans le métro. » Je me suis dit : « Je dois avoir la même chose » – une hémorragie cérébrale.

Je suis resté hospitalisé cinq jours. Je me sentais assez bien pour en sortir plus tôt, mais mon niveau de cholinestérase ne m'y autorisait pas. « Remettez-vous d'abord et vous vous porterez mieux ensuite ! » m'a dit le médecin. J'ai pourtant quitté les lieux plus tôt qu'il ne l'aurait voulu. Je l'ai supplié de me laisser partir – je voulais fêter un mariage, le samedi. Cependant, il a fallu deux semaines pour que ma vision s'améliore, et aujourd'hui encore j'ai une mauvaise vue. Je conduis, mais, la nuit, les panneaux sont difficiles à lire. Je me suis fait faire de nouvelles lunettes, plus puissantes.

Il y a peu, j'ai assisté à une réunion de victimes, et l'avocat a demandé : « Tous ceux dont la vision a empiré, levez la main ! » On a été nombreux. Ce doit donc être lié au sarin.

Ma mémoire aussi est devenue mauvaise. Les noms des gens ne me reviennent plus. Je dois négocier avec des employés de banque, voyez-vous, dans mon travail, alors j'emporte une antisèche dans ma poche : qui est le directeur de la succursale, etc. Avant, les informations de ce genre me venaient sans effort à l'esprit. Je suis un joueur de go enthousiaste, et je faisais toujours une partie, au bureau, à l'heure du déjeuner – désormais, j'ai du mal à me concentrer. C'est inquiétant, je vous assure. Et ce n'est que la première année : que va-t-il se passer au bout de deux ou trois ans ? Est-ce que ça va rester pareil, ou progressivement s'aggraver ?

En tout cas, je ne suis pas particulièrement en colère envers les coupables en tant qu'individus. Il me semble qu'ils ont été utilisés par leur organisation. Quand je vois la tête d'Asahara apparaître à la télévision, je n'éprouve pas d'animosité. J'aimerais surtout qu'on en fasse davantage pour aider les victimes grièvement touchées.

« La veille de l’attaque au gaz, au dîner, ma famille et moi on se disait : “Qu’est-ce qu’on a comme chance !” »

« Tatsuo Akashi » (37)*, frère aîné de « Shizuko Akashi », grièvement blessée*

Mlle Shizuko Akashi fut gravement atteinte en voyageant sur la ligne Marunouchi, et un temps réduite à un état végétatif. Elle n’a toujours pas quitté l’hôpital. Son frère, Tatsuo, vend des voitures à Itabashi, au nord de Tokyo. Il est marié et il a deux enfants.

Quand Shizuko fut intoxiquée par le gaz, ses vieux parents et lui se relayèrent à son chevet. Lui-même veilla à pourvoir aux moindres besoins de sa sœur avec une dévotion admirable. En tant que chef de famille, il est scandalisé au-delà des mots par le crime absurde d’Aum. On le sent à fleur de peau quand on lui parle. Derrière son sourire paisible et sa voix douce sont tapies une amertume infinie et une détermination obstinée.

Qu’avait donc fait sa sœur, si sérieuse, si gentille, si dévouée, et ne demandant rien d’autre qu’un petit coin de bonheur, pour être frappée par ces gens ? Jusqu’au jour où Shizuko pourra sortir de l’hôpital sur ses deux pieds, Tatsuo ne cessera de se poser cette difficile question.

*

NOUS SOMMES LES DEUX SEULS ENFANTS de nos parents, et nés à quatre ans d’écart comme mes propres enfants. Ma mère assure qu’ils se comportent exactement comme nous – ce qui, je suppose, signifie qu’on se battait beaucoup *[rire]*, même si je n’ai guère de souvenirs de conflits. Peut-être à propos de petites choses : quelle chaîne regarder à la télévision, qui a pris le dernier morceau de gâteau… Ma mère raconte pourtant que, si on offrait à Shizuko un bonbon ou quelque chose à manger, elle disait : « Donnez-en aussi à mon grand frère. » Maintenant que j’y pense, ma petite fille dit également ça, d’ailleurs !

Shizuko a toujours pensé aux autres. En maternelle ou en primaire, si un enfant pleurait, elle venait vers lui pour lui demander ce qui n'allait pas. De nature minutieuse, elle a tenu un journal jusqu'au collège, et jamais elle n'a raté une journée : elle en a rempli trois cahiers.

Quand elle a terminé le collège, elle a décidé de ne pas entrer au lycée, mais de fréquenter une école de couture. Nos parents vieillissaient, a-t-elle raisonné, et, plutôt que d'étudier plus longtemps, elle voulait entrer rapidement dans le monde du travail pour les soulager. À l'époque, j'ai avoué : « Tu as plus de force morale que moi. » C'était une enfant sérieuse, ou plutôt je dirais qu'elle semblait toujours réfléchir à fond à chaque chose. Jamais elle ne se précipitait pour se débarrasser d'une tâche.

Elle a donc appris la couture et trouvé du travail. Malheureusement son atelier était mal géré, et il a fait faillite alors qu'elle y était depuis trois ou quatre ans. Elle a cherché en vain un autre emploi dans lequel elle pourrait continuer à utiliser sa formation, il a fallu qu'elle se contente d'un poste dans un supermarché. Elle était déçue, mais ce n'était pas dans son genre de partir au loin et d'abandonner ses parents. C'est pourquoi elle a choisi le seul emploi qui lui permettait de rester dans la région.

Elle y a travaillé dix ans. Elle prenait le bus jusqu'au supermarché, où elle était le plus souvent caissière. Dix ans de travail subalterne… ça fait de vous un vétéran ! Aujourd'hui encore, après deux ans d'hospitalisation, elle demeure officiellement employée par ce supermarché, qui nous a beaucoup aidés, depuis l'attaque au gaz.

Ce jour-là, elle devait assister à un séminaire de formation à Suginami *[à l'ouest de Tokyo]*. En avril, de nouveaux employés devaient arriver, et Shizuko les prendrait en charge. Elle avait participé à ce séminaire l'année précédente, et son patron lui avait demandé d'y retourner, en prélude à l'accueil des nouveaux.

La veille de l'attaque au gaz – le dimanche 19 mars –, on est allés acheter un sac à dos pour préparer l'entrée de mon fils à l'école élémentaire. Ma femme, mes parents, les enfants et moi sommes partis ensemble. Juste après midi, on s'est arrêtés au supermarché pour que Shizuko vienne déjeuner avec nous dans un petit restaurant à proximité. Les supermarchés sont toujours bondés, le dimanche, et elle n'a en général pas le temps de s'accorder une pause, mais ce jour-là elle s'est libérée et on a pris notre repas tous ensemble.

C'est là qu'elle nous a dit : « Demain, il faut que j'aille à ce séminaire, à Suginami.

— D'accord, ai-je répondu, je te déposerai à la station. »

Je devais conduire les enfants à la maternelle, puis ma femme à la station, de toute façon, avant de garer la voiture et de prendre le train ; je pouvais donc

l’emmener en même temps que ma femme. Mais elle a refusé : « C’est trop de tracas pour toi. Je vais prendre la ligne locale jusqu’à la ligne Sikyo, puis changer pour la ligne Marunouchi.

— Tu y perdras un temps infini, ai-je protesté. Il vaut mieux aller directement à Kasumigaseki, et changer ensuite pour la ligne Marunouchi. »

Rétrospectivement, je m’en veux d’avoir suggéré ce trajet à Shizuko car, si elle ne m’avait pas écouté, elle n’aurait probablement jamais subi cette attaque au gaz…

Shizuko aimait aller dans différents endroits. Elle avait une très bonne amie, depuis l’école, et toutes deux partaient en vacances ensemble ; mais un supermarché n’est pas une entreprise comme les autres, on ne vous y accorde pas trois ou quatre jours de congé à la suite. Elle devait choisir une période calme et trouver quelqu’un pour la remplacer, si elle voulait partir.

Autre chose : elle adorait le Disneyland de Tokyo. Elle s’y est rendue à plusieurs reprises avec son amie, et chaque fois qu’elle pouvait ne pas travailler le dimanche, elle nous y invitait tous : « Allez, on y va ! » On a des photos de ces sorties-là. Shizuko aimait tout ce qui est effrayant – les montagnes russes, ce genre de choses. Ma femme et notre aîné aussi. Pas moi. Pendant qu’ils montaient dans une de ces attractions à donner le vertige, j’accompagnais ma fille au manège et je les attendais. « Amusez-vous bien, je préfère rester là ! » À y repenser, c’est à Disneyland qu’on a fait le plus de sorties en famille.

À chaque occasion spéciale, Shizuko achetait des cadeaux. Pour l’anniversaire des parents ou des enfants, celui de notre mariage… Elle avait toutes les dates en tête. Elle se souvenait de ce que chacun préférait. Jamais elle n’a bu d’alcool, mais, quand elle offrait une bouteille à mes parents, elle savait quelle marque choisir. Elle était toujours si rigoureuse, si attentive à ceux qui l’entouraient ! Par exemple, si elle partait en vacances, elle rapportait des souvenirs à la maison et des biscuits pour ses collègues.

Elle s’impliquait beaucoup dans les relations personnelles, au travail. C’était quelqu’un de tellement sérieux ! Elle prenait à cœur le moindre problème. Une remarque anodine pouvait la bouleverser.

Shizuko ne s’est pas mariée, en partie parce qu’elle se sentait extrêmement responsable de nos parents. Il y a eu des tentatives pour lui trouver un conjoint, mais soit l’homme vivait trop loin, soit il ne valait pas à ses yeux qu’elle laisse nos parents. Finalement, ça n’a jamais convenu. Comme j’avais quitté la maison en me mariant, je suppose qu’elle considérait de son devoir de veiller sur nos parents. Ma mère souffrait des genoux et devait utiliser une canne pour marcher… c’est ce qui a insufflé à Shizuko un tel sens du devoir – bien plus fort que le mien.

De plus, l'entreprise de mon père avait fermé, ce qui l'avait laissé sans travail. Aussi, je suppose que Shizuko a décidé d'assumer ce fardeau financier supplémentaire. Elle était dure au travail. « Je n'ai pas besoin de repos ! » disait-elle.

Le 20 mars, je suis passé la prendre puis je l'ai déposée, ainsi que ma femme, à la station. Il devait être environ 7 h 15. J'ai ensuite conduit les enfants à la maternelle juste avant 7 h 30, et j'ai poursuivi à pied jusqu'à la station.

Si Shizuko et ma femme attrapaient la rame de 7 h 20, ça les amènerait à Kasumigaseki avant 8 heures ; et comme il faut beaucoup marcher entre les lignes Chiyoda et Maronouchi, Shizuko a dû prendre la rame où il y avait le sarin. Pis encore : elle a sans doute pris la voiture où se trouvait la poche de sarin. Quand je pense qu'elle n'empruntait la ligne Marunouchi qu'une fois par an, pour ce séminaire de formation !

Elle s'est effondrée à la station Nakano-sakaue et on l'a emportée à l'hôpital. J'ai entendu dire que l'agent des transports qui a tenté de lui faire du bouche-à-bouche a inhalé du sarin et s'est écroulé lui aussi, mais, comme je ne l'ai pas rencontré, je n'en suis pas certain.

Moi, j'ai appris l'attaque au gaz par la direction de mon entreprise. Nos locaux sont situés sur la ligne Hibiya, et plusieurs employés avaient été touchés. On a donc diffusé un mémo pour demander si tout le monde se portait bien chez nous. En allumant le téléviseur, j'ai découvert ce qui se passait. Je n'avais jamais vu un tel affolement.

J'ai tout de suite téléphoné à ma femme, qui allait bien. Ensuite, j'ai appelé ma mère, parce que, si Shizuko avait eu des ennuis, elle l'aurait alertée. Il n'y avait pas de message d'elle. « Elle doit aller bien, me suis-je dit. Elle est probablement en plein séminaire, à cette heure. » Pourtant, j'étais inquiet de ne pas pouvoir la joindre. Son horaire de transport coïncidait avec le pire moment. J'ai tenté de garder mon calme : me ronger les sangs ne servait à rien.

J'étais dans la voiture de l'entreprise pour aller voir un client quand un appel m'est arrivé du bureau : je devais contacter ma mère de toute urgence. Il devait être entre 10 h 30 et 11 heures. « La police a téléphoné, a dit ma mère. Shizuko a été blessée dans le métro et emportée à l'hôpital. Vas-y, vite ! »

Je suis retourné à toute vitesse au bureau, j'ai pris le métro jusqu'à Shinjuku et ai atteint l'hôpital vers midi. J'avais appelé de mon bureau, mais sans avoir pu apprendre grand-chose sur son état. « Nous ne sommes pas autorisés à divulguer des informations par téléphone, seulement aux membres de la famille qui viennent sur place. »

Le hall de l'hôpital était plein de victimes, déjà sous perfusion ou se faisant examiner. C'est alors que j'ai compris à quel point c'était grave, même si je ne

savais pas encore grand-chose sur l'attaque. À la télévision, on avait parlé de gaz toxique sans donner plus de détails. Les médecins n'ont pas été d'une grande aide. On m'a juste déclaré, ce jour-là : « Elle a inhalé un produit chimique virulent semblable à un pesticide. »

On ne m'a pas autorisé à la voir tout de suite. J'étais venu dans l'espoir de juger en personne de son état, et non seulement on ne me disait rien, mais on ne me laissait même pas entrer dans le service ! Il régnait une grande confusion parmi cette foule de gens, et Shizuko était en soins intensifs. Les visites n'étaient autorisées que de 12 h 30 à 13 heures et de 19 heures à 20 heures.

J'ai attendu deux heures – deux heures horribles – et j'ai enfin pu l'apercevoir. Elle était vêtue d'une chemise d'hôpital et gisait sur un lit, sous dialyse, son foie affaibli avait besoin d'aide pour filtrer toutes les toxines de son sang. Elle était aussi reliée à plusieurs perfusions. Les yeux clos, elle était « endormie », selon l'infirmière. J'ai tendu la main pour la toucher, mais le médecin m'a retenu : je ne portais pas de gants.

« Shizuko, ai-je murmuré à son oreille, c'est ton frère ! » Pour toute réponse, elle a tressailli – à ce que j'ai cru, du moins –, mais selon le médecin il était presque impensable qu'elle réagisse à ma voix ; elle avait dû avoir un spasme dans son sommeil. Elle souffrait de convulsions depuis son admission.

C'est cruel à dire, mais Shizuko avait l'air plus morte qu'endormie. Avec le masque à oxygène qu'on lui avait mis, son visage n'exprimait rien. Aucun signe de douleur ou d'angoisse. L'appareil qui enregistrait les battements de son cœur clignotait à peine de temps à autre. C'était aussi grave que ça, la regarder était insupportable.

« Pour être franc, m'a confié le médecin, cette nuit sera cruciale. On prend grand soin d'elle. Je vous demande de limiter vos visites. »

J'ai passé la nuit dans la salle d'attente, au cas où quelque chose se produirait. À l'aube, quand j'ai demandé comment elle allait, tout ce que j'ai obtenu, c'est : « Elle est stabilisée, pour l'instant. »

Le soir *[du 20 mars]*, nos parents, ma femme et les enfants m'ont rejoint à l'hôpital. Je ne savais pas à quoi m'attendre, et c'est pourquoi j'avais fait venir les enfants, par prudence. Bien sûr, ils étaient trop jeunes pour comprendre la situation, mais les voir m'a un peu détendu – ou plutôt, ça m'a permis d'extérioriser mes sentiments. « Il est arrivé quelque chose d'horrible à tante Shizuko… », ai-je dit avant de fondre en larmes. Cela a inquiété mes enfants : jamais auparavant ils ne m'avaient vu pleurer. Ils ont tenté de me réconforter : « Papa, papa, ne pleure pas ! » – mais on avait tous envie de le faire. Mes parents sont de la vieille école : impassibles. Ils se sont retenus tant qu'ils ont été à l'hôpital, cependant, rentrés chez eux, ils ont pleuré toute la nuit.

J'ai pris une semaine de congé. Ma femme également. Finalement, le mercredi 22 mars, le médecin nous a rendu compte de la situation. La tension et la respiration de Shizuko s'étaient un peu améliorées et stabilisées, jusqu'à un certain point, mais on continuait à tester ses fonctions cérébrales et ça pouvait s'aggraver.

Nous n'avons eu aucune explication sur les effets du sarin. On nous a montré des radios de sa tête et on nous a déclaré : « Le cerveau est enflé. » Il avait vraiment l'air gonflé, mais on ignorait encore si c'était dû au sarin ou à la privation prolongée d'oxygène.

Comme Shizuko n'arrivait pas à respirer d'elle-même, on l'avait raccordée à un respirateur artificiel, mais ça ne pouvait pas durer indéfiniment. Le 29 mars, ils ont inséré une valve de respiration dans sa gorge ; elle l'utilise encore aujourd'hui.

Je suis venu la voir tous les jours tant qu'elle est restée à l'hôpital de Nishi-shinjuku. Chaque jour fidèlement, après le travail, pour la visite de 19 heures, sauf quand j'allais vraiment mal. Mon patron a toujours trouvé quelqu'un pour m'y conduire. J'ai perdu beaucoup de poids, mais j'ai continué comme ça pendant cinq mois – jusqu'au 23 août où elle a été transférée dans un autre hôpital.

Dans mon carnet, j'ai noté que ses yeux avaient bougé le 24 mars. Elle ne les a pas ouverts tout grands, mais ils roulaient lentement derrière ses paupières mi-closes. C'était alors que je lui parlais. À nouveau, le médecin a affirmé qu'elle ne regardait rien et ne reconnaissait rien – il s'agissait d'une coïncidence de plus. On m'a conseillé de ne pas avoir trop d'espoir. Le 1er avril, on m'a même annoncé : « Étant donné ce qu'on observe lors d'atteintes au cerveau dues à des contusions et des hémorragies à l'occasion d'accidents de voiture, il n'y a presque aucune chance pour qu'elle aille mieux. » En d'autres termes, si elle n'était pas un « légume », elle serait probablement grabataire jusqu'à la fin de sa vie – incapable de s'asseoir, de parler, à peine consciente du monde qui l'entourait.

C'était dur à accepter. Ma mère a explosé : « Shizuko aurait dû mourir. Elle n'aurait plus causé de problèmes ni à elle ni à vous tous ! » Ces mots m'ont fait mal. J'ai compris ma mère, mais comment accepter ses paroles ? Tout ce que j'ai réussi à répondre a été : « Si Shizuko devait ne plus être utile à rien, Dieu l'aurait sûrement laissée mourir. Ce n'est pas arrivé. Shizuko est vivante, et il subsiste une chance que son état s'améliore, non ? Si nous, nous n'y croyons pas, il n'y a plus d'espoir pour Shizuko. Nous devons nous efforcer d'y croire. »

Ç'a été le plus dur, pour moi, d'entendre mon propre père et ma propre mère dire de telles choses – qu'il aurait mieux valu que Shizuko meure. Mais que

pouvais-je leur dire d’autre ? C’était environ dix jours après l’attentat.

Là-dessus, mon père a eu une attaque. Le 6 mai, on lui a diagnostiqué un cancer et il a été hospitalisé au Centre national du cancer de Kashiwa pour une opération. Chaque jour, je passais de Shizuko à mon père. Ma mère n’était pas en état de se déplacer.

En août, on a transféré Shizuko dans un hôpital où un jeune médecin était très motivé pour la soigner. Elle parvient maintenant à bouger sa main droite, et retrouve progressivement certains mouvements. Je lui demande : « Où est ta bouche ? », et elle lève la main vers sa bouche.

C’est toujours difficile pour elle de parler, mais elle paraît comprendre presque tout ce qu’on dit. Le médecin n’est pourtant pas convaincu qu’elle a conscience de son lien de parenté avec chacun de nous. Moi, je lui annonce chaque fois : « Je suis ton frère qui te rend visite ! » Qu’elle sache ou non ce que signifie « frère », c’est un autre problème. Elle n’a presque aucun souvenir.

Si je lui demande : « Où vivais-tu, avant ? », elle répond : « Je ne sais pas. » Au début, quand on lui demandait le nom de nos parents, son âge, combien de frères ou de sœurs elle avait, où elle était née, elle répondait toujours : « Je ne sais pas. » Elle ne connaissait que son propre nom. Mais, peu à peu, elle a recouvré ses facultés. À l’heure actuelle, elle suit deux programmes thérapeutiques : une rééducation physique et une rééducation du langage. On lui apprend à s’asseoir dans un fauteuil roulant, à se tenir debout sur sa jambe droite, à bouger sa main droite, à tendre sa jambe gauche tordue, à prononcer les voyelles…

Comme elle peut à peine faire des mouvements de mastication, on la nourrit au moyen d’une sonde qui passe par son nez et va directement dans son estomac. Les muscles de sa gorge sont trop raides. Et si ses cordes vocales ne sont pas atteintes, les muscles qui les contrôlent n’arrivent guère à bouger.

Selon le médecin, le but ultime de la thérapie est de lui permettre de sortir de l’hôpital sur ses pieds, mais il se refuse à dire si elle y parviendra. Je fais néanmoins confiance à cet hôpital et à ce médecin, alors je remets le sort de Shizuko entre leurs mains.

Désormais, je me rends à l’hôpital un jour sur deux. Il est 23 heures quand je rentre à la maison, ce qui me force à jongler entre deux horaires de travail. J’ai pris du poids, sans doute parce que je mange et bois tard le soir, juste avant de me coucher.

Trois fois par semaine, je vais seul à l’hôpital, après le travail ; le dimanche, on y va en famille, avec ma mère. Mon père est revenu du centre de traitement du cancer, mais s’il est trop longtemps dehors, il a de la fièvre. Il ne vient donc pas avec nous.

Tout repose sur mes épaules, mais comme c'est ma famille, je suis surtout désolé pour ma femme. Si elle ne m'avait pas épousé, elle n'aurait pas à supporter tout ça. Et les enfants non plus. Si ma sœur allait bien, on partirait en vacances, on voyagerait.

N'empêche, la première fois que Shizuko a parlé, j'étais fou de joie. Au début, ça n'a été qu'un gémissement – *uuh* –, mais j'ai pleuré, en l'entendant. Et l'infirmière pleurait aussi. Ensuite, étrangement, Shizuko s'est mise à pleurer avec nous en répétant : *uuh aah*. Je ne peux pas dire ce que signifiaient ses larmes. Selon le médecin, les émotions dans le cerveau prennent une forme instable de « pleurs » quand elles s'expriment pour la première fois. En tout cas, ç'a été la première étape.

Le 23 juillet, elle a prononcé son premier mot devant nos parents. Elle s'est écriée : « Maman ! » C'est la première chose qu'on l'a entendue dire au bout de quatre mois. Mes parents ont pleuré.

Cette année, elle a été capable de rire. Son visage peut sourire. Elle rit à de simples blagues, quand je fais des bruits de pet avec ma bouche ou des idioties dans ce genre. Je dis : « Qui a pété ? » et elle répond : « Frère. » Elle se remet. Elle ne peut toujours pas bien parler et on a du mal à la comprendre, mais au moins elle parle.

Je lui demande : « Qu'est-ce que tu veux faire ? », et elle dit : « Aller me promener. » Elle est redevenue volontaire. Pourtant, elle ne voit pas grand-chose – juste un peu, de l'œil droit…

La veille de l'attaque au gaz, au dîner, ma famille et moi on se disait : « Qu'est-ce qu'on a comme chance ! Tous ensemble pour passer un bon moment… » Une modeste part de bonheur, détruite le lendemain par ces idiots. Ces criminels nous ont volé ces petites joies qui nous suffisaient.

Juste après l'attaque, j'étais fou de colère. J'arpentais les couloirs de l'hôpital en donnant des coups de poing aux colonnes et aux murs. J'ignorais encore que les coupables appartenaient à Aum, mais, quels qu'ils soient, j'étais prêt à leur régler leur compte. Il m'a fallu plusieurs jours pour remarquer que mon poing était endolori. J'ai dit à ma femme : « C'est curieux, pourquoi est-ce que j'ai si mal à la main ? », et elle m'a répondu : « Tu n'as cessé de cogner tout ce que tu trouvais, chéri. » J'étais scandalisé à ce point.

Maintenant, presque deux ans plus tard, tout va beaucoup mieux, grâce aux membres de l'entreprise de ma sœur, à mes collègues, à mon patron, aux médecins et aux infirmières. Ils nous ont tous beaucoup aidés.

« Ii-yu-nii-an » [Disneyland]

« Shizuko Akashi » (31)

J'ai parlé au frère aîné de Shizuko Akashi, Tatsuo, le 2 décembre 1996, et j'avais projeté de rendre visite le lendemain soir à la jeune femme, dans son hôpital d'une banlieue de Tokyo.

Jusqu'à la dernière minute, je n'ai pas été certain que Tatsuo m'autoriserait à la voir. Il finit par y consentir, après ce qui dut être une réflexion extrêmement angoissée – même s'il ne l'admit pas. On imagine sans peine combien il dut lui sembler indélicat d'autoriser un parfait étranger à constater les cruels handicaps de sa sœur. Il était acceptable que je la voie en tant qu'individu, mais l'idée de décrire son état dans un ouvrage que le monde entier pourrait lire fut sûrement moins facile à admettre pour l'ensemble de cette famille. C'est pourquoi je porte une grande responsabilité en tant qu'auteur – pas seulement envers cette famille, envers Shizuko elle-même.

Quelles que soient les conséquences, je savais pourtant que je devais rencontrer Shizuko afin d'inclure son histoire dans ce livre. J'avais beau avoir appris l'essentiel par son frère, je trouvais juste de la rencontrer en personne. Même si elle répondait à mes questions par le silence, du moins aurais-je tenté de l'interroger…

Pour être honnête, je n'étais cependant absolument pas sûr de réussir à parler d'elle ici sans blesser quelqu'un.

Alors même que j'écris, à mon bureau, le lendemain du jour où je lui ai rendu visite, je manque de confiance. Je ne peux relater que ce que j'ai vu, et prier pour que personne ne s'en offusque. Si je parviens à coucher correctement les mots sur le papier, peut-être…

*

JOUR DE DÉCEMBRE VENTEUX. L'automne s'est lentement dissipé. J'ai commencé à préparer ce livre en décembre dernier. Ça fait déjà un an. Shizuko Akashi est la seizième victime que j'interroge, bien que, contrairement à tous les autres, elle ne puisse exprimer ses pensées.

Pure coïncidence, précisément le jour où je devais rendre visite à Shizuko, la police a arrêté Yasuo Hayashi sur l'île lointaine d'Ishigaki. Hayashi, surnommé « Machine à Tuer », a diffusé trois poches de sarin à la station Akihabara, sur la ligne Hibiya, tuant huit personnes et en intoxiquant deux cent cinquante. J'ai lu la nouvelle dans le journal du soir, puis j'ai pris le train de 5 h 30 pour gagner l'hôpital de Shizuko.

Un policier a dit : « Hayashi était fatigué d'être en cavale depuis si longtemps. » Bien sûr, sa capture n'inversera en rien les dommages qu'il a causés, n'améliorera pas les vies qu'il a radicalement bouleversées : ce qui a été perdu le 20 mars 1995 ne sera jamais retrouvé. Il fallait néanmoins qu'on puisse, en l'appréhendant, relier des éléments disparates de l'enquête.

Je ne peux divulguer ni le nom ni l'adresse de l'hôpital de Shizuko. « Shizuko » et « Tatsuo Akashi » sont des pseudonymes, conformément aux souhaits de la famille. En fait, des reporters ont tenté une fois de s'introduire dans l'hôpital pour voir Shizuko. Le choc aurait sûrement mis en péril les progrès obtenus grâce à son traitement, sans parler du chaos que ça aurait créé dans l'établissement. Tatsuo était particulièrement inquiet à ce sujet.

Shizuko a été transférée au service de rééducation de cet hôpital en août 1995. Auparavant, elle était restée pendant cinq mois en soins intensifs dans un premier hôpital, où on veillait essentiellement à « garder le patient en vie » – ce qui est loin de se fixer pour but la récupération de ses facultés. Le médecin avait affirmé qu'il « serait absolument impossible à Shizuko de faire avancer seule son fauteuil roulant ». Elle avait été confinée dans son lit, l'esprit embué. Ses yeux refusaient de s'ouvrir, ses muscles bougeaient à peine. Pourtant, dès qu'elle a été transférée en rééducation, ses progrès ont dépassé toutes les attentes. Désormais, elle peut s'asseoir dans son fauteuil roulant et se promener dans le service grâce à l'aide des infirmières ; elle arrive même à tenir des conversations simples. « Miraculeux » est le mot qui convient pour en parler.

Malheureusement, sa mémoire est presque effacée, et elle ne se souvient de rien avant l'attaque. Le médecin qui la traite dit qu'elle est mentalement « au niveau d'un enfant du primaire » – mais Tatsuo ne parvient pas à se faire une idée de ce que ça signifie, et moi non plus. S'agit-il du niveau global de son processus de pensée ? De ses synapses, le circuit « matériel » de sa pensée ? Ou bien est-ce une question de « logiciel » – des connaissances et des informations

qu'elle a perdues ? Pour l'heure, seuls deux éléments peuvent être affirmés avec certitude :

1. Certaines de ses facultés mentales ont été perdues ;

2. On ne sait pas si elle les récupérera.

Shizuko se souvient de presque tout ce qui s'est passé depuis l'attaque, et non de tout. Tatsuo ne peut jamais prédire ce qu'elle se rappellera et ce qu'elle oubliera.

Son bras et sa jambe gauches sont presque complètement paralysés, surtout la jambe. Le fait que son corps soit en partie immobilisé provoque divers problèmes : l'été dernier, elle a dû subir une douloureuse opération pour couper le tendon derrière son genou gauche afin de redresser sa jambe qui s'était tordue.

Shizuko n'est pas en mesure de manger ou de boire par la bouche, car elle ne peut pas encore bouger la langue ou les mâchoires. Nous ne prêtons jamais attention à la manière dont notre langue et nos mâchoires s'acquittent, sans intervention volontaire, des manœuvres complexes qui nous permettent de nous alimenter : c'est seulement lorsque nous perdons ces fonctions que nous prenons soudain conscience de leur importance. Telle est la situation à laquelle Shizuko est confrontée.

Il a fallu de longs mois d'exercices pour qu'elle puisse désormais avaler des aliments mous, comme le yaourt ou les crèmes glacées. Shizuko aime le yaourt à la fraise, aigre-doux, mais elle ingère hélas presque tous les aliments grâce au tube qui passe par son nez. La valve de respiration qu'on a placée dans sa gorge quand on lui a supprimé le respirateur artificiel est toujours là, simplement couverte d'une pièce métallique – souvenir de sa lutte contre la mort.

Tatsuo pousse lentement le fauteuil roulant de Shizuko jusqu'à la salle de détente. Elle est petite, les cheveux courts. Elle ressemble à son frère. Elle a un joli teint, les yeux un peu voilés comme si elle venait de se réveiller. Sans le tube dans son nez, elle n'aurait sans doute pas l'air handicapée.

Ses yeux ne sont pas vraiment ouverts, mais il y a en eux une lueur – au fond des pupilles –, une lueur qui m'a entraîné, au-delà de son aspect externe, jusqu'à quelque chose en elle qui ne souffrait pas.

« Hello ! je dis.

— Hello ! » répond Shizuko, même si ça sonne plutôt comme *ehh-uoh*.

Je me présente brièvement, aidé par son frère. Shizuko hoche la tête. On l'a prévenue de ma visite.

« Demandez-lui ce que vous voulez ! » suggère Tatsuo.

Je suis perdu. Qu'est-ce que je pourrais bien dire ?

« Qui vous a si bien coupé les cheveux ?

— Infirmière. »

Là aussi, le mot est brouillé, mais dans le contexte il est assez facile à deviner. Elle répond vite, sans hésitation. Son esprit est là, fonctionnant à vive allure dans sa tête ; seules sa langue et ses mâchoires ne suivent pas le rythme.

Pendant un moment, au début, Shizuko est nerveuse, un peu intimidée. Je ne l'aurais pas compris, mais c'est évident pour Tatsuo.

« Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ? Pourquoi es-tu si timide ? » plaisante-t-il.

Il faut être juste : quelle jeune femme ne serait pas intimidée en rencontrant quelqu'un pour la première fois alors qu'elle n'est pas au mieux de sa forme ? À la vérité, je suis un peu nerveux, moi aussi.

Avant l'entretien, Tatsuo a parlé de moi à Shizuko. « M. Murakami, le romancier, dit qu'il veut écrire quelque chose sur toi, Shizuko, dans un livre. Qu'en penses-tu ? Est-ce que tu es d'accord ? Est-ce que ton frère peut lui parler de toi ? Est-ce qu'il peut venir te rencontrer ?

— Oui », a lancé Shizuko sans hésiter.

J'ai aussitôt remarqué combien ses « Oui » et ses « Non » sont décidés, la rapidité à laquelle elle juge ce qu'on lui présente. Elle se fait dans la seconde une opinion sur la plupart des sujets.

Je lui ai apporté les fleurs jaunes qu'elle aime dans un petit vase également jaune – une couleur pleine de vie. Malheureusement, Shizuko ne peut les voir : elle ne distingue les formes qu'en plein soleil. J'espère en tout cas que la chaleur conférée à la pièce par ces fleurs – à mes yeux du moins – imprègne l'atmosphère qui l'entoure.

Elle incline un peu la tête et répond : « *Uann-eyhh.* » *[Je ne peux pas dire.]*

Elle porte une robe en coton rose boutonnée jusqu'au cou, et ses genoux sont couverts d'un fin plaid dont sort une main droite très raide. Tatsuo, près d'elle, prend cette main, de temps en temps, et la tapote avec amour. La main est toujours là quand les mots manquent.

« Jusqu'à maintenant, Shizuko, tu n'as prononcé que des mots courts, constate son frère avec un sourire, pour que ce soit plus facile à comprendre pour nous. Ces derniers temps, pourtant, on dirait que tu voudrais prononcer des phrases, qui sont un peu plus difficiles à suivre. Ça signifie, je suppose, que tu fais des progrès, mais que ta bouche ne suit pas. »

J'ai du mal à comprendre la moitié de ce qu'elle dit. Tatsuo, évidemment, en discerne bien davantage, et les infirmières davantage encore.

« Ici, les infirmières sont toutes jeunes, sérieuses, sincères. On leur doit une gratitude infinie, déclare Tatsuo. Ce sont de gentilles personnes, n'est-ce pas ?

— *Aayiih-ee-uh [Gentilles personnes]*, approuve Shizuko.

— Parfois, continue Tatsuo, quand je ne comprends pas ce que dit Shizuko, elle se met en colère. Tu ne veux pas que je m'en aille avant de savoir ce que tu dis, hein ? Comme la dernière fois, n'est-ce pas, Shizuko ? »

Silence. Silence gêné.

« Eh ! Pourquoi es-tu si timide ? plaisante Tatsuo. Tu l'as dit toi-même, non ? Tu ne laisses pas Frère partir avant qu'il comprenne. »

Shizuko sourit enfin et, quand elle sourit, elle s'illumine. Elle sourit beaucoup plus que la plupart des gens, peut-être parce qu'elle contrôle moins bien ses muscles faciaux. J'aime imaginer que Shizuko a toujours eu ce sourire, tant il s'affiche naturellement sur son visage. Je suis frappé par le fait que son frère et elle avaient sans doute cette relation quand ils étaient enfants.

« Il y a peu, raconte Tatsuo, Shizuko pleurait et protestait – “Non, ne t'en va pas !” – quand pour moi il était temps de partir. Chaque fois, je lui répétais la même chose jusqu'à ce qu'elle se calme : “Frère doit rentrer à la maison, sinon les enfants s'ennuieront de lui. Tu n'es pas la seule, tu sais : ——— et ——— non plus n'aiment pas être séparés de moi.” Shizuko a fini par entendre ce que je disais, ce qui a été un grand progrès, n'est-ce pas ? J'admets pourtant qu'on doit se sentir affreusement seul, ici, quand les visiteurs s'en vont. »

Silence.

« C'est pourquoi j'aimerais venir plus souvent et passer plus de temps à parler à ma sœur. »

En fait, c'est déjà assez difficile pour Tatsuo de se rendre à l'hôpital un jour sur deux. Il a cinquante minutes de trajet depuis son bureau, et autant au retour.

Après le travail, Tatsuo s'assied près de sa sœur et lui parle pendant une heure ; il lui tient la main, lui donne du yaourt à la fraise à la cuiller, l'incite à converser, comble peu à peu les espaces vides de sa mémoire – « On est tous allés là, et voilà ce qu'on a fait… »

« Le plus difficile à accepter, avoue-t-il, c'est que les souvenirs partagés en famille soient ainsi perdus. C'est comme si on les avait retirés d'un coup de couteau… Parfois, quand je lui rappelle le passé, ma voix se met à trembler, et Shizuko me demande : “Frère, ça va ?” »

Les heures de visite se terminent officiellement à 20 heures, mais on n'est pas trop strict avec Tatsuo. En partant, il prend le linge sale de Shizuko et reconduit la voiture au bureau ; ensuite, il marche cinq minutes jusqu'au métro et y circule pendant une heure, avec trois changements avant d'arriver chez lui. Quand il passe la porte, les enfants sont endormis. Il respecte cette routine depuis un an et huit mois. Il mentirait s'il prétendait ne pas être épuisé, et, en toute honnêteté, personne ne peut dire combien de temps il devra continuer.

Les mains sur le volant pendant le trajet de retour, Tatsuo m’a déclaré : « Si ça avait été causé par un accident, j’aurais pu l’accepter – il y aurait eu un motif ou une raison, en quelque sorte ; mais cet acte criminel idiot, totalement insensé… Je suis perdu. Je ne peux pas le supporter ! » Et, d’un léger signe de tête, il m’a réduit au silence.

Je demande à Shizuko : « Est-ce que vous pouvez bouger un peu votre main droite pour moi ? »

Elle lève sa main droite. Je suis certain qu’elle essaie, mais les doigts ne bougent qu’avec une extrême lenteur ; ils se serrent et se déplient patiemment.

« Est-ce que vous voulez bien tenter de me tenir la main ?

— *O-eh [OK]*. »

Je place quatre doigts dans la paume de sa main, à peine plus grande qu’une main d’enfant, et ses doigts se referment lentement sur les miens, aussi doucement que les pétales d’une fleur qui s’endort. Des doigts de fillette, doux, pulpeux, et pourtant bien plus forts que je ne l’aurais cru. Bientôt ils serrent ma main comme un gamin envoyé faire une course s’accroche à l’« objet important » qu’il ne doit pas perdre. On est là en présence d’une volonté très forte et clairement tournée vers un objectif. Concentrée, mais probablement pas sur moi : Shizuko recherche un « autre » au-delà de moi. Cependant, cet « autre » fait un long voyage et semble revenir vers moi… Je vous prie d’excuser cette explication nébuleuse ; ce n’est qu’une impression fugitive.

Quelque chose en elle doit tenter de sortir. Je le sens. Quelque chose de précieux, qui n’arrive pas à trouver comment émerger. Même si ce n’est que temporaire, Shizuko a perdu le pouvoir et les moyens de permettre à cette chose de faire surface. Pourtant, celle-ci existe, intacte, saine, entre les murs de son espace intérieur. Quand Shizuko tient la main de quelqu’un, elle ne peut rien faire de plus pour que l’on comprenne que « cette chose est là ».

Elle tient ma main très longtemps, jusqu’à ce que je dise : « Merci. »

Alors seulement, l’un après l’autre, ses doigts s’ouvrent.

« Jamais Shizuko ne dit “mal” ou “fatiguée”, m’a confié Tatsuo en me reconduisant. Elle a des séances de rééducation quotidiennes – des bras et des jambes, du langage, et d’autres thérapies avec des spécialistes. Rien de tout ça n’est facile. C’est même dur. Mais quand le médecin ou les infirmières lui demandent si elle est fatiguée, elle n’a répondu “oui” que trois fois. Trois fois. C’est pourquoi, comme l’admettent tous ceux qui prennent soin d’elle, elle a fait autant de progrès. De l’inconscience sous respirateur artificiel jusqu’à la parole, c’est comme l’émergence d’un rêve. »

Je pense à demander à Shizuko : « Qu’aimeriez-vous faire quand vous serez rétablie ?

— *Aeh-ehh* », dit-elle.

Je ne comprends pas.

« “Voyager”, peut-être ? suggère Tatsuo après une seconde de réflexion.

— Oui, approuve Shizuko en hochant la tête.

— Et où voulez-vous aller ?

— *Li-yu-nii-an*. »

Cette fois, personne ne saisit, mais au bout de quelques essais et erreurs, il est clair qu'elle veut dire « Disneyland ».

« Oui ! » confirme Shizuko avec un hochement de tête éloquent.

Il n'est pas facile d'associer « voyager » avec « Disneyland ». Aucun habitant de Tokyo ne considère une sortie à Disneyland comme un « voyage » ; mais dans l'esprit de Shizuko, sans conscience des distances, aller dans ce parc d'attractions doit avoir un parfum d'aventure. Ce n'est pas si différent, conceptuellement, que de devoir partir, disons, pour le Groenland. En pratique, ce serait même plus difficile pour elle d'entreprendre une visite à Disneyland que de voyager à l'autre bout de la Terre.

Les enfants de Tatsuo, âgés de 8 et 4 ans, se souviennent de leurs sorties à Disneyland avec leur tante et lui en parlent à chacune de leurs visites à l'hôpital : « C'était drôlement amusant ! » s'écrient-ils. Le Disneyland de Tokyo est donc devenu dans l'esprit de Shizuko une sorte de symbole de la liberté et de la santé. Personne ne sait si elle se rappelle vraiment y être allée. Ce n'est peut-être qu'un souvenir qu'on a implanté dans sa mémoire – elle ne se rappelle même pas sa chambre, où elle a vécu si longtemps !

Réel ou imaginaire, Disneyland occupe bien une place particulière dans son esprit. Mais si on peut avoir une idée de l'image qu'elle s'en fait, on ne peut voir ce qu'elle voit.

« Vous voulez aller à Disneyland avec toute la famille ? je lui demande.

— Oui ! lance Shizuko, tout excitée.

— Avec votre frère, votre belle-sœur et les enfants ? »

Elle hoche la tête.

Tatsuo me regarde : « Quand elle parviendra à manger et à boire normalement, avec la bouche au lieu du tube dans son nez, peut-être pourrons-nous la conduire à Disneyland, assure-t-il en serrant la main de sa sœur.

— J'espère que ce sera très bientôt », dis-je à Shizuko.

Elle hoche de nouveau la tête, les yeux tournés dans ma direction, mais elle voit « quelque chose d'autre » par-delà ma personne.

« Quand tu seras à Disneyland, sur quel manège monteras-tu ? demande Tatsuo.

— Les montagnes russes ? dis-je.

— Le train fantôme ? propose Tatsuo à son tour. Oui ! Tu as toujours préféré celui-là… »

En lui rendant visite à l'hôpital, ce soir-là, j'avais voulu encourager Shizuko – mais comment ? J'avais pensé que c'était à moi d'en décider, mais cela n'a pas du tout été le cas. Il était même inutile de songer à l'encourager. En fin de compte, c'est elle qui m'a encouragé.

En rédigeant ce livre, j'ai réfléchi très sérieusement à la Grande Question : qu'est-ce que ça signifie, être en vie ? Si j'étais à la place de Shizuko, aurais-je la volonté de vivre aussi pleinement qu'elle ? Aurais-je ce courage, cette persévérance, cette détermination ? Pourrais-je tenir la main de quelqu'un avec une telle chaleur et une telle force ? L'amour des autres me sauverait-il ? Je n'en sais rien. Pour être honnête, je n'en suis vraiment pas certain.

Dans le monde entier, les gens se tournent vers la religion pour leur salut. Quand la religion blesse et handicape, vers quoi peut-on se tourner pour son salut ? En parlant à Shizuko, j'ai tenté de regarder dans ses yeux, de temps à autre. Que voyait-elle ? Qu'est-ce qui éclairait ces yeux ? Si elle se rétablit suffisamment pour réussir à parler sans entrave, c'est ce que j'aimerais lui demander : « Le jour où je suis venu vous rendre visite, qu'avez-vous vu ? »

Ce jour est encore loin. Avant viendra Disneyland.

1. Tous les pseudonymes sont signalés par des guillemets.*(N.d.l.T.)*

2. Au moment où ce livre est sous presse, Ken'ichi Hirose est condamné à mort. Koichi Kitamura a été condamné à la prison à vie, et son appel a été rejeté. *(N.d.l.T.)*

MÉTRO DE TOKYO

Ligne Marunouchi
(destination : Ikebukuro)
Rames B801 / A801 / B901

DEUX HOMMES FURENT DÉSIGNÉS pour diffuser le gaz sarin dans un métro à destination d'Ikebukuro, sur la ligne Marunouchi : Masato Yokoyama et Kiyotaka Tonozaki.

Yokoyama naquit en 1963 dans la préfecture de Kanagawa, au sud de Tokyo. Il avait 31 ans à l'époque de l'attaque. Diplômé en physique appliquée de l'université Tokai, département d'ingénierie, il occupa un emploi dans une entreprise d'électronique, qu'il quitta au bout de trois ans pour prononcer ses vœux. Sur les cinq criminels connus, c'est lui qui laisse l'impression la moins durable : il n'y a guère de détails révélateurs dans son caractère, et son nom est rarement mentionné dans les témoignages des autres membres du culte. Silencieux de nature, il ne prit probablement jamais beaucoup la parole. Sous-secrétaire au ministère des Sciences et Technologies d'Aum, il était, avec Hirose, un des personnages clés du projet clandestin de fabrication d'armes automatiques légères. C'étaient eux qui avaient « offert » avec dévouement leur fusil terminé à Asahara, le 1er janvier 1995. (Jusqu'à maintenant – janvier 1997 –, Yokoyama a refusé de témoigner au tribunal à propos de l'attaque au gaz.)

Tonozaki est un type tout aussi fade. Né en 1964 dans la préfecture d'Aomori, dans l'extrême nord du pays, il fit des petits boulots après son diplôme d'études secondaires et prononça ses vœux en 1987. Il appartenait au ministère de la Construction d'Aum.

En route pour la station Shinjuku, dans une voiture conduite par Tonozaki, Yokoyama s'arrêta pour acheter un exemplaire du *Nihon Keizai Simbun* (un journal financier), dont il enveloppa les deux poches de sarin. Avant cela, Tonozaki avait acheté un journal sportif, mais Yokoyama préféra un journal plus

sérieux. Au moment de sortir de la voiture, Yokoyama mit une perruque et des lunettes.

Yokoyama monta à 7 h 39 dans la rame partant de Sinjuku, sur la ligne Marunouchi à destination d'Ikebukuro. Il choisit la cinquième voiture. Quand le métro ralentit à l'approche de la station Yotsuya, il frappa à plusieurs reprises de la pointe de son parapluie les poches de sarin posées sur le plancher. Une seule poche fut percée, et une seule fois. L'autre resta intacte. Si les deux poches s'étaient répandues, le mal aurait été pire encore, dans cette rame.

Yokoyama descendit à Yotsuya, il lava le sarin liquide au bout de son parapluie dans les toilettes près de la sortie, puis il remonta dans la voiture de Tonozaki, qui l'attendait.

À 8 h 30, la rame atteignit le terminus de la ligne, Ikebukuro, et elle repartit en direction opposée. Il n'y avait que peu de personnes malades, à cette heure, sans doute parce que le contenu de la poche trouée se déversait très lentement. À la station Ikebukuro, tous les passagers furent évacués et la rame fut inspectée, mais les agents, curieusement, ne retirèrent pas la poche suspecte.

À 8 h 32, la rame A801 quitta la station Ikebukuro en direction de Shinjuku. Presque immédiatement, plusieurs passagers commencèrent à se sentir mal. Un passager descendu trois stations plus loin, à Korakuen, fit savoir qu'il y avait un objet suspect à bord de cette rame, et à Hongo-sanchome, la station suivante, les agents du métro montèrent dedans. Ils retirèrent les poches de sarin, et nettoyèrent sommairement le plancher de la voiture. À cette heure, la station Tsukiji, sur la ligne Hibiya, était déjà en pleine effervescence.

Si un grand nombre de personnes intoxiquées furent débarquées, la voiture contaminée n'en continua pas moins normalement sa route vers Shinjuku, où elle arriva à 9 h 09. Puis – c'est difficile à croire – la rame fut renvoyée dans la direction opposée à 9 h 13, sous l'appellation B901, en direction d'Ikebukuro. Il était 9 h 27 quand on l'arrêta à la station Kokkai-gijidomae ; tous les passagers furent évacués pour mettre hors service ces voitures qui avaient roulé pendant plus d'une heure et quarante minutes après que Yokoyama avait percé la poche de sarin.

Ce bref compte rendu peut donner une idée de la confusion régnant à la direction centrale du réseau métropolitain. Alors qu'on avait connaissance d'un objet suspect repéré à bord du B801, alors qu'on avait constaté plusieurs cas de passagers malades, personne ne pensa, à aucun moment, qu'il fallait retirer la rame du service.

Il n'y eut pas de morts, mais deux cents personnes furent gravement intoxiquées.

Le 21 mars 1995, prévoyant une enquête de grande envergure, Yokoyama et Hirose tentèrent de s’enfuir. Mme Hisako Ishii, ministre des Finances d’Aum, leur donna 5 millions de yens du « fonds d’urgence » et leur fournit une voiture. Pendant un temps, ils allèrent d’un hôtel à l’autre, se rendant dans divers saunas et bains tout autour de Tokyo, avant d’être enfin arrêtés[1].

« “Qu’est-ce que ça peut bien être ?” me suis-je demandé »

Shintaro Komada (38)

M. Komada travailla dans une grande banque de Tokyo jusqu’à ses 50 ans, où il fut transféré dans une branche spécialisée dans l’immobilier. Quand il atteignit l’âge de la retraite, à 53 ans, il n’en partit pas (M. Komada n’a pas du tout l’air d’approcher de l’âge de la retraite). Actuellement, il dirige une autre branche de la banque : une galerie d’art. Sans aucune expérience préalable, il a pris goût à ce travail depuis six ans qu’il en est chargé. Il aime les voitures et conduit sa femme dans des musées les jours de congé.

Il est l’image même du banquier et semble sérieux : dur à la tâche, chef de famille sans reproche. Il me semble tout aussi sérieux en ce qui concerne sa « seconde carrière », et il se qualifie de « patient de nature ». Cela signifie, hélas, qu’il est patiemment resté assis près des poches de sarin alors même qu’il se sentait mal – « juste le temps d’atteindre ma station », dit-il –, ce qui l’a gravement intoxiqué. Il fut sauvé, pense-t-il, par l’air qui circulait vers les poches et non vers lui. Dans la situation inverse, il aurait été beaucoup plus gravement atteint.

*

MON TRAJET ME FAIT EMPRUNTER LA LIGNE SEIBU de Tokorozawa à Ikebukuro, puis la ligne Marunouchi jusqu’à Ginza. De là, j’attrape la ligne Hibiya pour Higashi-ginza. Ça me prend une heure et vingt minutes. Les rames sont toujours pleines, celles de la ligne Seibu particulièrement. La portion de trajet entre Ikebukuro et Ginza est épuisante. Il m’arrive de devoir laisser passer une ou deux rames avant qu’une voiture soit accessible. Je déteste me battre pour trouver un siège, et ma meilleure chance est de me poster en tête du train. Je choisis en général la première porte de la deuxième voiture.

Ikebukuro est le terminus, aussi les derniers passagers descendent là. Le matin de l'attaque au gaz, il y en avait très peu. Comme ça arrive parfois, je n'y ai pas prêté attention. Quand les passagers quittent la rame, les agents du terminus font le tour des voitures pour s'assurer que personne n'a rien oublié, et s'ils n'y trouvent rien de spécial, c'est : « Tous à bord ! »

Par un tragique coup du sort, la personne chargée de la vérification ce jour-là était un employé à mi-temps, un gamin en gilet, pas encore un agent de station formé. Les étudiants occupant ces postes à temps partiel sont nombreux, le matin. Ils portent des gilets de la compagnie de métro au lieu de l'uniforme vert. Il y avait un paquet enveloppé de papier journal au coin du siège à main droite, devant moi. Je l'ai vu de mes propres yeux en entrant dans la voiture. « Qu'est-ce que ça peut bien être ? » me suis-je demandé ; mais le stagiaire, lui, a simplement laissé les nouveaux passagers monter sans rien faire. Il est impossible qu'il ne l'ait pas vu, même s'il ne l'admettra jamais. Si seulement il avait retiré à ce moment-là cette chose de la voiture, il y aurait eu bien moins de personnes intoxiquées. C'est vraiment une honte !

En tout cas, le métro est reparti au bout de deux ou trois minutes avec les poches de sarin à bord. Je considère juste que j'ai eu de la chance de ne pas m'être dirigé droit sur le sarin, mais de m'être assis à gauche, à « contre-courant d'air ».

Pour commencer, quelqu'un a vomi. « Ce doit être à cause de l'odeur qui émane de ce journal froissé près de la porte », ai-je pensé. Le journal et le sol autour étaient trempés. On a beau lui trouver des excuses, l'attitude de l'employé qui n'a pas jeté ce paquet, alors qu'il l'a forcément vu, défie le bon sens. Peu de temps après le départ, l'odeur s'est intensifiée. On prétend que le sarin n'a pas d'odeur, mais celui-là en avait une, et elle était écœurante. J'ai presque cru qu'il s'agissait d'un parfum, pas tellement déplaisant : si ça avait vraiment pué, tout le monde se serait affolé. Une odeur sirupeuse – voilà comment elle était.

La rame a poursuivi sa route – Shin-otsuka, Myogadani, Korakuen – et, vers Myogadani, beaucoup de gens se sont mis à tousser. Bien sûr, j'ai fait pareil. Tout le monde s'est couvert la bouche et le nez d'un mouchoir. Une scène très curieuse, de voir tous les passagers s'arracher les poumons en même temps ! Dans mon souvenir, les gens ont commencé à sortir de la voiture à Korakuen. On a ouvert les fenêtres. Les yeux me piquaient, je toussais, je me sentais mal… Je ne savais pas ce qui clochait, tout était étrange, et pourtant j'ai continué à lire mon journal, comme toujours. C'est une longue habitude.

Quand le métro s'est arrêté à Hongo-sanchome, cinq ou six agents de la station sont montés à bord, comme si on les avait prévenus et qu'ils se tenaient prêts à intervenir. « Ah oui, c'est là ! » se sont-ils exclamés, et ils ont ramassé le

paquet à mains nues. Le plancher était imprégné de sarin, mais ils se sont contentés de retirer le paquet, et peut-être de passer rapidement une serpillière par terre. La rame n'a pas tardé à repartir. À Ochanomizu, cinq ou six agents de la station ont frotté le sol avec des chiffons.

À ce stade, je toussais si fort que j'avais du mal à lire le journal. « On n'est pas loin de Ginza, me suis-je dit. Tiens le coup pour le reste du trajet ! » Déjà, j'avais les plus grandes difficultés à garder les paupières ouvertes. À Awajicho, j'ai pensé : « Il est arrivé quelque chose d'affreux », mais je me suis ressaisi et, les yeux fermés, je suis resté là jusqu'à Ginza. Je n'avais ni violents maux de tête, ni nausées, ni rien de tout ça, juste la tête dans le brouillard.

À l'approche de Ginza, quand j'ai rouvert les yeux, j'ai remarqué que l'intérieur de la voiture était plongé dans l'obscurité totale, comme dans une salle de cinéma. J'ai eu un vertige en descendant à Ginza, mais j'ai réussi à gravir l'escalier en m'accrochant à la rampe, conscient que je risquais de tomber d'une seconde à l'autre.

Un autre jour, j'aurais pris la correspondance pour la ligne Hibiya, mais j'ai entendu une annonce : « En raison d'un incident, il y aura momentanément des retards sur la ligne Hibiya. »

« Ça s'est produit là aussi, ai-je songé. Quoi que ce soit, il ne s'agit pas seulement de moi. »

Je voudrais que vous compreniez bien une chose : si la douleur avait été réellement terrible, si j'avais vomi ou si j'étais soudain devenu aveugle, j'aurais bondi hors du métro. Ça n'a pas été le cas, puisque le poison s'est diffusé assez lentement dans mon corps. Mais, quand on a atteint Ginza, j'étais dans un état pitoyable. Jamais je n'avais eu de grave maladie, et jamais je n'avais été hospitalisé ; ma santé a toujours été bonne. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai supporté aussi longtemps les symptômes.

La rame a continué sa route après que j'en suis descendu. Ils auraient dû l'arrêter à Hongo-sanchome ou à Ochanomizu. Les passagers étaient affolés – comment auraient-ils pu ignorer qu'il se passait quelque chose d'horrible ? N'oubliez pas qu'une demi-heure avant que je prenne le métro la station Kasumigaseki était déjà en plein chaos. La direction des transports savait qu'il s'agissait d'une situation de crise. Elle aurait tout simplement dû arrêter la rame et faire descendre ses passagers, ce qui aurait réduit le nombre de personnes intoxiquées. Elle est responsable d'une grave négligence, d'un parfait défaut de communication.

Enfin, bon : je me suis traîné en haut des marches, convaincu que je devais sortir de là si je ne voulais pas mourir. J'éprouvais alors un sentiment de terreur absolue. J'ai réussi à gagner l'air libre, et j'ai su que je devais me rendre au plus

vite dans un hôpital. J'ai envisagé d'aller à pied à celui de Ginza, mais c'était assez loin. Si j'avais emprunté la large avenue, j'aurais pu tomber à plat ventre, alors j'ai choisi de passer d'une ruelle à l'autre, lentement, lentement, en oscillant comme un ivrogne, pour gagner d'abord mon bureau. Il faisait si sombre, tout était si brumeux ! J'entendais les sirènes et les cloches des ambulances et des pompiers. Les gens s'agitaient tout autour de moi. Je me rappelle avoir pensé que j'avais un grave problème.

Arrivé au bureau, j'ai demandé à un de mes collègues de m'accompagner à l'hôpital : « Viens avec moi ! Je n'y vois pas assez pour marcher. » À l'hôpital, il y avait deux ou trois personnes montrant les mêmes symptômes que moi. J'ai dit à l'infirmière de la réception : « Je n'y vois rien.

— Ce n'est pas une clinique ophtalmologique », m'a-t-elle répondu.

Incompréhension totale ! D'autres arrivaient pourtant dans le même état que moi, et bientôt la télévision a diffusé la liste des symptômes dont souffraient les victimes. À l'hôpital, ils ont commencé à comprendre qu'ils avaient une crise sur les bras. Ils ont organisé des lits de fortune sur les canapés de la réception pour poser des perfusions aux malades. Assez vite, des fax sont tombés avec des informations médicales concernant le sarin.

J'ai été transféré dans un autre hôpital, où je suis resté quatre nuits. Peu à peu, ma vision s'est améliorée – le deuxième jour, je voyais déjà presque normalement. Le pire, c'était une douleur atroce au front et aux tempes. Je n'arrivais presque pas à dormir : je me réveillais sans cesse la nuit, sans parvenir à me reposer plus de deux ou trois heures. Je me suis résigné à l'idée que je ne pourrais peut-être plus jamais travailler. Je n'apprenais que de mauvaises nouvelles : trois ou quatre personnes étaient mortes ou étaient devenues des légumes…

Deux jours après avoir été renvoyé chez moi, je suis retourné au bureau, et je peux vous assurer que je n'étais pas en état de reprendre le travail ! Complètement léthargique, je me fatiguais très vite et je ne parvenais à me souvenir de rien, même pas de la routine quotidienne. Je me demandais tout le temps : « Comment on fait ça, déjà ? » Mais le plus étrange, le plus dérangeant pour moi, c'était que je n'avais aucune preuve que mon état était dû au sarin. Toute cette affaire m'avait rendu nerveux. J'étais mal à l'aise, et si je devais aller quelque part seul en voiture, je me demandais : « Est-ce que je suis vraiment capable de conduire ? »

Pendant un temps, j'ai eu peur de prendre le métro ; n'ayant pas le choix, je m'y suis contraint. Aujourd'hui encore, je n'aime pas ça, mais il le faut. Après une telle expérience, la peur vous submerge à l'idée de descendre sous terre dans

une boîte en métal et qu'il se produise quelque chose, mais le moyen de faire autrement, pour se rendre au travail ?

Ça me met en colère, je suis furieux, quand j'entends ce que le gang Aum déclare pour sa défense. Pourquoi ont-ils tué à l'aveugle des personnes totalement innocentes pour le satisfaire *[Asahara]* ? Mais que suis-je censé faire de toute cette rage ? Je voudrais voir juger toute la bande, qu'elle soit condamnée et qu'on s'en débarrasse aussi vite que possible.

« Je savais que c'était du sarin »

« Ikuko Nakayama » (la trentaine)

Elle a été absolument claire dès le départ : pas de nom, pas d'adresse, pas d'âge. Elle voulait que j'évite tout détail susceptible de l'identifier. L'extrême prudence de Mme Nakayama découle de sa crainte d'avoir des ennuis, si des membres d'Aum la retrouvaient, d'autant qu'elle vit près d'un de leurs centres d'entraînement.

Elle a plus de 30 ans, est mariée, sans enfants. Après l'université, elle occupa un emploi de bureau qu'elle quitta pour devenir maîtresse de maison. Récemment, cependant, elle se qualifia pour enseigner le japonais aux étrangers. Elle aime son travail, qui lui demande de se surpasser.

Parmi toutes les victimes que j'ai interrogées, elle est une des très rares à avoir pensé, en pleine crise, qu'il pouvait s'agir de sarin. Alors que la plupart des gens, plongés dans un cauchemar confus, ne savaient pas ce qui se passait, Mme Nakayama reconnut en effet très tôt les symptômes : « Contraction des pupilles ! Ce doit être du sarin ! » En lui parlant, j'ai été frappé par son calme, son attitude rationnelle, ses réflexions prudentes. Ses capacités d'observation et sa mémoire sont tout aussi impressionnantes, et cela doit faire d'elle un professeur de langue d'une grande compétence.

Elle refuse d'accepter le monde d'Aum Shinrikyo, si radicalement différent du sien, et affirme que ce qu'elle ressent « n'est pas exactement de la peur » ; mais, quoi que ce soit, il semble qu'il lui faudra encore un peu de temps pour s'en libérer.

*

EN MARS DERNIER, au moment où l'attaque au gaz a eu lieu, j'avais une dizaine d'heures d'enseignement réparties sur quatre ou cinq jours par semaine. En fait, c'est pour cette raison que j'ai été intoxiquée au sarin.

Mon élève travaillait pour une entreprise à Otemachi, que je rejoins grâce à la ligne Marunouchi. Le cours commençait à 9 heures – oui, assez tôt, mais beaucoup d'élèves aiment que le cours soit terminé avant le début des heures de bureau.

Ce matin-là, j'ai quitté la maison vers 8 heures et j'ai pris le métro de 8 h 32 à la station Ikebukuro ; de cette manière, j'étais sûre d'être à l'heure pour mon cours. J'allais descendre à Otemachi, monter l'escalier – parfait.

La station Ikebukuro est le terminus de la ligne Marunouchi. Des rames vides attendent donc de partir de chaque côté du quai. Ce jour-là, une rame s'était présentée du côté gauche, et beaucoup de gens étaient déjà à bord. D'autres attendaient du côté droit, mais la rame n'était pas encore là. J'ai décidé que je serais à l'heure même si je prenais celle-là – les métros partent en général à deux ou trois minutes d'intervalle. Comme j'étais assez fatiguée, je voulais pouvoir m'asseoir.

La rame est arrivée, je suis entrée par la première porte de la deuxième voiture et je me suis assise à droite. La rame est partie vers Shin-otsuka. Au Japon, les métros sont silencieux, le matin, n'est-ce pas ? Les passagers ne prononcent pratiquement pas un mot. C'était donc dans ce silence que beaucoup de gens toussaient. « Oh ! me suis-je dit. Tous ces gens ont attrapé froid ! »

Vous savez, la ligne Marunouchi monte peu à peu pour devenir aérienne, après Shin-otsuka : Myogadani, Karakuen… À Myogadani, les sorties sont à l'extrémité Idebukuro du quai, et peu de passagers descendent à cette station, d'ordinaire. Sauf que, ce jour-là, curieusement, beaucoup de gens l'ont fait. « Bizarre… », me suis-je dit sans y prêter plus attention que ça.

Les passagers continuaient à tousser, et l'intérieur de la voiture me paraissait extrêmement lumineux – ce que j'ai pris sur le coup pour de la clarté, c'était plutôt, à y repenser, une teinte jaune, ou plutôt une couleur perle irisée avec du jaune. Pour cause d'anémie, je m'étais déjà évanouie, une fois, et ça ressemblait à ça. Il faut en avoir fait l'expérience pour comprendre.

Peu à peu, c'est devenu étouffant, à l'intérieur. La voiture était visiblement très récente, aussi j'ai pensé que l'odeur qui nous agressait était liée à des matériaux neufs, à la colle ou quelque chose de ce genre. Je me suis retournée et j'ai ouvert une fenêtre. Personne d'autre ne semblait y avoir songé. Après quelques secondes d'hésitation, j'en ai ouvert une seconde.

J'ai toujours eu un système respiratoire assez faible : j'ai affreusement mal à la gorge et je tousse, chaque fois que j'attrape un rhume. C'est peut-être la raison pour laquelle je suis aussi sensible aux synthétiques. On était encore en mars et il ne faisait pas chaud, dehors, mais je ne comprenais pas qu'on puisse garder ces

fenêtres fermées. Comment les autres passagers arrivaient-ils à supporter cette étrange odeur ? Non, pas étrange…

C'était âcre. Comment le définir ? Ça ressemblait plus à une sensation, une « suffocation », qu'à une odeur. J'ai ouvert ces deux fenêtres pour aérer la voiture entre Myogadani et Karakuen, je crois. Quand la rame s'est arrêtée à ces stations, beaucoup de passagers sont sortis, mais personne n'a réagi au fait que j'avais ouvert les fenêtres. Personne n'a rien dit. Tout le monde était tellement silencieux ! Aucune réaction, aucune communication. J'ai vécu en Amérique pendant un an et, croyez-moi, si la même chose s'était produite là-bas, ça aurait déclenché tout un spectacle. Les gens auraient crié : « Qu'est-ce qui se passe ? » et se seraient unis pour trouver la cause du problème.

Plus tard, la police m'a demandé : « Est-ce que les gens ont paniqué ?

— Tout le monde était silencieux. Personne n'a prononcé le moindre mot », ai-je répondu après réflexion.

Tous ceux qui sont descendus toussaient sur le quai. Je les voyais par la fenêtre de ma voiture.

Après Korakuen, c'est devenu de plus en plus suffocant, et la teinte jaune a gagné en intensité. Je me suis dit que jamais je n'arriverais au travail à temps, mais je pensais encore pouvoir faire de mon mieux pour m'y rendre. Je suis donc restée dans le métro, tout en décidant que je changerais de voiture quand j'atteindrais la station Hongo-sanchome. La voiture s'était alors presque vidée, et beaucoup de sièges étaient libres – une situation inédite puisque les rames sont en général bondées à cette heure.

J'ai choisi de sortir par la porte du milieu ou de l'arrière – c'était vraiment trop insupportable. Et puis, soudain, j'ai vu cet homme en uniforme de policier et en gants blancs entrer dans la voiture à une porte de moi, ramasser un objet enveloppé d'un journal – à deux mains, comme ça – et redescendre avec. Un agent de la station, sur le quai, a apporté un seau en plastique, et le policier y a déposé son paquet. Deux ou trois agents du métro s'affairaient. Tout cela s'est produit alors que je quittais la voiture. L'image des gants blancs du policier et de la manière dont il a soulevé le paquet est gravée dans mon esprit.

La rame est restée en station assez longtemps. Je suis remontée dedans deux voitures plus loin. On aurait pu compter les passagers sur les doigts d'une main. Je me sentais affreusement mal. Mes yeux se tordaient, comme agités par des spasmes musculaires ; et s'ils ne me faisaient pas souffrir, tout ce que je voyais était jaune.

Trois personnes seulement sont descendues à Awajicho : une femme d'une vingtaine d'années, un homme de plus de 50 ans et moi. Si étrange que ça puisse paraître, j'ai pensé : « Mes pupilles sont contractées. Ça doit être lié au sarin,

non ? » Pour mon travail, je lis le journal tous les jours et je regarde les informations à la télévision. J'étais au courant pour l'incident de Matsumoto, à l'occasion duquel j'avais pour la première fois entendu parler d'une « contraction des pupilles[2] ».

Curieusement, un grand calme régnait en moi. Je savais que c'était du sarin, et, confrontée à une situation critique aux origines inconnues, j'ai dû mobiliser toutes mes réserves de connaissances.

Il n'y avait que nous trois sur le quai : la jeune femme, l'homme et moi, ce qui est incroyable pour un quai de la ligne Marunouchi à cette heure. La jeune femme s'est assise sur un banc, le visage entre ses mains, pressant un mouchoir contre sa bouche comme si elle souffrait. L'homme a d'abord répété : « Quelque chose ne va pas, quelque chose ne va pas », en arpentant le quai ; puis il s'est écrié : « Je n'y vois plus ! Je n'y vois plus ! » J'ai entendu dire que, peu après, il s'est retrouvé complètement paralysé, mais je n'en ai pas la certitude.

« C'est de la folie, ai-je lancé, il faut qu'on aille à l'hôpital ! » J'ai aidé la femme à se relever et, avec l'homme, on s'est dirigés vers le bureau de la station. L'agent a paru perturbé, mais il a essayé d'appeler une ambulance. Le problème, c'est qu'aucun des numéros d'urgence ne répondait. C'était très effrayant. C'est alors que j'ai vraiment eu peur. Tout ce en quoi je croyais jusque-là, ma confiance dans l'organisation de mon pays, s'est effondré.

À cet instant, c'était déjà le chaos absolu, parce que la rame dans laquelle on avait voyagé avait été touchée plus tard que les autres « métros sarins », et que dans les autres stations, c'était la panique. Notre rame de la ligne Marunouchi était allée à Ikebukuro et en était repartie avec le sarin à bord…

Une chose continue à me tracasser : à la station Ikebukuro, quand ils nettoient la rame et ferment les portes, ils inspectent toujours les voitures. Les agents vérifient si quelqu'un a oublié quelque chose. Alors, est-ce qu'ils ont vraiment pu ne pas remarquer ce paquet ? Si seulement ils avaient mieux regardé autour d'eux !

Comme il était impossible de joindre un service d'urgence au téléphone, l'agent du métro a décidé qu'on ferait mieux de partir à pied à l'hôpital : il n'était qu'à deux ou trois minutes de la station. Un jeune agent nous a accompagnés. C'est une bonne chose qu'on ait quitté la rame quand on l'a fait, parce que, si on était restés dedans jusqu'à Hongo-sanchome, on aurait été enfermés avec les poches de sarin, ce qui aurait été désastreux[3].

Je n'ai repris le travail que plusieurs mois après l'attaque. J'avais du mal à respirer. Pour mes cours, je dois beaucoup parler, et ça posait un vrai problème. Bien sûr, j'étais furieuse. Comme je l'ai dit, il était évident qu'Aum était

coupable ; mais, à la vérité, au-delà de la colère, je voudrais surtout ne plus me souvenir de tout ça. Entre le moment où j'ai été hospitalisée et celui où je suis rentrée chez moi, j'ai voulu savoir tout ce qui était arrivé, et dévoré les nouvelles – à présent, je ne le supporte plus. Je change de chaîne pour éviter de revoir la moindre image de l'attaque au gaz. C'est par colère, mais aussi par considération pour ceux qui ont sacrifié leur vie et pour ceux qui souffrent toujours. Aujourd'hui encore, quand un reportage évoque l'attaque au gaz, quelque chose se serre dans ma poitrine. Je vous le jure, je ne veux plus jamais qu'une chose pareille se reproduise.

En entendant les reportages sur Aum, plus j'en apprenais sur leur passé, plus je me rendais compte qu'il était inutile de leur consacrer une minute. J'ai cessé de hurler devant l'écran de télévision. Ces gens ont une éthique à part, ils ne pensent pas comme nous, ils croient profondément que ce qu'ils ont fait était bien. Je ne vois pas comment ils pourraient bénéficier de la moindre tolérance. Ils ne vivent pas dans ce monde, ils sont dans une autre dimension. Quand je l'ai compris, j'ai réussi à contenir ma rage… un peu, même si, bien sûr, je veux qu'ils soient condamnés par le tribunal.

La question qui m'irrite le plus est : « Avez-vous des séquelles ? » Je mène ma vie en m'accrochant à l'idée que je vais bien, sans problème médical grave ; pourtant, comme c'est une première dans l'histoire de la médecine, des incertitudes demeurent. Je ne peux pas supporter qu'on me pose cette question… mais peut-être cette réaction est-elle justement une séquelle.

Au fond de moi doit se tapir le souhait que tout ce qui est arrivé puisse être banni dans une autre dimension, pour être caché quelque part. Si c'était possible de le bannir de la surface de la Terre…

Vous vous seriez présenté six mois après l'attaque, j'aurais probablement refusé d'être interviewée. Maintenant qu'on en parle, je réalise que je n'ai plus refait ce trajet qui m'a conduite au sarin en ce 20 mars. Hongo-sanchome est un de mes lieux préférés, et je n'y suis pas retournée une seule fois. Ce n'est pas que j'ai peur… c'est juste un problème, pour moi.

1. Masato Yokoyama a été condamné à mort en septembre 1999. Il a fait appel, appel rejeté en 2003, condamnation confirmée en 2007. Kiyotaka Tonozaki a été condamné à la prison à perpétuité en 2000. Il a fait appel, appel rejeté en 2002, condamnation confirmée en 2004. *(N.l.d.T.)*

2. Le 27 juin 1994, du gaz sarin a été diffusé dans un quartier de Matsumoto, au centre du Japon, tuant sept personnes et en intoxiquant des centaines. Pendant des mois après l'incident, la police de Matsumoto a considéré une des victimes, Yoshiyuki Kouno, comme le principal suspect. Les médias l'avaient surnommé « L'Homme au gaz toxique », et il recevait des lettres haineuses et des menaces de mort, tandis que son épouse gisait à l'hôpital dans un état végétatif. Finalement, on a déterminé que le coupable était le culte Aum, et les autorités japonaises, les journaux et les chaînes de télévision ont présenté des excuses publiques à M. Kouno. *(N.d.l.T.)*

3. Mme Nakayama a été hospitalisée cinq jours en soins intensifs sous traitement spécial. *(N.d.A.)*

MÉTRO DE TOKYO

Ligne Hibiya
(au départ de Naka-meguro)
Rame B711T

L'ÉQUIPE DE TORU TOYODA et Katsuya Takahashia diffusa du sarin dans une rame de la ligne Hibiya en direction du nord-est, au départ de Naka-meguro pour Tobu-dobutsu-koen (Zoo de Tobu). C'est Toyoda qui déposa les poches, Takahashi étant son chauffeur et complice.

Toyoda naquit en 1968 dans la préfecture d'Hyogo, près de Kobe, au centre ouest du Japon ; il avait 27 ans au moment de l'attaque. Ayant étudié la physique appliquée dans le département des sciences de l'université de Tokyo et obtenu sa licence avec mention, il était un membre de la « super-élite » des scientifiques convertis à Aum. C'est dans un laboratoire très spécialisé qu'il avait fait un master, et il allait entrer en doctorat quand il lâcha tout pour prononcer ses vœux.

Au sein de la hiérarchie du culte, Toyoda appartenait à la brigade de chimie du ministère des Sciences et Technologies.

Sur le banc des accusés, à son procès, il avait les cheveux courts et portait une chemise blanche sous une veste noire. Il posait sur tous un regard sombre, ses pommettes hautes accentuant l'étroitesse de son visage, l'air grave d'un étudiant sérieux. Il y avait chez lui un certain courage, un côté « quête de la vérité ». C'est le genre d'homme qui ne renonce jamais quand il a pris une décision, qui aime mener les choses à leur terme – à moins qu'il ne soit davantage prêt au martyre pour un principe. Il semble ne concentrer sa grande intelligence que sur des objectifs directs et quantifiables.

Comme il a longtemps pratiqué le kickboxing shaolin, il a le dos étonnamment droit et se tient le menton baissé, le visage tourné vers l'avant, les yeux presque clos (par politesse ?), l'air en méditation. Pendant tout le procès, il garda cette attitude sans jamais se relâcher. Une fois seulement, quand il y eut des mouvements inhabituels dans la salle, il rouvrit les yeux, sans hâte ; mais,

même alors, il ne croisa le regard de personne. Il rappelait un ascète se soumettant à la plus stricte des disciplines – à moins qu'il n'ait été tout ce temps en entraînement.

Le contraste n'aurait pu être plus marqué entre Toyoda et Ken'ichi Hirose, trop choyé, prétentieux, assis près de lui. On ne pouvait savoir ce que Toyoda pensait ou éprouvait ; on aurait dit qu'il avait bloqué la moindre émotion par la force de sa volonté.

Le 18 mars, Toyoda reçut de son supérieur au ministère des Sciences et Technologies, Hideo Murai, les ordres concernant l'attaque au gaz. Jusque-là, il avait été impliqué dans le projet de création d'armes automatiques légères du culte, et s'était sali les mains dans diverses activités illégales, mais il n'en fut pas moins choqué quand il apprit qu'ils allaient diffuser du sarin dans le métro. Grâce à ses connaissances en chimie, et comme il avait aussi participé à la fabrication secrète du sarin au *satyam* n° 7, il n'eut aucun mal à imaginer les conséquences tragiques de ce projet. Il s'agissait de rien moins que d'un massacre de masse à l'aveugle, et on lui demandait d'y participer activement.

Naturellement, Toyoda s'angoissa en envisageant toutes les possibilités. Pour une personne ordinaire jouissant de sentiments humains normaux, le simple fait de penser à un acte aussi démentiel doit sembler inconcevable, mais Toyoda ne pouvait critiquer un ordre de son maître. C'était comme s'il était monté dans une voiture fonçant vers le bord d'une falaise. Il lui manqua soudain tant le courage que l'intelligence pour se désister et éviter la catastrophe à venir.

Tout ce qu'il put faire – et c'est ce que son collègue Hirose fit aussi – fut d'adhérer aux enseignements avec plus de zèle encore, d'écarter tout doute, bref, d'éradiquer ses sentiments. Plutôt que d'utiliser sa volonté et son intelligence pour sauter de la voiture lancée à pleine vitesse et d'en affronter les conséquences, il lui fut plus facile d'obéir. Toyoda blinda ses nerfs, et c'est sa résolution plus que sa foi qui le fit aller jusqu'au bout.

Il quitta l'*ajid* d'Aum à Shibuya à 6 h 30 du matin et prit, dans une voiture conduite par Takahashi, la direction du sud-ouest vers la station Naka-meguro sur la ligne Hibiya. En route, il acheta un exemplaire de l'*Hochi Shimbun* et en enveloppa deux poches en plastique pleines de sarin.

On lui avait assigné la rame B711T, partant à 7 h 59 pour Tobu-dobutsu-koen. Il monta dans la première voiture et s'assit près de la porte. Comme toujours à cette heure matinale, le métro transportait une foule de personnes se rendant à leur travail. Pour la plupart de ceux qui voyageaient avec lui, le 20 mars 1995 était probablement un jour ordinaire. Pas pour Toyoda, qui posa son sac à ses pieds, en sortit, l'air de rien, les poches de sarin enveloppées de papier journal et les laissa tomber par terre.

Il ne resta que deux minutes à peine dans cette voiture : quand la rame s'arrêta à la station suivante, Ebisu, il n'hésita pas à percer plusieurs fois les poches de sarin de la pointe de son parapluie, puis il se leva et sortit sur le quai. Il gravit l'escalier à toute vitesse et rejoignit Takahashi, qui l'attendait dans la voiture. Tout s'était déroulé selon le plan.

En retournant à l'*ajid* de Shibuya, Takahashi commença à montrer des symptômes d'intoxication au sarin – seule erreur dans l'opération. Le sarin liquide sur le parapluie et les émanations sur ses vêtements produisaient leur effet. Par chance pour lui, Shibuya n'était pas loin, et il ne souffrit pas d'effets durables.

La pointe du parapluie de Toyada avait traversé les poches de part en part, déversant neuf cents millilitres de sarin liquide sur le sol de la voiture qu'il avait prise. Lorsque la rame atteignit Roppongi, deux arrêts plus tard, les passagers de cette première voiture se sentaient déjà « bizarres », ce qui déclencha une panique juste avant la station suivante, Kamiyacho. Ils s'acharnèrent sur les fenêtres pour les ouvrir, mais ça ne suffit pas à enrayer les effets nocifs. Beaucoup sautèrent sur le quai de la station Kamiyacho, et ils furent emmenés en ambulance à l'hôpital. Par miracle, une seule personne mourut, alors que cinq cent trente-deux furent gravement intoxiquées.

La rame B711T continua jusqu'à Kasumigaseki avec sa première voiture vide, puis tous les passagers de la rame furent évacués, et cette dernière mise hors service[1].

« Et si tu ne voyais jamais
le visage de ton petit-fils ? »

Hiroshige Sugazaki (58)

M. Sugazaki est directeur exécutif de l'entreprise de gestion de l'ensemble immobilier Myojo, une branche de l'assurance vie Meiji. Typique de ceux de Kyushu, cette grande île au sud-ouest de l'île principale du Japon dont tous les fils sont célèbres pour leur ambition et leur droiture – pour ne pas dire leur obstination –, M. Sugazaki nourrit une aversion innée contre tout ce qui est « tordu ». Il a toujours eu un tempérament emporté, qui explique peut-être qu'il ait changé cinq fois d'école.

Fils d'un distillateur de saké, il ne boit pourtant presque jamais. Plutôt petit, mais musclé et mince, arborant une posture d'autorité, on sent dans sa voix la confiance qu'il a en lui-même. Sa capacité de mémorisation est si forte qu'elle en est effrayante. Comme le policier incrédule l'a noté dans son rapport : « On peut soupçonner qu'une personne a un boulon desserré quelque part quand elle se souvient de tout avec des détails aussi précis. »

Chez lui, M. Sugazaki est le maître absolu de sa maisonnée. Père très strict, il a imposé une telle discipline à ses trois filles qu'aucune ne lui a jamais répondu. On n'en fait plus des comme ça.

Je ne voudrais pas donner l'impression d'un homme rigoureusement inflexible. Il a aussi un côté plus détendu. « Jadis, dit-il, j'étais assez draconien, mais je me suis adouci, dans mes relations humaines. Au bureau, j'essaie de ne pas trop m'imposer, plutôt de mettre mon rôle en veilleuse – comme une lanterne en plein soleil. »

Après l'attaque au gaz, on conduisit précipitamment M. Sugazaki à l'hôpital. Son cœur et ses poumons s'étaient arrêtés. Les médecins comme sa famille s'étaient résignés à la possibilité qu'il soit déjà parti, mais au bout de trois jours de coma il est miraculeusement revenu à la vie. Une vraie bataille contre la mort.

*

JE ME RÉVEILLE À 6 H 30, je déjeune frugalement et je quitte la maison vers 7 h 05. Sur la ligne Toyoko, gagner Naka-meguro prend trente minutes. Il n'y a pas trop de monde, mais je ne trouve presque jamais de siège libre. Si un express arrive, je change. Je suis un homme pressé.

Quand je peux m'asseoir, je lis – je n'ai guère lu, depuis l'attaque au gaz… J'aime les livres d'histoire. À l'époque, j'étais dans *La Guerre des jours lointains*, d'Akira Yoshimura. Il y a longtemps, je rêvais de piloter et je m'intéresse toujours aux avions, dont parle ce livre. Comme j'ai tourné ses pages avec fascination pendant tout le trajet sur la ligne Toyoko, je ne me suis rendu compte qu'au dernier moment qu'on avait atteint Naka-meguro.

Les passagers attendent sur trois rangs de profondeur, sur le quai de la ligne Hibiya. Je me place en général au niveau de la troisième voiture, mais j'étais tellement immergé dans ma lecture que je me suis retrouvé plus loin, vers la sixième voiture.

Dès que les portes se sont ouvertes, j'ai pris à droite et trouvé à m'asseoir, mais une femme s'est glissée à côté de moi, quatrième personne sur une banquette conçue pour trois. On était donc un peu trop serrés. J'ai pensé qu'il valait mieux sortir mon livre tout de suite, parce que les gens se font des idées quand on s'agite plus tard contre eux. J'ai donc sorti le livre et repris ma lecture. Il ne me restait que dix ou vingt pages, et je voulais les finir avant d'atteindre ma station. À Hiro-o, j'ai malgré tout levé les yeux et vu cet homme, assis à ma gauche, en manteau de cuir. J'étais toujours dans mon livre mais, vers Hiro-o, ça a commencé à m'énerver. Le cuir a souvent une drôle d'odeur, non ? Une odeur de désinfectant ou de dissolvant. « Ce type pue ! » me suis-je dit, et je l'ai regardé droit dans les yeux. Il m'a retourné mon regard, l'air de dire : « Vous avez un problème ? »

Ça puait vraiment. J'ai continué à le fixer, mais il ne me regardait plus, il regardait au-delà de moi. Je me suis tourné et j'ai vu une poche en plastique de la taille d'un cahier au pied de la deuxième personne à ma droite. Aux nouvelles, ils ont dit que c'était enveloppé dans une feuille de journal, mais je n'ai vu que du plastique dont quelque chose s'écoulait.

« Ah, c'est ça qui donne cette odeur ! » ai-je conclu, mais je suis resté assis. La troisième personne à ma droite était partie. J'ai dû le remarquer vers Hiro-o ou Roppongi.

Bientôt, beaucoup de gens se sont écriés : « Ouvrez les fenêtres ! Ça pue ! » Alors on a ouvert les fenêtres. Je me souviens d'avoir pensé : « Il fait si froid ! Est-ce que vous ne pouvez pas supporter cette odeur ? » Puis une vieille dame

s'est installée près de moi, mais comme c'était trempé sous ses pieds, elle s'est relevée pour s'asseoir en face, en marchant dans la flaque de sarin.

Il ne restait plus personne à l'arrière de la voiture. Tout le monde était parti vers l'avant en disant : « Ça pue ! Ça pue ! » Moi, j'avais des vertiges. J'ai entendu l'annonce : « Prochain arrêt, Roppongi », et j'ai pensé : « Je dois vraiment être anémique, aujourd'hui ! » Les symptômes étaient presque les mêmes : une légère nausée, une vision altérée, des sueurs froides.

Je n'ai donc pas fait le lien avec l'odeur : j'étais convaincu de souffrir d'anémie. J'ai des médecins dans ma famille, et je connais bien l'odeur de l'alcool et du crésol. J'ai pensé que quelqu'un avait fait tomber une poche de désinfectant qui s'était percée. « Pourquoi est-ce que personne ne la ramasse ? » me suis-je demandé. Je commençais à être irrité. Honnêtement, la morale a tant décliné, ces derniers temps ! Si j'avais été en un peu meilleure forme, j'aurais pris la poche et l'aurais jetée sur le quai.

Après Roppongi, quand le train a ralenti, j'ai compris que j'avais un vrai problème : les symptômes de ce que je croyais être de l'anémie étaient si violents que j'ai décidé de descendre à Kamiyacho et de me reposer un moment, en laissant passer deux ou trois rames ; mais quand j'ai voulu me lever, je n'ai pas pu. Mes jambes ne me portaient plus. Je me suis accroché à la poignée au-dessus de moi, et je me suis balancé pour avancer de poignée en poignée jusqu'à saisir la barre verticale près de la porte. J'ai fini par descendre de la voiture. Je me rappelle avoir songé : « Si je n'atteins pas ce mur pour m'y appuyer, je vais tomber et me cogner la tête. » Et puis je me suis évanoui.

En fait, je n'avais pas quitté la voiture : j'avais saisi la barre mais j'avais glissé par terre, et ce que je prenais pour un mur était le plancher de la voiture, bien frais sous ma main droite. On a publié une photo de moi dans les journaux ; c'est ainsi que j'ai compris ce qui était arrivé.

On a aussi fait une vidéo. On m'a vu à la télévision, gisant comme ça sur le plancher de la voiture. Je suis resté là une demi-heure au moins. Bien étalé *[rire]*. Puis les agents de la station m'ont emporté. On le voit aussi sur la vidéo.

On m'a transporté à l'hôpital Omori de l'université Toho, mais je ne sais pas quand. Dans l'après-midi du 20 mars, peut-être, quand j'ai repris un instant conscience avant de sombrer à nouveau.

Lorsque je suis vraiment revenu à moi, on m'a dit que j'allais assez bien pour gagner l'aile de médecine générale de l'hôpital. C'était le 23 mars, même si j'étais persuadé que c'était le lendemain de l'attaque au gaz *[le 21 mars]*. Je n'étais conscient de rien ; n'avoir conscience de rien, c'est le paradis. Le véritable néant.

Je n'ai fait aucune expérience de mort imminente ni rien de tout ça. Cependant, je vous jure que j'ai entendu un lointain rugissement de voix porté par le vent –, comme des enfants qui crient pendant un match –, mais atténué, indistinct, interrompu de temps à autre par une bourrasque…

En fait, à cette époque, une de mes filles était enceinte – de quatre mois, c'est ça ? Et ça m'angoissait. J'allais être grand-père pour la première fois. Apparemment, ma belle-sœur est venue me rendre visite et m'a reproché : « Et si tu ne voyais jamais le visage de ton petit-fils ? » Jusque-là, je n'avais réagi à rien de ce que quiconque avait dit, mais ça je l'ai entendu, et j'ai soudain repris conscience. Ma fille était près de moi. « Papa, accroche-toi ! Ne meurs pas ! » J'avais tout entendu comme de vagues murmures, mais : « Et si tu ne voyais jamais le visage de ton petit-fils ? » sont les seuls mots qui m'ont atteint. Mon petit-fils est né en septembre et, grâce à lui, je suis revenu à la vie.

Je suis resté inconscient trois jours et, même après, ma mémoire n'était pas bien rebranchée : une chose qu'on m'avait dite une demi-heure plus tôt s'effaçait de ma tête… Il semble que ce soit caractéristique d'une intoxication au sarin. Le président de mon entreprise m'a rendu visite, mais je ne me souviens ni de l'avoir vu là ni de ce dont nous avons parlé. J'espère que je ne l'ai pas insulté ! On m'a dit qu'il est venu dix fois et je ne m'en souviens pas du tout.

Ce n'est que vers le huitième jour que j'ai retrouvé la mémoire, peu à peu. Ça a pris longtemps aussi pour que je puisse manger de vrais aliments. À part ça, je n'avais pas de symptômes physiques : pas de douleur oculaire, pas de maux de tête, pas de démangeaisons. Et je n'ai pas remarqué que ma vision était altérée…

Je ne devrais sans doute pas le dire, mais toutes les infirmières étaient ravissantes ! Je l'ai même confié à ma femme : « L'infirmière Unetelle est si belle ! On dit que les belles femmes sont froides, mais elle est si gentille ! » Pendant un temps, après avoir repris conscience, j'ai été convaincu que le monde entier, sauf moi, était devenu beau *[rire]*.

Les nuits à l'hôpital étaient pourtant effrayantes. Allongé dans mon lit, si j'effleurais ses barreaux, j'avais l'impression qu'une main humide et glacée était sur le point de m'entraîner dans l'obscurité. Pendant la journée, il y avait toujours quelqu'un, alors ça allait ; mais la nuit, quand je tentais de dormir, ma main ou mon pied touchait le cadre du lit, et cette main glacée m'attirait vers le fond. Plus j'étais conscient, mieux mes souvenirs me revenaient, et ils accentuaient mes peurs. Je n'ai pas compris qu'il s'agissait d'hallucinations. J'étais certain qu'un mort, dans ce service, me murmurait : « Viens avec moi ! C'est par là, par là… » C'était effrayant, mais impossible d'en parler à quiconque : d'ordinaire, je suis le patron chez moi, alors je ne pouvais pas avouer ma peur *[rire]*.

Je savais que je devais sortir de cet hôpital dès que possible. Si je ne parvenais pas à finir mon repas, je demandais à ma femme d'emporter les restes et de les jeter, pour faire croire que j'étais guéri. C'est comme ça que j'ai réussi à imposer aux médecins de me libérer au bout de onze jours. J'aurais dû rester au moins quinze jours.

Malheureusement, de retour à la maison, ç'a été pareil : dès que je posais le pied sur un tatami, que je touchais quelque chose de froid, ces peurs resurgissaient. Même quand je prenais un bain… Je ne pouvais le faire seul, j'avais trop peur. Ma femme a dû me frotter le dos. « Reste avec moi jusqu'à ce que je sorte ! lui disais-je. Je ne veux pas être le dernier à partir. » *[Rire.]*

Certaines victimes ont peur de prendre le métro, encore maintenant. J'en avais peur aussi, au début. L'entreprise a cru que j'aurais du mal à remonter dans le métro et on m'a suggéré de voyager en train, à la place. On m'a même offert de me payer un abonnement, mais j'ai refusé. Je ne voulais pas être chouchouté, et je ne voulais pas fuir non plus. Je suis retourné au travail le 10 mai, et dès ce tout premier jour j'ai emprunté cette rame de 7 h 15 sur la ligne Hibiya qui avait été visée lors de l'attaque au gaz. J'ai mis un point d'honneur à m'asseoir dans la même voiture, sur le même siège. Quand on a dépassé Kamiyacho, j'ai regardé par-dessus mon épaule et je me suis dit : « C'est là que c'est arrivé. » À cet instant, j'ai eu une petite faiblesse, mais comme je l'ai dépassée, ça m'a remonté le moral. Ça a effacé toute angoisse de l'ardoise.

Ceux qui sont morts d'avoir inhalé le sarin ne savaient sûrement pas qu'ils allaient mourir : les dernières minutes, ils étaient inconscients. Ils n'ont pas eu le temps de voir leur épouse, leurs enfants. Personne n'aurait pu prévoir qu'une telle chose allait se produire… Il doit y avoir une meilleure façon d'exprimer ça : pourquoi donc ces gens ont-ils été sacrifiés ?

Je veux que tous ceux qui ont pu faire une horreur pareille reçoivent la punition maximale. Je le dis pour ceux qui sont morts. Je peux le dire parce que je suis revenu à la vie – mais qu'est-ce qu'ils pouvaient bien gagner en tuant ? Ce n'était pas ceci ; ce n'était pas cela ; je n'en sais rien du tout. « Ce sont mes disciples qui ont fait ça » – foutaises ! Tuer des gens comme s'ils étaient des fourmis pour des raisons purement égoïstes, ou bien juste par caprice, c'est impardonnable. Je prie pour que ceux qui ont été sacrifiés reposent en paix.

« J'avais entendu parler du gaz sarin »

Kozo Ishino (39)

M. Ishino est diplômé de l'académie des Forces d'autodéfense du Japon (JSDF) et il a intégré les Forces d'autodéfense aériennes. Il est actuellement « commandeur » de deuxième classe, soit lieutenant-colonel.

À l'origine, il n'avait pas vraiment envie d'entrer dans les JSDF, nom donné à l'armée japonaise et qui équivaut à un corps de réservistes. Il était essentiellement un « apolitique », et il aurait pu choisir une bonne université et trouver un emploi décent – même sans gloire – dans n'importe quelle entreprise. Quand son frère aîné rejoignit les JSDF, M. Ishino assista à la cérémonie d'intégration et jugea les locaux « pas mal du tout ». Il ne rêvait pourtant toujours pas d'y aller. Il passa l'examen d'entrée comme « une sorte d'exercice. »

Il se souvient d'avoir pensé après coup : « Est-ce que ce ne serait pas formidable de faire quelque chose de différent de ma vie, au lieu d'occuper un emploi de bureau, comme tout le monde ? » Il décida de se lancer, bien qu'il n'ait aucun réel désir de participer à la défense du pays. Selon M. Ishino (en confidence) : « Ils ne sont pas bien nombreux, à l'Académie, à nourrir cet esprit belliqueux. »

Il est si effacé que jamais vous ne penseriez que c'est un militaire. Il va au travail en civil. Affable, il parle bien, comme un jeune technocrate très compétent. Exception faite des raisons qui lui ont fait choisir sa profession, il est la sincérité et la droiture mêmes dans sa vision du monde et dans ses valeurs. Jamais il n'exprime d'opinion partisane. Si les hommes comme lui avaient des problèmes, nous en aurions tous !

Je le remercie chaleureusement de m'avoir accordé cet entretien avec tant de gentillesse, malgré une charge de travail inimaginable et un manque de sommeil chronique.

*

J'AI TOUJOURS BEAUCOUP AIMÉ LES AVIONS, même si je n'ai jamais collectionné les modèles réduits ni rien fait comme les vrais passionnés. C'était juste que… l'être humain est si petit ! J'aspirais à voir les choses de haut. En entrant aux JSDF, je voulais être pilote, mais on ne le peut pas avec moins de 20/20 de vision, c'est la règle, et, je ne sais pas pourquoi, pendant mes quatre années d'études à l'Académie, mes yeux se sont détériorés. Ce n'était pourtant pas parce que je travaillais trop ! Je pensais passer entre les mailles du filet, mais… bon… je me suis fait avoir pendant l'examen en vol. Ça ne me laissait que les postes au sol, ce qui ne m'enthousiasmait guère.

Depuis, je fais carrière au commandement d'Interception des attaques. Vingt-huit sites de radars surveillent l'espace aérien japonais. Si un appareil étranger non identifié approche, on alerte nos chasseurs et on les guide vers la cible. On scrute les radars et on envoie nos pilotes, c'est notre boulot.

Apprendre que je ne pourrais pas être pilote, ça a franchement été un choc ; mais, après y avoir réfléchi, je me suis rendu compte que j'avais encore ma place ici. J'ai été déployé sur un site de radars à Wajima, sur la péninsule Noto, dans la préfecture d'Ishikawa. Un peu loin de tout. Ça va en été, quand les touristes viennent, des jeunes filles aussi ; mais, en hiver, il n'y a absolument rien à faire. Comme j'étais célibataire, la solitude a entraîné beaucoup de stress et j'ai dû lutter pour m'adapter à l'environnement, même si Wajima est un bel endroit. En fin de compte, c'est un peu mon second chez-moi.

Au bout de six ans de formation là-bas, on m'a envoyé à Tokyo. Un sacré transfert, hein ? *[rire]* Depuis, je travaille au service des recrutements, au quartier général des JSDF de Roppongi.

Je me suis marié il y a dix ans, peu avant de quitter Wajima. Un ami d'ami nous a présentés. Nous avons deux enfants, un garçon de 8 ans et une fille de 5 ans. Nous avons acheté une maison à Saitama il y a six ans – c'était en pleine bulle immobilière !

J'emprunte la ligne Yurakucho à la station ———. S'il ne pleut pas, je descends à Sakuradamon et je marche jusqu'à Kasumigaseki. Ensuite, c'est la ligne Hibiya pour Roppongi. Ça me prend environ une heure et quinze minutes.

Aux JSDF, on n'a pas vraiment d'horaires. Chaque unité doit être opérationnelle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y a des postes de nuit pour faire face à n'importe quel incident. En principe, on travaille en deux équipes qui prennent leur poste à 8 heures et 21 h 15. Les réunions commencent à 9 heures.

Je rentre tard chez moi, en général vers minuit. Les enfants dorment déjà, bien sûr, mais il y a tant à faire : développer nos capacités de défense, améliorer

la coopération entre les États-Unis et le Japon, contribuer aux opérations de maintien de la paix des Nations unies – il faut qu'on s'occupe aussi bien du plus petit projet que de la stratégie globale. Parfois, il s'agit juste de réparer le photocopieur !

Le 20 mars tombe à la fin de l'année fiscale, et la charge de travail est plus légère. Plusieurs hommes de ma section ont demandé leur journée entre les deux jours fériés *[l'année de l'attaque au gaz]*. Je voulais moi aussi jouir de ce week-end prolongé, pour dormir un peu sans doute, mais on ne peut pas tous s'absenter en même temps. Je suis donc allé au bureau.

Le métro était moins surpeuplé que d'ordinaire. Je me rappelle avoir été assis jusqu'à Sakuradamon. Et comme il n'y avait pas de réunion ce jour-là, j'ai pris mon temps. J'ai atteint Sakuradamon vers 8 h 20, puis j'ai rallié Kasumigaseki à pied et je suis descendu sur le quai.

Au contrôle des billets, une annonce était placardée disant quelque chose comme : « En raison d'une bombe, toutes les rames ont été arrêtées. » Je suis quand même passé ; beaucoup de gens attendaient sur le quai. « Si ces gens attendent, ai-je pensé, c'est forcément qu'un métro va arriver. » J'ai donc rejoint les autres, mais aucun métro ne s'annonçait. J'ai renoncé et je me suis rabattu sur la ligne Chiyoda. Je pouvais tout aussi bien descendre à la station Nogizaka, qui n'était pas plus loin de mon bureau que Roppongi.

Le quai était bondé au point qu'on ne pouvait bouger. Comme la rame de l'autre côté du quai était immobilisée là, les portes grandes ouvertes, j'ai décidé de traverser une voiture après l'autre pour progresser le long du quai. C'était une rame de la ligne Hibiya en provenance de Naka-meguro et à destination de Kita-senju. J'ai traversé au moins quatre ou cinq voitures sans voir personne à bord. Quelques usagers faisaient pareil que moi. Ça ne semblait pas bizarre, comme tactique. Il n'y avait rien de suspect, sur le quai. On pensait se trouver dans une rame tout à fait ordinaire arrêtée pour un problème électrique, ou un autre incident mécanique[2].

La ligne Chiyoda n'était pas fermée. Il y avait des retards ; néanmoins, après une courte attente, j'ai pu m'engouffrer dans une rame. Juste avant Nogizaka, j'ai commencé à me sentir faible, léthargique. Quand je suis descendu, j'avais des palpitations. J'ai eu du mal à monter l'escalier, mais mon travail est si épuisant qu'il m'arrive de ne pas assez dormir et de ne pas prendre assez soin de ma santé. J'ai cru à de la fatigue due au manque de sommeil. Et comme tout était sombre, j'ai pensé qu'ils testaient les lumières dans la station. Ce n'est qu'en pénétrant dans l'immeuble des JSDF, et en ne parvenant plus à tourner la tête, que je me suis dit : « Quelque chose ne va pas. »

Au bureau, on n'a pas tardé à recevoir un rapport et on a vu à la télévision le chaos à Kasumigaseki. Les métros avaient été arrêtés et c'était la panique.

« Est-ce que vous ne devriez pas téléphoner à votre femme pour lui dire que vous êtes bien arrivé ? » m'a suggéré mon supérieur.

C'est ce que j'ai fait. Je ne savais rien encore du sarin. J'ai cru à un accident ordinaire. Je me suis mis au travail, mais même taper sur le clavier m'était difficile, avec l'écran de l'ordinateur aussi obscur. Peu après, on a annoncé qu'il s'agissait de sarin. J'ai immédiatement fait le rapprochement avec mon état : « Du sarin ? J'ai dû en inhaler. »

Je ne veux pas dire que tous les officiers des JSDF sont informés sur le sarin, mais quand j'étais en poste au ministère des Affaires étrangères, on a mené des négociations sur l'interdiction des armes chimiques ; en conséquence, je n'étais pas tout à fait ignorant, concernant le sarin. Bien sûr, j'étais aussi au courant de l'incident de Matsumoto, même si je ne m'y étais pas spécialement intéressé. Pour être honnête, je ne croyais pas qu'il s'agissait vraiment de sarin, je pensais à une autre toxine. Je n'arrivais pas à imaginer quelqu'un capable de produire cette arme chimique au Japon, parce que ce n'est pas facile à fabriquer.

Je me suis souvenu que le sarin entraînait une contraction des pupilles. Je me suis rendu aux toilettes pour me laver les yeux et j'ai regardé dans le miroir : mes pupilles n'étaient plus que de minuscules points. Je suis allé voir le médecin, et j'ai découvert que plusieurs collègues étaient là avec le même genre de symptômes. Il y avait un bon nombre de victimes du sarin dans le seul quartier général des JSDF. Peut-être davantage qu'ailleurs, en proportion : on commence le travail un peu plus tôt que dans les bureaux, et beaucoup de gens empruntent les lignes Hibiya et Chiyoda. À ce que je sais, pourtant, personne ici ne souffre de séquelles[3].

En Europe, le terrorisme est plus fréquent, même s'il n'est pas banal, mais le Japon n'avait jusque-là presque rien connu de tel. J'ai étudié en France, à une époque où des bombes explosaient, et, pendant tout mon séjour, je me souviens d'avoir pensé : « Je suis vraiment heureux que le Japon soit un lieu aussi sûr. » Tout le monde le disait : « On envie la sécurité qui prévaut au Japon. » Je rentre chez moi et ça se produit ! Non seulement un acte de terrorisme aveugle, mais à l'aide d'une arme chimique comme le sarin. Un double choc !

« Pourquoi ? » C'est tout ce que j'avais en tête. Concernant l'IRA, par exemple, je peux au moins comprendre quels étaient les problèmes des Irlandais du Nord et voir ce qu'ils espéraient obtenir, mais cette attaque au gaz… mon esprit ne parvenait pas à en analyser les raisons. J'ai eu de la chance de m'en sortir avec des symptômes mineurs et aucune séquelle, mais cela ne me console

pas quand je songe que certains y ont laissé leur vie ou en souffrent encore. Les morts sont morts, bien sûr, mais il y a des façons de mourir qui ont plus de sens.

J'espère qu'on examinera l'attaque au gaz sous tous les angles imaginables. Personnellement, je considère que ceux qui ont fait ça sont impardonnables, mais le Japon est un État de droit. Alors, je crois que nous devons avoir un procès de grande ampleur pour satisfaite tout le monde, et utiliser cet attentat comme un cas d'école pour déterminer où se situent les responsabilités lors d'incidents de ce type. Il nous faut réfléchir sérieusement aux leçons à tirer de ces crimes et à la manière de déterminer quelles punitions infliger. Certes, ces actes sont inhabituels, parce qu'ils comportent cet élément de lavage de cerveau sans précédent, mais on doit néanmoins tenter d'établir des normes générales. De plus, afin d'éviter que se reproduise un évènement aussi terrible, il faut un débat public sur la manière dont nous, en tant que nation, gérons ces crises.

Après pareille expérience, nous devons nous efforcer de nous assurer qu'une nation aussi prospère et pacifique que la nôtre, construite sur le labeur des anciennes générations, est préservée et que son héritage est transmis aux générations à venir. Désormais, le plus important pour le Japon est de rechercher une nouvelle plénitude spirituelle. Je ne vois aucun avenir pour ce pays si nous persistons à rechercher aveuglément des satisfactions matérielles.

Depuis l'attaque au gaz, je me suis dit autre chose encore : « Je viens d'avoir 40 ans et, jusqu'à présent, j'ai mené une existence insouciante. Il serait temps que je prenne le contrôle de ma vie et que j'y réfléchisse en profondeur. » C'est la première fois que j'ai de telles craintes. Toutes ces années, je me suis concentré sur ma carrière et je n'ai jamais connu de véritable peur.

« Je ne cessais de crier :
“S’il vous plaît, s’il vous plaît,
s’il vous plaît !” en japonais »

Michael Kennedy (63)

M. Kennedy est un jockey irlandais. Après avoir gagné de nombreuses grandes courses, il est à la retraite, et c’est pour former de jeunes jockeys professionnels qu’il fut invité par l’Association des courses du Japon (JRA) à l’école d’équitation de Chiba, à l’est de Tokyo.

Né en Irlande, il a gardé sa maison familiale en banlieue de Dublin. Il est en bonne santé, actif et sociable. Il adore rencontrer des gens, et il s’est tant plu au Japon qu’il y vivait depuis quatre ans en ce mois de mars. Seules lui manquaient les « conversations » qu’il tenait avec ses compatriotes. Loin des villes, ceux qui connaissent l’anglais au Japon sont rares, et il souffrait de solitude.

M. Kennedy aimait transmettre son expérience aux jeunes jockeys prometteurs de l’école d’équitation, comme le montre son sourire dès qu’on évoque ses élèves.

Il ne fait aucun doute que l’attaque au gaz fut un énorme choc pour lui, et je ne suis pas certain qu’il s’en soit vraiment remis. Si une attaque de cette nature ne fait pas de distinction entre un Japonais et un étranger, j’ai de la compassion pour M. Kennedy, piégé par cet évènement incompréhensible dans un pays dont il ne parle pas la langue.

Plusieurs semaines après cette interview, son contrat avec l’école d’équitation terminé, il est retourné en Irlande.

*

JE SUIS AU JAPON DEPUIS QUATRE ANS. Ce n’est pas rien et ma famille me manque, mais, chaque année, je rentre à Dublin deux fois et ma femme vient une fois ; ça fait trois lunes de miel par an *[rire]*.

J'ai fait une carrière de jockey. Apprenti dès 14 ans, je suis passé professionnel à 20. J'ai eu de la chance. J'ai été blessé – côtes cassées sept ou huit fois, fracture du sternum, épaule démise –, mais je n'ai jamais rien eu de grave, Dieu merci !

J'ai pris ma retraite en 1979, à 47 ans, et je suis devenu directeur d'un centre d'entraînement dans le comté de Kildare. On a entraîné mille cinq cents chevaux. J'étais responsable des lieux : le domaine, le centre de formation, les entraînements. Pendant mon temps libre, j'allais deux fois par semaine dans une école de formation, RACE – Racing Apprentice Center of Education – où on analysait des vidéos de courses avec les gamins. Et, durant la journée, je les voyais sur les pistes d'entraînement et j'arrivais à les observer puis à leur parler de leur façon de monter leurs chevaux.

Il se trouve que la JRA – l'association japonaise – est affiliée à RACE, ce qui m'a donné l'occasion de rencontrer des Japonais et de leur transmettre mon expérience des courses. Je ne savais rien des courses au Japon, mais la JRA recherchait un enseignant.

C'est ainsi qu'en mars 1992 je suis venu jeter un coup d'œil à leur école et je me suis rendu sur les champs de courses de Miho et Mito. Je suis allé à Utsunomiya et Tokyo. J'ai été très impressionné par les installations, des endroits superbes. Les gens étaient gentils avec moi. De retour en Irlande, j'ai annoncé que je quittais mon emploi, et partais travailler pour la JRA. Ils ont été surpris *[rire]*.

J'habite dans l'internat de l'école. Très agréable. Je me suis habitué à vivre seul. Je suis devenu un vrai célibataire. Depuis quatre ans que je suis ici, j'ai vu des changements. Le niveau d'équitation est bien meilleur. C'était un peu vieillot, quand je suis arrivé. Les jeunes cavaliers ont plus d'imagination, plus de flair, désormais, mais je pense qu'ils peuvent encore améliorer leur technique en communiquant mieux avec les chevaux. C'est peut-être dans la culture, ici, de considérer les chevaux comme des inférieurs ?

J'étais à Tokyo le 20 mars. J'y étais venu pour la Saint-Patrick. Le Bal Émeraude qui célèbre cette fête était le vendredi 17, et je suis resté chez des amis à Omote-sando. C'est une sorte de rituel, chaque année. Vous seriez surpris du nombre d'Irlandais présents à Tokyo !

Le samedi, j'ai passé la nuit chez un ami à Setagaya. Le dimanche, je me suis rendu dans une petite église franciscaine le matin, puis à la parade pour la Saint-Patrick. C'est là que j'ai rencontré l'ambassadeur d'Irlande, James Sharkey, qui m'a invité à dîner près de chez lui, à Roppongi. J'étais ravi. On s'est retrouvés au Hard Rock Café – un repas très informel. On a bu ensemble – je ne peux pas boire beaucoup : deux verres de bière, c'est ma limite – après

quoi l'ambassadeur m'a suggéré : « Si vous ne devez pas rentrer à l'école ce soir, pourquoi ne passeriez-vous pas la nuit chez moi ? » C'est comme ça que j'ai dormi à Roppongi.

Je me suis levé à 6 h 30 le lundi matin et j'ai croisé ses filles dans la maison : « Dites à l'ambassadeur que je suis parti ! », mais elles ont insisté pour que je prenne le petit déjeuner. J'ai ensuite gagné la station Roppongi sans me presser. Mon trajet me faisait emprunter la ligne Hibiya jusqu'à Kayabacho, puis celle de Tozai jusqu'à Nishi-funabashi.

À Roppongi, le premier métro était archiplein, aussi j'ai attendu le suivant. Il devait être 7 h 30. Une autre rame est arrivée, et j'ai vu que la moitié de la première voiture était vide – incroyable ! Tout en m'en réjouissant, je suis entré par la porte arrière, et j'ai tout de suite repéré une grande flaque d'une substance huileuse avec une boule de papier journal dedans – comme si quelqu'un avait essayé d'éponger avec. En fait, je pense que ça fuyait encore de la poche enveloppée dans ce papier journal.

J'ai contourné la flaque et je me suis assis en m'interrogeant sur ce que ça pouvait bien être. J'ai ensuite remarqué que personne ne s'en approchait. Il n'y avait qu'un homme près de moi, tous les autres étaient rassemblés à l'avant de la voiture. J'ai trouvé ça curieux, mais j'ai décidé de les rejoindre.

Une jeune fille était penchée en avant. On aurait dit qu'elle avait pleuré. Un homme a ouvert une fenêtre, – juste un peu, parce que le métro avait démarré. J'ai demandé : « Plus, plus ! » Ce gaz est lourd, et il reste en bas, alors ça ne sentait pas trop mauvais, à ma hauteur, mais il est vrai que mon olfaction n'est pas très bonne. Toutefois, ça me piquait les yeux et je commençais à me sentir un peu gourd.

C'est à ce moment que la fille est tombée. Elle était très jeune, à peine plus de 20 ans, et elle avait l'air en piteux état. Je ne sais pas si elle est morte ou non.

Arrivés à Kamiyacho, on s'est déversés sur le quai, où on s'est effondrés. Tout le monde paniquait sans prendre d'initiative, et on nous a laissés assis là, même si des gens ont alerté le contrôleur, qui est parti passer un appel. Les émanations envahissaient la station, mais on restait tous là.

Mes yeux pleuraient. Je ne savais pas ce qui nous arrivait. Des passagers étaient allongés sur le quai. Moi j'étais assis, les yeux dégoulinants, une main serrant la bandoulière de mon sac, l'autre tenant celle de la jeune fille inconsciente. Mais il fallait absolument qu'elle sorte. Nous sommes donc partis tous deux en titubant dans un sens, puis dans l'autre, avant de parvenir enfin en haut de l'escalier. Au contrôle des billets, on nous a dit de ne plus bouger. « Attendez, attendez, attendez ! » ordonnaient les agents, tandis que je ne cessais

de crier : « S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît ! » en japonais. La jeune fille s'appuyait contre moi et des passagers nous bousculaient.

On était immobilisés en haut des marches quand soudain un homme avec un attaché-case est descendu de la rue. Il a ouvert la grille, a pris la jeune fille dans ses bras et l'a emportée dehors. Ensuite, quelqu'un m'a aidé à gagner la sortie.

Là, on nous a demandé de nous asseoir sur le trottoir. Je me suis dit : « De l'air frais, on va se remettre », mais j'ai eu des nausées. Pour ne pas me vomir dessus, je me suis penché et l'ai fait sur la chaussée. Je crois que j'ai eu de la chance de vomir, car ça a attiré l'attention, quand les ambulances sont arrivées, dix minutes plus tard. À ce stade, je paniquais complètement. « Pourquoi personne ne vient nous aider ? »

J'ai compris qu'il s'agissait d'un gaz, c'était évident. Et il m'avait salement affecté : je me sentais tellement malade ! Je savais que c'était grave parce que ça empirait peu à peu. Mais les autres, assis par terre avec pour certains leur mouchoir sur la bouche, ignoraient visiblement à quoi c'était dû.

Quand on était descendus du métro, ma première pensée avait été de m'asseoir sur le quai et d'attendre la rame suivante. Je croyais vraiment que j'irais mieux bientôt, mais non ; c'était un truc mortel. Pourtant, la rame a continué sa route… Sans doute était-ce inévitable, mais ce truc était resté à bord !

On était trente ou quarante assis ou couchés dans cette rue. Je m'interroge souvent sur cette fille qui était inconsciente. C'était elle la plus gravement touchée, peut-être parce qu'elle était très menue – et qui sait à combien de stations avant moi elle était montée ? J'ai entendu dire qu'une jeune fille de 21 ans était morte, et je me demande encore si c'est elle. Elle ressemblait à une secrétaire – aimable, correcte, respectable. Il y avait un autre étranger mal en point lui aussi, un grand homme assez fort. Je n'ai pas appris non plus ce qu'il est devenu.

J'ai été un des premiers à partir en ambulance. Je ne me souviens plus du nom de l'hôpital, mais ce n'était pas loin de Kamiyacho. On m'a mis sous oxygène et sous perfusion. J'ai eu plein d'aiguilles fichées dans ma chair, pendant les quatre jours où on m'a gardé. Les gens de la JRA ne m'ont pas quitté – Kamiyacho est le quartier général de la JRA.

Au bout de quelques heures d'hospitalisation, j'ai su que je me remettrais. La constatation qu'on allait de plus en plus mal, quand on était dehors en plein air, ça, c'était très effrayant. Mais, une fois en sécurité à l'hôpital, j'ai changé d'état d'esprit, et compris que j'étais hors de danger. Mes yeux étaient encore douloureux, ma tête également, et j'avais des nausées, mais ça s'est estompé peu

à peu. Le problème, c'étaient mes reins : ils ont dû les nettoyer pour débarrasser mon organisme du produit chimique.

À ma sortie de l'hôpital, je suis retourné chez l'ambassadeur durant deux ou trois jours.

Et, pendant trois semaines, j'ai très, très peu dormi. J'avais peur de m'assoupir. J'imaginais quelqu'un en train de me frapper avec un maillet. Toujours le même rêve. Mais, le temps passant, les coups ont été moins violents, et le maillet est devenu un oreiller. Le sarin produit cet effet : quand vous vous endormez, vous vous réveillez brusquement. J'avais peur du noir, aussi ; il fallait que je laisse la lumière allumée. Certaines nuits, je n'ai pas fermé l'œil.

Continuellement dans une sorte de transe, j'ai repris mon travail pour tenter de me remettre sur les rails. Mais voilà : au bureau, je n'étais plus moi-même, et mes yeux restaient si douloureux que je devais m'instiller des gouttes… Ça m'a donc pris un bon moment, cependant mon état s'est amélioré au fil du temps. Je suis retourné deux fois à l'hôpital, et on m'a finalement déclaré en bonne santé.

Lorsque j'étais hospitalisé, la télévision a diffusé un reportage qui me montrait en train de tomber. Comme j'ai eu peur que ma femme voie ça et s'inquiète, j'ai téléphoné en Irlande pour la rassurer. Ma fille dormait à la maison, cette nuit-là. Ma femme lui a dit ensuite : « C'était ton père. Il était dans le métro au moment d'un accident. » Ma fille a couru dans le séjour et m'a bel et bien vu à la télévision. Heureusement que j'avais appelé avant qu'ils diffusent ces images !

Les gens ont été très gentils : j'ai reçu des lettres de personnes qui savaient à peine écrire une phrase en anglais, mais j'ai compris ce qu'ils exprimaient et c'était adorable de leur part.

Bien sûr, Tokyo a la réputation d'une ville sûre, et l'attaque au gaz n'a pas changé mon opinion sur le Japon : aucun autre pays au monde n'offre la même sécurité. Merveilleux ! Si le monde entier était comme le Japon, il y aurait bien peu de problèmes…

De plus, je ne m'effraie pas facilement. Je n'ai pas peur de grand-chose. Les gens comme moi vieillissent sans se sentir jamais vieux – c'est souvent un danger, d'ailleurs : vous vous croyez encore capable de faire n'importe quoi *[rire]*. Mais, là, ç'a été une expérience vraiment effrayante ; et, de ce fait, ce qui a changé, pour moi, c'est que j'ai longuement réfléchi à ma façon d'être. Je me suis dit : « Michael, qu'est-ce qui t'inquiète, au fond ? » Parce que tout le monde s'inquiète pour des bricoles, dans la vie, et puis quelque chose comme ça se produit…

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas beaucoup pensé que j'aurais pu mourir. Quand on a chevauché toute sa vie, on a flirté chaque jour avec la mort.

« Ce genre de peur, on ne l'oublie jamais »

Yoko Iizuka (24)

Née à Tokyo, Mlle Iizuka travaille dans une grande banque. Très sportive, on la trouve sociable, même si elle se pense « réservée ». Elle semble bien trop polie pour prendre l'initiative d'une relation. Néanmoins, en lisant son récit, vous verrez qu'elle n'est franchement pas « réservée ». Lors de l'attaque au gaz, elle fit preuve d'une grande force morale, de courage et de détermination, tout en gardant son côté vulnérable et sensible.

Je sais que cela a dû être difficile pour elle de revenir sur cette journée avec un étranger. Il ne fait aucun doute que je l'ai ramenée à des épisodes qu'elle préférerait oublier. Je nourris l'espoir que cette interview l'a aidée à « tirer un trait sur tout ça », comme elle l'a exprimé, et qu'elle pourra désormais progresser de manière plus positive.

*

JE SOUFFRAIS D'UNE GRIPPE, LE 20 MARS. J'avais eu de la fièvre pendant plusieurs jours, autour de 39°, sans que ça baisse. Alors j'avais pris une journée, je crois, puis j'ai fait un gros effort pour retourner au travail. Quand je m'absente, ça surcharge tous mes collègues.

Ce jour-là, je n'avais qu'un peu plus de 37°, ce qui est presque normal, mais je toussais comme une folle et j'avais mal à toutes les articulations à cause de cette fièvre persistante. Je prenais plein de médicaments, ce qui m'a empêchée de remarquer les symptômes quand j'ai été atteinte par le sarin…

Mon appétit était intact, pourtant. Je déjeune toujours copieusement, sinon je reste assommée et ma tête ne se met pas en marche. Je me réveille vers 5 heures et, comme je ne quitte la maison qu'à 8 heures, ça me laisse plein de temps pour faire toutes sortes de choses, par exemple lire ou regarder une vidéo – tout ce que je ne peux pas faire le soir en rentrant, parce que je suis épuisée.

Ayant encore un peu de fièvre, le 20 mars, et étant convaincue que dormir me ferait le plus grand bien, je ne me suis levée qu'à 6 h 30, bien plus tard que d'habitude. C'était une journée importante pour moi, car j'allais assumer de nouvelles responsabilités au travail, et ça me rendait assez nerveuse.

Je prends la ligne Hibiya à la station ———, puis je change à Kasumigaseki pour la ligne Marunouchi. La première voiture est pratique pour la correspondance, mais elle est toujours très chargée, si bien que je n'arrive à monter que par la porte arrière. Ce jour-là, la rame est arrivée à l'instant où je posais le pied sur le quai et je me suis précipitée vers la porte du milieu de la première voiture. Une fois à l'intérieur, j'ai progressé un peu vers la troisième porte.

Je ne me tiens pas aux poignées en hauteur, car elles sont sales. Je ne me tiens à rien. Quand j'étais petite, mes parents me recommandaient : « Ne touche pas les poignées dans le métro, parce qu'elles sont dégoûtantes ! » J'ai un bon sens de l'équilibre. Je joue au tennis, aussi mes jambes sont assez musclées pour que je n'aie pas besoin de m'accrocher ; et je porte des chaussures à talon pour aller au travail, si bien que j'ai une démarche plutôt élastique.

Comme j'attrape toujours la rame de 8 h 03 pour Tobu-dobutsu-koen, j'y retrouve souvent les mêmes visages. Bref, ce matin-là, beaucoup de gens ont toussé jusqu'à Roppongi. J'ai cru qu'un virus circulait à nouveau. « Oh non ! Juste ce qu'il me fallait pour me renvoyer au lit ! » Je me suis couvert la bouche avec mon mouchoir.

Quand la rame a atteint Roppongi, cinq personnes sont sorties en courant de la première voiture et ont dit quelque chose à l'agent, qui est toujours en tête de rame à cette station. Ces passagers ont jailli de leur voiture comme s'ils avaient attendu avec impatience que les portes s'ouvrent. J'ai trouvé leur attitude curieuse. Que se passait-il ? Ils ont paru se plaindre de quelque chose, et la rame est repartie avec un peu de retard.

Juste avant Kamiyacho, une personne près de moi a gémi : « Je n'y vois plus rien ! » Puis quelqu'un s'est effondré. À ma gauche, les gens oscillaient et tombaient. Dès cet instant, dans ma voiture, ç'a été le chaos absolu. Un homme a hurlé : « Ouvrez toutes les fenêtres ! Ouvrez-les toutes, ou on va mourir ! » Et il a bousculé d'autres passagers pour aller en ouvrir plusieurs lui-même.

Lorsque la rame est arrivée à la station, des gens ont crié : « Vous feriez mieux de tous sortir ! » « Descendez ! Descendez ! » Je ne savais pas ce qui se passait, mais j'ai décidé de le faire, par mesure de précaution. L'homme qui s'était plaint de ne plus y voir a quitté la voiture aussi, mais il s'est effondré sur le quai. Un autre homme a couru vers la cabine du conducteur et a donné des

coups de poing contre la fenêtre, parce que l'agent de station était en queue, sur le quai de Kamiyacho, et qu'il fallait alerter quelqu'un.

Le sarin avait été déposé près de la troisième porte de la première voiture – la porte que j'emprunte d'ordinaire. J'ai vu les poches, une fois tout le monde sorti et la voiture vide : un paquet carré avec du liquide qui s'en échappait et formait une flaque. Je me rappelle avoir pensé que c'était sans doute la cause de tout ça ; mais, avant que les passagers aient évacué cette voiture, elle était trop pleine pour qu'on remarque cette chose.

On m'a dit que le vieil homme qui était assis juste en face du paquet était mort ensuite. Quand le métro a atteint Kamiyacho, il avait de l'écume à la bouche et était apparemment inconscient. Des gens près de lui l'ont soutenu et sorti de la voiture.

Plusieurs personnes se sont écroulées sur le quai, quelques-unes à plat ventre. J'ai demandé s'il allait bien à l'homme qui s'était plaint de ne plus voir.

Je savais qu'il y avait urgence mais, pour être honnête, je n'ai pas pensé que c'était vraiment grave. Que pouvait-il se produire de grave dans un pays aussi sûr que le Japon ? Pas d'armes, pas de terroristes, presque rien à craindre. Jamais je n'ai imaginé être en danger ou devoir fuir tout ça. Dans la rue, il arrive à des gens de tomber malades, non ? Normalement, en pareil cas, vous leur demandez si ça va, comme n'importe qui aiderait son prochain…

En fait, j'avais senti qu'il y avait quelque chose de bizarre dès que j'étais montée dans le métro. Il flottait une odeur de peinture ou de dissolvant. Je l'avais remarquée, mais elle ne m'avait pas empêchée de respirer et ne m'avait pas provoqué de nausées ou autre chose. Ni à Roppongi ni à Kamiyacho. J'avais eu un mouchoir contre le nez et la bouche pendant tout le trajet, ce qui m'avait sans doute évité d'inhaler trop de sarin. Je m'étais pourtant approchée de personnes qui s'étaient effondrées et je leur avais parlé, je les avais touchées – c'est peut-être pour ça que mes yeux ont été affectés.

Comme la rame qui nous suivait avait déjà quitté la station précédente, cela a imposé le départ de la nôtre avec la première voiture vide. On a entendu une annonce : « Cette rame va continuer jusqu'à Kasumigaseki. Nous vous prions de ne pas monter dans la première voiture, mais les autres restent en service. » Moi, j'avais l'idée fixe de ne pas arriver en retard au travail. J'avais évidemment mauvaise conscience d'abandonner les gens qui gisaient sur le quai, mais, cette journée étant importante pour moi, je redoutais surtout de mal la commencer. Je suis donc remontée dans la rame ; toutefois, désireuse de me trouver aussi loin que possible du paquet, j'ai gagné l'autre extrémité du quai pour voyager dans la quatrième voiture jusqu'à Kasumigaseki. C'est là, en prenant la correspondance pour la ligne Marunouchi, que tout s'est assombri et que je me suis sentie faible.

J'ai attribué cet état aux médicaments contre la grippe, et je ne me suis pas inquiétée. Cependant, durant le trajet où le métro est aérien, je me suis demandé pourquoi le ciel était aussi sombre : tout était en noir et blanc, ou en sépia, comme sur une vieille photo. « C'est curieux ! me suis-je dit. Aujourd'hui, il devait faire beau. »

Je suis arrivée à la dernière minute à la banque et, après m'y être faufilée en douce, je me suis dépêchée de me changer et de me mettre au travail. Seulement, vers 9 h 30, j'ai commencé à me sentir mal. Mes yeux refusaient de faire le point, ce qui m'empêchait de lire ; puis j'ai eu une telle nausée que j'ai craint de vomir. En ce jour crucial pour moi, je savais pourtant que je devais tenir le coup, même si ce qu'on me disait entrait par une oreille et ressortait par l'autre. Je me contentais de répondre « oui, oui » tout le temps, feignant d'avoir écouté, mais mon état s'aggravait et j'étais couverte d'une sueur froide.

La nausée était terrible, mais j'en avais eu au début de ma grippe, alors je n'ai pas fait la différence – non, c'est faux ! Je n'avais pas envie de vomir alors, j'étais juste nauséeuse… En tout cas, quand à 11 heures tout le monde est parti déjeuner, j'ai refusé d'accompagner les autres et je suis allée à l'infirmerie. C'est là que j'ai découvert mon intoxication au sarin – extrêmement grave, m'a-t-on dit avant de m'emmener à l'hôpital[4].

Je n'ai jamais beaucoup aimé sortir, mais depuis l'attaque c'est pire : je passe tous mes samedis chez moi, car si je sors je suis immédiatement épuisée. Je ne peux pas faire davantage que me rendre au travail pour occuper mon poste ; quand je rentre à la maison, je suis une épave. Même à la banque, dès 15 heures, je pense : « Je suis tellement fatiguée ! » Ce n'était pas comme ça, avant – et ça l'est tout le temps à présent.

C'est peut-être en partie psychologique. J'ai tenté de mettre tout l'incident derrière moi, mais on a beau s'y employer avec acharnement, ce genre de peur, on ne l'oublie jamais, et je ne crois pas qu'un tel souvenir s'effacera de mon esprit tant que je vivrai. Plus j'essaie d'oublier, plus ça me revient – c'est ce que je commence à me dire. En fonction de mon humeur, j'y parviens par moments, avec difficulté. Il arrive que je considère les choses avec objectivité, mais d'autres fois je faiblis face à elles. C'est par vagues, je le vois très clairement : tout à coup, un truc va déclencher un souvenir de l'attaque au gaz, et quand ça se produit je me renferme.

J'en rêve souvent. Juste après l'attaque, ce n'était pas le cas, mais depuis peu c'est tout le temps. Des rêves si réels qu'ils me réveillent en sursaut au milieu de la nuit. C'est effrayant.

De plus, même quand je ne rêve pas, si je me retrouve dans un espace confiné, je me fige – surtout sous terre dans le métro ou dans le passage menant à un grand magasin. Je marche, et soudain mes pieds refusent de bouger. C'est de plus en plus fréquent depuis février, presque un an après l'évènement. Dans ces moments-là, j'ai le sentiment que personne ne comprend. Au travail, tout le monde est plein d'attentions pour moi, et ma famille a été très gentille aussi, mais personne ne peut comprendre ce que c'est, cette peur. Dans le même temps, je ne souhaite vraiment pas que d'autres l'éprouvent…

Ça fait malgré tout une énorme différence que mon patron, ma famille et mes amis me soutiennent à ce point, et il y a d'autres victimes qui souffrent de symptômes bien pires que les miens.

Mes parents étaient opposés à ce que je donne cette interview, trouvant que ce n'était pas une bonne idée de me remémorer ce que j'ai tenté d'oublier ; mais j'ai pris la décision d'y répondre pour que ça établisse en moi une sorte de point de rupture. Je ne peux pas me cacher le reste de mes jours pour éviter tout ça.

1. Toru Toyoda a été condamné à mort. Katasuya Takahashi n'a été arrêté que le 14 juin 2012, deux semaines après l'arrestation de Naoko Kikuchi (qui avait contribué à la fabrication du sarin). Ils étaient les derniers membres d'Aum ayant participé à l'attaque au gaz du métro de Tokyo à être encore en cavale. Inculpés, ils vont passer en jugement. *(N.d.l.T.)*

2. En fait, les poches de sarin avaient été découvertes dans la première voiture et la rame avait été mise hors service, même si elle est restée en station, toutes portes ouvertes. *(N.d.A.)*

3. M. Ishino a été immédiatement transporté à l'hôpital central des JSDF, à Setagaya, au sud-ouest de Tokyo. Par chance, il ne souffrait que de symptômes mineurs et on l'a laissé rentrer chez lui le lendemain, même si son impression de fatigue et sa léthargie ont persisté. Ses pupilles contractées sont redevenues normales au bout d'un mois. *(N.d.A.*)

4. La santé de Mlle Iizuka s'est très peu améliorée. Elle n'a rien pu voir pendant toute une semaine. Les nausées et la léthargie lui enlevaient toute force. Mais, quoique souffrant de maux de tête tenaces, elle n'a pas manqué un seul jour de travail après sa sortie de l'hôpital, par sens du devoir. Aujourd'hui encore, un an plus tard, sa fatigue persiste. Depuis l'attaque au gaz, elle a

presque renoncé au tennis. Toute activité physique, ne serait-ce que monter un escalier, la laisse hors d'haleine. *(N.d.A.)*

MÉTRO DE TOKYO

Ligne Hibiya
(au départ de Kita-senju
à destination de Naka-meguro)
Rame A720S

L'ÉQUIPE FORMÉE PAR YASUO HAYASHI et Shigeo Sugimoto diffusa du sarin dans un métro de la ligne Hibiya en direction du sud-ouest, au départ de Kita-senju pour le terminus Naka-meguro.

Yasuo Hayashi naquit à Tokyo en 1957. Il avait 37 ans au moment de l'attaque au gaz. À part Ikuo Hayashi (avec qui il n'a aucun lien de parenté), il était le plus âgé du ministère des Sciences et Technologies d'Aum, et un des chefs adjoints sous le commandement direct d'Hideo Murai. Yasuo avait un bagage scientifique, mais, contrairement aux espèces protégées de l'élite « pur sang » représentée par Ikuo Hayashi, Toyoda et Hirose, il avait connu sa part de coups durs et de désillusions. Son père avait travaillé pour la Régie nationale des chemins de fer du Japon avant sa privatisation, mais il mourut vingt ans avant l'attaque. Comme il était le plus jeune des trois enfants, Yasuo fut gâté par sa mère – dans la mesure où ses très faibles revenus le lui permettaient.

Après le lycée, qu'il fréquentait à mi-temps, Yasuo Ayashi intégra l'université Kogakuin pour étudier l'intelligence artificielle. Sans aucune perspective d'emploi stable après son diplôme, il passa d'entreprise en entreprise avant de partir pour l'étranger. En Inde, il s'éveilla à la religion et découvrit les ashrams de yoga. De retour au Japon, il s'intéressa au culte Aum, et il devint un fidèle de Shoko Asahara. Il prononça ses vœux en 1988, et s'éleva au troisième rang au sein du ministère des Sciences et Technologies d'Aum.

Tenu pour un farouche défenseur du culte, il avait aussi un côté gentil, et beaucoup des plus jeunes convertis le considéraient comme une sorte de grand frère.

Au matin du 20 mars, tandis que tous les autres se voyaient remettre deux poches de sarin lors de la séance d'entraînement au *satyam* n° 7, Yasuo Hayashi en reçut trois. Une poche supplémentaire avait en effet été préparée au cas où l'une serait défectueuse : qui, parmi les cinq fidèles, allait vouloir la prendre ? Il s'agissait d'un de ces rituels destinés à « tester le caractère » qu'Hideo Murai (et très probablement Asahara en personne) avait conçus. Quand Hayashi s'avança sans hésitation pour prendre la poche, Murai eut un sourire entendu. Au moment de son procès, Hirose, qui était alors là lui aussi, s'est souvenu, maussade, que « c'était comme si Murai venait de gagner un pari ».

À une époque, Asahara avait soupçonné Yasuo Hayashi d'être un espion sous couverture, ce qui avait semble-t-il profondément affecté le disciple et l'avait poussé à porter à l'extrême sa tendance « fonceur » de petit dur. Hélas, son attitude de « fonceur », dans la rame de la ligne Hibiya qu'on lui avait assignée, causa un nombre de morts et de blessés supérieur à celui des cinq autres lignes attaquées car il réussit à percer les trois poches.

Yasuo Hayashi se rendit à la station Ueno dans une voiture conduite par Shigeo Sugimoto. En route, il enveloppa ses trois poches dans du papier journal. Il était prévu qu'il emprunte la rame A720S de 7 h 43 venant de Kita-senju. À Ueno, il monta dans la troisième voiture, laissa tomber ses paquets sur le sol, et quand la rame atteignit Akihabara, deux arrêts plus loin, il les frappa à plusieurs reprises de la pointe aiguisée de son parapluie. Il fit plus de trous qu'aucun des autres membres d'Aum. Puis il sortit de la station Akihabara et partit dans la voiture de Sugimoto, qui l'attendait. Il fut de retour à l'*ajid* de Shibuya à 8 h 30, ayant accompli sa tâche sans accroc, et sans la moindre hésitation.

Le sarin commença à s'écouler et à sentir peu après que la rame eut quitté Akihabara. À l'arrivée à la station suivante, Kodemmacho, ceux qui voyageaient dans cette troisième voiture se sentaient déjà physiquement malades. Des passagers repérèrent alors les paquets de journaux dont s'écoulait un liquide qui formait une flaque ; et, pensant que le problème devait venir de là, un homme projeta d'un coup de pied un de ces paquets sur le quai de la station Kodemmacho.

Le sarin ne tarda pas à se disperser dans l'atmosphère confinée du petit quai de Kodemmacho. Quatre personnes y moururent, dont Eiji Wada, employé à la Régie des tabacs du Japon.

Pendant ce temps, comme la rame A720S poursuivait sa route selon l'horaire prévu, avec une flaque de sarin sur le sol de la troisième voiture, le nombre de victimes augmentait à chaque arrêt – Ningyocho, Kayabacho, Hatchobori… – un vrai « train infernal » !

À 8 h 10, peu après que le métro eut quitté la station Hatchobori, un passager

de la troisième voiture, incapable d'en supporter davantage, pressa le bouton du signal d'alarme ; mais, le règlement interdisant à une rame de s'arrêter au milieu d'un tunnel, elle continua jusqu'à la station suivante, Tsukiji. Là, quand les portes s'ouvrirent, quatre ou cinq passagers en sortirent en titubant pour s'effondrer sur le quai. Un agent accourut. Il fallut tout ce temps pour que des membres du personnel du métro saisissent enfin que quelque chose n'allait pas. De plus, la première communication de la station Tsukiji à l'intention de la direction des transports fut le rapport du conducteur disant : « Il semblerait que quelque chose ait explosé et dégagé une fumée blanche dans la rame. Beaucoup de blessés. » C'est pourquoi, pendant plusieurs heures, l'attaque au gaz fut appelée l'« explosion à la station Tsukiji », une expression qui fut rapidement reprise à toutes les stations de toutes les lignes.

Les agents de Tsukiji comprirent bien vite leur erreur : il ne s'agissait pas d'explosifs. « Gaz toxique ! » s'écrièrent-ils dans l'espoir que les passagers quitteraient la station au plus vite. La direction centrale du métro, quant à elle, réagit avec une lenteur incompréhensible. Ce n'est que vingt minutes plus tard, à 8 h 35, qu'elle décida de fermer la ligne Hibiya. Ensuite, elle ordonna : « Évacuez tous les passagers, puis évacuez tout le personnel du métro ! »

Pendant ce temps, la rame parcourait cinq stations ; huit personnes en sont mortes et deux cent soixante-quinze ont été gravement intoxiquées – une catastrophe de grande ampleur.

Après cela, Yasuo Hayashi – la « Machine à Tuer » – se cacha, et il resta en cavale jusqu'en décembre 1996, près d'un an et neuf mois plus tard. Il fut finalement arrêté sur l'île d'Ishigaki, à plus de mille cinq cents kilomètres de Tokyo. Pendant sa fuite, il aurait transporté un petit autel bouddhiste pour expier les vies qu'il avait prises.

Les pages qui suivent sont les commentaires de personnes ayant circulé dans la rame A720S de la ligne Hibiya, où le sarin a été diffusé[1].

« J’avais contracté un gros emprunt
pour l’achat d’un appartement
et ma femme était enceinte –
ça se présentait très mal »

Noburu Terajima (35)

M. Terajima est technicien d’entretien dans une grande fabrique de photocopieurs. Il est chargé des contrôles de routine sur les machines de son entreprise et exécute les réparations. Pour se rendre à son travail, il prend la ligne Hibiya depuis Soka jusqu’à Higashi-ginza.

Il vivait seul à Soka jusqu’à ce qu’il se marie, six mois avant l’attaque au gaz. Il obtint alors un prêt et acheta un appartement à Soka. Peu après, sa femme tomba enceinte. À ce tournant crucial entre le jeune adulte et les responsabilités de l’âge mûr, M. Terajima se retrouva en pleine attaque au gaz. La première pensée qui lui vint, quand il se sentit mal à cause du sarin qu’il avait inhalé à la station Kodemmacho, fut pour son enfant à naître et pour l’énorme prêt qu’il avait contracté afin d’acheter son logement.

Nous nous sommes rencontrés dans un café de Soka, un dimanche après-midi ensoleillé. Par la fenêtre, on voyait passer, dans l’avenue qui longe la station Soka, des jeunes couples et des familles avec de petits enfants – une scène paisible de banlieue un jour de congé.

M. Terajima répondit lentement à mes questions, en y réfléchissant beaucoup, attentif à ne pas trop en dire.

*

J’AI TOUJOURS VOULU ÊTRE PEINTRE, mais quand mon père est mort, juste après ma sortie du lycée, on n’a plus eu d’argent. Mon frère aîné était étudiant, et on devait veiller à ce que lui, au moins, obtienne un diplôme. Moi, après avoir raté

mon examen d’entrée à l’université, j’ai travaillé pour payer ma formation dans une école professionnelle, et il a fallu que j’occupe très vite un emploi.

Au début, j’ai travaillé dans l’immobilier. C’était intéressant, mais très prenant. J’ai changé au bout d’un an pour l’entreprise où je suis encore. En fait, j’aurais aimé trouver quelque chose touchant à l’urbanisme ou à la publicité, mais je manquais d’expérience, ou bien je n’avais pas le permis de conduire – il y avait toujours un empêchement. J’ai abouti dans une entreprise à la réputation solide. En d’autres termes, j’ai choisi la stabilité.

Je me suis marié au mois de septembre précédant l’attaque au gaz, et nous avons acheté un appartement neuf à Soka. Nous avons signé le contrat en septembre pour une livraison en avril. Jusque-là, nous avons continué à vivre dans l’appartement que je louais à Soka. Quand il y a eu l’attaque au gaz, le 20 mars, nous nous préparions à déménager après avoir fait le tour des boutiques du quartier pour collecter des cartons afin de tout empaqueter.

Jamais je n’avais imaginé acheter un appartement, et je me moquais de l’endroit où je vivais. Mais nous avons visité un appartement-témoin et ça nous a plu. Quand on a discuté du taux d’intérêt de l’emprunt, l’agent immobilier nous a convaincus : si on concluait vite, on emprunterait à 3,9 % ; bientôt, ça monterait à 4 %. Nous nous sommes engagés sur l’impulsion du moment. Un prêt sur vingt-cinq ans. Ce n’est pas une plaisanterie, d’acheter de quoi se loger !

Nous avons une petite fille… incroyablement bruyante. Il y a deux ans encore, je vivais heureux tout seul, et puis soudain je suis marié et père, j’ai un emprunt sur le dos et je suis complètement fauché. Tout mon argent a disparu *[rire]*.

J’avais décidé que, si je ne me mariais pas avant mes 35 ans, je ne me marierais jamais. Ça posait trop de problèmes… Et voilà ! Je me suis marié à 34 ans. J’ai rencontré ma femme en faisant de la planche à voile, un sport que je pratiquais assidûment depuis mes 25 ans. Je ne peux plus en faire mais, quand j’étais jeune, j’allais en voiture jusqu’aux plages de Shonan ou Zaimokuza. Une fois par semaine, je me levais à 5 heures du matin et je faisais trois heures de route. J’étais plein d’énergie, alors. C’était avant que la planche à voile soit un sport en vogue. Un ami et moi avions acheté une planche d’occasion, qu’on laissait à la plage. Je me demande ce qu’elle est devenue…

Désormais, si j’ai un moment de libre, je ne peux rien faire de mieux que jouer au *pachinko [rire]*[2]. Oubliée aussi, la peinture à l’huile ! Je suis le genre de type qui, s’il commence quelque chose, s’y consacre totalement. J’ai besoin de beaucoup de temps, et je n’en ai plus.

Le mois de mars est très lourd, au travail. J'ai sous ma responsabilité le quartier de Kasumigaseki ; ma tâche consiste à équilibrer les achats d'équipement, à gérer le budget du bureau, à veiller aux livraisons… Il faut utiliser les fonds consentis avant la fin de l'année fiscale, si bien que c'est une des périodes les plus chargées. L'attaque au gaz est tombée entre deux jours fériés, mais la situation ne me permettait pas de m'accorder un long week-end…

Je ne mange presque jamais rien le matin : un café, une pâtisserie, et je passe la porte. Dans le métro, sur la ligne Hibiya, je trouve en général un siège en entrant dans la troisième voiture par la première porte. Le 20 mars, j'ai pris le 7 h 53.

Dès que je m'assieds, je m'éteins comme une lampe. Pas de lecture du journal pour moi. Mes yeux se rouvrent automatiquement juste avant Higashi-ginza – enfin, trois fois, il m'est arrivé de ne pas me réveiller *[rire]*.

Ce jour-là, je suis sorti de ma torpeur à Kodemmacho. Mais il y a eu une annonce : « En raison d'une explosion à Tsukiji, cette rame va temporairement demeurer en station. » Alors, je suis resté assis et j'ai attendu, jusqu'à ce qu'une nouvelle annonce dise : « Nous ne prévoyons pas de reprendre le service. » Que pouvais-je faire d'autre que descendre ? C'est à ce moment que j'ai senti une forte odeur d'alcool isopropylique – on en utilise pour nettoyer la vitre de nos photocopieurs, c'est pour ça que je la connais bien. J'en ai toujours dans mes fournitures, quand je travaille.

Arrivé sur le quai, contre une colonne à ma droite, j'ai vu quelque chose enveloppé de papier journal ; c'était apparemment de là que venait l'odeur, mais je n'y ai pas prêté attention sur le coup. Ce que je me rappelle, c'est que je regardais par terre pour trouver la source de l'odeur ; et qu'en reniflant j'inspirais profondément, parce que l'alcool isopropylique n'est pas dangereux.

À la station Kodemmacho, j'ai repéré une personne qui allait mal. Un homme. Je l'ai remarqué en passant le portillon de contrôle, adossé à une colonne, l'écume aux lèvres, vomissant, les mains tremblantes ; toutefois, comme il était le seul j'ai cru qu'il avait une maladie.

Hors de la station, j'ai décidé de marcher jusqu'à Nihombashi mais, bien vite, je me suis senti vraiment mal – la nausée, des vertiges. Ma vision se détériorait, ou plus exactement je ne voyais pas mieux avec mes lunettes que sans. Je n'arrivais pas à faire le point, tout était flou. J'avais mal à la tête, aussi. J'avais perdu mon sens de l'orientation au point que je ne savais plus du tout où j'allais. Je me suis dit que marcher dans la même direction que tout le monde me conduirait quelque part, et j'ai suivi la foule.

J'ai dû m'asseoir plusieurs fois pour reprendre mon souffle. J'aurais préféré rentrer chez moi, mais le bureau était plus près, et j'ai choisi de m'y rendre. Mais

c'était si dur de marcher ! J'ai cru que je souffrais d'anémie. Et puis je m'étais perdu : j'ai erré de-ci, de-là, repassant deux ou trois fois au même endroit. J'ai songé à entrer dans une boutique pour m'acheter une carte de Tokyo, mais j'y ai renoncé, puisque je n'étais pas en mesure de lire.

Je me suis affolé soudain, à l'idée que j'avais peut-être eu une rupture d'anévrisme. C'est de plus en plus courant chez les gens entre 30 et 40 ans. C'est alors que je me suis souvenu : j'avais contracté un gros emprunt pour l'achat d'un appartement et ma femme était enceinte – ça se présentait très mal. Et si je cassais ma pipe dans la minute ?

Presque aveugle et avançant au hasard, je ne sais pas comment je me suis retrouvé à la station Nihombashi. J'ai pris la ligne Ginza pour Ginza puis j'ai marché de nouveau, jusqu'au bureau, mais je ne me rappelle rien de cette portion de la journée. Aucun souvenir. Je suis arrivé au bureau un peu après 8 h 45. Les cérémonies matinales avaient commencé. J'ai endossé mes vêtements de travail et je me suis joint aux autres, seulement je ne tenais pas debout. J'ignore comment j'ai réussi à changer de vêtements, mais ça montre que j'ai une puissante éthique d'entreprise *[rire]*. La force de l'habitude. Sinon, jamais je ne me serais présenté dans un état pareil.

Vers 10 heures, comme je ne pouvais plus supporter mes symptômes, je me suis rendu à l'hôpital Hibiya. Plein de gens y étaient déjà traités. Lorsque j'ai vu les nouvelles à la télévision, et que j'ai entendu quelqu'un parler depuis la porte avant de la troisième voiture de la rame arrêtée à Tsukiji, j'ai eu un déclic. « Eh, c'était ça, le paquet enveloppé de papier journal, sur le quai, à Kodemmacho ! » Je l'avais regardé et reniflé alors que je cherchais d'où venait l'odeur – c'était pour cette raison que j'étais plus atteint que d'autres.

Je suis resté une nuit à l'hôpital. Mes symptômes se sont estompés quand on m'a mis sous perfusion, et mes yeux sont peu à peu redevenus normaux.

Depuis, je n'ai pas de problème particulier. Enfin, peut-être que ma mémoire en a pris un coup. Ce n'est pas tant que j'oublie des trucs, mais des pans entiers de mon passé se sont totalement effacés ; alors, chaque fois qu'on me dit quelque chose, je m'efforce de le noter, sinon, j'ai peur d'oublier…

J'ai utilisé de l'alcool isopropylique pendant une dizaine d'années au travail et j'en reconnaîtrai toujours l'odeur *[rire]*… eh bien, voyez-vous, j'ai découvert plus tard, aux informations, qu'on utilise effectivement de l'alcool isopropylique pour fabriquer du sarin. J'en étais sûr !

« Dans une telle situation,
les services d'urgence
ne sont pas d'une grande aide »

Masanori Okuyama (42)

J'ai trouvé à M. Okuyama une âme paisible. Cependant, ce n'était qu'une première rencontre, et nous n'avons parlé que deux petites heures, je ne peux donc pas en tirer de conclusion objective.

Né et élevé dans un village du Nord-Est, aîné d'une fratrie de trois, M. Okuyama fut, de son propre aveu, « un enfant bien élevé qui faisait toujours ce qu'on lui demandait ». Il suivit ses études supérieures dans sa province.

Père indulgent, il ne gronde presque jamais ses deux enfants et, quand on lui demande s'il s'inquiète pour leur avenir dans ce monde, il répond : « Ça ne m'angoisse pas vraiment. »

Il travaille pour un fabricant d'objets de décoration, et s'occupe des ventes en gros aux grands magasins et aux chaînes de supermarchés. Contrairement à la plupart des commerciaux, il n'a pas beaucoup besoin de fréquenter ses clients le soir ni de leur offrir des cadeaux. Ces derniers temps, les clients refusent d'accepter des faveurs afin d'éviter d'être accusés de collusion avec leurs fournisseurs, « ce qui me permet plus facilement de séparer mon travail de ma vie personnelle », dit-il. Il se rend au bureau par la ligne Hibiya jusqu'à Kayabacho.

Pendant ses jours de congé, il regarde la télévision ou joue à des jeux sur son ordinateur. Il ne sort pas boire avec ses collègues et ne consomme jamais plus d'une canette de bière par jour. Il connaît ses limites.

*

LE 20 MARS, JE N'AVAIS PAS UNE JOURNÉE trop chargée au travail, mais comme c'était la fin de l'année fiscale, il ne manquait pas de tâches à exécuter. Le

lendemain était férié. J'ai quitté la maison une heure plus tôt que d'habitude. Je voulais arriver en avance pour ranger mes dossiers, ce genre de choses. Je suis presque certain d'avoir pris la rame de 7 h 50 à Kita-senju. En général, je monte dans la seconde voiture.

Quand on a atteint Kodemmacho, ils ont demandé par haut-parleur qu'on descende du métro. Il y avait eu une explosion dans la rame précédente, ou quelque chose comme ça. Tout le monde est sorti. Je suis resté sur le quai en espérant qu'on pourrait repartir. J'étais planté là depuis une ou deux minutes lorsqu'un homme s'est mis à crier, à une vingtaine de mètres de moi – un cri étrange, indescriptible. On l'a emmené ailleurs.

Presque en même temps, je me suis dit : « Hum, je respire bizarrement ! » Pas une pensée bien profonde, juste une remarque en passant. Puis… C'est ça : une femme s'est accroupie ; j'ai cru qu'elle allait vomir ou qu'elle ne se sentait pas bien, elle non plus. Peu après, toutefois, il y a eu une autre annonce : « Nous vous prions d'évacuer la station ! » Ils ont donné une raison, mais je ne me souviens plus ce que c'était.

La sortie de la station Kodemmacho est au milieu du quai. Les gens qui se trouvaient à l'avant de la rame ont dû rebrousser chemin pour pouvoir sortir. Je ne suis pas bien sûr du temps que ça a pris. Moi, je suis remonté dans la rame : en traversant les voitures, j'avançais plus vite que sur le quai, où tant de monde se pressait. À mi-chemin, j'ai aperçu quelqu'un qui s'était effondré. Ça, j'en suis certain.

Il me semble que, de retour sur le quai, j'ai distingué une flaque de quelque chose derrière une colonne. Je me souviens de ça et de l'odeur – semblable à celle des solvants qu'on utilise sur les sites de construction… Assez étouffante. J'ai de l'asthme depuis l'enfance et j'ai cru que ça avait un rapport. Aucun des autres passagers ne semblait se presser, cependant ; ils se dirigeaient tous calmement vers les guichets.

Dehors, il y avait quelqu'un allongé par terre, la bouche remplie d'écume, et une autre personne qui essayait de l'aider. Beaucoup de gens étaient simplement assis, avec le nez et les yeux qui coulaient. C'était une vision extraordinaire. Je ne savais pas du tout ce qui se passait, j'éprouvais seulement un sentiment de danger imminent. « Je ne vais jamais arriver au bureau, ai-je pensé. C'est grave, je ferais mieux de m'asseoir tranquillement ici un moment. » Je suis donc resté là, debout d'abord, assis ensuite.

Soudain, mon champ de vision s'est rétréci et obscurci. En plus, j'ai eu des vertiges. Pourtant, l'explosion, la personne qui avait crié, ces gens qui tombaient – rien de tout cela n'avait de sens pour moi, et je ne faisais pas du tout

le rapprochement avec mon propre état. Je demeurais assis là, à regarder autour de moi et à me dire : « Il vaut mieux ne pas bouger. » L'instinct, sans doute.

La plupart des gens, en dépit du fait qu'ils étaient assez atteints physiquement, tentaient de se rendre à leur travail, de continuer leur chemin. Ça m'a paru très étrange. Ils arrivaient à peine à marcher – en fait, un type rampait près de moi ! Il était évident qu'ils n'étaient pas en état de travailler. En voyant une femme s'efforcer de se remettre debout, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : « Si vous vous sentez mal, vous devriez rester assise. »

Sinon, je n'ai parlé à personne. Je ne sais pas ce qu'ont fait les autres, s'ils se sont parlé… Bien sûr, je me demandais ce qui se passait, mais je n'ai interrogé personne. Je ne souffrais pas énormément et ma nausée était supportable.

On a attendu longtemps les ambulances. En fin de compte, il en est arrivé une – la seule que j'aie vue. La plupart des gens ont fini par héler des taxis, et les chauffeurs ont accepté de les emmener à l'hôpital. Il est apparu évident que, dans une telle situation, les services d'urgence ne sont pas d'une grande aide.

Au bout de quelque temps, avec trois personnes, j'ai pris un taxi pour l'hôpital. Nos cas n'étaient pas assez graves pour être considérés comme des urgences. Les deux autres étaient des employés. On a dû se parler, dans le taxi, mais je ne m'en souviens pas. J'ignore pourquoi je ne parviens pas à m'en souvenir.

On est allés à l'hôpital du Mémorial Mitsui, à Akihabara. Je ne me rappelle absolument rien de la manière dont je m'y suis retrouvé. Peut-être quelqu'un nous a-t-il accompagnés. De l'hôpital, j'ai appelé le bureau. Ils étaient déjà au courant pour l'attaque au gaz. Deux collègues avaient été touchés eux aussi. Pas gravement, à peu près les mêmes symptômes que moi.

Je suis resté deux nuits à l'hôpital. Ils ont utilisé des médicaments pour dilater mes pupilles, qui ont fini par trop s'élargir, et tout m'éblouissait. Ma vision s'est dégradée, comme effet secondaire. Ça a duré environ une semaine. En dehors de ça, je n'ai pas beaucoup souffert physiquement. Juste mon asthme qui s'est réveillé. Une vraie torture, mais j'y suis habitué.

Que ma fatigue soit due ou non au sarin, je ne saurais le dire. C'est une zone grise. Il est possible que je vieillisse, tout bêtement… J'oublie plein de choses, mais là aussi, qui peut en affirmer la cause ? Et j'ai mal au dos – avant également, mais à présent c'est très pénible… comme, sans doute, pour la plupart des hommes de mon âge.

Ce que je trouve vraiment effrayant, ce sont les médias –, surtout la télévision, si limitée dans ce qu'elle montre. Quand ils parlent de l'attaque au gaz, les journalistes ont des idées préconçues, et donnent l'illusion que le petit détail sur lequel ils se concentrent est représentatif de l'ensemble du problème.

Lorsque je me tenais dehors, à la station Kodemmacho, il est certain que ce tronçon de rue était dans un état anormal, mais tout autour le monde continuait à tourner. Les voitures circulaient. En y repensant, c'était irréel : le contraste était tellement bizarre ! Mais, à la télévision, ils n'ont montré que la partie anormale, très différente de l'impression que j'avais eue. Ça m'a fait comprendre à quel point la télévision est effrayante.

« Prenez le métro chaque jour
et vous saurez quand ça commence
à sentir autre chose que l'air »

Michiaki Tamada (43)

M. Tamada travaille pour la Régie des transports comme conducteur du métro. Il a été embauché en avril 1972. L'année de l'attaque au gaz, il avait vingt-trois ans de service. Son titre officiel est contrôleur en chef – un vétéran. Ce qui l'a poussé à vouloir intégrer les équipes du métro est assez inhabituel : il souhaitait un métier où il aurait son « temps libre, pas des heures de bureau comme tout le monde ». Les salariés du métro ont en effet des jours entiers de repos, grâce au travail posté. L'emploi du temps des agents ne pourrait être plus différent de la routine horaire dans un bureau. Ça en attire certains.

Plus je discutais avec M. Tamada, plus j'ai eu l'impression qu'il accordait une grande valeur à l'individualité. Je ne peux l'assurer de façon formelle, c'est juste ce que m'a évoqué son attitude décontractée quand il ne travaille pas.

Ce fut un excellent skieur mais, après une grave blessure voici six ans, il n'a plus skié. « Aucun autre centre d'intérêt à signaler », dit-il. Il ne fait rien de particulier, ses jours de congé ; il se détend ou part se promener en voiture. Ça ne semble pas lui peser de vivre seul.

S'il n'a jamais été porté sur la boisson, depuis l'attaque au gaz M. Tamada n'a presque pas touché un verre, prenant très au sérieux la mise en garde de son médecin concernant les atteintes au foie opérées par le sarin.

Il a volontiers accepté ma demande d'interview. Il veut apporter sa pierre à l'édifice, explique-t-il, pour éviter que cette attaque au gaz ne s'estompe dans l'esprit des gens.

*

J'AI SUIVI LE LYCÉE À TEMPS PARTIEL, ce qui fait que j'avais 21 ans quand j'ai été embauché au métro. Au début, je poinçonnais les tickets, puis j'ai supervisé le départ des rames en station depuis le quai – un an à Iidabashi, deux ans à Takebashi, je crois. Après ça, on m'a transféré au secteur de Nakano, avec en charge la surveillance des rames sur la ligne Marunouchi.

Il faut passer un examen pour être promu de la surveillance d'une station à celle des rames. Pour devenir contrôleur, il y a une épreuve écrite plus difficile encore, ainsi qu'un essai en situation, un examen médical, un entretien, tout ça. De mon temps, beaucoup de types tentaient ce concours, et seuls les meilleurs réussissaient. Je voulais un avancement pour passer de la station aux rames, parce qu'on y fait moins d'heures. De nos jours, il n'y a plus guère de différences ; mais à l'époque, si.

Je me suis retrouvé dans le service des rames de Nakano en 1975 et, pendant quatre ans, j'ai circulé sur la ligne Marunouchi. Ensuite, je suis passé au secteur Yoyogi, sur la ligne Chiyoda. Depuis presque deux ans, je suis sur la ligne Hibiya. Quand on change de ligne, il y a plein de choses à réapprendre : la spécificité de chaque station, sa disposition, sa structure… Il faut vous enfoncer ça dans le crâne, parce que, sinon, vous ne savez jamais ce qui garantit la sécurité – et la sécurité, c'est ce qui prime sur tout. On a la sécurité en permanence à l'esprit, au travail.

Je subis même des alertes, de temps en temps. La nuit, quand les gens ont bu, certains s'approchent des rames en marche et, surtout s'ils sont cachés par des colonnes, on n'a aucun moyen d'éviter l'accident. Et il y a l'heure de pointe : tout le monde attend au bord du quai, à l'arrivée de la rame. C'est vraiment dangereux.

Sur la ligne Hibiya, la station Kita-senju est particulièrement délicate : le quai ne peut pas contenir un nombre infini de passagers, alors quand ils ne peuvent pas progresser sur le quai contre le mur, ils se glissent entre la foule et le métro – ça craint.

Le jour de l'attaque au gaz, le 20 mars, j'étais de repos, en principe, mais on manquait de personnel et on m'a demandé de venir. « Est-ce que tu pourrais travailler, demain ? » C'est donnant-donnant, entre collègues. J'ai accepté sans beaucoup y réfléchir. J'ai commencé à 6 h 45. Arrivé à la station Naka-meguro, j'ai été posté à 6 h 55 en direction de Minami-senju – c'est-à-dire que j'ai pris une autre rame pour gagner celle qui m'était attribuée. De la station Minami-senju, je suis reparti avec ma rame dans la direction opposée. Je ne me souviens pas exactement de l'heure – vers 7 h 55.

Ce jour-là, les voitures étaient très chargées, comme d'habitude. Je n'ai rien remarqué de différent des autres jours, tandis que nous progressions, jusqu'à ce

que le Central annonce : « Il y a eu une explosion à la station Tsukiji. Arrêtez la rame ! »

On a gagné la station suivante, Kodemmacho, et j'ai lu un message à l'intention des passagers : « Nous allons nous arrêter brièvement. Il y a eu une explosion à la station Tsukiji. Nous vous donnerons les causes de cet accident dès que nous en saurons davantage. Nous vous prions de nous excuser pour ce retard. »

On a laissé les portes ouvertes à Kodemmacho. J'ai quitté la cabine pour vérifier, depuis le quai, qu'il n'y avait pas de problème.

Des passagers m'ont posé des questions : « Combien de temps est-ce que ça va prendre ? » Comme je n'avais aucune information détaillée, je n'ai pu que répondre : « Apparemment, il y a eu une explosion. Ça risque de durer un moment. »

Je crois que nous sommes restés là une vingtaine de minutes. La rame derrière la mienne s'était immobilisée entre Akihabara et Kodemmacho, parce qu'on lui bloquait sa route.

Ensuite, un message est arrivé du Central me demandant de faire descendre tous les passagers de ma rame et de repartir. Le métro qui suivait devait s'arrêter à quai. J'ai donc annoncé : « Cette rame est hors service. Tous les passagers sont priés de descendre et de trouver, si possible, un autre moyen de transport. Nous nous excusons de la gêne occasionnée. » Autre message du Central : « Ça risque de prendre plus de temps que prévu. »

On n'a reçu aucune explication sur ce qui s'était passé à la station Tsukiji, mais on a grappillé quelques informations à la radio. Ça n'avait guère de sens. Y avait-il eu une explosion ? Quelle était l'étendue des dégâts ? Tout ce qu'on savait, c'était que dans cette station régnait le chaos. « Plusieurs personnes se sont effondrées. »

Comme rien ne peut exploser dans le métro, j'ai tout de suite craint un acte terroriste. C'est ça : un acte terroriste. Du sérieux.

Dès que j'ai lu mon annonce et que les passagers sont descendus, les agents de station ont inspecté la rame. J'ai regardé à l'intérieur aussi loin que je pouvais, puis j'ai fermé les portes et la rame est repartie. Beaucoup de gens s'étaient plaints auparavant : « Vous ne pouvez pas nous abandonner là comme ça ! », mais on avait expliqué qu'une rame derrière nous devait laisser descendre ses passagers à cette station puis on s'était excusés.

Nous avons fait halte dans un tunnel entre Kodemmacho et Ningyocho. Le conducteur et moi étions seuls à bord. Quand nous nous sommes arrêtés, j'ai parcouru toute la longueur de la rame pour une inspection complète. Je n'ai rien remarqué d'inhabituel.

N'empêche, je sentais que quelque chose n'allait pas. Après la deuxième ou la troisième voiture, je n'ai pas pu m'empêcher de penser : « Il y a quelque chose de différent. » Il ne s'agissait pas vraiment d'une odeur, juste d'une intuition : « Il y a quelque chose de bizarre. » Tout le monde transpire. L'odeur des corps qui imprègne les vêtements laisse sa marque indélébile. Prenez le métro chaque jour, et vous saurez quand ça commence à sentir autre chose que l'air ; vous remarquerez la moindre modification, d'instinct.

On a attendu une trentaine de minutes. J'entendais les échanges radio avec le Central. Il a été bientôt évident qu'il n'y avait pas eu d'explosion et, peu à peu, le ton de la conversation a changé.

Un nouveau message est arrivé : « Tout membre du personnel qui se sent mal ou qui a des sensations inhabituelles doit venir au bureau. » Je ne me sentais pas mal ; et si, à cette heure, la station Kodemmacho était en plein chaos, je l'ignorais encore.

La cabine du contrôleur est en queue de rame, et c'était à l'avant que les personnes avaient été en contact avec le sarin. Ça représente une belle distance, dans les cent mètres. Je n'avais pas quitté des yeux le quai, à la station Kodemmacho, et si quelqu'un était tombé, je l'aurais vu. J'étais resté en alerte jusqu'à l'instant où on avait fermé les portes et redémarré, et rien sur ce quai ne m'avait paru insolite.

Peu après, cependant, je me suis senti mal. Tout me semblait sombre, comme si on avait éteint les lumières. Mon nez s'est mis à couler et mon pouls à s'accélérer. « Étrange… », me suis-je dit. Je n'avais pas de rhume. J'ai contacté le Central : « J'ai des sensations bizarres », et je leur ai décrit mes symptômes. « C'est grave », m'a-t-on répondu. On a fait avancer la rame précédente et la mienne a pu continuer jusqu'à Ningyocho, où je suis descendu.

Je suis allé voir le médecin de service à la station. « Ça me dépasse, a-t-il conclu. Consultez à Saint-Luc ou dans un autre hôpital. » Je me suis reposé dans le bureau de Ningyocho jusqu'au changement d'équipe. Ma rame ne pouvait pas bouger avant qu'on me trouve un remplaçant.

Mon état est demeuré à peu près stable pendant que j'attendais, hormis le fait que tout s'assombrissait autour de moi ; je n'avais ni vertige ni douleur. C'est vers midi que mon remplaçant est arrivé. On m'a conduit en ambulance à l'hôpital Tajima, mais il n'y avait plus de place. On m'a envoyé à l'hôpital central des Forces d'autodéfense, à Setagaya – ce qui était plus pratique pour moi, de toute façon, puisque je vis à Machida.

J'ai passé la nuit en soins intensifs. Le lendemain, mes pupilles étaient encore contractées, mais mon nez avait cessé de couler, ce qui m'a permis de sortir. Je n'ai pas vraiment souffert de séquelles, sauf que je dors moins. Avant,

je pouvais dormir sept heures d’affilée ; à présent, je me réveille au bout de quatre ou cinq heures. Pas à cause d’un rêve ni rien. Mes yeux s’ouvrent, c’est tout…

Est-ce que j’ai peur ? Je suis un employé du métro. Si un employé du métro avait peur du métro, il ne pourrait pas travailler. Il m’arrive d’être mal à l’aise, mais j’essaie de ne pas y penser. Ce qui s’est passé est irréversible. Je fais de mon mieux pour me souvenir que le plus important est d’éviter qu’une chose pareille ne se reproduise. Parallèlement, je m’efforce de ne pas haïr les criminels. La haine ne fait de bien à personne. Ça m’horrifie que des collègues soient morts. Nous sommes tous très solidaires, mais que puis-je faire pour aider leur famille ? Rien. On doit juste veiller à ce que ça ne se reproduise pas. C’est le principal. Raison de plus pour ne pas oublier cet épisode. J’espère que ce que je dis, quand ce sera imprimé, aidera tout le monde à se souvenir. C’est tout.

1. Yasuo Hayashi a été condamné à mort et son appel rejeté. Shigeo Sugimoto a été condamné à la prison à perpétuité. *(N.d.l.T.)*

2. Appareil japonais qui allie le flipper et la machine à sous.*(N.d.l.T.)*

MÉTRO DE TOKYO

Ligne Hibiya
Rame A738S

« Un cinglé a sans doute vaporisé
un pesticide, ou quelque chose dans le genre »

Takanori Ichiba (39)

M. Ichiba travaille pour un créateur de vêtements. Je ne suis pas très au courant de l'industrie de la mode, mais je reconnais le nom de la boutique de son entreprise à Aoyama, un quartier branché de Tokyo. Je crois même y avoir choisi une cravate. Après l'interview, j'y ai acheté un pantalon couleur rouille sur la table des soldes – et je peux vous assurer que, si je le porte, c'est que la marque n'est pas extrémiste, question mode ! La collection penche vers les vêtements traditionnels et confortables, ce que nous, Japonais, appelons le « traditionnel modéré ».

Je ne sais pourquoi les gens qui travaillent dans la mode donnent tous l'impression d'être jeunes. M. Ichiba a 40 ans, mais un visage encore juvénile. Il n'est pas de ceux qui s'enfoncent en douceur dans l'âge mûr, mais il est probable que sa profession exige de lui qu'il ait l'air – et se sente – jeune, sinon… Il parle bas, avec un gracieux sourire.

Cela ne signifie pas qu'il soit un rêveur. Il est très vif. Dès qu'il entendit l'annonce dans la station Tsukiji, il fit le rapprochement : « Est-ce que ça pourrait avoir un lien avec l'incident de Matsumoto ? » Sa vivacité d'esprit fut évidente aussi quand il sauva un collègue qui s'était effondré devant la station Shibuya, puisqu'il prit sur lui de l'emmener à l'hôpital. Pourtant, il n'est pas aisé de garder sa lucidité dans de telles circonstances !

« À quoi cela sert-il d'interroger quelqu'un comme moi, qui n'a que des symptômes bénins ? » a-t-il répondu dans un premier temps à ma demande de le rencontrer. Il n'avait guère envie d'être interviewé. « Il y a des cas bien plus graves. Je ne compte pas. » Non, lui ai-je expliqué, la gravité de son intoxication n'était pas ce qui m'intéressait, mais son point de vue, son expérience. C'était ça, l'important.

*

JE VIENS DE KUMAGAYA, dans le Saitama *[à deux heures au nord-ouest de Tokyo]*. J'ai travaillé pour un fabricant de vêtements dès que j'ai eu mon diplôme et, très vite, je me suis retrouvé dans mon entreprise actuelle. C'était une de nos « sociétés en studio » typique, ce qu'on appelait une « boîte en appartement », une toute petite structure d'une dizaine d'employés. Nous avons grandi, depuis.

Démarrer une affaire, c'est facile, et il n'est pas rare que les téméraires qui se lancent parviennent à développer une grosse boîte. Tout dépend des capacités, de la vision des créateurs et des propriétaires. En revanche, si la vision dérape, tout peut virer au pire. Avec les machines de précision pour la fabrication, le savoir-faire technique est de plus en plus pointu. Matériellement, sauf si on commet une énorme erreur, rien n'est jamais tout à fait perdu, mais on ne peut engranger ni la vision ni la créativité – c'est ce qu'il y a de plus périssable, comme un fruit frais. Grandir n'est pas une garantie de succès. Il ne manque pas d'affaires qui ont grandi… et disparu.

Cela fait treize ans que je suis dans cette entreprise, et je l'ai vue progresser. Nous disposons désormais de nos magasins de détail pour vendre en direct, et nous employons trois cent cinquante personnes. Je suis dans la planification. Nous sommes chargés de la « fabrication », de la production même. Nos bureaux se trouvent à Hiro-o *[dans le centre sud-ouest de Tokyo]*.

J'habite à l'est, dans la circonscription d'Edogawa. Ma station de métro est Nishi-kasai. Je me suis marié il y a dix ans et j'ai acheté un appartement. J'aime vivre dans cette partie ancienne de Tokyo, où je peux me détendre.

Le 20 mars coïncide avec le pic des ventes de printemps, qui nous occupe pas mal. Les bienheureux qui peuvent s'offrir un long week-end sont dans un autre monde que nous. Notre réunion du lundi matin avait été maintenue. Elle devait même commencer à 8 h 45, quarante-cinq minutes plus tôt que d'ordinaire – et c'est comme ça que je suis tombé, dans le métro, en pleine attaque au sarin.

À Kayabacho, j'ai pris la correspondance de la ligne Tozai à la ligne Hibiya pour la station Hiro-o, sans rien remarquer d'anormal. J'étais au milieu, dans la sixième voiture probablement. Après Hatchobori, il y a eu une annonce : « Des passagers sont malades. Nous allons nous arrêter brièvement à Tsukiji, la prochaine station. »

À Tsukiji, ils ont diffusé une autre annonce : « Un… non, deux des passagers malades ont perdu connaissance. » Comme ça. En temps réel. Puis on a entendu : « Trois passagers évanouis ! » Le contrôleur s'est affolé. Au début, il se contentait de transmettre les informations aux usagers, mais peu à peu il s'est

retrouvé lui-même dans le problème. « Eh ! Qu’est-ce que c’est que ça ? » criait-il dans le micro.

Je me suis dit : « Ho-ho, ça sent mauvais ! », mais personne autour ne semblait particulièrement perturbé. Si la même chose se produisait aujourd’hui, pas de doute, ce serait la folie. Pendant un instant, je me suis souvenu de l’incident de Matsumoto. Je ne suis pas allé jusqu’à imaginer qu’il s’agissait de sarin, ni rien, mais l’incident de Matsumoto m’a fait associer ce qui se passait à une « diffusion de poison ». L’idée m’a traversé la tête. « Un cinglé a sans doute vaporisé un pesticide ou quelque chose dans le genre. » À l’époque, je ne savais rien d’Aum… Est-ce qu’Aum n’a pas été accusé un peu plus tard, pour Matsumoto ?

On nous a demandé de quitter la station par la sortie en queue, parce qu’il y avait un problème à l’avant de la rame. Tout le monde s’est dirigé vers cette sortie dans le calme. Par prudence, j’ai posé un mouchoir sur ma bouche, au cas où, mais personne d’autre ne l’a fait. J’ai eu l’impression d’être le seul à sentir qu’il y avait un danger.

Pourtant, j’étais curieux de savoir ce qui se passait. Tandis que la foule avançait vers la sortie, j’ai regardé l’écran de surveillance au bout du quai et j’ai aperçu quelqu’un gisant inconscient par terre, mais un agent de la station m’a lancé : « Qu’est-ce que vous faites ? Sortez tout de suite ! »

Quand je me suis retrouvé dehors, j’ai vu plusieurs personnes qui s’accroupissaient, tombaient, s’étendaient par terre. Elles se frottaient les yeux. J’ai décidé de savoir ce qui se passait. Je ne pouvais pas simplement les laisser là et m’en aller. J’ai donc gagné une passerelle pour dominer la scène – tant pis pour ma réunion !

Une ambulance n’a pas tardé à arriver, bloquant la circulation de la rue en sens inverse. On a monté une grande tente et transporté les malades sur des brancards, l’un après l’autre, à l’intérieur. Une foule de curieux a fini par se rassembler autour de moi sur la passerelle et je suis parti.

J’ai pris la ligne Ginza pour Shibuya, dans l’espoir d’attraper un bus pour Hiro-o. C’est une bonne chose que je me sois souvenu du bus, que j’emprunte parfois, mais beaucoup plus de gens que d’ordinaire attendaient au terminus des bus, sans doute parce que la ligne Hibiya était fermée. C’est alors que j’ai repéré un jeune collègue – 24 ou 25 ans – appuyé à la rambarde, et une femme du bureau qui tentait de le maintenir debout. Ne sachant rien des problèmes sur la ligne Hibiya, elle pensait qu’il avait une crise d’anémie, ce qui est assez courant, le matin. Elle lui frottait le dos : « Ça va ? Ça va ? »

Apparemment, il avait pris la ligne Tozai avant de changer pour la ligne Hibiya, comme moi.

« Qu'est-ce qui est arrivé ? » lui ai-je demandé. Il n'a pu répondre que : « Dans le métro. » Je savais que beaucoup de personnes s'étaient évanouies à Tsukiji. Ça m'est venu comme un flash : « Ce n'est pas un simple cas d'anémie. C'est grave ! » Il fallait l'emmener au plus vite à l'hôpital. J'ai foncé vers une cabine téléphonique et composé le 119, mais je n'ai entendu qu'un disque : « Toutes nos ambulances sont sorties pour l'instant et ne peuvent vous rejoindre ; nous vous prions de rester où vous êtes. » Elles étaient toutes à Tsukiji et Kasumigaseki.

Je suis donc allé au poste de police, devant la station de métro, pour tenter d'obtenir de l'aide, mais la police n'était encore au courant de rien. Quand j'ai bafouillé quelque chose à propos d'un « incident dans le métro », l'officier n'avait aucune idée de ce dont je parlais et il m'a éconduit. J'ai alors compris que les comportements habituels ne donneraient rien, et j'ai décidé de héler un taxi et d'emmener moi-même mon collègue à l'hôpital. La femme et moi l'avons maintenu entre nous, et nous avons demandé au chauffeur de nous conduire à l'hôpital le plus proche, celui de la Croix-Rouge, à Hiro-o.

Mon collègue était en piteux état. Il ne pouvait tenir debout, il souffrait et parvenait à peine à prononcer un mot. Il n'était pas en mesure de nous dire ce qui était arrivé. Si je n'étais pas passé par là, je doute que quiconque aurait fait ce qu'il fallait pour lui : personne n'en aurait eu l'idée. Et, toute seule, la jeune femme aurait eu du mal à le traîner jusqu'au taxi.

On a été les premières victimes du sarin, à l'hôpital de la Croix-Rouge. Le personnel criait presque : « On a notre premier ! » Je n'ai pas pensé, sur le coup, que je risquais d'être affecté moi aussi. Mon nez coulait, mais j'ai cru avoir attrapé un rhume. Je ne souffrais d'aucun des autres symptômes. Quand les médecins ont pris mon collègue en charge, j'ai appelé ses parents pour leur expliquer la situation. Ça n'a pas été facile d'avoir une ligne, et ils n'ont réussi à venir qu'à 14 heures, alors que les lieux grouillaient de victimes du sarin. Des gens étaient sous perfusion jusque dans les couloirs.

J'étais là depuis le matin, et j'avais fait la connaissance de toutes les infirmières. Une d'entre elles m'a suggéré : « Vous devriez vous faire tester ! » Je me suis dit : « Pourquoi pas ? », et on m'a examiné. J'étais à l'hôpital depuis une demi-journée sans qu'on ait prêté attention à moi… Eh bien, mes pupilles étaient contractées, évidemment, mais pas au point que tout m'ait semblé sombre. Néanmoins, on m'a mis sous perfusion pendant une heure, par précaution.

Je me souviens d'un menuisier au doigt coupé qui est arrivé en catastrophe, couvert de sang – ce pauvre homme n'a trouvé personne pour s'occuper de lui. C'était du genre : « Est-ce que vous ne voyez pas que nous traitons les victimes

du sarin ? » Je n’ai pas pu m’empêcher d’être désolé pour lui. Il avait l’air bien plus mal en point que nous, tout sanguinolent comme ça…

La perfusion retirée, je suis allé au bureau. Mon nez coulait encore, mais ça n’avait pas d’importance. Ensuite, je suis rentré chez moi, comme d’habitude. Je n’avais pas circulé dans une voiture où se trouvait le sarin, voilà pourquoi j’ai été aussi peu touché, et pourquoi on m’a examiné seulement par acquit de conscience, à l’hôpital où j’ai conduit mon collègue. C’est cependant comme ça que mon nom s’est retrouvé dans les journaux.

Mon jeune collègue ne travaille plus pour notre entreprise. Il l’a quittée il y a un an, mais ça n’a rien à voir avec l’attaque au gaz : il allait bien, à l’époque.

Je ne sais pas ce qu’il est devenu. Quant à moi, ayant à peine été affecté, mes impressions sur l’attaque au gaz sont assez semblables à celles de la majorité des gens. Bien sûr, je ne pense pas que ce genre de choses soit admissible, mais, au-delà de ça, ma foi… Après, la Régie du métro m’a envoyé une carte de transport gratuite. Je suppose que ça a été une sale histoire pour les transports aussi.

« Jamais on n'y arrivera.
Si on attend une ambulance, on est fichus »

Naoyuki Ogata (28)

M. Ogata travaille à la maintenance de logiciels. J'ai rencontré bon nombre d'informaticiens, au cours de la rédaction de ce livre. Selon M. Ogata, « il y a beaucoup de sociétés de logiciels, le long de la ligne Hibiya » – pour une raison inconnue. Simple coïncidence ?

Ceux qui travaillent dans les logiciels ont deux traits communs : 1. « Ils sont très occupés » ; 2. « Ils changent souvent d'entreprise ». M. Ogata est pourtant employé par la même entreprise depuis qu'il a obtenu son diplôme. C'est assez exceptionnel dans ce secteur et ses pairs l'admirent. Mais, qu'il soit là depuis longtemps ou non, il est aussi surchargé de travail que les autres. Aucun de ceux à qui j'ai parlé n'a dit : « Oh, on est dans une voie facile, on a plein de temps libre ! »

Notez-le, les employés de ces entreprises d'informatique que j'ai interrogés n'étaient pas des « nerds ». M. Ogata est un jeune homme comme beaucoup d'autres, soigné, qui s'exprime bien – quand je l'ai rencontré, il venait d'avoir 30 ans mais ne les faisait pas – et qui est un membre utile de la société.

C'est peut-être ce côté de son caractère qui l'a fait rester aussi longtemps dans la zone dangereuse pour aider les personnes intoxiquées, quand sa rame est entrée dans une station Kodemmacho en plein chaos. En conséquence, il a inhalé une forte dose de gaz sarin, et il a autant souffert que les nombreuses personnes qu'il a sauvées. Il réserve toute sa rancune aux services d'urgence, si mal préparés à aider en cas de crise de ce genre.

*

JE SUIS NÉ DANS LA CIRCONSCRIPTION D'ADACHI *[au nord de Tokyo]*, et j'y ai toujours vécu. Officiellement, c'est Tokyo, mais on est déjà presque à Saitama.

Mes parents, ma sœur et moi habitons ensemble. Mon autre sœur est mariée et elle a quitté la maison. Mon travail m'occupe beaucoup. J'assume de lourdes responsabilités et je me tue au boulot. Je m'en plains à mon patron depuis une éternité, mais il ne m'écoute pas. Lorsque les dossiers s'accumulent, je m'y colle douze, treize heures par jour – c'est courant. Je fais des heures supplémentaires, mais je n'en revendique pas trop, sinon mon patron renâcle. Si je n'en faisais pas, jamais le travail ne serait terminé.

Pourquoi est-ce qu'on s'échine autant ? La concurrence, je suppose. Ces derniers temps, chaque fois que je vais quelque part pour le travail, il y a deux ou trois entreprises sur le coup. On ne peut pas rester assis à se tourner les pouces. Le week-end, je dors, ou je rends visite à des amis, parfois. J'ai deux ordinateurs à la maison, et je m'en sers aussi. Oui, pendant mes jours de congé, je travaille encore. Je n'en ai pas envie, mais mes tâches n'ont pas de fin. Jamais je n'y arriverais autrement *[rire]*. Mes parents ont renoncé à me dire : « Assez, ça suffit ! » ou : « Pourquoi est-ce que tu es le seul à te tuer au travail ? » Il faut bien que je fasse mon boulot.

Quand vous avez plus de 30 ans, dans cette branche, vous êtes largué. Ils ne cessent d'inventer de nouveaux systèmes et de nouvelles normes, et c'est dur de garder la tête hors de l'eau. Les meilleurs, chez nous, ont pour la plupart 22 ou 23 ans. Au-delà, ils quittent en général la société. Personne n'y reste à jamais.

Nos bureaux sont à Roppongi. Je prends un bus vers 7 heures pour la station Gotanno, et j'attrape le 7 h 42 ou le 7 h 47 sur la ligne Hibiya pour Naka-meguro. C'est incroyablement chargé. Parfois, on ne peut même pas monter, et pourtant, d'autres passagers arrivent à se glisser dans les voitures à Kitasenju. Vous êtes comme une tranche de jambon entre deux bouts de pain. C'est de la violence physique. Vous avez l'impression qu'on va vous écraser à mort, ou que soudain votre hanche va se déboîter. Vous êtes tordu, informe, et vous ne vous dites qu'une chose : « J'ai mal ! » Vous êtes torturé au milieu des autres, avec vos seuls pieds sur un point fixe.

C'est une vraie douleur de voyager comme ça chaque jour. Le lundi matin, je pense toujours : « Peut-être que je ne vais pas y aller, aujourd'hui… » *[rire]*, mais vous savez, même lorsque votre tête vous dit : « Pas question, je ne veux pas y aller ! », votre corps part automatiquement au travail.

Si tout le monde avait un ordinateur relié au bureau, on n'aurait pas besoin de se déplacer. Ce n'est pas impossible, on peut même tenir des vidéo-conférences. On pourrait s'arranger pour ne venir au bureau qu'une fois par semaine. Ça arrivera sans doute un jour.

Le 20 mars, j'ai raté plusieurs rames parce qu'elles étaient retardées par le brouillard sur le Toné. Je n'ai pu prendre que le 7 h 50 ou quelque chose comme

ça – et, bien sûr, à cause des retards le métro était plus chargé encore. C'était terrible. Le vendredi précédent, j'avais attrapé un rhume et, comme j'avais de la fièvre, je n'étais pas allé travailler. J'étais retourné au bureau le samedi : il fallait que je change un système pour un client. J'avais dormi tout le dimanche, et ce lundi j'étais encore un peu à côté de mes pompes. J'aurais vraiment voulu me reposer, ce jour-là, mais j'avais déjà annoncé mon arrivée à mon patron.

Beaucoup de gens sont descendus à la station Ueno, et j'ai réussi à respirer et à me suspendre à une poignée au plafond… Qu'est-ce que je fais, dans le métro ? Rien. Je pense juste : « Ah, si seulement je pouvais m'asseoir ! » *[Rire.]*

Ce jour-là, la rame s'est immobilisée entre Akihabara et Kodemmacho. Il y a eu une annonce à propos d'une explosion à Tsukiji. « Cette rame s'arrêtera à Kodemmacho », ai-je entendu. « Merde ! D'abord le brouillard, maintenant cet accident. C'est pas mon jour ! » me suis-je dit. J'étais déjà très en retard.

La rame est repartie et a continué jusqu'à Kodemmacho. Comme j'étais sûr qu'elle redémarrerait tôt ou tard, je suis resté dedans, mais peu après, il y a eu une autre annonce : « Cette rame s'arrête ici. Nous ne prévoyons pas de reprendre le service. » Que faire d'autre que descendre ? J'ai décidé d'aller au bureau en taxi, aussi j'ai gravi l'escalier jusqu'aux guichets et je me suis retrouvé dehors – pour découvrir un spectacle des plus incroyables : les gens tombaient partout comme des mouches.

J'avais pris la troisième voiture à partir de l'arrière de la rame, si bien que je n'avais aucune idée de ce qui se déroulait à l'avant. Je me dirigeais vers la sortie, pestant tout bas comme tous les autres, quand, sous mes yeux, trois personnes se sont effondrées, la bouche remplie d'écume, les bras et les jambes agités de convulsions. « Qu'est-ce qui se passe ? » me suis-je demandé.

Près de moi, un homme frissonnait de tout son corps, avec de l'écume aux lèvres. Avait-il une attaque ? Dès que je l'ai regardé, j'ai su que c'était grave, et je me suis précipité vers lui pour l'interroger sur ce qui lui était arrivé. À l'évidence, il requérait des soins immédiats. C'est alors que quelqu'un qui marchait encore a dit : « C'est dangereux de faire de l'écume comme ça. On ferait mieux de lui mettre du papier journal dans la bouche. » On l'a donc aidé tous les deux. Pendant ce temps, des gens ne cessaient de franchir le guichet et de s'écrouler. Je ne parvenais pas à comprendre ce qui s'était passé. Certaines personnes qui étaient assises basculaient soudain.

C'était un spectacle étrange : vers l'arrière de l'immeuble le plus proche, un vieil homme – vraiment vieux – ne respirait plus et n'avait plus de pouls. Il s'était immobilisé par terre.

« Est-ce que quelqu'un a appelé une ambulance ? » ai-je demandé à la personne la plus proche de moi.

— On a appelé, mais personne n'est venu.

— Jamais on n'y arrivera, a déclaré une autre. Si on attend une ambulance, on est fichus. »

On a décidé de tenter d'arrêter des voitures et de demander aux conducteurs de nous aider à transporter tout le monde.

La circulation n'était pas dense, mais le feu venait de passer au rouge, ce qui nous a permis de bondir devant les voitures et de supplier : « Je vous en prie, il faut que vous nous conduisiez à Saint-Luc ! » C'était l'hôpital le plus proche. On recherchait particulièrement les minibus, dans l'idée qu'ils pourraient véhiculer cinq ou six personnes. Quand on a expliqué la situation, tous les chauffeurs nous ont aidés à emporter les malades.

J'ai dû faire ça pendant une heure – arrêter les voitures, aider ceux qui avaient réussi à se traîner jusqu'à la rue à monter dedans. On se les transmettait comme des relais. On s'était divisés entre « porteurs de malades » et « stoppeurs de voitures ».

Toujours aucune ambulance. Au bout d'une demi-heure seulement, il en est enfin arrivé une, qui venait de très loin, car toutes les autres étaient à Tsukiji. Une seule ambulance !

Je me suis rendu à l'hôpital en taxi. Je m'étais tant impliqué dans l'aide aux autres que, lorsque tout a été fini, je montrais moi aussi des symptômes. C'était en grande partie dû au fait que j'étais redescendu sur le quai. On avait appris qu'un agent de la station s'était effondré, et un de ses collègues était monté pour demander : « Est-ce que quelqu'un peut me donner un coup de main ? » Je suis retourné en bas avec quelques autres et on a respiré le sarin. La station s'était remplie de gaz.

L'agent qui s'était effondré était à peine conscient et marmonnait : « Non, non, je dois rester dans la station ! » Il s'était adossé au guichet et répétait : « Il faut que je reste là ! » Il a fallu le traîner dehors de force.

Je n'ai pas réfléchi aux conséquences, lorsque je suis redescendu sur le quai. Je n'avais même pas conscience d'avoir peur ou non – on était trop désespérés. Je ne savais qu'une chose : il fallait aider ces gens. On n'était plus qu'une poignée à tenir sur nos pieds, comment aurions-nous pu ne pas intervenir ? Quoi qu'il en soit, une fois dans le métro, j'ai perçu une odeur de solvant à peinture, et je me souviens de m'être dit : « Curieux… Qui a baissé l'intensité lumineuse ? » Mes pupilles étaient contractées.

Quand on a eu sorti tous les blessés et repris notre souffle, j'ai tenté de héler un taxi pour le bureau, mais je me suis soudain senti mal. Ma tête me faisait souffrir, j'avais des nausées, les yeux me piquaient. Les autres m'ont dit : « Si

vous vous sentez bizarre, vous feriez mieux d'aller à l'hôpital, comme tout le monde. »

Nous avons partagé un taxi à trois. Un des types venait d'Osaka ou de Nagoya, pour son travail, et il ronchonnait : « Pourquoi est-ce qu'il a fallu que ça se produise aujourd'hui ? Je viens juste d'arriver ! » J'étais sur le siège avant ; les deux autres, à l'arrière, avaient des vertiges, si bien qu'on a roulé toutes vitres ouvertes. Les rues étaient embouteillées. Le périmètre de Tsukiji était bouclé, et il n'y avait pas moyen de passer par des rues adjacentes. On a dû rester presque à l'arrêt, sur l'avenue Harumi, pendant un temps infini. Quel bordel !

À l'hôpital, on a examiné mes yeux et on m'a mis sous perfusion. On aurait dit un hôpital de campagne, avec les gens sous perfusion tout le long des couloirs… Je n'ai eu que deux perfusions, sur le coup, parce que mes symptômes n'étaient pas très graves, et je suis retourné chez moi. Le médecin m'a demandé si je voulais rentrer ou rester, mais j'étais tellement sur les nerfs, comme si je venais de quitter une zone de guerre, que je n'ai pas remarqué mon état d'épuisement, ma faiblesse, tout ça.

De retour à la maison, les yeux me faisaient vraiment mal. J'ai à peine pu dormir pendant une semaine. Même les paupières closes, j'avais mal – toute la nuit, jusqu'au matin. Ça m'a éreinté. Je suis revenu à l'hôpital pour plus d'analyses, et on m'a annoncé que mon taux de cholinestérase était bien trop bas et que je souffrais de séquelles du sarin. J'aurais aimé qu'on me l'explique plus tôt. Depuis l'incident de Matsumoto, les médecins connaissaient les symptômes du sarin. Ils auraient dû activer immédiatement les procédures d'analyses. Quand on pense que Saint-Luc est un des meilleurs hôpitaux ! La plupart des autres étaient si mal équipés qu'on aurait cru à une mauvaise blague.

Les analyses ont montré que ma fonction rénale était dans un état critique – « Vous êtes en danger ! » m'a-t-on dit – et je n'étais pas le seul, d'autres avaient les mêmes symptômes. Apparemment, c'était lié au solvant alcoolique qu'ils utilisent pour diluer le sarin. Les reins sont qualifiés d'« organes silencieux », parce qu'on ne s'aperçoit de rien avec eux : ils ne provoquent aucune douleur. On m'a dit de ne plus boire une goutte d'alcool, et j'ai longtemps cessé de le faire.

Finalement, je me suis absenté du travail pendant une semaine et je n'ai plus effectué d'heures supplémentaires durant les trois mois suivants. Mon patron a compris, et ça m'a beaucoup aidé…

À dire vrai, j'ai des doutes sur les capacités de la police et des pompiers. J'admets qu'ils sont vite intervenus, au début, à Tsukiji, même s'ils ont bien trop tardé pour secourir les blessés de Kodemmacho. On avait renoncé à leur aide,

quand ils sont arrivés là. J'aimerais savoir ce qui se serait passé, si on n'avait pas pris les choses en main nous-mêmes. D'accord, la police locale n'avait aucune expérience de ce genre de situation, mais elle a été presque inutile. On demandait aux flics à quel hôpital aller, et ils n'en avaient aucune idée ; il fallait qu'ils appellent et ça prenait dix minutes. Juste pour cette simple question : « Quel hôpital ? »

La police ne s'est pointée qu'une fois les opérations de secours presque terminées. Les agents se sont alors déployés pour bloquer la circulation et laisser la voie libre à l'unique ambulance qui s'était présentée… Je ne sais pas ce qui cloche dans la prévision des catastrophes, au Japon. Avec toutes les victimes du gaz sarin qu'on a eues à Matsumoto, les autorités auraient pu en tirer une ou deux leçons. Elles avaient fait le lien entre Aum et le sarin, à l'époque. Si elles avaient agi, cette attaque n'aurait pas eu lieu, ou en tout cas nous nous en serions sortis avec beaucoup moins d'intoxications graves.

À l'hôpital, j'ai vu certains de ceux qui m'avaient aidé à sauver des gens à la station Kodemmacho. Plusieurs devaient garder le lit, et on avait tous inhalé du sarin. Alors, je ne veux pas me taire à ce propos : ne rien dire est une mauvaise habitude japonaise. Je sais que tout le monde commence à oublier cet épisode, mais je ne veux pas que les gens oublient !

Je vais continuer à soulever des objections : pourquoi n'a-t-on mis en place aucune politique pour traiter les séquelles post-traumatiques ? Pourquoi le gouvernement japonais n'a-t-il pas suivi les personnes intoxiquées pour connaître leur état de santé ? Je vais continuer à me battre.

« Ce serait pathétique de mourir comme ça »

Michiru Kono (53)

M. Kono naquit dans une famille de fermiers à Oyama, dans la préfecture de Tochigi (au nord de Tokyo), en 1941, l'année où éclata la guerre du Pacifique. À sa sortie du lycée, grâce à un ami, il trouva un emploi dans une imprimerie à Kayabacho. C'était l'époque où les voitures attelées passaient encore dans les quartiers ouvriers du centre de Tokyo, et où on voyait sa gare depuis les toits de Kayabacho. M. Kono habita dans les dortoirs de l'entreprise jusqu'à ses 21 ans. Pour se distraire, il allait au cinéma ou partait en randonnée dans les collines avec ses collègues.

En 1969, à 28 ans, il se maria. Sa femme et lui vivent maintenant à Soka, dans la préfecture de Saitama, et ils ont deux enfants de plus de 20 ans. Doté d'un physique puissant, Kono n'a jamais été malade. Sa recette pour une bonne santé est de boire et manger avec modération. S'il sort boire un soir, il refuse de siroter la moindre goutte le lendemain, même si son épouse oublie la consigne et ouvre une bouteille de bière. Il ne manque pas de volonté.

Comme l'attaque au gaz a sapé ses forces, il se rend à la piscine une fois par semaine et nage une heure.

Il adore les bonsaïs. Parlez-lui de bonsaïs – son visage s'illumine et il est intarissable ! Après l'attaque au gaz, il fut pourtant si bouleversé et si confus qu'il décida de se débarrasser de ses plantes chéries. Par chance, il changea d'avis, mais pas avant qu'un ami n'ait pris dix des plus grands et des meilleurs spécimens de sa collection.

*

NOTRE ENTREPRISE IMPRIME des registres comptables. J'y travaille depuis trente-neuf ans, depuis 1957. Je n'avais nulle part ailleurs où aller *[rire]*.

Les affaires sont moins bonnes ces derniers temps. Tout le monde s’est informatisé et il y a moins de demandes pour ces registres. Désormais, il suffit de presser un bouton sur l’ordinateur, et les pièces comptables sortent tout imprimées. Il ne reste plus qu’à détacher la feuille, à la glisser dans une enveloppe et à la poster – vite fait, bien fait. On n’a donc plus de commandes pour des formulaires de factures et de livraison, et ça ne va pas s’arranger. Nous ne sommes plus que huit, dans notre entreprise, au lieu de vingt-cinq auparavant.

Mon premier geste, quand je me réveille à 5 h 30, c’est d’arroser mes bonsaïs. Avant que je boive quoi que ce soit, les bonsaïs sont désaltérés. Tous les trois jours en hiver, mais en été c’est tous les jours. J’ai quatre-vingts pots – ça prend un certain temps, une demi-heure au moins. Après, je mange, je m’habille et je quitte la maison vers 7 heures. Je marche jusqu’à la station Matsubara-danchi et j’attrape le 7 h 17. Ce jour-là, à cause d’un contretemps, j’ai pris un métro différent.

J’ai un autre hobby que les bonsaïs : la pêche en eau douce. J’aime m’accorder un jour de congé, après une séance de pêche. Ce sport implique beaucoup de matériel – cuissardes, canne, toutes sortes de trucs – et je ne supporte pas de ne pas nettoyer moi-même chaque ustensile. Je suis comme ça. C’est pour cette raison que je prends ma journée le lendemain.

En général, mes amis et moi partons en voiture le samedi soir de Kawaguchi et nous gagnons Niigata. Nous ne dormons pas : dès l’aube, nous pêchons, jusque vers 13 heures. Nous marchons à contre-courant, puis nous redescendons et nous retournons en ville. Il y a souvent de terribles embouteillages sur l’autoroute Kanetsu, alors je ne suis pas chez moi avant 9 ou 10 heures du soir. Je reste à la maison le lundi, après ça.

Ce week-end-là *[les 18 et 19 mars]*, on est partis pêcher dans le Daimon, dans la préfecture de Nagano, juste en aval du lac Shirakaba. Je suis rentré à 20 heures, le dimanche.

Mais le lendemain, j’avais du travail ; aussi, malgré mon envie de rester, je n’ai pas pu éviter d’aller au bureau. J’ai remis le nettoyage de mon équipement à plus tard, me contentant d’une rapide mise en ordre, ce qui m’a fait prendre dix minutes de retard – un retard qui n’était donc pas dû à une panne d’oreiller, ça ne m’arrive jamais.

Je change à Takenozuka pour la première rame du matin sur la ligne Hibiya. Je pourrais changer à Kita-senju, mais c’est bien trop bondé. Il y a sept ou huit ans, on m’y a cassé mes lunettes tant j’ai été écrasé quand les gens sont montés. Depuis, j’ai renoncé à Kita-senju. J’ai beaucoup plus de chances de trouver un siège dans la première rame à Takenozuka, et ensuite je lis un livre ou un magazine sur les bonsaïs.

Ce jour-là, j'étais donc en retard et j'ai pris une autre rame. Je suis entré par la porte du milieu dans la troisième voiture, j'ai tourné à droite vers l'avant et je me suis assis dans la deuxième rangée de sièges. Je m'en souviens très bien parce que les enquêteurs m'ont posé la question à maintes reprises. Je ne l'oublierai pas tant que je vivrai *[rire]*.

Il se trouve que mon travail, à cette époque, était lié au sida. On imprimait des étiquettes de médicaments pour une entreprise pharmaceutique. Des étiquettes bicolores à coller sur le produit et à livrer avant le 25 mars. Comme il fallait commencer l'impression le 22, je devais préparer les plaques.

En route – juste avant Akihabara, non ? –, la rame s'est arrêtée. On a annoncé : « Il y a eu un accident à la station Tsukiji. Nous repartirons dans quelques minutes. » En fait, on n'est pas restés là très longtemps et ça ne m'a pas ennuyé : ce genre de choses arrive souvent. Mais on s'est immobilisés de nouveau entre Akihabara et Kodemmacho, et il y a eu une autre annonce, à propos d'une explosion due au gaz à la station Tsukiji. Ils l'ont répétée deux fois, ce qui a déclenché des murmures dans la voiture.

Cinq ou six minutes plus tard, je ne sais plus bien, la rame dans laquelle on était a redémarré très lentement vers la station Kodemmacho. Et puis soudain j'ai entendu une femme crier, un hurlement perçant, comme un perroquet – enfin… je crois que c'était une femme. Ça venait de l'extérieur. « Quoi encore ? » me suis-je dit. Le quai était si bondé que je ne voyais rien, depuis ma voiture.

Nouvelle annonce : « Nous ne pourrons pas repartir avant un moment. » Environ un tiers des passagers sont descendus, mais je suis demeuré assis. D'après mes expériences passées, il vaut en général mieux ne pas bouger : il arrive que la rame redémarre.

J'ai attendu trois ou quatre minutes, puis il y a eu une dernière annonce : « Cette rame est retirée de la circulation. » J'ai compris que c'était fichu, mais il n'y a que deux stations entre Kodemmacho et Kyabacho – soit trente à quarante minutes de marche –, alors je me suis dit que si je me dépêchais, je pourrais arriver juste après 9 heures. J'ai récupéré le sac que j'avais mis dans le filet au-dessus de ma tête et je suis descendu sur le quai.

Près d'une colonne, un peu plus vers l'avant de la rame, il y avait un homme couché sur le dos, les bras et les jambes agités comme s'il en était à son dernier souffle. Aussi, j'ai posé mon sac contre le mur pour pouvoir lui tenir les jambes des deux mains. Je n'ai cependant pas réussi à les contrôler, tant il tremblait, et il avait également les paupières serrées. Je suis resté près de lui six ou sept minutes… Il est mort, je le sais. Il a été le onzième à mourir, ce M. Tanaka, d'Urawa. Il avait 53 ans – comme moi.

Je ne suis pas du genre à ignorer les autres. S'il se passe quelque chose, je suis toujours là pour prêter main-forte. On me dit souvent : « Tu ne devrais pas chercher les ennuis ! » *[rire]*, mais je ne peux pas simplement détourner les yeux… Tout près de moi, une femme s'était écroulée aussi, et une dizaine de personnes l'entouraient. On n'est jamais assez prudent, quand il s'agit de toucher une femme, alors que vous pouvez venir en aide à un homme sans qu'on vous pose de questions. Ils étaient donc tous debout autour d'elle, simplement, et comme j'étais accroupi, je pouvais voir entre leurs jambes. C'était Mme Iwata, 32 ans ; elle est morte deux jours plus tard.

Je me suis mis à crier à tous ceux qui circulaient sur le quai : « Il y a un homme malade, ici, alertez le chef de station ! » Autour de moi, je ne voyais pas le moindre membre du personnel du métro.

Il en est enfin arrivé un, mais il est allé droit sur la femme, pas vers moi. J'ai hurlé : « Eh ! Par ici !

— Je suis tout seul. Je ne peux pas être à deux endroits à la fois ! » m'a-t-il répondu. J'ai appris que cet agent de station a été gravement intoxiqué et qu'il a failli perdre la vie.

J'étais toujours accroupi, à frictionner les jambes de l'homme, quand soudain j'ai senti une odeur d'oignons pourris. Comme les annonces avaient parlé d'une explosion due au gaz, j'ai compris que c'était du gaz et que je devais sortir vite. Je me suis levé, j'ai pris mon sac (je n'en reviens pas d'y avoir pensé !) et j'ai filé. Chaque seconde comptait. Je n'ai même pas montré mon titre de transport : j'ai sauté par-dessus la barre du guichet et foncé vers l'escalier en criant : « Gaz ! Gaz ! Sortez tous ! »

Les gens, parfaitement inconscients du danger, gravissaient les marches avec une telle lenteur ! Et d'autres *descendaient*, pour prendre un métro ! Il n'y avait aucun représentant des transports pour les empêcher de le faire. Lorsque je me suis mis à crier, des gens devant moi ont rouspété : « Eh ! Y a pas le feu ! » « Poussez pas ! » Ils ont peut-être eu peur que je ne déclenche une bousculade, mais je les ai poussés pour filer au plus vite. J'ai couru jusqu'à une ruelle en slalomant entre les voitures. J'avais dans l'idée que les grandes artères seraient dangereuses. J'ai même essayé de monter dans une des voitures garées, mais elle était verrouillée – bien sûr qu'elle était verrouillée ! J'étais dans un tel état que je ne réfléchissais plus.

Je suis reparti en courant, vers un immeuble cette fois. Je voulais échapper à l'explosion. J'ai trouvé un lieu où les lumières étaient allumées, mais il était encore trop tôt pour que la porte soit ouverte. J'ai décidé de traverser la rue, et c'est là que, soudain, ma vision est devenue bizarre, comme si je regardais un feu d'artifice ou un drôle de truc. Dix secondes plus tard, je n'ai plus vu que du

noir. C’était une belle journée lumineuse mais, d’un coup, ce rideau est descendu et je n’ai plus rien vu.

Je n’arrivais plus ni à voir ni à courir, et pourtant je savais que je devais traverser cette rue. Alors j’y suis allé à l’instinct. C’était une petite rue, forcément peu large, mais j’ai trébuché sur quelque chose et je suis tombé. « Ah ! Je vais mourir comme ça, ai-je pensé. Je ne veux pas mourir ! »

À ce moment, j’ai entendu une voix d’homme : « Qu’est-ce qui ne va pas ? Qu’est-ce que vous avez ? »

Je me souviens vaguement qu’il m’a demandé pour quelle entreprise je travaillais. Je crois que je lui ai tendu ma carte de transport, parce que les références de mon entreprise y sont inscrites, je n’en suis cependant pas sûr car, très vite, tout a viré au noir et je n’ai plus aucun souvenir.

Je me suis réveillé cinq ou six heures plus tard dans un lit d’hôpital.

J’ai été sur le point de perdre la vie. Trois choses m’ont sauvé : 1. J’ai perçu une odeur ; 2. J’ai couru dehors ; 3. Un étranger m’a trouvé et emmené à l’hôpital bien avant qu’une ambulance n’arrive. Sans chacun de ces trois éléments, je suis certain que je serais mort.

À y repenser, je suis convaincu que M. Tanaka, l’homme qui est décédé, m’a dit, quand j’ai senti le gaz : « C’est trop tard pour moi, fuyez ! »

Les autres passagers sortaient encore de la station et tombaient comme des mouches que j’étais déjà à l’hôpital sous traitement. Avec le sarin, une simple seconde plus tôt sous oxygène fait toute la différence.

Dans l’après-midi, mes yeux ont perçu un peu de lumière, sans que j’y voie pour autant. C’était comme si des bulles de savon passaient devant mes yeux. Tout était double ou triple, tourbillonnant. Plusieurs membres de ma famille sont venus ; je sentais leur présence, mais je ne les reconnaissais que lorsqu’ils parlaient.

J’ai été le troisième cas à être hospitalisé. Plus tard seulement, j’ai appris que, quand j’avais aidé l’homme sur le quai, la poche de sarin était à dix mètres de nous.

J’ai été dans le même état que lui : il pouvait à peine parler et a dû souffrir atrocement. Et, de mon côté, j’ai subi une vraie torture : je voulais vomir et rien ne sortait, juste un peu de bile ; les muscles de mes jambes étaient agités de spasmes. L’infirmière et ma belle-fille ont dû les masser jusqu’au soir.

Voyant cela, ma famille a paru se résigner à ce que je ne m’en sorte pas, mais le troisième jour j’ai été hors de danger. Si j’avais connu le pire au début, mes symptômes se sont bientôt estompés et je m’en suis remis remarquablement vite. Le quatrième jour, cependant, ma fièvre est montée à 39° et on n’a pas pu la faire descendre pendant quarante-huit heures. Mes reins étaient touchés. « Vous

n’êtes pas en état de rentrer chez vous », m’a-t-on dit, ce qui m’a surpris : on m’avait toujours déclaré que je jouissais d’une santé florissante, lors des contrôles organisés chaque année par mon entreprise.

Je suis resté treize jours à l’hôpital, sous perfusion en permanence. On changeait mes fluides corporels, devenus toxiques. Le principal problème, c’était d’uriner : j’avais envie d’aller aux toilettes toutes les cinq minutes, et il ne sortait que quelques gouttes. J’avais du mal à dormir, avec cette envie constante de pisser.

À partir du quatrième jour, j’ai commencé à avoir des hallucinations. Toujours le même rêve ; dès que je m’enfonce dans le sommeil, il m’assaille. Je dors dans une pièce toute blanche, et des voiles blancs viennent se draper sur ma tête. Ils flottent et j’essaie de les saisir et de les déchirer, mais je n’arrive pas à les atteindre. Ce n’est pas tant qu’ils soient trop hauts : c’est moi qui ne peux pas lever les mains. J’ai rêvé ça encore et encore, chaque nuit.

Pendant que je rêve, il y a cette pression aussi – comme si quelqu’un appuyait de toutes ses forces sur tout mon corps. On dit que les cauchemars sont une séquelle du sarin. Ce n’est pas vraiment du rêve, en fait : la peur reste imprimée dans le cerveau, et ces réactions en sont la conséquence ; mais c’est effrayant quand vous dormez : vous vous réveillez en sursaut trois ou quatre fois par nuit, et ça vous épuise.

Autre séquelle : ma vision n’est pas redevenue normale. J’ai peu de chances que ça se produise, et donc je ne suis plus capable d’un travail minutieux. Il m’est très difficile de corriger des épreuves si je ne peux pas voir les alignements précis.

J’ai pris une semaine de congé – l’hôpital m’avait conseillé trois semaines, seulement si je m’étais absenté aussi longtemps, l’entreprise aurait fait faillite *[rire]*. Je suis en charge de la mise en pages, et personne ne peut me remplacer, alors impossible de m’absenter plus de deux ou trois jours. Le quatrième jour, à l’hôpital, on m’a apporté du travail et j’ai donné mes instructions par téléphone. J’avais beau être malade, je n’étais pas hors service ! Mais, vous savez, je pense que ça a contribué à ma convalescence.

J’ai donc repris le métro – la même rame, le même siège de la même voiture. Je suis même retourné voir l’endroit de la ruelle où j’étais tombé. Sur le coup, j’avais cru courir très loin, je n’avais en réalité parcouru que cinquante mètres au plus.

Après l’attaque au gaz, pendant un temps, j’ai eu envie de tout jeter. En règle générale, j’ai plutôt tendance à accumuler les choses (j’ai encore ma trousse en plastique de l’école élémentaire ! ; mais, là, j’éprouvais le besoin de me débarrasser de tout. Ça fait un an, et ce besoin m’a passé ; cependant, à l’époque,

c'était : « Plus rien ne vaut la peine ! » J'ai même eu envie de donner mes plus précieux bonsaïs.

Quand je suis devenu aveugle, je me suis dit : « Ce serait pathétique de mourir comme ça » ; et, à l'hôpital, je me suis écrié : « Je ne veux pas mourir ! » Quelqu'un me l'a raconté. On m'a entendu tout le long du couloir, depuis la réception. J'ai donné la chair de poule aux gens. En fait, quand j'avais 6 ans, j'ai failli me noyer dans une rivière et je me rappelle avoir pensé : « Ah, on m'a sauvé à l'époque, et voilà que je suis devenu aveugle et que je vais mourir ainsi… » Je n'ai pas songé à ma famille ; je ne voulais pas mourir, c'est tout. Pas ici, pas de cette façon.

Je n'éprouve pas de haine envers les terroristes d'Aum, plus maintenant. Au début, j'étais furieux, scandalisé, mais cette colère a disparu assez vite. « Tuez-les ! Condamnez-les à mort ! » – j'ai dépassé tout ça. Quand on porte en soi tant de haine, on ne se remet jamais des séquelles, mais je peux sans doute dire ça parce que je n'ai pas vraiment de séquelles pénibles…

« Le jour de l'attaque au gaz, c'était mon soixante-cinquième anniversaire »

Kei'ichi Ishikura (65)

À 55 ans, M. Ishikura quitta son emploi dans une entreprise de fabrication de serviettes. Il travaille depuis pour une société fabriquant des cordes en caoutchouc à Ningyocho, au nord-est du centre de Tokyo. Le jour où je l'ai interviewé, chez lui, près de la station Tanizuka, sur la ligne Tobu Isezaki, dans une banlieue nord-ouest de Tokyo, l'endroit était d'une propreté impressionnante. Immaculée. M. Ishikura se lève à 3 h 30 du matin, nettoie sa maison de fond en comble, prend un bain et part au travail. Incroyable !

Ce n'est pas qu'il aime spécialement faire le ménage ; il dit qu'il a toujours voulu faire une chose mieux que quiconque, et il s'est trouvé que c'était le ménage. Bien qu'il prétende être « impulsif de nature » et « ne pas vraiment réfléchir à fond avant d'agir », il m'est apparu méticuleux et volontaire.

M. Ishikura n'a pas été intoxiqué parce qu'il s'est trouvé par hasard sur un quai ou dans un métro visé par l'attaque, mais parce qu'il passait devant la station Kodemmacho quand il vit une victime s'effondrer par terre. Inquiet, il entra dans la station pour comprendre ce qui n'allait pas, et ce fut suffisamment toxique. C'est un cas rare, parmi tous ceux que j'ai interrogés. Quoi qu'il en soit, il souffre encore de séquelles.

*

JE SUIS NÉ UN 20 MARS. Le jour de l'attaque au gaz, c'était mon soixante-cinquième anniversaire. Je viens d'Ono, dans la préfecture de Fukui *[sur la côte nord du Japon]*, près du monastère d'Eiheiji Zen. Mes parents possédaient une ferme laitière. On avait sept ou huit vaches, qu'on trayait chaque matin ; on

mettait le lait en bouteille et on le livrait à environ huit cents maisons de la ville et des collines alentour.

Mes parents étaient très exigeants. À table, ils critiquaient le moindre écart, comme la manière dont on levait et abaissait nos baguettes. Surtout Père, qui avait appartenu à un régiment de cavalerie et avait reçu sa part de châtiments. Je ne me suis jamais entendu avec Père. Je voulais filer de la maison et venir à Tokyo, parce qu'il n'écoutait rien de ce que j'avais à dire. Je voulais vraiment m'en sortir. Mon grand frère était dans l'armée, déployée en Mandchourie à l'époque. Je n'avais qu'une envie, plier bagage, alors que mes parents refusaient de me laisser partir : « Ton frère n'est pas là et tu veux disparaître ? Qu'arrivera-t-il à notre affaire ? Reste et travaille jusqu'à ce qu'on sache si ton frère est vivant ou mort. »

Après la guerre, mon frère a été envoyé de Mandchourie à Tachkent, en Ukraine *[sic]*, aux travaux forcés. Comme il était technicien, on lui faisait confiance pour conduire des voitures et des tracteurs, si bien qu'on ne l'a pas laissé rentrer dans son pays avant une éternité. Ce n'est que huit ans après la fin de la guerre, en 1953, qu'il est enfin revenu au Japon ; et on n'a pas su s'il était en vie jusqu'à ce qu'une lettre nous parvienne en 1950.

En attendant, je ne pouvais pas quitter la maison. Ce travail de livreur de lait, je le détestais ! Je grandissais et mon visage se couvrait d'acné. Je devais me cacher honteusement chaque fois que je croisais une jeune fille.

Lorsqu'on a appris que mon frère aîné était en bonne santé, Père m'a dit : « Maintenant qu'on sait, tu peux t'en aller quand tu veux. » Ils n'avaient plus besoin de moi. J'ai filé tout droit à Tokyo. C'était en 1951, j'avais 21 ans.

Je n'avais pas vraiment réfléchi à ce départ, ce qui fait que, bien sûr, j'ai commis pas mal d'erreurs. Je me disais sans arrêt : « Si seulement j'avais fait ça ! » « Si seulement j'avais évité ça ! » Dès que j'avais une idée en tête, je ne pouvais m'arrêter jusqu'à ce que – *bam !* – je sois allé au bout. Donc, *bam !* je suis parti pour Tokyo, et j'ai rencontré quelqu'un de mon village qui fabriquait des serviettes. « Viens travailler avec moi ! » m'a-t-il proposé.

J'ai honte de l'avouer mais, avant de m'en aller à Tokyo, j'avais empoché en douce 3 000 yens de mes tournées de lait *[rire]*, les paiements que j'avais collectés auprès d'une douzaine de familles. J'ai glissé les billets dans ma poche et j'ai filé. À l'époque, 3 000 yens, c'était une belle somme. Le trajet en train de Fukui à Ueno *[à Tokyo]* n'a coûté que 800 yens…

J'ai travaillé longtemps pour cette fabrique de serviettes à Nihombashi. Je l'ai quittée en 1984 – trente-trois ans plus tard ! Je m'occupais des ventes et récoltais les commandes.

Le mariage ? Je me suis marié l'année où on a interdit les maisons de passe, c'est-à-dire… en 1958, non ? quand le décret d'application *[de la loi antiprostitution]* est entré en vigueur *[avril 1957]*… Le 10 mars 1958, le jour de l'Armée, je me suis marié. J'étais rentré à la maison pendant un congé et un voisin m'avait suggéré : « Il y a cette fille… Qu'est-ce que tu en penses ? » J'avais répondu : « D'accord. » Très simple. Je trouvais qu'il était temps d'avoir une famille, comme tout le monde.

Mon père était furieux – il connaissait mon côté impulsif. « Parmi toutes les idioties possibles, tu vas épouser quelqu'un que tu n'as jamais vu ! Ce n'est pas seulement ton problème – le renom de notre famille est en jeu. » On a eu une dispute mémorable. Rétrospectivement, je sais qu'il avait raison : je suis devenu père et, quand ma fille s'est mariée, j'ai pensé exactement la même chose.

Le lendemain de cette proposition, on s'est rencontrés, avec la fille. Elle s'est juste montrée une fois, et je n'ai même pas bien pu voir son visage. On n'avait pas grand-chose à se dire : ses parents ont fait la conversation, et, de mon côté, il n'y avait que moi. Elle est venue un moment, on a échangé des salutations, et c'est tout. On m'a servi du saké. Il n'y avait rien à vraiment aimer ou ne pas aimer en elle. Elle était bien plus mince, à l'époque, et je suppose que je l'ai trouvée jolie. « Elle fera l'affaire », c'est tout ce que j'ai pensé.

Bon. À propos de l'attaque au gaz… Ce jour-là, ça a pris plus longtemps que d'habitude d'aller de Tanizuka à Kita-senju. Le métro a roulé lentement pendant tout le trajet. Je ne cessais de regarder autour de moi pour comprendre ce qui pouvait bien se passer. Arrivés à Kita-senju, on nous a annoncé : « Il y a eu une explosion à la station Tsukiji. Toutes les rames sont retardées. » Et, quelques minutes après : « Des transports de remplacement seront mis en place. Les passagers pressés devraient les emprunter. » Comme je n'étais pas pressé, je n'ai pas bougé de ma voiture, parce que prendre une correspondance serait stressant, et j'avais du temps avant l'ouverture du bureau.

La rame est demeurée une vingtaine de minutes à Kita-senju, et après être repartie, elle s'immobilisait tout le temps et progressait comme une sauterelle. À Minami-senju ou Minowa, elle s'est arrêtée portes ouvertes. En route, on avait entendu une annonce sur « des blessés à Kasumigaseki ». Bien sûr, comme on ne savait rien encore du gaz mortel, « blessés » ça ne signifiait pas grand-chose.

On est restés une éternité à la station Ueno. Une autre annonce : « Cette rame n'ira pas plus loin dans un avenir prévisible. Nous prions les passagers pressés d'emprunter les transports de remplacement mis à leur disposition. » La rame était déjà presque vide. Mais, finalement, elle a continué jusqu'à Akihabara avant de s'arrêter pour de bon : « Cette rame n'ira pas plus loin. » Il devait être 8 h 30.

J'ai décidé de partir à pied – il n'y a que deux stations entre Akihabara et Ningyocho. Cependant, à l'approche de la station Kodemmacho, il y avait des ambulances et des gens couchés partout, même sur le trottoir. « Qu'est-ce qui se passe, ici ? » me suis-je demandé. J'ai descendu quelques marches à l'entrée de la station, pour regarder : des passagers étaient pliés en deux ou recroquevillés sur l'escalier. Un agent avait retiré sa casquette et se tenait la gorge en gémissant, comme à l'agonie. Un homme d'affaires criait : « Mes yeux ! Mes yeux ! Faites quelque chose ! » Ça n'avait aucun sens.

Revenu au niveau de la rue, j'ai aperçu près de la banque Sanwa, dans une niche de cet immeuble, une jeune fille qui tentait d'aider une personne prostrée à se lever. Il y avait deux ou trois ambulances, mais c'était très insuffisant. Des corps gisaient dans toute la rue – des gens pas même assis, couchés par terre, et tordus de douleur, s'efforçant d'ouvrir le col de leur chemise, de desserrer leur cravate... Certains vomissaient aussi. Une jeune fille qui avait vomi cherchait son mouchoir pour s'essuyer la bouche, mais elle n'arrivait pas à le trouver. Elle semblait honteuse et voulait se cacher.

Tout le monde souffrait, plié en deux, et je ne voyais pas comment m'informer sur la situation. Des pompiers se précipitaient en tous sens avec des brancards – pas le temps de parler à quiconque.

Une fille pleurait sur le trottoir – « Aidez-moi, je vous en prie ! » – Je lui ai demandé ce qui s'était passé, mais elle n'en savait rien et ne pouvait que dire : « Je vous en prie, appelez quelqu'un ! »

Je n'ai pas vu un seul policier, juste des pompiers qui circulaient avec leurs brancards, sans avoir l'air d'être très utiles. Comme je n'obtenais aucune réponse à mes questions, j'ai décidé d'aller travailler.

J'ai pris l'avenue Ningyocho. C'était une matinée lumineuse, mais tout m'a semblé sombre et flou. Il faisait chaud ; j'ai même transpiré en marchant. À l'approche de mon lieu de travail, le soleil s'était caché.

J'ai vomi dès que je suis arrivé au bureau. À l'intérieur, tout était si sombre ! J'ai allumé la télévision pour voir si on donnait des informations, mais je me suis senti mal, et j'ai filé droit aux toilettes pour vomir – une belle quantité ! Je me suis vraiment vidé l'estomac.

À la télévision, on diffusait les premiers rapports sur l'attaque au gaz. Des collègues m'ont dit : « Ishikura, si tu te sens mal, tu devrais consulter ! » Je me suis rendu dans l'hôpital le plus proche. Le médecin m'a assuré que ce n'était qu'un rhume. « Mais ils en parlent à la télévision ! » ai-je protesté. Malheureusement, sur NHK, ils n'avaient pas mentionné l'attaque. Il m'a donné deux aspirines en affirmant : « Vous voyez, il n'y a rien aux nouvelles. C'est

juste un rhume. Si vous avez encore mal à la tête à midi, prenez deux aspirines de plus ! »

J'ai continué d'avoir mal à la tête, mais c'est fréquent, chez moi ; je n'y ai donc pas attaché d'importance. Je suis rentré au bureau, j'ai pris les comprimés et j'ai immédiatement eu une nausée. Malgré d'affreux haut-le-cœur, je n'avais plus rien à éjecter, après mes vomissements du matin, seulement l'eau et les comprimés que j'avais avalés.

On a bientôt donné davantage de détails à la télévision. Deux personnes étaient mortes à Kodemmacho, et quatre-vingts environ avaient été emmenées à Saint-Luc. J'ai téléphoné à la police pour demander dans quel hôpital me rendre, et on m'a dit d'aller à l'hôpital Tajima, à Ryogoku.

Mes yeux ne sont pas revenus à la normale. Le soleil semble toujours couvert pour mon œil gauche, comme une éclipse floue. Alors que je me portais bien, avant ce 20 mars, je dois désormais mettre des lunettes pour filtrer les UV. Je ne peux presque pas sortir sans, ni rien voir à la télévision.

Je me fatigue aussi plus facilement. Je n'ai plus d'énergie dans les jambes et les articulations, et si je reste debout une demi-journée, je ne récupère pas. Le médecin prétend : « Ce n'est pas le sarin, juste l'âge. » À votre avis, est-ce que les gens prennent de l'âge comme ça – *clac !* –, du jour au lendemain ? Rien ne prouve que mon état soit dû à l'attaque, mais je le trouve en tout cas très étrange. Et ma femme dit que ma mémoire est plus mauvaise : je commence à faire quelque chose, et je ne me souviens plus ce que c'était ni où j'ai mis certains objets. En plus, depuis l'attaque au gaz, les gens se plaignent que je radote. Quand j'entreprends de parler, tout le monde s'enfuit. J'avais déjà cette tendance, et c'est devenu une vraie calamité. Je bois davantage aussi. Avant je ne buvais que du saké ; je suis passé au whisky et je bois seul. J'ai beaucoup de mal à dormir, alors je bois.

Je me lève vers 2 heures du matin, je pisse, je somnole jusque vers 3 h 30, et c'est là que je fais un rêve. Souvent le même : je marche et quelqu'un me rentre dedans. Je pense : « Pauvre type ! », mais je tombe et on m'emmène à l'hôpital, où la personne s'excuse. J'ai fait ce rêve des centaines de fois. Je me réveille couvert de sueur froide.

Si je ne proclame rien en public, de vous à moi, c'est la peine de mort que mérite Asahara. Je condamnerais quiconque a fait ça à la peine de mort, point final. On dit que le procès va traîner en longueur, mais j'aimerais le voir payer tant que je suis encore en vie. Ce serait un comble que je meure le premier.

MÉTRO DE TOKYO

station Kodemmacho
Rame non identifiée

« J’ai aperçu son visage et je me suis dit :
“J’ai déjà vu ce type quelque part” »

Ken’ichi Yamazaki (25)

M. Yamazaki est le jeune homme que M. Ichiba (voir son témoignage) *a vu par terre inconscient devant la station Shibuya. Il n’a pas été facile de le retrouver, mais au fil des interviews nous avons pu suivre quelques pistes.*

Par pure coïncidence, M. Yamazaki avait fréquenté le même lycée de Kyoto que Yoshihiro Inoue, « haut commandant » d’Aum. Il a aperçu le visage de son ancien camarade à la télévision et l’a immédiatement reconnu : « Eh, c’est Inoue ! » Inoue et lui ne s’étaient jamais entendus et, en parlant avec lui, on n’a pas de mal à comprendre pourquoi. M. Yamazaki aime le surf des neiges, le basket, les voitures rapides (il assure s’être considérablement calmé ces derniers temps), et il est sportif et sociable. Il ne devait rien avoir en commun avec le caractère sombre, introspectif, voire poétique de Yoshihiro Inoue. Le jour où il rencontra Inoue dans le bus scolaire, il se dit : « Ce type est rayé de ma liste. Je ne peux même pas lui adresser la parole. » Dix ans après cette première impression négative, très loin, dans le métro de Tokyo, il eut la confirmation fort mal venue, horrible, que ses doutes à son égard étaient justifiés. Les rencontres sont une des étrangetés de la vie.

Surfeur passionné, même s’il croule sous le travail, M. Yamazaki trouve toujours au moins une semaine en hiver pour gagner les pistes avec sa petite amie. Seul bon côté de l’attaque au gaz : ça les a rapprochés, elle et lui. Ce qu’il a subi l’a apparemment amené à mûrir très vite. Il est curieux de savoir ce qui va arriver à Yoshihiro Inoue.

M. Yamazaki vit avec ses parents et une jeune sœur à Shin Urayasu, à l’est de la baie de Tokyo.

*

J'AI EU UN MAL FOU À TROUVER DU TRAVAIL, à la sortie de l'université. C'était « non » partout. Je m'intéressais à la création de mode, mais les grands ateliers ne recrutaient personne. J'ai donc décidé de tenter ma chance dans d'autres domaines – l'architecture, les télécommunications, n'importe quoi, à condition que ça soit étranger à la nourriture. En vain : c'était l'année qui a suivi l'éclatement de la « bulle » japonaise, et il n'y avait d'embauche nulle part.

J'ai quand même réussi à m'intégrer dans l'industrie de l'habillement, où j'ai travaillé jusqu'en mars dernier. Je l'ai quittée parce que je n'ai jamais eu l'impression qu'on me demandait d'exploiter toutes mes capacités. Je voulais un poste où on m'apprécierait davantage.

J'en ai parlé à mon amie, à la fin du mois d'octobre, et elle aussi venait de décider de donner sa démission. Nous étions donc tous les deux sans emploi et, en fait, nous nous sommes retrouvés dans l'entreprise dirigée par son père. C'est un petit atelier de quinze personnes. On y confectionne des cravates, sous licence d'un créateur italien, et nous possédons trois boutiques à Tokyo.

Je travaille aux ventes, ce qui est formidable. Ça reste une affaire familiale. Quand j'ai intégré l'entreprise, j'ai dîné avec le président – le père de mon amie – et il m'a interrogé : « Avez-vous l'intention d'épouser ma fille ? » J'avais prévu de lui demander sa main dès que j'aurais fait mes preuves dans la boîte, mais il a fallu avancer mes projets *[rire]* ! « Bien sûr, monsieur ! ai-je répondu. Demain, si possible.

— Bien, bien. On reparlera de la date. Vous êtes à coup sûr celui qu'il faut à notre entreprise. »

Le 20 mars, le jour de l'attaque au gaz… Eh bien, voyons… Est-ce qu'on avait beaucoup de travail ? Une seconde, s'il vous plaît. J'ai encore mon Filofax de l'époque *[il va le chercher dans sa chambre]*. Hum… Il semble en effet qu'on était surchargés : plusieurs ouvertures de nouveaux magasins, je rentrais donc tard à la maison, vers 23 heures ou minuit. Oui, et, c'est ça… je prenais également des cours de conduite.

J'avais perdu mon permis, et je tentais de le repasser. On m'avait retiré des points trois fois de suite, dont deux pour excès de vitesse à Hokkaido. Quand on annule votre permis, il faut retourner à l'auto-école et tout réapprendre.

Le matin du 20 mars, j'ai quitté la maison trente minutes plus tôt que d'habitude. Le lundi, on vérifie les chiffres des ventes du week-end. On a aussi des réunions. Je prévois de ce fait d'arriver vers 8 h 30. C'est à cause de ça que je me suis retrouvé au milieu de cette affaire de sarin. Si ça ne s'était pas produit un lundi, j'aurais été épargné.

J'étais assez abruti, ce matin-là. C'est toujours le cas, après le week-end. La veille, dimanche, j'avais travaillé le soir. J'étais allé dans un grand magasin

lointain, à Machida, discuter avec les vendeurs, décider de la présentation, comment la changer, et on ne peut le faire qu'après la fermeture.

Le lendemain, ce serait le congé pour l'équinoxe de printemps, mais il fallait que je travaille. Je devais être présent à l'ouverture d'un magasin redécoré à Ginza. Le commerce de la mode peut sembler n'être qu'apparence et glamour, mais de l'intérieur, c'est vraiment dur, et la paie n'est pas si formidable qu'on le croit.

Je préfère la première ou la deuxième voiture, sur la ligne Hibiya. Dès que j'ai pris la correspondance à Hatchobori, il y a eu une annonce : « Des passagers sont tombés malades. Nous allons arrêter cette rame à la station suivante, Tsukiji. Merci de votre coopération. » Quand la rame a rejoint Tsukiji, les portes se sont ouvertes et – *wham !* – quatre personnes se sont écroulées en sortant de la voiture derrière la mienne, juste à la porte. L'agent de station est arrivé, comme toujours si quelqu'un s'évanouit. Ça m'a paru curieux qu'on essaie de relever ces gens. C'est alors que la panique a commencé. Un agent de la station a crié dans un micro : « Ambulance ! Ambulance ! » Puis : « Gaz toxique ! Tout le monde doit descendre de cette rame ! Dirigez-vous vers le guichet et sortez tout de suite ! »

Je ne me suis pas dépêché de bouger. Je me demande bien pourquoi. En fait, je n'avais pas encore les idées claires et ne prêtais pas vraiment attention à la situation. Cependant, on n'annonçait toujours pas que la rame allait repartir, et tout le monde descendait, alors j'ai enfin compris que je devais me lever. J'étais dans les derniers.

Sur le quai, personne n'avait l'air pressé, les gens marchaient normalement. Il n'y avait que l'agent qui criait : « S'il vous plaît, plus vite ! Sortez ! » Les agents étaient tous paniqués, mais pas les passagers ; beaucoup s'attardaient pour décider quoi faire.

Les personnes qui s'étaient effondrées ne bougeaient pas. S'étaient-elles évanouies ? Étaient-elles mortes ? Certaines avaient les pieds à l'intérieur de la rame et le corps sur le quai. Il a fallu les tirer. Je ne sentais toujours pas de véritable danger. Je ne sais pas pourquoi ; rétrospectivement, ça paraît bizarre. Pourquoi est-ce que je n'ai pas eu peur ? Pourquoi personne n'a eu peur ?

Je ne me suis pas approché des personnes à terre. Je me suis dirigé vers la sortie du temple Tsukiji Honganji, mais j'ai tout à coup reçu une bouffée de cette odeur douceâtre, un peu comme de la noix de coco. Je montais l'escalier en me demandant ce que c'était quand peu à peu j'ai eu du mal à respirer. Dans le même temps, je me suis souvenu que je devais prévenir le bureau de mon retard. Il y a une petite épicerie, près de la sortie, d'où je téléphone souvent. Comme il était trop tôt pour trouver quelqu'un au bureau, j'ai appelé à la maison, et lorsque

ma mère a décroché, je lui ai dit : « Je ne sais pas pourquoi, le métro s'est arrêté à Tsukiji, et jamais je n'arriverai au travail à 8 h 30. »

Pendant ce bref coup de fil, ma respiration s'est bloquée. Je n'avais pas l'impression que ma gorge était serrée ni rien : j'arrivais à respirer mais sans faire entrer assez d'oxygène. J'inspirais, j'inspirais, et pourtant on aurait dit que mes poumons ne fonctionnaient pas. Comme ça arrive quand on s'essouffle.

Alors seulement, j'ai commencé à penser que c'était un peu bizarre, et qu'il pouvait y avoir un lien entre ces symptômes et ces gens effondrés sur le quai. Après avoir raccroché, je suis retourné vers la sortie du métro que j'avais empruntée. J'étais à bout de souffle, mais il fallait que je sache ce qui se passait. À cet instant, des soldats des Forces d'autodéfense ou je ne sais qui, munis de masques à gaz et en tenue de combat, ont descendu l'escalier. On a extrait des agents du métro sur des brancards. Ils avaient l'air de souffrir de la rage : la bouche écumante, les yeux révulsés tout à fait blancs. Un d'entre eux ne réagissait à rien, et un autre paraissait avoir une attaque – il ne marchait pas droit et gémissait de douleur. Les rues avaient été bloquées, et des voitures de police et de pompiers stationnaient partout.

J'ai décidé de gagner à pied la station Yurakucho, de prendre la ligne Yamanote pour Shibuya puis le bus pour Hiro-o ; mais plus je marchais, plus je me sentais mal. Quand je suis monté dans une rame de la ligne Yamanote, j'ai cru que j'étais fichu. L'odeur avait imprégné mes vêtements, et tout me demandait un tel effort ! Il fallait pourtant que j'atteigne l'arrêt de bus de Shibuya, même si je devais ramper jusque-là. Je savais en effet que j'y rencontrerais un collègue, car beaucoup d'entre nous prennent le bus à cet endroit, alors que si je m'effondrais dans le métro, personne ne m'aiderait.

Je suis descendu du métro à Shibuya et j'ai réussi à traverser au rouge pour me retrouver à l'arrêt du bus, où mes jambes m'ont lâché. Je me suis assis sur le trottoir, adossé contre la rambarde, les jambes tendues. Personne n'a l'air à ce point à l'ouest dès le matin, si ? Personne sauf les ivrognes, peut-être. C'est sans doute pourquoi aucun des usagers qui attendaient là ne s'est adressé à moi pour savoir ce qui n'allait pas. On m'a vu gisant là et on a pensé que j'avais bu toute la nuit dans les bars de Shibuya.

Une collègue est enfin arrivée et m'a parlé, mais je ne pouvais répondre – c'est à peine si je respirais, et j'avais la voix d'un vieil alcoolique à la langue paralysée. De toute façon, je ne parvenais pas à traduire mes pensées en mots ; j'essayais de m'exprimer, mais rien ne passait, alors je voulais juste de l'aide, n'importe quelle aide, mais personne ne paraissait comprendre. Et je frissonnais – j'avais de plus en plus froid, c'était insupportable. Heureusement, un collègue plus âgé *[Takanori Ichiba]* est arrivé à son tour, et le sort a voulu

qu'il ait lui aussi pris la ligne Hibiya. Il m'a demandé : « Eh, est-ce que vous vous êtes trouvé dans toute cette affaire à Tsukiji ? » Il avait fait le rapprochement.

J'ai eu beaucoup de chance. Sans lui, personne n'aurait su à quel point mon état était grave. Il a immédiatement téléphoné pour obtenir une ambulance, mais elles étaient toutes occupées ; il a donc hélé un taxi et m'a installé dedans avec l'aide de deux autres personnes de mon entreprise. On a tous filé vers l'hôpital de la Croix-Rouge de Hiro-o. Dans le taxi, quelqu'un a remarqué : « Qu'est-ce que c'est, cette odeur douceâtre ? » Mes vêtements étaient imbibés de sarin.

Le plus dur, c'était de respirer ; sinon, j'étais engourdi et je n'arrivais pas à garder les yeux ouverts, comme si toute force avait été à ce point évacuée de mon corps que je m'enfonçais dans un profond sommeil sans pouvoir bouger. J'ai vraiment cru que j'allais mourir. Pourtant, dans le même temps, je n'avais pas peur. Ce n'était pas douloureux. J'ai songé : « Peut-être est-ce cela qu'on ressent quand on meurt de vieillesse. Mais si je dois mourir, j'aimerais au moins revoir le visage de mon amie. » Plus qu'à mes parents, même, c'est à elle que j'ai pensé, à la fin – « Dites-lui juste que j'aurais voulu voir son visage. »

Je ne sais pas combien de temps s'était écoulé avant que mes collègues me trouvent, mais je me rappelle avoir été furieux contre tous les gens qui feignaient de ne pas me voir gisant là. Salauds ! Comment les êtres humains peuvent-ils être si froids ? Quelqu'un agonise sous vos yeux et vous passez sans un mot, vous l'évitez ! À leur place, j'aurais fait quelque chose. Si quelqu'un a l'air malade dans le métro, je lui demande toujours : « Est-ce que ça va ? Vous voulez vous asseoir ? », mais ce n'est pas le cas de la plupart des gens – je l'ai appris à mes dépens.

J'ai été hospitalisé deux jours. On a insisté pour me garder, mais j'avais l'impression d'être une sorte de cobaye utilisé pour faire des essais sur une maladie rare, et j'ai résolu de rentrer chez moi. Le médecin m'avait pris par les sentiments : « Vous devriez rester afin que nous ayons des références pour d'autres cas comme le vôtre. » Non, merci ! Dans le métro, en retournant à mon domicile, j'avais encore la respiration sifflante ; mais je voulais me retrouver chez moi, manger de bonnes choses, me reposer. Étrangement, mon état n'a en rien affecté mon appétit. Alcool et cigarettes ont pourtant été bannis longtemps.

La léthargie a persisté un grand mois ; néanmoins, je ne me suis absenté qu'une semaine du bureau, alors que je n'étais pas au mieux de ma forme. J'éprouvais toujours des difficultés pour respirer et je n'arrivais pas à me concentrer sur mon travail. Dans la vente, il faut parler. Or, chaque mot que je prononçais requérait un gros effort – *aah, ahh* – pour inspirer assez d'oxygène. Il

m'était tout bonnement impossible de monter un escalier, aussi. J'ai dû m'absenter souvent. Je n'étais plus capable de m'occuper des ventes.

Honnêtement, j'aurais mieux fait de prendre plus de congés maladie ; mais voilà : l'entreprise n'était pas assez généreuse pour me les payer. J'ai dû travailler de 9 heures à 17 heures, sans compter les heures supplémentaires, comme d'habitude. C'était dur pour moi… Enfin, si on veut voir le bon côté des choses, je suppose que ça a procuré des moments intéressants aux autres, parce que j'étais plutôt drôle, d'après leurs réactions. De plus, lorsque j'allais voir un client il me disait : « Yamazaki, j'ai appris que vous avez été gazé au sarin. » Tout le monde était au courant. J'ai tenté de ne pas y réfléchir en profondeur, mais le plus dur, c'était que personne ne comprenait vraiment ce que j'avais traversé… Quoi qu'il en soit, mon changement d'emploi n'a aucun rapport avec l'attaque.

Aujourd'hui encore, je ne peux pas faire trop d'activités physiques. Avant, je surfais sans problème pendant deux heures d'affilée, et maintenant au bout d'une heure et demie au mieux, je suis épuisé.

Pendant un temps, à mon retour chez moi, j'ai recouru à une bouteille d'oxygène, quand j'avais trop de mal à respirer, le genre d'engin qu'utilisent les joueurs de base-ball au Dôme de Tokyo – pas plus gros qu'une boîte de soda avec un bec. Mon amie m'en a acheté une.

Pour moi, le seul point positif découlant de l'attaque au gaz a été une meilleure compréhension avec mon amie, en fait. Jusque-là, on se disputait tout le temps ; on ne prenait guère en compte ce qu'éprouvait l'autre. Je n'étais jamais certain de ses sentiments pour moi. J'ai donc été très surpris lorsqu'elle s'est précipitée à l'hôpital, en larmes. « J'ai cru que tu allais mourir ! » a-t-elle dit. Elle était vraiment dans tous ses états. Mon patron était à mon chevet, à ce moment-là, et c'est sous ses yeux qu'elle m'a pris la main et ne l'a plus lâchée. Elle est venue à l'hôpital chaque jour, et quand je suis rentré chez moi, elle m'y a accompagné. Nous avions gardé notre relation secrète au travail, mais le fait qu'elle ait serré ma main devant le patron…*[rire]* ça nous a grillés !

J'étais avec Yoshihiro Inoue, au lycée Rakunan de Kyoto. On n'a jamais suivi les mêmes cours, mais on était au même niveau. Je le retrouvais dans le bus scolaire qui nous acheminait de la station Hankyu Omiya jusqu'au lycée, et retour. C'est comme ça que je l'ai assez bien connu. Un bon ami à moi et lui avaient des cours en commun, mais je ne me suis jamais lié avec lui.

Pourtant, je me souviens parfaitement de ce gars. Ma première impression a été qu'il était très étrange. Bizarre. Tordu. Au premier regard, je ne l'ai pas aimé, et on n'a jamais eu de véritable échange. Il suffit de quelques mots pour savoir si vous vous entendrez ou non avec quelqu'un. Je ne me suis jamais entendu avec

lui. J’écoutais les conversations que mon ami tenait avec lui et je me disais : « Ce type me donne la chair de poule ! » Deux ans avant la fin de mes études secondaires, je suis parti pour un lycée à Tokyo, mais j’ai appris plus tard par mon ami qu’Inoue faisait *zazen*[1] en classe, qu’il méditait des heures.

J’avais beaucoup d’amis. J’aimais le vélo et on partait en groupe faire des balades. J’aimais être dehors – pas Inoue.

Deux semaines environ après l’attaque au gaz, lorsqu’ils ont montré les membres d’Aum dans les journaux et à la télévision, j’ai aperçu son visage et je me suis dit : « J’ai déjà vu ce type quelque part. » J’ai téléphoné à mon vieux copain du lycée et il l’a confirmé : « Ouais, c’est bien Inoue ! »

J’étais furieux. Je me suis souvenu de cette impression désagréable qu’il avait produite sur moi, et j’étais scandalisé. J’avais changé de lycée, mais je nourrissais encore une certaine fierté d’avoir fréquenté celui de Kyoto, alors je n’arrivais pas à croire qu’un ancien de Rakunan ait pu commettre un acte aussi terrible. J’étais en état de choc, comme si on m’avait trahi.

Je continue à quêter de ses nouvelles – j’aimerais voir ce qu’ils vont faire de lui, jusqu’où va sa prétendue sincérité.

« Il était si gentil !
Et il me semble qu'il devenait plus gentil
encore, avant sa mort »

Yoshiko Wada (31), *épouse de feu Eiji Wada*

Mme Wada était enceinte quand son mari mourut. Une petite fille, Asuka, naquit peu après. Mme Wada a souvent été sous les projecteurs des médias, après l'attaque au gaz, et beaucoup de Japonais reconnaissent son visage. Avant notre rendez-vous, j'ai parcouru tous les articles de magazines et de journaux que j'ai pu me procurer, mais la différence entre l'image que je m'étais faite d'elle et la personne que j'ai rencontrée m'a surpris. Cette image n'était bien sûr qu'une construction de ma part, et personne n'est à blâmer, mais ça m'a fait me demander comment travaillent les médias – comment ils fabriquent l'image qu'ils veulent.

La vraie Yoshiko Wada (à l'inverse de l'invention des médias) est vive, lucide et intelligente. Je veux dire qu'elle sélectionne ses mots avec le même soin que celui qu'elle a apporté à ses choix de vie. Sans avoir jamais connu son mari décédé, je suis certain que l'homme qui l'avait élue comme compagne devait être un type bien.

Cela a dû être un énorme choc, pour elle, de perdre son mari. Je doute que quiconque puisse se remettre d'un tel évènement, et pourtant, pendant les trois heures qu'a duré notre conversation, elle n'a perdu ni son sang-froid ni son sourire. Elle m'a fourni des réponses très claires, même lorsque mes questions étaient indélicates. Une fois seulement, à la toute fin, les larmes lui sont montées aux yeux. Je me suis excusé de lui avoir fait subir tout ça.

Elle m'a rejoint avec Asuka dans les bras, et elle m'a même raccompagné à la station, par la suite. Les rues étaient presque désertes à cause de la chaleur estivale et, à la voir marcher dehors, on pouvait la prendre pour n'importe quelle jeune femme heureuse de la banlieue de Tokyo. En la quittant, je n'ai prononcé que des paroles banales : « S'il vous plaît, soyez heureuse et en bonne

santé ! » ou quelque chose comme ça – je n'ai rien trouvé d'autre à dire. Il arrive que les mots soient insuffisants. En tant qu'écrivain, je n'ai toutefois rien de mieux à ma disposition.

*

JE SUIS NÉE À KANAGAWA *[au sud-ouest de Tokyo]*, mais on a déménagé à Yokohama *[au sud de Tokyo]* quand j'étais en primaire, et je vis ici depuis. J'ai fait mes études à Yokoyama, j'y ai travaillé : je suis une fille de Yokohama et j'adore cet endroit, bien sûr. L'an dernier, à la naissance de mon bébé, j'ai passé un long moment à Nagano, chez mes beaux-parents. L'air y est plus pur et l'environnement complètement différent, ce qui était formidable ; mais quand je suis revenue ici, j'étais si heureuse que j'ai pleuré.

La plupart de mes amis sont à Yokohama. Des amis du lycée et du travail, ceux des séjours au ski, on se connaît depuis dix ans. Ces amis m'ont beaucoup aidée. Ils sont tous mariés, mais on se retrouve de temps à autre pour un barbecue, une sortie au bowling ou d'autres activités récréatives.

À la fin du lycée, je suis allée travailler dans la caisse d'épargne de Yokohama comme guichetière. J'ai quitté mon emploi peu après mon mariage. Avant, je vivais chez mes parents. Je suis fille unique, mais on se disputait tout le temps, surtout avec mon père, à propos de petites choses stupides, vraiment – « Tu as dit ça ! » « Non, jamais je n'ai dit ça ! » *[Rire.]* J'étais très égoïste. Je vis avec mon père, désormais, mais on ne se dispute plus.

J'ai rencontré mon mari au ski. Une de mes collègues avait son petit ami qui travaillait comme lui pour la Régie des tabacs du Japon ; il les a entraînés à sa suite et je suis partie avec. C'était en février 1991.

Mon mari adorait skier. Comme je n'ai commencé qu'à 20 ans, j'étais loin de son niveau, mais on partait quand même skier environ cinq fois par saison. Mes parents ne voulaient pas que j'y aille, sous prétexte que c'était trop dangereux *[rire]*. Ils étaient surprotecteurs. J'ai dû respecter un couvre-feu jusqu'à mes 25 ans : il fallait rentrer à 10 heures *[rire]*. Parfois, quand je revenais plus tard, je trouvais la porte verrouillée et je devais dormir chez une amie. À y repenser, je suppose que je n'étais guère sage. Maintenant que j'ai une fille, je sais que, si on se met en colère, c'est parce qu'on s'inquiète pour l'enfant qu'on aime.

Ma mère est morte d'un cancer du sein il y a quatre ans ; il s'est disséminé dans tout son corps. Papa a quitté son travail pour rester près d'elle. Ça a été très dur pour lui, je le sais. Même alors, on ne cessait de se quereller, lui et moi. Je

m'en veux beaucoup maintenant, mais, à l'époque, je ne pouvais pas me retenir. D'un autre côté, c'est parce qu'on s'est tant disputés qu'on peut enfin s'entendre bien.

Mon père me dit que j'ai changé, que je me suis un peu adoucie. Je suis peut-être plus adulte. Asuka en est la principale raison, probablement. Je regarde ce bébé et, même si je suis épuisée, je ne peux m'empêcher de sourire.

Mon mari ne m'a guère impressionnée, lors de cette première journée au ski. Pas le moindre charme. Il portait des lunettes de vue derrière ses lunettes de montagne. J'ai essayé de lui parler, mais c'était du genre : « Qu'est-ce qu'elle me veut ? » Il était si inamical, tellement pris par son ski, qu'il ne pouvait s'intéresser à rien d'autre ! Il n'avait de cesse de nous gagner de vitesse dans toutes les descentes. Il parlait à peine.

Pourtant, le soir, quand on est sortis boire un verre, il a soudain changé du tout au tout : il s'est vraiment ouvert, et a même raconté des blagues. C'était une personne différente. On est restés trois jours dans cette station, et je crois qu'on était déjà attirés l'un vers l'autre, mais on n'est pas devenus proches à ce moment-là.

Pour être honnête, j'ai instinctivement senti que c'était quelqu'un avec qui je pourrais sortir ; quelqu'un, même, que je pourrais épouser. C'était une intuition… un truc de fille. J'ai donc décidé : « Je ferais aussi bien de lui donner mon numéro de téléphone. » J'étais très sûre de moi *[rire]*.

On avait 26 ans, tous les deux, et on buvait énormément : bière, whisky, saké, vin, tout ce que vous pouvez imaginer. J'aimais énormément sortir.

On s'est souvent revus, après ce séjour au ski. Il vivait dans un dortoir pour célibataires à Kawaguchi. On se rencontrait en général dans le centre de Tokyo. On allait au cinéma ; on se retrouvait chaque semaine, et parfois le week-end.

Oui, il semblait bien qu'on était faits l'un pour l'autre. Une sorte de destin. On s'est fréquentés un an et je ne me suis pas ennuyée une seule fois.

Il a parlé de mariage à mon père avant même de m'en toucher un mot. « Je souhaiterais vous demander l'autorisation de fréquenter Yoshiko en vue d'un mariage », a-t-il dit. Vous savez, je l'aimais et tout ça, mais le fait qu'ils aient discuté tous les deux alors que je n'avais pas été mise au courant, ça m'a tapé sur les nerfs.

On s'est mariés en juin de l'année suivante. Ma mère était morte en février et nous étions en deuil ; c'est pour ça qu'on a retardé les noces jusque-là. Je crois que je rêvais vraiment de porter une belle robe et tout le tralala. On s'est organisés pour vivre avec mon père à Yokohama, on ne voulait pas le laisser seul… C'est mon mari qui l'a suggéré. Mais, de ce fait, il s'est retrouvé à faire chaque jour le trajet de Yokohama à Oji, deux heures matin et soir. Il partait à

6 heures. À l'époque, je me disputais tout le temps avec papa, et mon mari devait jouer les arbitres. C'était dur pour lui. Il rentrait entre 23 heures et minuit, éreinté.

On a vécu dix mois avec papa, puis on a déménagé à Kita-senju. La Régie des tabacs y avait une filiale, mais voilà que ça me mettait à mon tour à une heure et demie de mon propre emploi à Yokohama. Au bout d'un an de trajets, j'étais épuisée. Mon mari m'a suggéré : « Pourquoi te tuer au travail ? Fais ce que tu veux ! »

Je suis devenue femme au foyer. Trois repas par jour et la sieste l'après-midi ? Pas mal ! *[Rire.]* On peut regarder la télévision tout le temps. Jamais je n'avais vu les programmes de la journée auparavant. Au début, j'ai été… *heureuse* ! Et, en juillet, je suis tombée enceinte. Kita-senju était un quartier agréable : beaucoup de boutiques, près de la station de métro, et un logement spacieux fourni par l'entreprise. J'y avais des amis, aussi.

En novembre 1994, mon mari a été transféré d'Oji à l'usine principale de Shinagawa *[plus près de Yokohama]*. Ensuite, il a dû s'occuper du nouveau bureau de la direction qu'on construisait à Toranomon *[au centre de Tokyo]*. Les travaux devaient se terminer en avril 1995. Il supervisait l'infrastructure et les installations. Spécialiste en électricité, il était en charge des ascenseurs, de l'éclairage et du conditionnement de l'air. À l'évidence, il était content de ne plus être enfermé dans un bureau.

Le soir, il me racontait sa journée devant une bière. C'était le meilleur moment, de l'écouter parler de son entreprise, de ses collèges – « Il y a un type qui est comme ça ou comme ça ; qu'est-ce que tu crois que je devrais faire ? » Il plaisantait presque tout le temps, mais au travail il se concentrait et devenait vraiment sérieux. Il était d'une fiabilité absolue.

Nous voulions des enfants, trois au mieux. Lui aussi, mais surtout moi, probablement parce que j'étais enfant unique. J'ai été tellement contente de me retrouver enceinte ! On a choisi le prénom de notre fille. Je l'avais prononcé en dormant. J'ai rêvé qu'elle courait et que je la poursuivais en l'appelant par ce prénom. En fait, je ne m'en souvenais pas, mais mon mari m'a dit qu'il m'avait entendue crier : « Asuka ! Asuka ! »

On ne se disputait presque jamais. J'ai pourtant été irritable, pendant ma grossesse : je m'en prenais à lui pour des broutilles, mais il ne s'en offusquait pas. Il en riait, même. Il était si gentil ! Et il me semble qu'il devenait plus gentil encore, avant sa mort.

S'il rentrait du travail et que j'avais raté le repas, il se contentait d'un : « Ça fait rien, je vais téléphoner pour qu'on nous livre quelque chose. » Il a même demandé à ses collègues quel serait le meilleur régime alimentaire, pendant ma

grossesse. Il prenait grand soin de moi. Lorsque j'ai eu des nausées le matin, et que je ne pouvais avaler que des sandwichs et de la gelée de pamplemousse, il m'en achetait le soir, sur le chemin du retour.

Le dimanche précédant le 20 mars, on est allés faire des achats ensemble, ce qui n'arrivait jamais d'ordinaire. Il pleuvait et on avait dormi tard ; quand le ciel s'est éclairci dans l'après-midi, j'ai proposé : « Et si on allait faire les boutiques ? » Pour une fois, il a été d'accord.

On a acheté des vêtements de bébé et des couches, ce genre de choses. Avec mon gros ventre, c'était pénible de marcher, mais le médecin ne cessait de m'ordonner : « Bougez ! Bougez ! Bougez ! »

On a dîné. Mon mari était impatient de retourner travailler le lendemain. Il avait pris son vendredi, mais le 1er avril – date à laquelle les travaux devaient se terminer – approchait, et ça le préoccupait. Ce lundi, il devait aussi y avoir au bureau une fête de bienvenue dont il se réjouissait d'avance.

Il descendait toujours à Kasumigaseki, sur la ligne Hibiya, pour gagner son poste à Toranomon. Il se levait vers 7 heures et partait à 7 h 30. Ce jour-là, il s'est réveillé vers 5 h 30. Les autres jours, je n'avais jamais l'occasion de lui préparer un petit déjeuner, mais, la veille, il avait suggéré : « De temps en temps, ce serait agréable de me faire bichonner et d'avoir un vrai petit déjeuner au réveil ! » Si c'était ce qu'il voulait… Je me suis extraite du lit bien tôt et j'ai cuisiné pour lui faire plaisir. On aurait dit qu'il avait besoin qu'on le dorlote un peu.

Je ne suis pas du matin. J'oublie souvent le petit déjeuner. Mais lui non plus n'était pas du matin. Il disait toujours : « Laisse tomber ! » et passait la porte. Ce matin-là, donc, j'ai mis le réveil et je me suis levée pour griller des toasts, des œufs et des saucisses, et pour préparer du café à son intention. Il a été si content qu'il s'est écrié : « Waouh ! »

C'est comme s'il avait eu une sorte de prémonition. En plus de m'avoir demandé ce petit déjeuner, je me souviens qu'il a dit quelque chose du genre : « Si quoi que ce soit devait m'arriver, tu sais que tu dois tenir le coup et te battre. » C'est sorti de nulle part, tout à coup, et ça m'a prise de court. Je lui ai demandé : « Qu'est-ce qui te fait dire une chose pareille ? »

Il se trouve qu'à son nouveau bureau il allait occuper un emploi posté : ça impliquait qu'il passe deux nuits par semaine sur place. Il ne rentrerait pas de plusieurs jours, et il voulait s'assurer que je pouvais m'en sortir seule. À côté de ça, s'il restait deux nuits là-bas, il aurait trois jours de congé, ce qui lui donnerait du temps à passer avec le bébé – une perspective réjouissante.

Il a quitté la maison vers 7 h 30. Si j'ai bien compris, il a attrapé la rame de 7 h 37 de la ligne Hibiya au départ de Kita-senju. Je lui ai dit au revoir, j'ai fait

ma toilette et un peu de rangement, puis j'ai regardé une émission matinale à la télévision. Au bas de l'écran, ils ont fait défiler une annonce : « Il est arrivé ça et ça à la station Tsukiji », mais je ne me suis pas inquiétée parce que je pensais que mon mari avait emprunté la ligne Marunouchi.

À 9 h 30, on m'a téléphoné de son travail : « On dirait qu'il s'est retrouvé pris dans ce bordel. On vous rappelle. » Dix minutes plus tard : « On l'a conduit à l'hôpital Nakajima. On vous faxe leurs coordonnées pour que vous preniez contact directement. » J'ai appelé, mais il régnait une telle confusion dans le service qu'on m'a juste déclaré, avant de raccrocher : « On ne peut pas établir la liste de tous ceux qui arrivent. » J'ai dû faire preuve de patience.

C'est peu avant 10 heures qu'on m'a contactée : « Ça a l'air méchant. Venez à l'hôpital aussi vite que possible ! » J'étais prête à partir quand le téléphone a sonné de nouveau : « Il vient de mourir. » Je crois que c'était son patron ; il a ajouté : « Gardez votre calme, madame Wada, gardez votre calme ! »

J'ai quitté la maison, mais je ne savais pas comment procéder. Je ne savais même pas quel métro prendre – les lignes Hibiya et Marunouchi étaient fermées. Je suis allée à la station de taxis, et une cinquantaine de personnes y attendaient déjà. J'ai filé vers une compagnie de taxis à proximité : toutes les voitures étaient sorties. Ils ont envoyé un message radio, mais j'ai attendu, attendu, sans qu'aucun véhicule ne vienne. Enfin, par chance, ils ont repéré un taxi libre près de la gare et je l'ai pris.

Le corps avait été transféré de l'hôpital au poste de police de Nihonbashi. J'ai hélé un autre taxi pour Nihonbashi, mais la circulation était terrible, à cause d'un accident sur la voie express. On a quitté Kita-senju à 10 h 10 et atteint le poste de police vers 11 h 30. Dans le taxi, j'ai entendu citer le nom de mon mari. Le chauffeur avait mis les nouvelles, et ils lisaient les noms des morts. « C'est son nom, ai-je dit. Mon mari est mort.

— Voulez-vous que j'éteigne la radio ? m'a proposé le chauffeur.

— Non, laissez-la. Je veux savoir ce qui se passe. »

Cette heure dans le taxi a été une vraie torture. Mon cœur s'affolait au point qu'il allait me sortir par la bouche, à coup sûr ! Et si le travail commençait tout de suite ? J'ai aussi pensé : « Je n'en serai certaine que lorsque j'aurai vu son visage. Je ne le croirai que si je vois son visage moi-même. Il est impossible que ce soit arrivé, il doit y avoir une erreur sur la personne. Pourquoi, oh, pourquoi faudrait-il que ce mort soit mon mari ? » C'est tout ce qui tournait dans ma tête. « Je ne pleurerai pas avant d'en avoir la certitude… » J'espérais contre tout espoir.

On examinait son corps, à mon arrivée, si bien qu'il était déjà 13 h 30 quand j'ai pu le voir. J'ai dû attendre au poste de police jusque-là. Le téléphone sonnait

sans arrêt, et tout le monde courait en tous sens, en pleine panique. La confusion complète. Même si, à cette heure, bien des détails restaient peu clairs, le patron de mon mari et un officier de police m'ont donné une explication partielle : « Il a inhalé quelque chose qui l'a tué. »

J'ai appelé mon père. « Viens ! » lui ai-je demandé. Dès que j'ai vu le visage de papa, je n'ai plus réussi à retenir mes larmes…

Les parents de mon mari sont des fermiers. S'il fait beau, ils travaillent dehors, aussi je ne suis pas arrivée à les joindre, et le patron d'Eiji non plus. Personne ne décrochait. Je suis restée assise, incapable de parler et me disant : « Qu'est-ce que je fais là ? » Je ne pouvais qu'opiner du chef aux questions des enquêteurs.

J'ai enfin pu voir mon mari, au sous-sol. En haut, c'était le poste de police ; en bas, c'était la morgue, où on l'avait allongé et recouvert d'un drap blanc dans une petite pièce pas plus grande que deux tatamis, complètement nu. « Ne le touchez pas ! m'a-t-on demandé. Ne vous approchez pas trop ! » Il y avait apparemment quelque chose sur lui qui, si je le touchais, allait pénétrer ma peau.

Mais, avant même qu'ils me mettent en garde, je l'ai touché. Il était encore chaud. Il y avait des marques sanglantes de morsure sur ses lèvres. De vraies entailles, comme s'il s'était mordu très fort. Du sang séché, aussi, sur ses oreilles et son nez. Ces cicatrices, ces marques sanglantes, elles témoignaient d'une telle douleur…

On ne m'a pas laissée près de lui très longtemps, parce que c'était « dangereux ». On m'a accordé une minute… non, même pas une minute. « Pourquoi a-t-il fallu qu'il meure ? ai-je gémi. Pourquoi m'a-t-il abandonnée ici ? » Je me suis effondrée.

Le corps a été transféré à 16 h 30 au service de médecine légale de l'université de Tokyo. Papa a tenté de me donner du courage, mais ses mots n'arrivaient pas jusqu'à moi. Je ne pouvais rien faire, ni réfléchir. Je ne savais que répéter : « Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? »

Le lendemain, j'ai dit adieu à Eiji au service de médecine légale. On ne m'a pas laissée le toucher, là non plus – ni ma belle-mère, qui était venue de Nagano. On n'a pu que le regarder. Je n'arrivais pas à croire qu'on l'ait abandonné toute la nuit dans un endroit aussi désolé. Même le poste de police aurait été mieux. Ses parents étaient venus jusqu'à Tokyo, et ils ne leur ont même pas montré le corps d'Eiji au poste de police ! Quelle cruauté !

Le frère aîné de mon mari a rapporté le corps à Nagano en voiture. Mes beaux-parents, le grand-père d'Eiji, mon père et moi avons pris le train. J'ai pleuré pendant tout le trajet, tout en m'ordonnant : « Contrôle-toi ! » Il fallait

que je tienne le coup pour les funérailles ; après, peu importait. Mes beaux-parents faisaient de leur mieux, je devais être à la hauteur. Comme on dit : le bouddha n'aime pas voir pleurer – mais je n'y arrivais pas.

Le bébé bougeait en moi. Dès que je pleurais, il roulait d'un côté puis de l'autre. Après les funérailles, mon gros ventre est descendu de plus en plus bas. Tout le monde était inquiet pour moi. Il paraît que les naissances suivent souvent un choc de très près…

On dépose une petite photo du mort sur les autels bouddhistes, pas vrai ? J'en ai mis une près de mon lit dans la salle d'accouchement, et ça m'a donné de la force. Ma belle-mère et la mère de l'ami de mon mari étaient là, elles aussi, pour m'encourager. Ça a pris treize heures. « Tout à fait normal », m'a-t-on assuré. « C'est normal ? » ai-je pensé *[rire]*. Le bébé pesait trois kilos cent, plus que ce qu'on croyait. Pendant l'accouchement, j'étais si préoccupée, je souffrais tant que j'en ai oublié mon mari. C'était douloureux à ce point ! J'ai failli m'évanouir, mais ma belle-mère est entrée et m'a tapoté les joues : « Tiens le coup ! » On me l'a raconté, je ne me souviens de rien.

Quand tout a été fini, j'étais si fatiguée que je voulais seulement dormir. La plupart des femmes pensent probablement : « Comme c'est merveilleux ! » ou : « Quel adorable bébé ! » – pas moi. Après avoir tant poussé, je désirais juste lâcher prise…

J'ai mis un temps infini à retrouver mon poids normal, mais ma belle-mère s'est occupée de tout. Elle a veillé sur Asuka. Je n'avais plus ma mère, et mon père n'aurait su que faire. Ma belle-mère était un vrai vétéran, après avoir eu ses enfants et avoir aidé l'épouse de mon beau-frère pour les siens. Ça m'a donné une impression de sécurité, comme si je naviguais à bord d'un paquebot de luxe. Si j'avais été seule, je serais peut-être devenue folle. C'est ça, le bon côté des familles élargies.

Le frère d'Eiji avait deux enfants (et un troisième est né presque en même temps que le mien), et chaque fois que je me mettais à sangloter, ces petits venaient et me demandaient : « Tantine, ça va ? », ou : « C'est parce que Eiji est mort ? » Je ne pouvais continuer à pleurer devant des enfants. Ils ont été ma plus grande consolation.

Je suis rentrée à Yokohama en septembre, après six mois chez mes beaux-parents. C'est devenu ma seconde maison *[rire]*. J'y retourne souvent et j'aime y être. Tout le monde m'accueille si gentiment ! Et puis, la tombe de mon mari s'y trouve…

Au bout d'un an, j'ai réussi à dépasser un peu tout ça. J'ai fini par admettre qu'il n'est plus là… Il arrivait à mon mari de séjourner en Amérique pour son travail pendant deux ou trois mois d'affilée. Son absence pouvait donc paraître

normale ; et, après sa mort, je me suis dit : « Ah, il est encore parti pour un de ses voyages d'affaires ! » pendant toute une année. Comme s'il pouvait soudain passer la porte et s'écrier : « Je suis rentré ! » Le matin, je me réveillais et je songeais : « Il est en déplacement », puis je voyais sa photo sur l'autel. Au fond de moi, je ne parvenais toujours pas à accepter ce qui s'était produit. Je vivais dans un mélange de réalité et de fantasme. Je pouvais penser : « Il va bientôt rentrer », au moment même où je me recueillais sur sa tombe. Un an après, c'est devenu plus clair dans mon esprit : « Oui, il est mort. »

Le plus dur, c'était d'aller me promener et de voir un père avec un bébé dans les bras ou sur les épaules. C'était presque insupportable. Ou d'entendre un jeune couple discuter. Ça me donnait envie de fuir.

J'ai lu ce qu'on a écrit sur moi dans les journaux, mais ils ne rapportent jamais ce qui est vraiment important. Je ne sais plus pourquoi, je me suis retrouvée à la télévision, un jour. Après ça, la chaîne m'a déclaré qu'il y avait eu « beaucoup de réactions » et « de nombreuses lettres » – même si on ne m'en a donné aucune. C'était minable *[rire]* ! Je ne veux plus jamais passer à la télévision. Plus jamais. Ils ne disent pas la vérité. J'avais espéré une part de vérité, mais la chaîne avait sa propre idée sur ce qu'elle voulait diffuser. Elle n'a jamais montré ce que j'avais vraiment à dire.

Par exemple, quand cet avocat, Sakamoto, a disparu, si la police de Kanagawa avait été autorisée à enquêter en profondeur, comme elle l'aurait dû, l'attaque au gaz ne se serait jamais produite[2]. Toutes les victimes auraient été épargnées. C'est ça que je voulais dire, mais ils ont tout coupé. Lorsque j'ai demandé pourquoi, on m'a répondu que les annonceurs avaient fait pression. Il en va de même pour les journaux et les magazines.

Quand on a rapporté le cercueil à Nagano, il y avait des équipes de télévision prêtes avec leurs caméras. Comment peut-on être aussi insensible ?

À mon retour chez moi, à Yokohama, tout le monde croyait tout savoir sur moi. Dans la rue, on me montrait du doigt : « Regarde, c'est elle, la veuve du sarin ! » J'en frissonnais d'horreur. J'avais l'impression qu'on me poignardait dans le dos. J'ai déménagé, parce que je ne pouvais plus le supporter.

La première fois que je suis allée au bureau du procureur pour une audition, ils avaient le témoignage de la personne qui avait sorti mon mari de la station de métro. Ils avaient aussi les témoignages des agents de la station. Le procureur m'a demandé si je voulais savoir comment mon mari était mort. « Bien sûr ! » ai-je répondu. On m'a lu ces témoignages. « Quoi ? Vous voulez dire qu'il est mort dans de telles souffrances ? » ai-je songé. J'ai eu envie de faire goûter de leur propre chimie à ceux qui avaient fait ça. Pourquoi est-ce qu'on les garde en

vie ? Qu’on les condamne à la pire des punitions, et le plus tôt sera le mieux, c’est mon avis. Je n’en changerai pas. Le déroulement du procès m’irrite.

Quelle raison pouvait-il bien y avoir d’assassiner mon mari ? Que suis-je censée faire avec ce vide, maintenant que notre avenir a été détruit ? J’aimerais tuer Asahara de mes propres mains. Si j’en avais le droit, j’aimerais le tuer lentement et douloureusement. Hayashi, le responsable du gazage sur la ligne Hibiya, est en fuite[3].

Je veux juste connaître la vérité – la vérité, et le plus tôt sera le mieux…

Les médias n’ont pas dit un mot sur les souffrances atroces dans lesquelles sont mortes les victimes. Pas un mot. Les faits ont été effleurés, à l’époque de l’incident de Matsumoto ; mais, pour l’attaque du métro de Tokyo, rien. Étrange. Je suis certaine que la majorité des gens s’imagine qu’ils sont tombés et sont morts « normalement ». Je n’ai appris combien mon mari avait souffert que lorsque le procureur m’a lu ces témoignages. Je veux que davantage de gens connaissent la vérité, qu’ils sachent à quel point ces agonies ont été horribles… Sinon ils n’y penseront plus.

Le seul point positif, c’est Asuka. Quand elle a prononcé ses premiers mots… les petits gestes, les aliments qu’elle aime et qui me rappellent son père… Je dis souvent à Asuka : « Papa était comme ça », car si je ne lui parle pas de lui, elle ne le connaîtra jamais. Quand je lui demande : « Où est papa ? », elle montre la photo sur l’autel et dit : « Papa, papa. » Elle dit aussi « Bonne nuit » à la photo avant de s’endormir. Ça me donne envie de pleurer.

Il me reste quelques vidéos de nos séjours au ski, de notre lune de miel. On entend sa voix. Je les montrerai à Asuka lorsqu’elle sera un peu plus grande. Je suis tellement heureuse qu’on ait fait ces vidéos ! J’en suis arrivée à oublier son profil. Au début, je sentais encore chaque détail de son visage sous mes doigts, mais peu à peu ça s’efface…

Excusez-moi… c’est juste que, sans le corps, tout commence à s’estomper.

Je voudrais qu’Asuka apprenne à skier. Mon mari parlait toujours de lui apprendre. Je porterai la tenue de mon mari et je lui donnerai des cours. Eiji et moi avions la même taille. Je pense commencer la saison prochaine. C’est ce qu’il aurait voulu.

« C'était un enfant peu exigeant »

Kichiro Wada (64) et Sanaé Wada (60)*, parents de feu Eiji Wada*

Kichiro et Sanaé Wada vivent à Shiode-daira, dans la campagne près d'Ueda, non loin des sources chaudes de Bessho. Les feuilles d'automne tombaient quand je leur ai rendu visite. Collines teintées de rouge et d'or, pommiers lourds de fruits mûrs dans les vergers – c'était l'image idyllique de la préfecture montagneuse de Nagano à l'heure des récoltes.

La région fut le centre japonais de production de soie, avec ses vastes étendues de mûriers dont les feuilles nourrissaient les vers. Mais, après la Seconde Guerre mondiale, la terre fut convertie en rizières, ce qui mit brutalement fin à l'industrie locale de la soie.

« Les décisions gouvernementales n'ont guère de sens pour un village agricole aussi petit que le nôtre », m'a confié M. Wada. C'est un homme de peu de mots, mais il aurait beaucoup de choses à dire, s'il le voulait. Son épouse, Sanaé, est au contraire le type même de la « mère », affable et diserte.

Les Wada possèdent environ un hectare de riz, de légumes et de pommes. Alors que je repartais pour Tokyo, ils m'ont donné un sac de pommes fraîchement cueillies dans leur verger – elles étaient délicieuses !

Durant les premières années de leur mariage, les Wada survécurent grâce à ce qu'ils cultivaient ; mais les temps devenant plus durs, pour joindre les deux bouts, M. Wada fut contraint de travailler dans une usine, et il ne s'occupa de ses cultures que pendant ses jours de congé. Cette double charge l'épuisa. Quand leur fils mourut dans l'attaque au gaz, il ne parvint pas à se remettre du choc et dut quitter son emploi à l'usine.

Je lui ai demandé quelle sorte d'enfant était Eiji. « Je n'ai guère participé à son éducation, m'a-t-il répondu. Vous devriez poser la question à ma femme. » Il était trop concentré sur les moyens de faire vivre sa famille pour s'occuper des enfants, je suppose. Pourtant, j'ai surtout eu l'impression que parler de son fils mort était trop douloureux pour lui.

« C'était un enfant peu exigeant. » Ce genre de commentaire, ils l'ont répété à maintes reprises au cours de cet entretien. Eiji était un jeune homme fort et indépendant qui n'avait jamais causé de soucis à ses parents. Jusqu'au jour où son corps a été renvoyé chez eux sans un mot d'explication…

*

MÈRE : Eiji est né à 5 h 40 un 1er avril. Comme je savais que je ne tiendrais pas jusqu'au matin, avant l'aube, vers 4 heures, on est allés chez la sage-femme.

L'accouchement a été facile. Il ne pesait pas même deux kilos cinq. L'aîné faisait presque quatre kilos, mais Eiji était bien plus petit. Une naissance naturelle en une heure et demie, sans qu'il soit nécessaire d'appeler le médecin, alors que pour le grand ça avait été un calvaire.

On n'a pas eu d'autre choix que d'élever des chèvres, surtout qu'il ne manquait pas d'herbe tout autour de chez nous. Je trayais les chèvres et je buvais leur lait pour pouvoir allaiter Eiji. C'est comme ça qu'Eiji a grandi en bonne santé. Il est resté maigrelet, pourtant. Jamais il n'a été bien gros, mais jamais je n'ai dû le conduire à l'hôpital.

C'était un enfant peu exigeant. Quelle que soit la situation, il savait s'en débrouiller tout seul. Le jour où il a été convoqué à la Régie des tabacs du Japon pour un entretien d'embauche, on lui a demandé : « Est-ce que tu veux qu'un de nous t'accompagne ? », et ça l'a irrité : « À quoi ça servirait que quelqu'un vienne avec moi ? J'irai seul ! » *[Rire.]* Ou, quand il vivait en célibataire, je lui demandais : « Est-ce que tu veux que je vienne faire ton ménage ? », il répondait : « Le ménage, je peux le faire moi-même ! » Ces dix dernières années, je n'ai dû changer mes habitudes que trois fois pour Eiji : quand il a été embauché, pour son mariage, et pour rapporter son corps chez nous.

Notre aîné est plus tranquille. Eiji était actif, un vrai débrouillard. Il faisait même la cuisine. C'est pour ça qu'on n'a jamais eu de problème pour l'élever. Il décidait tout seul de tout.

Lorsque le moment d'entrer au lycée est venu, on lui a suggéré : « Pourquoi ne pas tenter une filière qui mène à l'université ? » Il a rétorqué : « J'aime l'électricité. Je vais aller dans une école professionnelle et je m'arrêterai là. » Les garçons en avaient discuté entre eux. L'aîné a dit qu'il serait plus facile qu'il reste là et reprenne la ferme familiale, et Eiji : « Je n'attends rien de cette terre. Je vais prendre mon indépendance. » Ils avaient décidé entre eux.

Notre aîné a bien envisagé d'étudier à l'université de Tokyo, mais il ne se voyait pas vivre dans ce lieu de folie, aussi il est rentré pour des études

d’agriculture. Pas Eiji : ce garçon pouvait réussir n’importe où. Il s’est immédiatement habitué à la vie citadine. Après avoir eu son diplôme d’électricien, il est entré à la Régie des tabacs. C’était en 1983. Le mari de ma sœur y travaillait, et il allait bientôt prendre sa retraite. Il a proposé : « Pourquoi est-ce qu’Eiji ne rejoindrait pas la Régie des tabacs ? » C’était à l’époque où les entreprises passaient à l’informatique et, quand Eiji est allé à son entretien d’embauche, il a déclaré : « Je veux travailler ici parce que j’aimerais apprendre ces systèmes informatiques. » C’est peut-être pour ça qu’on l’a pris. Pendant la formation, à Nagaoka, tous les autres avaient un diplôme universitaire. Ils n’étaient que deux sur douze à sortir juste du secondaire.

Il nous racontait qu’à Nagaoka la neige s’empilait sur un mètre de profondeur. Très vite, il a annoncé qu’il voulait faire du ski. Il lui fallait un équipement. Est-ce que je pouvais lui envoyer de l’argent ? Je l’ai fait. Le ski le passionnait au point qu’il en faisait tout le temps. C’est sur une piste qu’il a rencontré Yoshiko.

Il était loin de chez nous ; il commençait une nouvelle vie seul, à Nagaoka. Il n’avait pas l’air d’en souffrir : il s’était fait beaucoup d’amis, il gagnait sa vie, et il était libre de dépenser son argent comme il voulait.

Quand on nous a annoncé la mort d’Eiji, honnêtement, ma tête s’est complètement vidée. On entend parler de gens qui ont « un blanc ». C’est vraiment ce qui est arrivé : je ne savais plus où j’en étais.

J’étais seule, à cette heure-là. Son entreprise et la police avaient téléphoné plus tôt, mais tout le monde était sorti. J’avais fabriqué du miso. D’ordinaire, c’est une de mes tâches du mois d’avril, mais comme je savais que je devrais aider pour le bébé d’Eiji, j’avais avancé la préparation d’un mois. C’est une tâche très prenante.

Le 20, il faisait beau. J’ai lavé le linge qui s’était empilé et je suis partie faire les courses. Le père était allé tailler les pommiers dans le verger, ce matin-là, et comme ma tension était un peu élevée, je me suis aussi rendue à l’hôpital pour des médicaments. C’est pour ça qu’il n’y avait personne à la maison. Ils ont fini par joindre ma sœur aînée. En revenant de l’hôpital, je voulais acheter des fleurs, puisqu’on approchait d’Higan *[l’équinoxe bouddhiste]*, mais je suis repassée par la maison. C’est là que j’ai entendu sonner le téléphone.

« Je t’ai appelée mille fois, et personne n’a répondu ! m’a dit ma sœur. Est-ce que tu n’as pas vu la télé ?

— Par un temps pareil, qui regarde la télé ? S’il pleut, je la regarde, mais aujourd’hui j’ai trop à faire.

— Écoute, ne t’affole pas, mais rassemble tout ton courage.

— Quoi ? Pourquoi ? De quoi s’agit-il ?

— À l’instant, à la télévision, ils ont dit qu’Eiji est mort. »

C’est alors que j’ai eu un blanc. Je ne me souviens de rien d’autre. Le choc a été si rude qu’il a tout effacé…

C’est un an avant leur mariage qu’Eiji nous a présenté Yoshiko. Il l’a amenée en hiver – il ne revenait que deux fois par an, pour Obon *[la fête bouddhiste des morts, en août]* et pour la fin de l’année. Là, on venait de terminer tous les préparatifs de l’hiver. Je crois me rappeler que Yoshiko n’a pas dormi chez nous. Elle est repartie le jour même.

Depuis des années, je disais : « Est-ce qu’il ne vaudrait pas mieux choisir ton épouse à la campagne ? Vous reviendriez plus souvent nous voir, si vous étiez tous les deux originaires d’ici.

— Non, répondait Eiji, une fille de la campagne me causerait trop d’ennuis. Je trouverai celle qu’il me faut, ne t’en fais pas, mère. Je m’en occupe tout seul. »

PÈRE : Ça ne m’ennuyait pas. Qu’il choisisse celle qu’il voulait et reste avec elle, c’était tout ce qui comptait. Un parent n’a aucun droit d’interférer dans le choix d’un enfant, concernant le mariage. Qu’ils prennent leurs propres responsabilités, c’est mon avis.

MÈRE : On a célébré leur mariage dans une chapelle d’Aoyama. Une petite cérémonie. « Des dizaines de personnes ne tiendront pas », nous avait-il prévenus. N’ont donc été invités que les proches.

« Il faudra qu’on organise une autre cérémonie lorsque tu viendras à la campagne, ai-je dit.

— Je suis le cadet, m’a-t-il répondu. C’est mon frère qui va perpétuer la lignée familiale. Qui sait si je finirai ici ou non ? Il est donc inutile de faire quoi que ce soit de spécial pour moi. »

On a appris la grossesse de Yoshiko quand ils sont venus pour la nouvelle année. J’avais senti quelque chose, lors de leur séjour en août. La couleur de ses joues m’avait semblé curieuse, et j’avais pensé que, peut-être… Je lui avais donc posé la question. « Je suppose que c’est possible », m’avait-elle répondu.

PÈRE : Le 20 mars, comme ma femme vous l’a dit, je taillais les pommiers. J’y étais depuis le matin. Il fallait terminer avant la fin mars, et on a quarante pommiers…

Notre aîné vit avec nous, mais dans une autre maison, et on prend nos repas chacun chez soi – il a sa femme et ses enfants avec lui. Si notre téléphone sonne, on ne l’entend pas de chez lui ; et de toute façon sa femme, qui était enceinte elle aussi, était sortie pour une consultation à la maternité, ce jour-là.

Il se trouve que notre aîné écoutait la radio, au travail, quand il a entendu le nom « Eiji Wada ». Il a téléphoné plusieurs fois sans obtenir de réponse, et il a

pensé qu'on était dans les champs. Alors il a tout laissé tomber et il a couru jusque chez nous, mais ma femme était rentrée avant sa venue et elle avait déjà reçu cet appel de sa sœur.

La police nous a joints également. Le Central avait appelé la police locale et lui avait demandé de venir nous prévenir. C'est ce qui s'est passé. Ma femme était au téléphone quand une voiture de police est arrivée.

MÈRE : Je ne voulais pas que Père tombe à genoux dans le verger, en apprenant brusquement la nouvelle. On est allés le trouver et on lui a demandé de nous accompagner à la maison. Je suis partie juste après pour Tokyo avec Père, notre fils aîné et le mari de ma sœur (celui qui avait incité Eiji à travailler pour la Régie des tabacs). On a pris le train de 14 heures à Ueda, et on est arrivés à la gare d'Ueno vers 17 heures. Il faisait encore jour. Un employé de la Régie nous a accueillis et emmenés en taxi au quartier général de la police. Personne n'a soufflé mot pendant le trajet. Un silence de mort. On est restés silencieux et on est descendus de voiture quand on nous l'a demandé.

Le corps n'était plus à la police. Il avait été envoyé au service de médecine légale de l'université de Tokyo. Après tout ce qu'on avait subi, on n'a même pas pu voir notre Eiji ce jour-là ! On nous a installés dans la maison d'amis de la Régie des tabacs. Je n'ai pas pu dormir. Vers 9 heures le lendemain matin, on s'est tous rendus à l'hôpital de l'université de Tokyo pour le voir, enfin !

Sans réfléchir, j'ai touché Eiji et on m'a crié dessus. Comment est-ce que j'étais censée savoir qu'on ne devait pas le toucher ? Je n'ai pas pu m'en empêcher. Apparemment, Yoshiko l'avait touché aussi, et ils avaient crié contre elle également. Une mère, elle doit toucher son enfant et sentir le froid de la mort avant d'admettre : « C'est trop tard. » Sinon, rien ne va la convaincre.

Dans ma tête, tout avait été effacé. Je ne comprenais plus rien, mais je me contrôlais, vous voyez, et je n'ai pas pleuré. Quand votre tête est vide, même les larmes ne viennent pas. J'étais réduite à une parfaite idiote ; seul mon corps continuait à bouger. Nous devions envoyer Eiji retrouver le Seigneur Bouddha et lui organiser des funérailles.

C'est étrange : dans ma tête, je ne pensais qu'à la préparation des rizières. Deux enfants… Des petits-enfants, d'autres en route ; planter le riz, faire ci ou ça – mon esprit s'occupait. J'en étais à prévoir la transplantation des pousses de riz lorsqu'une équipe de la télévision est apparue.

PÈRE : Je n'ai rien répondu aux reporters. J'étais si furieux contre eux ! Ils nous ont suivis jusqu'au crématorium, ils ont même pris des images de la maternité. Je leur ai demandé poliment de partir, mais, quoi que je dise, ils ne voulaient pas disparaître. Ils se sont imposés chez les voisins, qui nous ont

interrogés : « Ils veulent que nous leur parlions, qu'est-ce qu'on doit faire, monsieur Wada ? » Je les ai priés de ne rien dire.

Une fois seulement, alors que j'étais sur mon tracteur, ils ont brandi un micro sous mon nez.

« Monsieur Wada, un commentaire ?

— J'aimerais que ces tueurs soient immédiatement condamnés à mort pour leur crime, ai-je répondu cette seule et unique fois. Il suffira d'amender la Constitution japonaise. C'est tout. Maintenant, je vous en prie, allez-vous-en ! »

Je ne voulais plus aucun contact avec eux et je suis reparti tout droit dans mon champ. La chaîne de télévision a installé une caméra devant notre maison, pour attendre mon retour, mais je suis passé par l'arrière à vélo. À l'époque, tant de personnes sont venues enquêter sur nous ! Elles prétendaient toutes devoir écrire un article pour un magazine ou je ne sais quoi.

Je me suis accroché comme j'ai pu, conscient qu'il fallait planter le riz, sinon… Ensuite, dès la plantation terminée, je me suis effondré. Toutes sortes de pensées me traversaient la tête – quand on pense, ça n'a plus de fin –, seulement vous avez beau penser, votre gamin mort ne revient pas. Il a fallu que je me mette ça dans la tête. Je ne pouvais pas être dans cet état pour toujours. Pourtant, je n'oublie rien : chaque fois que je repense à tout ça, ces sentiments bouillonnent à nouveau dans ma poitrine.

Je ne bois guère, mais j'aime bien un petit saké. Quand Eiji revenait à la maison, tous les trois on buvait un verre, le père et ses deux fils. C'était à ces moments que le saké avait le meilleur goût, meilleur que tout. Un petit verre, et la conversation prenait vie. On éclusait un *sho [1,8 litre]* dans la soirée. On était proches. On ne se disputait jamais.

MÈRE : C'était un gentil garçon. Avec sa première paie, il m'a acheté une montre. Chaque fois qu'il revenait en visite, il offrait quelque chose aux enfants de son frère. Lorsqu'il allait en Amérique et au Canada pour affaires, il nous rapportait des souvenirs.

Il en a même acheté pour Asuka, alors qu'elle n'était pas encore née. Il y a quelque temps, quand Asuka est venue ici, elle portait des vêtements qu'Eiji lui avait achetés en Amérique. Vous voyez à quel point il attendait cette naissance avec impatience ! Il avait vraiment hâte de la connaître, et puis… Quand je pense à ces imbéciles qui l'ont tué, c'est tellement tragique !

PÈRE : À l'époque de l'incident de Matsumoto, pourquoi est-ce que la police n'a pas mieux enquêté ? S'ils avaient fait leur travail, cette tragédie ne se serait jamais produite. Si seulement ils avaient poussé leurs investigations plus loin, alors !

MÈRE : Il faut se réjouir que sa femme et son bébé aillent bien. Elle nous a donné une splendide petite-fille. J'essaie de m'en souvenir. Si j'avais passé mon temps à sangloter, je n'aurais été d'aucune utilité après sa naissance. Il a fallu que je me ressaisisse, et ça m'a permis d'en arriver où j'en suis maintenant.

PÈRE : Il faut bien s'occuper des cultures ! C'est ce qu'on a toujours fait. Dès que les pousses de riz sont prêtes, on les repique dans la rizière ; puis il faut passer aux pommiers, polliniser les fleurs… ça n'a pas de fin ; les travaux s'enchaînent. Ce genre d'activité vous épuise physiquement, et quand vous êtes fatigué, vous dormez comme une bûche. On n'a pas de temps pour les névroses ni pour les tranquillisants ; ce n'est pas pour les fermiers.

« Sarin ! Sarin ! »

Koichiro Makita (34)

M. Makita est un spécialiste de la production cinématographique. De 1988 à 1994, il dirigea sa propre maison de production indépendante, mais quand la récession frappa, il partit travailler pour son entreprise actuelle, où il est chargé du développement visuel de logiciels de jeux sur ordinateur.

Pour la rédaction de ce livre, j'avais décidé de certaines règles, dont une qui m'interdisait d'interviewer la même personne deux fois – pas d'ajouts ultérieurs –, mais M. Makita fut une exception. Mon magnétophone fonctionna mal la première fois et il refusa de me restituer ce que nous avions enregistré. Il fallut donc, hélas, que j'implore M. Makita de me donner une seconde chance – sous prétexte de recueillir « davantage de détails ». Il est possible que le dysfonctionnement du magnétophone ait été une sorte de message : la seconde fois, M. Makita m'accorda une interview longue et plus en profondeur.

M. Makita ne rechignait pas à parler, mais il n'était pas le genre d'homme à fournir des informations sur lui sans y être incité. Ses réponses restaient en général dans les limites des questions posées. Comme je ne suis pas indiscret, j'ai trouvé difficile de lui demander directement quels ont été les effets de l'attaque au gaz sur sa famille. Parfois, après coup, j'ai regretté mes propres réticences.

*

J'EMPRUNTE LA LIGNE HIBIYA pour aller au travail. Elle est toujours bondée, surtout à la station Kita-senju où beaucoup de gens prennent une correspondance, et où il y a toutes ces réparations qui occupent la moitié du quai – c'est vraiment dangereux. Une simple poussée, et quelqu'un pourrait tomber sur les voies.

C'est bondé au point qu'un jour, alors que je montais dans une voiture, mon attaché-case m'a été arraché par le torrent de passagers. J'ai tenté de m'y accrocher, mais j'ai dû le lâcher pour éviter d'avoir le bras cassé. Il a tout bonnement disparu, et j'ai cru ne jamais le revoir *[rire]*. Ensuite, la foule s'est un peu éclaircie, et je l'ai récupéré – une chance ! Enfin, à présent, il y a l'air conditionné dans les voitures. Avant, l'été, c'était insupportable.

Des passagers descendent à Akihabara, ce qui permet de respirer un peu mieux. À Kodemmacho, il n'y a plus personne qui se frotte contre vous, et il arrive même qu'on trouve un siège libre. Au-delà de Ginza, on a la place pour ouvrir un magazine.

Mon épouse et moi avons une fille de 4 ans. Nous sommes mariés depuis cinq ans. Nous louons une maison. C'est là que j'avais passé mon enfance en famille, mais j'étais encore étudiant quand mes parents et mon frère sont morts les uns après les autres. Je suis demeuré seul de ma famille jusqu'à ce que j'en fonde une moi-même, et nous avons investi les lieux. C'est un peu petit, mais avec tout le confort moderne et dans une zone résidentielle.

À l'origine, je voulais être musicien. J'étais dans un groupe à l'université, et on a continué trois ans après en être sortis, mais c'est resté très amateur, surtout de la musique techno, parce que je n'avais nulle part où installer mes instruments.

Je suis devenu l'employé type, mais ça ne me convenait pas. J'avais du mal à surnager dans cet environnement de bureaux. Je travaillais pour une entreprise d'informatique et je détestais ça. De plus, c'était si prenant que je n'avais presque pas de temps libre. Travail inintéressant, pas de loisirs : ça ne me menait à rien. J'ai donné ma démission au bout d'un an et demi.

Ensuite, j'ai trouvé un boulot dans une boîte d'audiovisuel, mais elle a fait faillite après quelque temps, ce qui m'a poussé à créer mon entreprise. Je n'ai jamais vraiment souhaité être mon propre patron, cependant ça s'est avéré nécessaire pour des raisons fiscales. On a été trois, au meilleur moment, mais quand les conditions économiques ont empiré, on a eu moins de travail et, la dernière année, il n'y avait plus que moi.

Le 20 mars était un lundi. Comme j'avais rendez-vous avec mon patron, je suis parti tôt. Si j'avais laissé passer quelques rames à Kita-senju, j'aurais peut-être pu m'asseoir, mais j'aurais perdu un quart d'heure et je serais arrivé en retard. J'ai donc pris la première rame. Assis ou debout, vous êtes de toute façon serré contre les autres et c'est très inconfortable. Ce jour-là, le métro était chargé comme un lundi matin : c'est pire encore que les autres jours.

Je monte toujours dans la quatrième voiture, par la porte arrière, et toujours à la même heure, ce qui fait que des visages me sont familiers ; mais ce jour-là,

comme j'étais parti plus tôt et que je ne voyageais pas dans ma rame habituelle, je n'ai reconnu personne. Je me rappelle cette impression d'une atmosphère un peu différente.

Je n'ai eu aucune chance d'obtenir un siège avant Tsukiji, ce qui est inhabituel. J'en trouve un vers Kayabacho, en général. Quoi qu'il en soit, j'ai fini par m'asseoir, mais alors on a entendu : « Un passager a eu un malaise. Cette rame va marquer un temps d'arrêt à la station pour permettre l'intervention des secours. » Je suis resté assis et j'ai attendu. Au bout de deux minutes, le message a changé : « Trois passagers se sont évanouis. »

Sur le quai, les gens qui attendaient formaient une véritable muraille. Le problème qui nous retardait se situait dans la voiture précédant la nôtre : c'était là que se diffusait le sarin. Curieux de savoir de quoi il s'agissait, j'ai passé la tête par la porte. Je n'ai rien vu de spécial, jusqu'à ce qu'un homme arrive de cette voiture en criant : « Sarin ! Sarin ! » Je me souviens très bien qu'il a prononcé ce mot, mais il avait une voix d'ivrogne.

En entendant ça, plusieurs personnes se sont levées autour de moi, mais sans avoir l'air particulièrement pressées. Personne n'a couru pour sortir au plus vite.

Peu après, une autre annonce a été diffusée : « On a détecté la présence d'un gaz toxique. Il est dangereux sous terre. Nous vous prions de gagner la surface, pour votre sécurité. » Tous les passagers se sont levés et sont descendus du métro, mais toujours aucune panique : ils marchaient juste un peu plus vite que d'ordinaire, sans bousculade ni rien. Certains ont posé un mouchoir sur leur bouche, et on entendait tousser, voilà tout.

Dans la station, l'air circulait de l'arrière vers l'avant de la rame ; c'est pourquoi j'ai pensé : « Je n'ai rien à craindre, puisque le problème concerne la voiture précédant la nôtre ! » La sortie était aussi dans la bonne direction par rapport au vent, à l'arrière de la rame. Pourtant, j'avais une curieuse sensation dans la gorge. Vous savez, quand le dentiste vous anesthésie et que ça glisse dans votre gorge ? Eh bien, c'était comme ça. Pour être honnête, j'ai eu peur. J'ai brusquement compris que je risquais d'être gazé à mort. Si c'était du sarin, c'était grave. J'avais vu les conséquences à Matsumoto : vous l'inspirez, vous mourez.

J'ai gagné la sortie et gravi l'escalier. Dehors, j'ai eu envie d'une cigarette, mais j'arrivais à peine à faire passer de l'air dans ma gorge et je me suis mis à tousser. C'est là que j'ai su que j'avais respiré le gaz. « Je ferais mieux d'appeler au bureau », me suis-je dit. Des files d'attente s'allongeaient déjà devant les deux cabines téléphoniques proches de la station. J'ai dû patienter quinze à vingt minutes avant que vienne mon tour. Le bureau n'était pas encore officiellement

ouvert, mais j'ai joint une fille. « Il y a eu une attaque terroriste. Je vais être en retard. »

En quittant la cabine, j'ai regardé autour de moi. Beaucoup de personnes étaient accroupies, des dizaines de personnes. Certaines étaient allongées, inconscientes, et d'autres avaient dû être portées dans l'escalier. Avant mon appel, il n'y en avait que quelques-unes ; à présent, les lieux étaient en pleine effervescence, même si ça ne ressemblait pas encore à la scène de guerre qu'on a montrée à la télévision.

Un enquêteur de la police circulait parmi nous en demandant : « Est-ce que vous avez vu celui qui a diffusé le gaz toxique ? » Puis une ambulance est arrivée.

On n'avait pas fermé l'entrée du métro, et beaucoup de curieux descendaient regarder. Je me disais que ce n'était sûrement pas raisonnable quand, enfin, un agent est venu interdire le passage.

Ça m'inquiétait d'avoir inhalé ce gaz, mais j'ignorais si je devais quitter la zone ou non. Ne valait-il pas mieux que je sois examiné ? C'est chercher les ennuis que de nier un problème, non ? Si je prenais un autre métro pour aller travailler, je risquais de m'effondrer à mi-chemin.

En revanche, je voyais bien que j'étais encore en mesure de marcher – contrairement à ceux qu'on soutenait ; cela devait signifier que je n'étais pas aussi atteint que beaucoup de victimes. Une équipe de première urgence s'est présentée. « Tous ceux qui se sentent mal, montez dans l'ambulance, s'il vous plaît ! » Je ne l'ai pas fait ; j'ai voulu m'accrocher à l'idée que j'allais bien.

J'ai marché jusqu'à la station Shintomicho et pris la ligne Yurakucho. Au bureau, j'ai reçu un appel du directeur exécutif qui s'inquiétait de ma santé. J'ai expliqué la situation, et il m'a conseillé : « Il paraît que c'était du sarin ; vous feriez mieux d'aller à l'hôpital rapidement et de vous soumettre à des analyses. »

Il y a un hôpital tout près. En fait, tout m'avait déjà paru sombre lorsque j'avais pris le métro à Shintomicho ; mais, sur le coup, j'avais pensé que c'était à cause de la luminosité du soleil dehors. J'ai appris par la suite que c'était dû au sarin. Je n'avais presque plus la gorge irritée – j'arrivais à fumer. Cependant, je voulais quand même qu'on m'examine.

À l'hôpital, on m'a déclaré : « Du sarin ? On ne peut pas faire ce genre d'analyse ici. » Les médecins n'avaient pas regardé les informations ; ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui s'était produit – il devait être 10 h 30. N'ayant bien sûr jamais été confrontés à des cas d'intoxication par le sarin auparavant, ils ne connaissaient pas du tout le protocole. Après m'avoir fait attendre une heure, le temps de se renseigner sur les examens à pratiquer, on est venu m'expliquer : « Eh bien, c'est comme un pesticide. Il faut donc boire

beaucoup d’eau pour en laver votre organisme, mais pour l’instant vous allez bien. » « D’accord, je vais bien pour l’instant », ai-je pensé, et j’ai gagné l’accueil pour payer la note. C’est alors qu’une infirmière qui avait regardé la télévision m’a glissé comme un secret : « On ne sait pas traiter le sarin ici. À la télévision, on a dit qu’ils administrent le traitement à Saint-Luc. Là-bas, ils savent quelles analyses il faut pratiquer. Vous devriez voir avec la police. »

Comme je n’étais toujours pas rassuré, je suis allé au poste de police en face de l’hôpital, et j’ai demandé qu’on m’indique un hôpital où je pourrais subir des analyses relatives au sarin. Le policier a dû croire que j’étais un cas grave, parce qu’il a immédiatement appelé une ambulance. On m’a aussitôt conduit à un hôpital, à vingt minutes de là.

Sans doute parce que j’étais un « cas grave », trois médecins m’y attendaient. J’ai été plutôt embarrassé de ne présenter que de légers symptômes. « Vous n’allez pas tellement mal. Si rien d’autre ne se déclenche aujourd’hui, vous vous en sortirez bien », m’a-t-on déclaré. Pas de perfusion. Pas de médicament.

Je suis reparti au travail. Mes pupilles n’étaient pas très contractées – je ne me souviens pas bien du temps qu’elles ont pris pour redevenir normales.

Après cette attaque au gaz, la police s’est convaincue que j’étais un des coupables. Deux officiers sont venus chez moi et m’ont mis sur le gril. L’un d’eux m’a regardé dans les yeux et m’a demandé : « Avez-vous toujours eu cette coiffure ? » Ils ont passé en revue les évènements du jour, puis m’ont montré deux photos et, sur l’une, le type me ressemblait beaucoup. « Pendant l’attaque au gaz, avez-vous vu l’un de ces deux hommes ? » Non, ai-je répondu, mais j’ai bien senti qu’ils me soupçonnaient. Selon eux, il était fort probable que les coupables avaient été contaminés eux aussi, et qu’ils s’étaient rendus dans un hôpital pour y être traités.

Deux ou trois semaines plus tard, le téléphone a sonné.

« Monsieur Makita ?

— Oui ?

— Police. Vous êtes donc parfaitement remis. »

Ils semblaient désirer obtenir une déclaration. Je me suis rendu au commissariat en me demandant tout à coup si je n’avais pas été mis sous surveillance, et probablement suivi. Ils n’avaient toujours pas établi de lien irréfutable avec Aum, et tout le monde était sur les dents…

Plus que de la colère contre Aum, j’éprouve du dégoût. Je méprise les gens qui ignorent les dangers présentés par ce genre de religion, et j’en veux particulièrement à ceux qui tentent par tous les moyens de recruter de nouveaux adeptes pour leur organisation.

Quand j'étais étudiant, en trois ans seulement j'ai perdu mes parents et mon jeune frère. Mon père avait été hospitalisé à maintes reprises, si bien que sa mort n'a pas été un vrai choc ; mais ma mère, à cause d'un souffle au cœur, était allée se faire examiner, et elle est morte deux jours plus tard. On ne l'a même pas opérée. Ça m'a anéanti. Personne n'avait imaginé qu'elle puisse mourir. Et c'est alors que mon frère a été tué dans un accident. J'ai inévitablement pensé : « Les gens peuvent mourir à tout moment », et j'avais presque l'impression d'être le prochain sur la liste.

Je ne cessais de dormir – douze heures d'affilée. Quand vous dormez aussi longtemps, le sommeil devient très léger. Je rêvais beaucoup. Et c'est à cette époque que j'ai été contacté par une de ces nouvelles religions. Le recruteur m'a abordé en disant : « Ce genre de malheur ne cesse de se répéter. Tu ferais mieux de changer ton destin ici et maintenant. Ne devrais-tu pas te tourner vers la foi… ? » J'ai trouvé ça de très mauvais goût, et c'est peut-être pour cette raison que je suis aussi hostile à la religion.

« La toute première chose
qui m'est venue à l'esprit,
c'était qu'il s'agissait d'un gaz toxique
– du cyanure ou du sarin »

Dr Toru Saito (né en 1948)

Le Dr Saito a travaillé vingt ans au service des urgences de l'hôpital universitaire Toho, en collaboration avec d'autres grands professionnels. C'est dans ce service qu'on amène les malades les plus graves, et les décisions qui doivent être prises pour eux en une fraction de seconde sont cruciales. Dans la plupart des cas, on n'a pas le temps de s'interroger sur ce qu'on doit faire. C'est là que l'expérience et l'intuition du Dr Saito entrent en jeu. Sa connaissance des divers symptômes est encyclopédique.

Avec un tel bagage, il s'exprime de façon succincte, claire et autoritaire. Le voir à l'œuvre est très impressionnant. Ce n'est pas facile de travailler chaque jour sans un instant de repos pour se calmer les nerfs. Je lui suis reconnaissant d'avoir pu consacrer un moment de son emploi du temps surchargé à discuter avec moi.

*

JE SUIS UN SPÉCIALISTE DE LA CIRCULATION SANGUINE au service n° 2 de médecine interne. Mes compétences, au centre des urgences, me cantonnent principalement aux valves artérielles et aux irrégularités cardiaques. Ce centre rassemble une équipe assez admirable de médecins d'expérience qui sont détachés de différents services de l'hôpital. Nous sommes une vingtaine de docteurs au total, et nous travaillons en postes de vingt-quatre heures.

La veille de l'attaque au gaz, j'étais de supervision, responsable de la surveillance du fonctionnement de l'hôpital. Le poste de superviseur, le

dimanche, va de 9 heures du matin à 9 heures le lendemain. Pendant la journée, je suis en général dans le service pour examiner les patients.

Le lundi matin, j'étais dans la salle de repos à regarder la télévision, avec une tasse de *ramen* instantané pour tout petit déjeuner ; quand les premiers rapports ont été diffusés. Il devait être environ 8 h 15. « Intoxications à la station Kasumigaseki. Beaucoup de personnes atteintes. »

« Qu'est-ce que c'est ? » me suis-je demandé. La première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est qu'il s'agissait d'un gaz toxique – cyanure ou sarin.

MURAKAMI : *Vous n'avez donc pas du tout pensé à des émanations de gaz de ville ou à d'autres de ce genre ?*

C'est peu probable dans une station de métro. J'ai aussitôt envisagé une action criminelle. Déjà, lors de l'incident de Matsumoto, on avait évoqué le fait qu'Aum pourrait être impliqué. Ça a fait clic presque automatiquement : « Gaz toxique – crime – Aum –sarin ou cyanure. »

Des victimes allaient sûrement être conduites jusqu'à notre hôpital, aussi j'ai trouvé judicieux de me préparer à traiter l'intoxication, qu'il s'agisse de sarin ou de cyanure. Pour l'empoisonnement au cyanure, on garde toujours un traitement sous la main. Pour le sarin, il y a deux remèdes – l'atropine et la pralidoxime – que nous avions déjà utilisés[4].

En fait, jusqu'à l'incident de Matsumoto, je ne savais presque rien du sarin. Je n'avais jamais eu besoin de m'informer sur ce genre d'arme de professionnel ; mais, après Matsumoto, on a vu des symptômes – par exemple, un faible taux de cholinestérase dans le sang et une contraction évidente des pupilles – et cela a suffi aux médecins pour penser que c'était dû à des sortes d'organophosphates.

Les phosphates sont utilisés depuis longtemps comme fertilisants et comme pesticides, et des gens en ont ingéré pour se suicider. En vingt ans ici, j'ai traité environ dix de ces cas d'empoisonnement aux phosphates. Pour faire simple : le sarin est un phosphate sous forme gazeuse.

MURAKAMI : *Ainsi, qu'on ingère un engrais organophosphoré ou qu'on respire du sarin, on se retrouve avec la même baisse du taux de cholinestérase et les pupilles contractées ?*

Exactement les mêmes symptômes, sauf que, jusqu'à présent, ces produits chimiques destinés à l'agriculture se présentent sous forme liquide et ne s'évaporent pas, en général. C'est pourquoi on peut les vaporiser sur les roses,

etc. Le sarin est un organophosphate gazeux. Pourtant, les médecins des urgences savent que le traitement de base pour une intoxication au sarin est le même que celui de l'empoisonnement aux organophosphates – et c'est grâce à l'incident de Matsumoto qu'on l'a découvert.

On utilise de l'atropine dans les cas où le pouls est lent, ou comme préliminaire à une anesthésie, si bien qu'on en stocke à la fois en soins d'urgence et en chirurgie dans la plupart des hôpitaux. La molécule pralidoxime, en revanche, est un antidote spécial pour les organophosphates ; et on peut craindre qu'une pharmacie d'hôpital n'en ait que très peu en réserve.

En regardant les images que nous transmettait la télévision, on s'est interrogés sur l'origine : sarin ou cyanure ? J'ai ordonné aux internes qui se tenaient avec moi dans la salle de repos : « Informez-vous sur le sarin ! » Il se trouve qu'on avait étudié l'incident de Matsumoto pendant mes conférences sur la toxicologie, à l'université. On avait monté une vidéo de dix minutes à partir des nouvelles télévisées, comme outil pédagogique. Je leur ai donc conseillé : « Regardez cette vidéo ! » Ils ont tous compris ce dont je parlais. « Vous savez maintenant ce que fait le sarin. Sinon, en cas de cyanure, il y a des kits. » On s'est préparés et on a attendu l'arrivée des victimes.

Vers 9 h 30, on a entendu à la télévision que les pompiers de Tokyo avaient détecté de l'acétonitrile, (le corps des pompiers dispose d'une voiture de brigade d'alerte chimique pour les analyses sur site). Ils signalaient de l'acétonitrile – soit un composé d'hydrocyanide : du cyanure.

On a alors reçu un appel : « Soyez prêts à accueillir des victimes du métro ! » On s'est donc tenus prêts à intervenir sur des cas d'intoxication au cyanure et on a attendu aux urgences. Il était 10 h 45 quand on a vu arriver le premier patient. Ses pupilles étaient contractées, et il était dans un état comateux assez grave. Il bougeait si on le pinçait, mais autrement il ne réagissait pas. On devait le traiter très vite. S'il s'agissait de cyanure il aurait ce qu'on appelle une acidose : de l'acidité dans le sang – l'acidose est une indication d'intoxication au cyanure. Mais les pupilles contractées évoquaient le sarin. Il fallait faire très vite la différence.

L'analyse sanguine n'a révélé aucune acidose. Les réflexes étaient très faibles. L'homme présentait tous les symptômes d'une intoxication au sarin. « Oui, on dirait bien du sarin, mais la télévision a parlé d'acétonitrile. Essayons la moitié du traitement contre le cyanure, juste par précaution. »

Environ trente minutes plus tard, le patient a peu à peu repris conscience, et nous avons pensé que le traitement contre le cyanure avait fonctionné. Son état s'était amélioré de manière spectaculaire, après l'injection. Je ne comprends pas vraiment pourquoi, mais j'imagine que les terroristes ont mélangé de

l'acétonitrile au sarin pour en ralentir l'évaporation et leur donner le temps de s'échapper. Le sarin pur se serait évaporé bien trop rapidement et aurait sans doute tué celui qui le déposait.

Vers 11 heures, la police a confirmé qu'il s'agissait de sarin. Je l'ai à nouveau découvert en regardant la télévision… Est-ce que quelqu'un n'aurait pas pu penser à nous contacter ? Pas un mot. Toutes nos informations, on les a reçues de la télévision ; mais comme tous les patients arrivaient avec des symptômes liés au sarin, on avait déjà commencé à administrer de l'atropine.

C'est à peu près à la même heure qu'on a reçu un appel de l'hôpital universitaire Shinshu, où on avait traité les patients de l'incident de Matsumoto. Un médecin téléphonait à tous les services d'urgence des hôpitaux de Tokyo pour proposer : « Si vous voulez, je peux vous faxer les données sur le traitement du sarin.

— Envoyez ! » j'ai répondu.

Et les fax se sont empilés.

En étudiant les données, ce qu'on a appris de plus important a été la manière de déterminer quels patients devaient être hospitalisés. Sans expérience directe, on manquait d'indice fiable pour prendre une telle décision. Selon le contenu des fax, il était inutile d'hospitaliser les patients aux pupilles contractées qui étaient capables de marcher et parler. Bon. Et ceux dont le taux de cholinestérase était normal n'avaient pas besoin de traitement en urgence. Ça nous a beaucoup aidés : si nous avions dû hospitaliser tous ceux qui venaient, nous aurions été dépassés.

MURAKAMI : *Pouvez-vous expliquer brièvement ce qu'est une cholinestérase ?*

Si vous voulez bouger un muscle, les terminaisons nerveuses envoient un signal aux cellules musculaires sous forme d'un produit chimique, l'acétylcholine. C'est un messager. Quand les muscles en reçoivent, ils bougent, ils se contractent. Après cette contraction, la cholinestérase, une enzyme, sert à neutraliser le message envoyé par l'acétylcholine, ce qui prépare à la décontraction, puis à l'action suivante, et ainsi de suite.

Cependant, s'il n'y a plus de cholinestérase, le message de l'acétylcholine demeure actif et le muscle ne se décontracte pas. Les muscles fonctionnent grâce à une alternance répétée de contractions et d'extensions ; et quand ils restent contractés, on arrive à la paralysie. Dans les yeux, ça se traduit par des pupilles contractées.

Les fax sur l’expérience de Matsumoto nous ont appris qu’un taux de cholinestérase de 200 ou inférieur signifiait que le patient devait être hospitalisé. En général, les patients hospitalisés se remettent complètement en quelques jours. Sauf quand le taux de cholinestérase est très bas, on n’a rien d’aussi spectaculaire qu’une paralysie. Même parmi nos propres patients, on en a eu dont le taux était très bas mais qui, à part ça, avaient l’air bien ; la contraction des pupilles a persisté trois ou quatre jours, mais leur respiration n’a pas été paralysée.

La plupart des cas graves ont repris conscience en moins d’une journée. Ceux que nous n’avons pas pu sauver ont été ceux dont le cœur ou les poumons avaient cessé de fonctionner avant même leur arrivée à l’hôpital ; et il y a eu ceux qui sont devenus des « légumes », parce qu’ils ont été défibrillés à leur arrivée pour faire repartir leur cœur.

MURAKAMI : *Avez-vous reçu des informations médicales des pompiers ou de la police ? En présence de symptômes aussi inhabituels, on pourrait penser que faire diffuser la façon de traiter les patients par une source centrale serait la manière la plus rapide d’atteindre la plupart des gens.*

Non. Rien de tel ne nous est parvenu juste après l’évènement. Il y a eu un bulletin du Bureau de la santé de Tokyo au début de la soirée, vers 17 heures *[il sort un dossier et lit]* : « Nous vous sommes très reconnaissants d’avoir pris soin des patients de l’incident de ce matin. Nous avons obtenu quelques informations concernant le sarin. Le sarin est un… etc., etc. » Quand c’est arrivé, on avait déjà la situation en main. Les seuls qui nous aient contactés tôt pour nous transmettre les informations nécessaires étaient ceux de l’hôpital universitaire Shinshu, et ça nous a grandement aidés à prendre des décisions.

MURAKAMI : *C’est donc comme si on avait dit à chaque équipe médicale, à chaque hôpital : « Débrouillez-vous ! »*

Eh bien, oui, en fait. Les connaissances sur le sarin étaient insuffisantes. Dans un hôpital, par exemple, les médecins et les infirmières qui examinaient les patients ont commencé à avoir des vertiges à cause des vêtements imprégnés de gaz. Ils sont devenus des victimes secondaires. Même nous, nous n’avions pas conscience qu’il aurait fallu, avant toute chose, demander aux patients de se déshabiller. Nous n’y avons pas pensé.

« Il n'y a pas, au Japon, de système rapide et efficace pour faire face à une telle catastrophe »

Dr Nobuo Yanagisawa (né en 1935)*, directeur de l'École de médecine, université Shinshu, préfecture de Nagano*

LE 20 MARS, QUAND S'EST PRODUITE l'attaque au gaz à Tokyo, c'était le jour de la remise des diplômes, à l'université Shinshu. En tant que directeur de l'hôpital, je me devais d'assister aux cérémonies et je m'étais changé tout spécialement pour l'occasion. Ce jour-là, on avait aussi une réunion du comité d'admissions, si bien que je n'avais rien programmé de plus – ce fut la seule lueur de chance dans ce brouillard d'ennuis…

Enfin, il y en eut une autre : j'avais fait des recherches sur l'incident de Matsumoto, et mes conclusions devaient justement être publiées ce 20 mars. C'est ainsi que la situation se présentait.

Tôt le matin, un reporter du quotidien *Shinano* a appelé ma secrétaire : « Il s'est passé quelque chose d'étrange à Tokyo. On dirait que ça ressemble à cette affaire de sarin à Matsumoto. » J'ai reçu le message vers 9 heures et j'ai allumé la télévision. Toutes les victimes semblaient montrer des symptômes graves d'intoxication aux organophosphates : douleurs oculaires, larmes, vision troublée, nez qui coule, vomissements… ce genre de choses. Pas suffisant, pourtant, pour affirmer que le sarin était en cause.

C'est alors qu'une des victimes a parlé de ses pupilles contractées : « Quand je me suis regardé dans le miroir, mes yeux étaient si petits ! » C'était à coup sûr une intoxication aux organophosphates ; et, vu l'intensité des symptômes dont les victimes faisaient état, il s'agissait sans nul doute d'un gaz. Parmi les composés organophosphorés utilisés pour les armes de guerre chimiques, il ne pouvait s'agir que d'un gaz neurotoxique tel que le sarin, le soman, le tabun – ce type de composé. Comme pour Matsumoto.

À l'heure où j'ai vu ce reportage, on disait que plus de mille personnes avaient été conduites à l'hôpital Saint-Luc. Je ne doutais pas que le personnel

devait être débordé, voire paniqué. Ça m'a inquiété.

Je me souvenais de l'état dans lequel nous nous étions retrouvés, quand c'était arrivé à Matsumoto, en voyant tous ces patients arriver avec des symptômes incompréhensibles. Nous avions supposé qu'il s'agissait d'une intoxication aux organophosphates et nous avions traité nos malades en fonction de ça, mais aucun d'entre nous n'avait pensé au sarin.

J'ai immédiatement appelé deux médecins des services de neuropathologie et des urgences, et je leur ai dit de prendre contact avec Saint-Luc et tout autre hôpital dont ils pensaient qu'il avait accueilli des patients. Nous avons faxé des informations aux divers hôpitaux mentionnés à la télévision. « Traitez-les avec de l'atropine sulfurique et de la pralidoxime, etc., etc. »

J'ai d'abord téléphoné à Saint-Luc. Il était entre 9 h 10 et 9 h 30. Le réseau était saturé, mais j'ai réussi à avoir une ligne sur mon portable. « Trouvez-moi la personne chargée des urgences ! » ai-je demandé, et j'ai donné les consignes de base : « Faites ça et ça pour traiter vos patients. » J'ai ajouté que j'allais leur faxer les détails. En temps normal, j'aurais dû obtenir l'autorisation du directeur de l'hôpital pour ce genre de démarche, mais j'ai pensé que parler directement aux médecins de service serait plus rapide. Il y a néanmoins eu un problème de communication : j'ai appris plus tard qu'à Saint-Luc ils avaient relu leurs grimoires à la bibliothèque jusqu'à 11 heures pour déterminer de quelle toxine il était question !

On a commencé à envoyer les fax vers 10 heures. Comme il fallait toujours que j'assiste à la cérémonie de remise des diplômes, j'ai laissé deux médecins de neuropathologie et des urgences en charge, et je suis parti. Il y avait sur mon bureau les épreuves d'impression finales de mon *Rapport sur l'intoxication au sarin à Matsumoto*, où je décrivais les symptômes, la manière de poser le diagnostic et le traitement à administrer. Ils en ont faxé des copies. Rétrospectivement, je n'en reviens pas de la chance qu'on ait eu ça sous la main ! Malgré tout, il y avait tant de pages et tant d'hôpitaux où les envoyer, que ça a représenté un effort considérable.

Le plus important, lors d'une tragédie touchant un grand nombre de personnes, c'est le tri : déterminer quels patients doivent recevoir un traitement en priorité. Lors de l'attaque au gaz de Tokyo, les cas graves devaient être pris en charge en premier, alors que les cas plus légers pouvaient être livrés à eux-mêmes pour se remettre seuls au fil du temps. Si les médecins s'occupaient de tous ceux qui se présentaient selon leur ordre d'arrivée, des vies risquaient d'être perdues. Quand vous ne dominez pas la situation et que des gens entrent en criant : « Je n'y vois plus rien ! », une panique générale peut facilement se déclencher.

Le dilemme du médecin est de devoir décider qui est prioritaire : le patient qui ne peut plus respirer ou celui qui ne peut plus voir ? Les situations dangereuses entraînent des décisions difficiles. C'est ce qu'il y a de plus dur pour un médecin.

MURAKAMI : *Y a-t-il une sorte de manuel pratique sur ce qu'il faut faire lors d'une catastrophe impliquant un nombre considérable de patients – un guide auquel les médecins peuvent se référer ?*

Non, rien de tel. Avant l'incident de Matsumoto, nous-mêmes ignorions absolument ce qu'il fallait faire…

Lorsque je suis revenu à midi, les téléphones sonnaient partout. Des cliniques de toute la région nous demandaient de leur envoyer des informations, à elles aussi. Il y avait des victimes du sarin dans plus de cent établissements de soins. Toute la journée, ça a été l'effervescence. On n'a pas cessé de faxer.

Un jour ordinaire sans cérémonie, j'aurais été jusqu'au cou dans mon travail à l'hôpital dès 8 h 30, requis pour traiter un cas après l'autre. Même si quelqu'un m'avait dit : « Il s'est passé quelque chose d'étrange à Tokyo », je n'aurais pas eu le temps de regarder les reportages à la télévision avant le déjeuner. On n'aurait sans doute pas pu réagir aussi vite. Ça a été une très, très heureuse coïncidence.

En fait, le plus efficace aurait été de prendre contact avec les pompiers et de leur demander de diffuser l'information. Nous avons tenté par tous les moyens de le faire, sans réussir à les joindre.

La principale leçon qu'on a apprise de l'attaque au gaz de Tokyo et de l'incident de Matsumoto, c'est que, lorsque quelque chose d'important frappe, les unités locales peuvent réagir très rapidement, mais que la réponse globale est désespérante. Il n'y a pas au Japon de système rapide et efficace pour faire face à une telle catastrophe ; pas de chaîne de commandement claire. Ça a été la même chose pour le tremblement de terre de Kobe.

Tant pour l'incident de Matsumoto que pour l'attaque au gaz de Tokyo, je pense que les équipes médicales ont très bien répondu à l'urgence. Les auxiliaires médicaux ont été très efficaces aussi, ils méritent des louanges. Comme l'a dit un expert américain, recevoir cinq mille victimes du gaz sarin et ne déplorer que douze morts relève du miracle. Nous devons de grands remerciements aux unités locales pour leurs efforts extraordinaires, parce que le réseau d'urgence central a été inefficace.

Nous avons adressé des fax à trente institutions médicales au moins. Aux nouvelles de 7 heures, le lendemain matin, on a parlé de soixante-dix personnes

gravement atteintes. Cependant, avec le sarin, même des cas vraiment graves peuvent se rétablir en quelques heures, s'ils sont traités comme il faut. Savoir comment s'y prendre peut faire une énorme différence.

J'ai sincèrement pensé que je devais donner des informations, et c'est pour ça que j'ai téléphoné au Bureau de la santé de Tokyo, mais personne n'a répondu. Il était plus de 9 h 30 quand j'ai réussi à joindre quelqu'un, qui m'a dit quelque chose comme : « Eh bien, nous avons tous nos problèmes ! » – qu'est-ce que ça voulait dire ?

Les pompiers auraient dû arriver plus rapidement, pour prendre en charge la situation dans son ensemble et mettre en place des équipes de triage donnant des instructions précises. Ainsi, les ambulances auraient pu se rendre où il fallait, et des médecins d'urgence auraient sans doute dû les accompagner. Une information médicale précise est vitale, si vous voulez éviter la panique.

Pour être tout à fait honnête, vu la manière dont nous fonctionnons, au Japon, il est presque impensable qu'un médecin prenne l'initiative d'envoyer à un hôpital des informations non sollicitées. Sa première pensée sera de ne pas en dire trop, de ne pas empiéter sur le rôle d'un autre.

Mais, concernant l'attaque au gaz, j'avais une motivation personnelle : une des sept personnes mortes durant l'incident de Matsumoto était une étudiante en médecine de chez nous, à l'université Shishu – une jeune femme extrêmement brillante, qui aurait eu sa place ici, aujourd'hui, pour recevoir son diplôme. Ce simple fait m'a poussé à agir.

1. Le *zazen* est une forme de méditation assise que pratiquent les bouddhistes. *(N.d.l.T.)*

2. En novembre 1989, l'avocat anti-Aum Tsutsumi Sakamoto a été assassiné, ainsi que son épouse et leur fils de 14 mois. Ce n'est qu'en octobre 1998 que Kazuaki Okazaki, membre du culte, a été condamné à mort pour l'assassinat des Sakamoto. Il était entré par effraction dans la maison familiale et avait injecté à ses victimes une dose mortelle de chlorure de potassium, avant de les étrangler. Shoko Ashara a lui aussi été accusé du meurtre des Sakamoto. *(N.d.l.T.)*

3. Il a été arrêté en décembre 1996. *(N.d.l.T.)*

4. Le sarin inhibe l'action de la cholinestérase, une enzyme produite par le foie. Le méthylsulfate de pralidoxime (sous la marque Contrathion©) est un

réactivateur de la cholinestérase, utilisé également comme antidote dans les cas d'intoxication par les pesticides organophosphorés. *(N.d.l.T.)*

Cauchemar aveugle :
où allons-nous,
nous, Japonais ?

1

Que s'est-il passé, dans le métro de Tokyo, le 20 mars 1995 ?

AU MATIN DU 20 MARS, j'étais chez moi, à Oiso, à deux heures au sud de Tokyo. Je vivais aux États-Unis, dans le Massachusetts, à l'époque, mais, profitant des vacances de printemps, j'étais rentré pour une quinzaine de jours au Japon. Sans télévision ni radio, je n'ai rien su du cataclysme majeur qui se déroulait dans la capitale. J'écoutais de la musique en rangeant ma bibliothèque. Je me souviens très bien de cette matinée paisible. Pas un nuage dans le ciel.

Vers 10 heures, j'ai reçu un appel d'un ami qui travaille dans les médias : « Un truc de dingue est arrivé dans le métro. Il y a plein de victimes, a-t-il annoncé d'une voix tendue. Un gaz toxique. C'est Aum, aucun doute. Mieux vaut éviter Tokyo pour le moment. Ils sont dangereux. »

De quoi parlait-il ? Un gaz toxique dans le métro ? Aum ? Éloigné du Japon depuis un certain temps, je ne m'étais pas tenu au courant de toutes les affaires. J'avais raté le scoop dans le *Yomiuri Shimbun*, le jour de l'an, lorsqu'ils avaient découvert des résidus de sarin près du quartier général d'Aum, dans le village de Kamikuishiki – ce produit établissait un lien entre le culte et une intoxication antérieure, dans la ville de Matsumoto, à trois heures au nord-ouest de Tokyo. Je ne savais pas non plus que le culte Aum avait été impliqué dans d'étranges actes tous liés à bon nombre de crimes, ce qui faisait de lui un sujet brûlant, au Japon.

Rétrospectivement, je me rends compte que peu de gens – du moins dans les médias – doutaient qu'Aum puisse être compromis dans une entreprise terroriste majeure. Quoi qu'il en soit, du fait que ce jour-là je ne projetais pas d'aller à Tokyo, je suis retourné au classement de mes livres comme si de rien n'était.

Tel a été mon 20 mars.

Pourtant, la perplexité que j'ai éprouvée ce matin-là – un sentiment de mise à distance, d'écart – ne m'a pas quitté. Je suis resté « déphasé ».

Pendant des mois, les médias ont regorgé de « nouvelles » de toutes sortes à propos du culte. Du matin au soir, la télévision japonaise ne cessait de parler d'Aum. Les journaux sérieux, les feuilles de chou à scandale, les magazines ont consacré des milliers de pages à l'attaque au gaz.

Néanmoins, aucune de ces informations ne m'a apporté ce que je voulais savoir. Ma question était toute simple : *Que s'est-il vraiment passé dans le métro de Tokyo au matin du 20 mars 1995 ?*

Plus concrètement : Que faisaient les gens dans le métro, à ce moment précis ? Qu'ont-ils vu ? Qu'ont-ils éprouvé ? Qu'ont-ils pensé ? Si j'avais pu, j'aurais inclus ici des détails sur chacun des passagers, au point de décrire les battements de leur cœur et le rythme de leur respiration, dans une représentation aussi réaliste que possible. Il s'agissait de savoir ce qui arriverait à un citoyen japonais ordinaire – moi ou n'importe lequel de mes lecteurs – s'il se retrouvait soudain pris dans une attaque de ce genre.

Mis à part les excès ronflants, la polémique mise en avant par les médias reposait sur un raisonnement des plus simplistes. Pour eux, le principe moral en cause dans l'attaque au gaz n'était que trop clair : « bon » contre « mauvais », « raison » contre « folie », « santé » contre « maladie ». C'était un exercice manichéen évident.

Cet incident macabre a laissé les Japonais en état de choc. De toutes les bouches est sorti le même cri outré : « C'est de la folie pure ! Que peut devenir le Japon, quand des malades mentaux y circulent librement ? Où était la police ? La peine de mort pour Shoko Asahara, de toute façon !… »

Peu ou prou, les gens ont tous sauté dans le wagon du « juste », « raisonnable », « normal ». Ça n'avait rien de compliqué. Il faut dire que, comparés aux proches de Shoko Asahara et aux autres membres du culte Aum, si on les jugeait à leurs méfaits, les Japonais étaient dans leur écrasante majorité en effet « justes », « raisonnables » et « normaux ». On aurait difficilement pu trouver une affaire plus entendue, déjà résolue. Les médias ont joué sur ce consensus, et ils l'ont renforcé.

Quelques voix solitaires sont allées à contre-courant : « Est-ce que ce crime ne devrait pas être puni en tant que crime, sans tous ces enrobages de "bonté" et de "santé mentale" » ? ont-elles suggéré avec insistance. Mais elles ont été le plus souvent ignorées, noyées dans le flot de la fureur générale.

Aujourd'hui, plusieurs années après l'évènement, où nous a conduits, nous, Japonais, ce consensus de masse affirmant que « le bien est de notre côté », ce cri réducteur ? Qu'avons-nous appris de cet épisode choquant ?

Une chose est certaine : un étrange malaise, un arrière-goût amer persistent. On tend le cou, on tourne la tête et on regarde autour de soi, comme pour demander : mais d'où *cela* a-t-il bien pu sortir ? Ne serait-ce que pour se débarrasser de ce malaise, pour laver leur palais de cet arrière-goût amer, la plupart des Japonais semblent prêts à enfermer tout l'incident dans une malle étiquetée « TÂCHES ACCOMPLIES. AFFAIRES CLASSÉES ». On préfère que la signification de cette tragédie soit confiée aux processus rigides d'un tribunal, et que tout soit traité au niveau du « système ».

Je ne doute pas que le processus légal soit valable ni qu'il fera ressortir bien des vérités ; mais à moins que nous, Japonais, n'absorbions ces faits dans notre métabolisme et ne les intégrions dans notre champ de vision, tout se perdra dans une masse de détails insignifiants, dans des commérages de prétoire, dans un coin obscur et oublié de l'histoire. La pluie tombée sur la ville s'écoule dans les sombres caniveaux qui se déversent dans la mer sans même mouiller le sol. Le système judiciaire, le carcan de la loi ne peuvent traiter qu'une facette du problème. Rien ne garantit que la procédure mettra un point final à l'affaire.

En d'autres termes, le choc infligé à la société japonaise par l'existence d'Aum, et par l'attaque au gaz dont la secte est coupable, mérite une analyse efficace, et il nous reste à en retenir les leçons. Aujourd'hui encore, après avoir interviewé les victimes, je ne peux pas simplement classer l'attaque au gaz en me disant : « Après tout, ce n'était qu'un crime extrême et exceptionnel commis par une frange de fous isolés. » Et que dois-je penser du fait que notre mémoire collective de l'affaire ressemble de plus en plus à une bande dessinée bizarre ou à un mythe urbain ?

Si nous voulons apprendre quoi que ce soit de cet évènement tragique, nous devons observer à nouveau ce qui s'est produit, mais sous des angles différents, de différentes manières. Quelque chose me dit que tout va aller de mal en pis, si nous ne nettoyons pas notre métabolisme de cette affaire. Il est trop simple de déclarer : « Aum, c'était le mal incarné. » Et affirmer : « Ça n'a rien à voir avec le “mal” ou la “santé mentale” » n'éclaire pas davantage la situation. L'ombre projetée par ces phrases est pourtant impossible à dissiper, le vocabulaire tellement lourd sur le plan émotionnel du « nous » contre « eux » a été usé jusqu'à la corde.

Non. Ce dont nous avons besoin, à mon sens, c'est de mots provenant d'une autre direction, des mots nouveaux pour une nouvelle narration. Une autre narration pour purifier cette narration.

Pourquoi ai-je détourné les yeux du culte Aum ?

QUELLE EST L'ALTERNATIVE AU « NOUS » contre « eux » médiatique ? Le danger vient du fait que, si elle est utilisée pour mettre en valeur la position « juste » de ce « nous », nous ne verrons plus désormais que des analyses rigoureuses et précises sur les distorsions « sales » de « leur » pensée. Sans quelque flexibilité dans nos définitions, nous resterons à jamais bloqués sur cette même réaction réflexe ; ou, pis encore, nous glisserons vers une apathie totale. Peu après les évènements, il m'est apparu clairement qu'aucune étude de « leur » mode de raisonnement et de fonctionnement – ceux des instigateurs de l'attaque – ne suffirait pour comprendre la réalité de l'attaque au gaz de Tokyo. Si nécessaire et bénéfique que puisse être ce genre d'effort, n'avait-on pas autant besoin d'une analyse parallèle de ce qui forme ce « nous » ? La véritable clé (ou une partie de la clé) du mystère projeté par « eux » sur le Japon n'avait-elle pas toutes les chances de se retrouver cachée sous « notre » territoire ?

Nous n'aboutirons à rien tant que les Japonais continueront à considérer le « phénomène » Aum comme un élément complètement « autre », tant qu'ils continueront à le réduire à une présence extrinsèque observée à travers des jumelles depuis une rive lointaine. Si déplaisante que paraisse la perspective que je propose, il est important de « les » incorporer, jusqu'à un certain point, dans cette construction que nous appelons « nous », ou du moins dans la société japonaise. C'est à coup sûr de cette manière que l'évènement a été perçu à l'étranger. En d'autres termes : si nous évitons de chercher la clé enterrée sous nos propres pieds, où elle est sans doute visible à l'œil nu, si nous tenons le phénomène à distance, nous courons le risque de ramener sa signification à un niveau microscopique.

Cette réflexion a une histoire. Elle remonte à février 1990, quand Aum s'est présenté aux élections de la Chambre basse de la Diète japonaise. Asahara, candidat dans la circonscription de Shibuya, le quartier de Tokyo où je vivais à l'époque, menait sa campagne à la façon d'une curieuse pièce de théâtre. Jour après jour, des camions munis de haut-parleurs diffusaient une étrange musique, tandis que des jeunes hommes et des jeunes femmes, vêtus de robes blanches et arborant des masques surdimensionnés d'Asahara et d'éléphants, s'alignaient sur le trottoir devant ma station de métro et exécutaient une danse incompréhensible.

Face à cette campagne électorale, ma première réaction a été de détourner les yeux. Leurs gesticulations figuraient parmi les dernières choses que je voulais voir. Autour de moi, on réagissait de la même manière : la plupart des gens poursuivaient leur chemin en feignant de ne pas voir les membres du culte. J'éprouvais à ce spectacle une terreur indicible, un dégoût qui dépassait

l'entendement. Je n'ai pas pris la peine de réfléchir en profondeur à l'origine de cette terreur ; je ne me suis pas demandé pourquoi ces membres du culte étaient « parmi les dernières choses que je voulais voir ». Je n'ai pas trouvé ça très important, à l'époque. J'ai écarté l'image de mon esprit avec un « Ça n'a aucun rapport avec moi ».

Confrontés à cette même scène, il ne fait aucun doute que quatre-vingt-dix pour cent des gens auraient éprouvé la même chose et se seraient comportés de la même façon : continuer à marcher en faisant mine de ne rien voir ; ne pas y réfléchir ; oublier. Et il est très probable que les intellectuels allemands, pendant la république de Weimar, se sont comportés de cette manière-là quand les partisans de Hitler sont apparus pour la première fois dans leurs rues.

Rétrospectivement, tout cela me paraît très curieux. Il ne manque pas, dans l'espace public, de nouvelles religions portées sur le prosélytisme, mais elles ne nous emplissent pas – pas moi, du moins – de cette terreur inexplicable. Non. Je me dis juste : « Oh ! Encore eux ! » Si on veut évoquer une autre aberration, les gamins au crâne rasé qui dansent en psalmodiant « Hare Krishna » s'éloignent eux aussi de la norme sociale. Pourtant, je ne détourne pas les yeux des Hare Krishna. Pourquoi donc est-ce que j'évitais systématiquement de regarder des militants d'Aum ? Qu'est-ce qui me dérangeait tant, chez eux ?

J'en suis là de mes réflexions : le « phénomène » Aum me dérange précisément parce que ce n'est *pas* l'affaire de quelqu'un d'autre. Il montre une image déformée de nous-mêmes qu'aucun d'entre nous n'aurait pu prévoir. Les Hare Krishna et toutes les autres nouvelles religions peuvent être écartées d'emblée (avant même qu'elles ne pénètrent notre esprit rationnel), car elles n'ont rien à voir avec nous, mais pas les adeptes d'Aum. Pourquoi ? On doit repousser activement leur présence – leur apparence, leurs chants –, produire un effort volontaire, et c'est pour cette raison qu'ils nous troublent.

On explique en psychologie (je vais sacrifier pour une fois à une analyse psychologique d'amateur, et je vous prie de me le pardonner) que les rencontres qui déclenchent un profond dégoût physique sont souvent en fait des projections de nos propres défauts, de nos propres faiblesses. Très bien, mais en quoi cela est-il lié à ce sentiment de terreur que j'éprouvais devant la station de métro ? Non, je ne suis pas en train de dire : « Voilà, par la grâce de – ce que vous voudrez –, en différentes circonstances, j'aurais pu rejoindre le culte Aum et diffuser du gaz sarin dans le métro. » Ça n'a aucun sens sur le plan réaliste (ou logistique). Je veux seulement dire que quelque chose dans cette rencontre, dans leur présence, a dû exister en nous également pour provoquer forcément de notre part un rejet aussi actif et aussi conscient. Ou plutôt : « ils » sont le miroir de « nous » !

Bien sûr, une image dans un miroir est toujours plus sombre et plus déformée que l'objet réel. Formes convexes et concaves échangent leurs places, la fausseté vainc la réalité, lumière et ombre jouent des tours. Pourtant, si on retire ces sombres défauts, les deux images ont une similitude tellement troublante que certains détails semblent conspirer de concert. C'est pour cette raison que nous évitons de regarder l'image directement ; c'est pourquoi, consciemment ou non, nous ne cessons d'éliminer ces éléments noirs du visage qu'on voudrait voir. Ces ombres inconscientes sont un « sous terre » que nous transportons en nous, et l'amertume qui nous reste en bouche continue à nous gêner bien après que l'attaque au gaz de Tokyo a commencé à suinter en surface.

3

La transmission du Moi : la narration affectée

CITONS *LE MANIFESTE DE L'UNABOMBER*, publié dans le *New York Times* en 1995[1] :

> Notre société a tendance à considérer comme une « maladie » tout mode de pensée ou de comportement qui est incommode pour le système, et cela est plausible parce que, quand un individu ne s'insère pas dans le système, cela cause une douleur à l'individu ainsi que des problèmes au système. Ainsi la manipulation d'un individu pour l'adapter au système est considérée comme un « remède » à une « maladie », et donc comme bénéfique[2].

Il est intéressant de constater qu'alors que le *modus operandi* de l'Unabomber est presque le calque exact de celui d'Aum (lorsque, par exemple, ses adeptes ont envoyé un colis piégé à la mairie de Tokyo), la pensée de Theodore Kaczynski est plus étroitement liée encore à l'essence même du culte Aum.

Les arguments avancés par Kaczynski sont assez justes, fondamentalement. De grands pans du système social auquel nous appartenons et dans lequel nous fonctionnons visent en effet à réprimer l'aspiration individuelle à l'autonomie ou, comme le dit l'adage japonais : « Le clou qui dépasse prend un coup de marteau. »

Du point de vue des adeptes d'Aum, tandis qu'ils affirmaient leur autonomie, la société et l'État les attaquaient en déclarant qu'ils appartenaient à un « mouvement antisocial », à un « cancer » qu'il fallait éradiquer. Cette agression est la raison pour laquelle ils sont devenus plus antisociaux encore.

Kaczynski, intentionnellement ou non, a pourtant négligé un facteur important : l'autonomie n'est que l'image miroir de la dépendance envers d'autres. Si vous aviez été abandonné bébé sur une île déserte, vous n'auriez aucune idée de ce que signifie « autonomie ». La dépendance et l'autonomie sont comme l'ombre et la lumière, piégées par la gravité l'une de l'autre et s'attirant mutuellement, jusqu'à ce que chaque individu, après nombre d'essais et d'erreurs, trouve sa place dans le monde.

Ceux qui ne parviennent pas à cet équilibre – ainsi Shoko Ashara, sans doute – doivent compenser en créant un système limité (mais assez efficace, en l'occurrence). Je n'ai aucun moyen d'établir son rang parmi les personnages religieux. Comment mesure-t-on ce genre d'appartenance ? Pourtant, sa vie permet de suggérer un scénario possible. Ses efforts pour surmonter ses handicaps personnels l'ont piégé dans un circuit fermé. Un génie dans une bouteille étiquetée « RELIGION », qu'il a entrepris de vendre comme une forme d'expérience partagée.

Il est sûr qu'Asahara s'est imposé un enfer, un horrible bain de sang de conflits intérieurs et de quête spirituelle, avant d'arriver à systématiser sa vision. Il a atteint sans aucun doute son *satori*, son éveil à la connaissance, une forme de « valeur paranormale ». Sans expérience intime de l'enfer ou d'une inversion extraordinaire des valeurs quotidiennes, Asahara n'aurait pas exercé un pouvoir si puissant, si charismatique. D'un certain point de vue, la religion primitive porte toujours en elle une aura particulière qui émane d'une aberration psychique.

Afin d'accéder à l'« autodétermination » apportée par Asahara, la plupart de ceux qui ont trouvé refuge dans le culte Aum semblent avoir déposé toutes les précieuses possessions de leur Moi – avec le cadenas et la clé – dans la « banque spirituelle » appelée Shoko Asahara. Les fidèles ont abandonné leur liberté, renoncé à leurs biens matériels, désavoué leur famille, écarté tout jugement séculier (bon sens). Les Japonais « normaux » en sont restés bouche bée. Comment quiconque peut-il faire une chose aussi folle ? Mais voilà justement ce qui était si réconfortant pour les membres du culte : ils avaient enfin quelqu'un pour veiller sur eux, pour leur éviter l'angoisse de devoir affronter seuls chaque nouvelle situation, pour les libérer de tout besoin de penser par eux-mêmes.

En entrant dans le culte, en se fondant dans le Moi « plus grand, plus profondément déséquilibré » de Shoko Asahara, ils atteignaient une sorte de pseudo-autodétermination. Au lieu de lancer un assaut contre la société en tant qu'individus, ils remettaient toute responsabilité stratégique entre les mains d'Asahara. On va prendre le menu prix fixe « Pouvoir personnel contre Système », s'il vous plaît !

À l'inverse de Kaczynski, leur lutte contre le système n'était pas un processus destiné à accéder personnellement au pouvoir de l'autodétermination. Le seul à se battre était Shoko Asahara. La plupart des adeptes se retrouvaient simplement avalés et assimilés par son ego avide de batailles. Le « contrôle des esprits » par Asahara n'était d'ailleurs pas une démarche unilatérale : les adeptes n'étaient pas de simples victimes passives ; ils cherchaient activement à être contrôlés par Asahara. Le « contrôle de l'esprit » n'est pas une disposition qu'on peut rechercher ou accorder tout seul. Il faut être deux.

En perdant votre ego, vous perdez le fil de la narration que vous appelez votre Moi. Les êtres humains ne peuvent toutefois pas vivre très longtemps sans sentiment d'être impliqués dans une histoire en devenir. Ces histoires dépassent le système rationnel limité (ou la rationalité systématique) dont vous vous entourez ; elles sont la clé cruciale du partage de l'expérience-temps avec les autres.

Une narration est une histoire – ni logique, ni éthique, ni philosophique. C'est un rêve que vous continuez de faire, que vous vous en rendiez compte ou non. Aussi sûrement que vous respirez, vous rêvez inlassablement votre histoire et, dans cette histoire, vous avez deux visages. Vous êtes à la fois le sujet et l'objet. Vous êtes le tout et vous en êtes une partie. Vous êtes réel et vous êtes une ombre. Le « conteur » est en même temps le « personnage ». C'est à travers ces rôles multiples dans notre histoire que nous parvenons à alléger la solitude de l'individu isolé dans le monde.

Néanmoins, sans ego adéquat, personne ne peut créer de narration personnelle, pas plus qu'on ne peut conduire une voiture sans moteur ou porter une ombre sans véritable objet physique. Une fois que vous avez confié votre ego à quelqu'un d'autre, dans quelle direction pouvez-vous avancer ?

Quand vous en êtes là, vous recevez une nouvelle narration de la personne à qui vous avez confié votre ego. Vous lui avez remis le véritable objet, et ce que vous obtenez en retour est une ombre. Dès que votre ego s'est fondu dans un autre, votre narration va forcément reprendre ce que cet autre ego a créé.

Mais quelle sorte de narration ?

Nul besoin qu'elle soit particulièrement élaborée, compliquée ou raffinée. L'ambition littéraire n'est pas nécessaire. En fait, plus elle est sommaire et simple, mieux c'est. De la camelote, un rebut recyclé fera l'affaire. De toute façon, la plupart des gens sont fatigués des scénarios complexes à plusieurs niveaux – ce sont d'éventuelles sources de déception. C'est précisément parce que les gens ne parviennent pas à trouver un point fixe au sein de leur propre système multicouche complexe qu'ils renoncent à leur identité propre.

Une simple histoire « emblématique » fera l’affaire pour ce genre de narration, comme une médaille militaire remise à un soldat : peu importe qu’elle soit en or ou non ; il suffit qu’elle entraîne la reconnaissance partagée que « c’est une médaille honorifique », même si ce n’est qu’un bout de métal sans valeur.

Shoko Asahara a eu le talent d’imposer sa narration aux gens (qui dans leur grande majorité venaient à lui en quête de ça, justement). C’était une histoire risible, bâclée. Pour un sceptique, ce n’étaient que des foutaises régurgitées ; mais, en toute honnêteté, il faut avouer qu’elle était assez cohérente : c’était un appel aux armes.

De ce point de vue, dans un sens limité, Asahara a été un maître conteur qui s’est avéré capable d’anticiper l’air du temps. Savoir que ses idées et ses images n’étaient que des rebuts recyclés ne l’a dissuadé en rien. C’est délibérément qu’il a rassemblé des bouts et des fragments autour de lui (comme l’ET de Spielberg assembla un engin pour communiquer avec sa planète mère grâce au bric-à-brac trouvé dans le garage de la famille), et il leur a conféré une fluidité singulière dans un courant sombre qui reflétait les fantômes de son propre esprit. Quelles qu’aient été les insuffisances de cette narration, elles résidaient en Asahara, si bien qu’elles ne présentaient pas d’obstacles à ceux qui choisissaient de se fondre en lui. Ces insuffisances constituaient même un élément positif, jusqu’à ce qu’elles soient fatalement polluées. Un nouveau prétexte s’est développé, irrémédiablement fantasmé et irrationnel, jusqu’à ce qu’il atteigne un point de non-retour…

Telle a été la narration offerte par Aum, par « leur » côté. Stupide ! direz-vous. À coup sûr. La plupart d’entre nous rient du scénario invraisemblable et délirant élaboré par Asahara. Nous nous moquons de celui qui a concocté « une telle absurdité », et nous tournons en ridicule ses adeptes qui ont pu être attirés par « des élucubrations de fou ». Notre rire a un goût amer, mais cela ne nous empêche pas de rire. C’était attendu.

Avons-nous été en mesure de « leur » proposer une narration plus viable ? Disposons-nous d’une narration assez puissante pour repousser les « absurdités » d’Asahara ?

C’est celle-là, la lourde tâche à accomplir. Je suis romancier et, comme on le sait, un romancier est un professionnel des « narrations », celui qui élabore des « histoires ». Cela signifie que je dois m’atteler à une tâche suspendue comme une gigantesque épée au-dessus de ma tête, une tâche que je vais devoir affronter avec beaucoup plus de sérieux, à l’avenir. Je sais qu’il va me falloir construire mon propre « engin de communication cosmique ». Pour ce faire, je devrai probablement rassembler jusqu’à la dernière broutille, chaque faiblesse, chaque

insuffisance en moi. (Voilà, c'est dit – mais il y a une surprise : c'est ce que j'ai précisément tenté de faire depuis toujours, en tant qu'écrivain !)

Qu'en est-il de vous ? (J'utilise la seconde personne mais, bien sûr, je m'inclus dans ce « vous ».)

N'avez-vous pas offert une partie de votre Moi à quelqu'un (ou quelque chose) et adopté une « narration » en retour ? N'avez-vous pas confié une partie de votre personnalité à quelque Système ou quelque Ordre plus grand ? Dans ce cas, ce Système n'a-t-il pas exigé de vous une part de « folie » ? La narration que vous possédez actuellement est-elle *vraiment et sincèrement* vôtre ? Vos rêves sont-ils *vraiment* les vôtres ? Ne sont-ils pas les visions de quelqu'un d'autre, et qui risquent tôt ou tard de se transformer en cauchemars ?

4

Souvenirs

J'AI COMMENCÉ MES RECHERCHES POUR CE LIVRE neuf mois après l'attaque au gaz, et j'y ai travaillé pendant un an.

Les émotions violentes avaient eu le temps de se « calmer », quand j'ai entrepris de collecter des récits, mais l'évènement avait eu un tel impact que les souvenirs restaient vivaces. Beaucoup de ceux que j'ai interviewés avaient déjà raconté maintes fois leur expérience autour d'eux. D'autres n'avaient jamais avoué certains détails de l'attaque, mais, même eux avaient sûrement rejoué sans fin le film des évènements dans leur esprit, ce qui leur avait permis de les objectiver. Dans la plupart des cas, les descriptions ont été réalistes et visuelles à l'extrême.

Néanmoins, elles demeuraient toutes, à proprement parler, des souvenirs.

Comme un psychanalyste la définit, « la mémoire humaine n'est rien de plus qu'une "interprétation personnelle" d'évènements ». Faire passer une expérience à travers l'appareil de la mémoire peut parfois la réorganiser en une séquence plus compréhensible : les parties inacceptables sont omises ; « avant » et « après » sont inversés ; des éléments peu clairs sont précisés ; nos propres souvenirs sont mêlés à ceux des autres, interchangeables aussi souvent que nécessaire. Tout cela se produit très naturellement, inconsciemment.

Pour faire simple : nos souvenirs d'expériences sont modelés sous une sorte de forme narrative. À une plus ou moins grande échelle, il s'agit là d'une fonction naturelle de la mémoire – un processus que les romanciers utilisent consciemment dans leur profession. La vérité de « ce qui est raconté » diffère (même si c'est de très peu) de ce qui s'est déroulé. Cela n'en fait pourtant pas un mensonge ; c'est à n'en pas douter la vérité, mais sous une autre forme.

Au cours de mes interviews, j'ai tenté de conforter l'idée que l'histoire racontée par chaque personne était fondamentalement vraie dans le contexte de cette histoire, et je le crois encore. En conséquence, les histoires racontées par des gens qui ont fait une expérience simultanée de la même scène diffèrent souvent sur de petits détails, mais elles sont présentées ici dans toutes leurs contradictions, parce qu'il me semble que ces différences et ces contradictions ont une valeur en soi. Dans ce monde qui est le nôtre, avec ses multiples facettes, les incohérences peuvent être plus éloquentes que la cohérence.

5

Que puis-je faire ?

J'AI DÉCIDÉ D'ÉCRIRE CE LIVRE parce que, en résumé, j'ai toujours voulu comprendre le Japon à un niveau plus profond. J'avais vécu à l'étranger, loin du pays, pendant un long moment – sept ou huit ans –, d'abord en Europe, puis aux États-Unis. J'étais parti après avoir publié *La Fin des temps* et, hormis de brèves visites, je n'y étais pas retourné avant d'avoir terminé *Chroniques de l'oiseau à ressort*. J'avais considéré cette période comme un exil imposé par moi seul.

Je voulais élargir mon expérience d'autres lieux, me poser et écrire. En créant loin du Japon – représenté, *a priori*, de loin, à la fois par la langue japonaise et par mon être propre –, je me contraignais à définir les diverses méthodes que j'utilisais et les postures que j'assumais, de phase en phase, quand j'avais recours à la langue et à tout ce qui était lié au Japon.

À ma grande surprise, je n'ai découvert qu'au cours des deux dernières années de mon « exil » ce que j'aspirais à savoir sur « ce pays appelé Japon ». Les années que j'ai passées à l'étranger, d'un pays à l'autre, dans le but de me mettre en accord avec moi-même, touchaient à leur fin – je l'ai senti peu à peu. Oui, j'ai senti le changement en moi, une « réévaluation » permanente de mes valeurs. Je n'étais plus, euphémisme d'une évidence, un jeune. Parallèlement, j'ai soudain compris que j'entrais dans les rangs de cette génération « investie d'un devoir » envers la société japonaise.

« Il est temps de rentrer au Japon », me suis-je dit. De rentrer et de produire une œuvre de poids, autre chose qu'un roman, pour sonder plus profondément le cœur de ce pays, dont je m'étais séparé. De cette manière, je pourrais réinventer ma nouvelle posture, mon nouveau point de vue.

Comment procéder pour mieux comprendre le Japon ?

Je savais assez précisément ce que j'allais rechercher. En résumé, après avoir bien nettoyé mes cases émotionnelles, je devais en apprendre davantage sur le Japon en tant que société. Je devais en apprendre davantage sur les Japonais en

tant que « forme de conscience ». Qui étions-nous, en tant que peuple ? Où allions-nous ?

Oui, mais comment procéder, au juste ? Je n'en avais aucune idée. Je passais ma dernière année à l'étranger dans une sorte de brouillard quand deux catastrophes frappèrent le Japon : le tremblement de terre de Kobe et l'attaque au gaz de Tokyo.

En fin de compte, mes recherches en profondeur sur l'attaque au gaz de Tokyo se sont effectivement transformées en un exercice décisif pour « comprendre le Japon en profondeur ». J'ai rencontré beaucoup de Japonais, j'ai écouté leur histoire et, *en conséquence*, j'ai pu voir ce que cela signifie d'être japonais, quand on est confronté à un assaut majeur contre le système, comme ce fut le cas lors de l'attaque au gaz. Rétrospectivement, j'admets avoir injecté dans ce livre une dose d'ego littéraire. J'ai bien, en un sens, utilisé cet exercice comme un « véhicule pratique » de mes propres desseins. Ne pas le reconnaître serait hypocrite.

J'ai néanmoins sagement étouffé certains autres aspects de mon ego, alors que je menais ces interviews. Pour rencontrer les victimes face à face et entendre tant de récits à vif, personnels, j'ai dû me ressaisir. Ce n'était pas un sujet avec lequel jouer. Ce qui en ressortait était plus profond, plus lourd de signification que tout ce que j'aurais pu imaginer. Mesurer ma totale ignorance concernant l'attaque au gaz m'a contraint à beaucoup d'humilité.

Pour moi, romancier, écouter ces personnes me transmettre leur « narration » – racontée depuis « notre » côté, cela va sans dire – a été une sorte de catharsis.

J'ai fini par ne plus du tout porter de jugements. « Vrai » ou « faux », « sain d'esprit » ou « malade », « responsable » ou « irresponsable » – ces différences n'avaient plus d'importance. Ce n'était du moins pas à moi de porter le jugement final, ce qui m'a facilité les choses. J'ai pu me détendre, et simplement prendre les histoires des gens au pied de la lettre. Je suis devenu, non pas la « mouche sur le mur », mais une araignée aspirant cette masse de mots, afin, plus tard, de les séparer en moi et de les tisser en une « autre narration ».

J'ai dû sérieusement reconsidérer la valeur de mes propres écrits, en particulier après avoir mené les interviews avec les membres de la famille de M. Eiji Wada – mort à la station Kodemmacho – et avec Mme « Shizuko Akashi » – qui a perdu la mémoire et la parole, et est toujours en thérapie à l'hôpital. Jusqu'à quel point le choix de mes mots pouvait-il transmettre au lecteur les émotions diverses (peur, désespoir, solitude, colère, engourdissement, aliénation, confusion, espoir…) dont ces êtres avaient fait l'expérience ?

Je ne suis que trop certain, aussi, d'avoir maladroitement blessé quelques personnes au cours de mes interviews, par insensibilité ou par ignorance, ou

simplement à cause de défauts de mon caractère. Je n'ai jamais su faire la conversation, et il m'arrive de ne pas bien m'exprimer à l'oral. J'aimerais donc profiter de cette occasion pour présenter mes sincères excuses à tous ceux que j'ai pu heurter.

Je suis venu à eux depuis la « zone de sécurité ». J'étais celui qui pouvait s'éloigner quand il le voulait. S'ils m'avaient dit : « Vous n'avez aucun moyen de savoir ce qu'on ressent », j'en serais tombé d'accord. Fin de l'histoire.

6

Violence absolue

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE KOBE et l'attaque au gaz dans le métro de Tokyo, en janvier et mars 1995, sont deux des pires tragédies de l'histoire du Japon d'après-guerre. On peut affirmer sans exagération que la conscience japonaise a connu une franche mutation entre « avant » et « après » ces évènements. Ces catastrophes jumelles resteront ancrées dans notre psychisme comme deux bornes dans notre vie en tant que peuple.

Que deux cataclysmes de cette ampleur se soient succédé de si près est stupéfiant, mais c'est une coïncidence. Néanmoins, comme ils se sont produits aussi au moment où la « bulle » économique japonaise éclatait, marquant la fin des temps d'excès rampants, ils ont inauguré une période d'enquête critique dans les racines mêmes de l'État japonais. Ç'a été comme si ces évènements nous avaient attendus pour nous tendre une embuscade.

Ils ont eu en commun un élément de violence absolue : l'un a été une calamité naturelle inévitable, l'autre un acte humain terrible. Parallèle ténu, sans doute, et pourtant, pour ceux qui ont été touchés, les souffrances montraient des similitudes effrayantes. La source et la nature de la violence étaient différentes, mais le choc a été aussi dévastateur dans les deux cas. C'est l'impression que j'ai eue, en parlant aux survivants de l'attaque au gaz.

Beaucoup ont signalé combien ils « haïssaient ces brutes d'Aum », tout en se retrouvant privés du moindre exutoire pour leur « haine intense ». Où pouvaient-ils aller la crier ? Vers quoi se tourner ? Leur confusion a été aggravée par le fait que personne ne pouvait mettre le doigt sur les sources de ces violences. En ce sens – dans le fait de ne rien avoir contre quoi diriger sa colère et sa haine –, l'attaque au gaz et le tremblement de terre affichent des ressemblances formelles frappantes.

D'une certaine manière, les deux évènements peuvent être comparés aux côtés pile et face d'une énorme explosion. Ils ont tous deux été une éruption cauchemardesque sous nos pieds – venue de sous terre – qui a mis en relief

toutes les contradictions latentes et les points faibles de notre société. La société japonaise s'est avérée sans défense contre ces assauts soudains. Nous avons été incapables de les voir approcher et nous ne nous y sommes pas préparés. Nous n'y avons pas non plus réagi avec efficacité. Il est très clair que « notre » côté a échoué.

Autrement dit, la narration qu'adoptaient (ou qu'imaginaient partager) la plupart des Japonais n'a plus eu de sens. Aucune de nos « valeurs communes » ne s'est montrée à la hauteur pour nous prémunir efficacement contre ces deux violences maléfiques qui ont fait irruption sous nos pieds.

Je vous accorde qu'une alerte soudaine d'une telle envergure entraîne fatalement une grande part de confusion et d'erreurs. Comme ces témoignages l'indiquent très bien, à tous les niveaux de la société – la Régie des transports, les pompiers, la police, les diverses institutions médicales –, les responsables ont montré un manque criant de jugement et une grande désorganisation.

Il n'est pourtant pas dans mes intentions de pointer du doigt les erreurs individuelles ou de faire un sermon. Je ne dis pas : « C'était évitable » ; je ne suggère pas non plus que chaque erreur puisse être corrigée *a posteriori*. Plus précisément, ce que j'espère faire reconnaître, c'est que le système de gestion des crises est en soi erratique et tristement inadéquat, au Japon. Les erreurs de jugement immédiates sur place ont été la conséquence des vides du système.

Plus dangereux encore, on n'a presque rien appris sur ce qui s'est effectivement produit *en conséquence* de ces carences, parce que l'information est classée « top secret ». Les institutions japonaises demeurent un cercle fermé au centre de multiples cercles fermés, hautement sensibles à l'idée de « perdre la face » en public, et refusant donc d'avouer leurs erreurs et de les exposer à l'« extérieur ». Les efforts déployés pour enquêter sur ce qui s'était produit ont été fortement limités pour les habituelles raisons brumeuses qu'on accepte sans discuter : « C'est déjà aux mains de la justice… » ou : « C'est l'affaire du gouvernement… »

Il y a aussi eu, parmi les personnes interviewées, celles qui se sont montrées curieusement réticentes : « Pour ma part, j'aimerais coopérer, mais ceux de l'étage au-dessus ne sont pas très chauds… » On considérait très probablement que, si des gens en révélaient trop, quelqu'un devrait assumer la responsabilité des faits. Il est très typique au Japon que l'ordre de rester muet ne soit jamais donné directement, mais plutôt insinué d'en haut : « Eh bien, c'est terminé, de toute façon. Il vaut peut-être mieux ne pas en dire plus que le minimum nécessaire… »

En me préparant à la rédaction de mon dernier roman, *Chroniques de l'oiseau à ressort*, j'avais effectué des recherches en profondeur sur ce qu'on a

appelé l'« incident de Nomonhan », en 1939 – une incursion agressive des forces japonaises en Mongolie. Plus j'étudiais les archives, plus j'étais horrifié par la pugnacité, la pure folie du système de commandement de l'armée impériale. Quelle raison avait-on pu avoir de passer ainsi sous silence cette tragédie de notre histoire ? À nouveau, en effectuant des recherches sur l'attaque au gaz de Tokyo, j'ai été frappé de constater que le fonctionnement fermé de la société japonaise, où on élude toute responsabilité, n'était pas si différent de la manière dont fonctionnait à l'époque l'armée impériale.

C'est, en essence, le sans-grade, son arme à la main, qui risque le plus, souffre le plus, affronte les pires abominations et reçoit le moins de récompenses, alors que les officiers et les agents de renseignements à l'arrière n'assument aucune responsabilité et récoltent les honneurs. Ils se cachent derrière leur masque, refusent d'admettre la défaite, effacent leurs fautes en les noyant dans leur jargon et leur rhétorique. Si de tels actes au front, d'incontestables ignominies, devaient être révélés, eux, en tant que chefs, risqueraient de devoir s'infliger un châtiment rapide et sévère – faire hara-kiri. La vérité des faits a donc été classée « secret militaire », et dissimulée aux yeux du public.

De cette manière, d'innombrables soldats ont été sacrifiés par un stratagème insensé lors d'une amère lutte à mort au front (pire que tout ce qu'on avait pu imaginer). Plus de cinquante ans après, j'ai été choqué d'apprendre que nous, Japonais, nous étions lancés dans une manœuvre d'une idiotie aussi flagrante. Pourtant, ici, dans le Japon d'aujourd'hui, nous reproduisons exactement le même schéma. Le cauchemar continue.

En fin de compte, comme les raisons de notre défaite à Nomonhan n'ont jamais été analysées par le haut commandement de l'armée (il n'y a eu que quelques études bâclées), on n'en a rien appris. Aucune leçon n'a été transmise et, grâce au remplacement de quelques personnalités dans l'armée du Kanto, toute information concernant la guerre sur ce front lointain du Guandong a été étouffée avec une grande efficacité. Deux ans plus tard, le Japon s'est engagé dans la Seconde Guerre mondiale, et la folie qu'avait été la tragédie de Nomonhan s'est répétée, à une échelle démultipliée.

7

Sous terre

UNE AUTRE RAISON PERSONNELLE DE M'INTÉRESSER à l'attaque au gaz : elle s'est produite sous terre. Les mondes souterrains – les puits, les tunnels, les grottes, les sources et les rivières, les hypogées, les allées sombres, le métro – m'ont

toujours fasciné et constituent un motif central de mes romans. L'image, l'idée même d'un passage secret emplit immédiatement ma tête d'histoires…

Un cadre souterrain joue un rôle particulièrement important dans deux de mes romans : *La Fin des temps* et *Chroniques de l'oiseau à ressort*. Les personnages descendent dans le Monde d'En Dessous en quête de quelque chose, et c'est en bas qu'ils vivent différentes aventures. Ils se dirigent sous terre, bien sûr, à la fois au sens physique et au sens spirituel. Dans *La Fin des temps*[3], les membres d'un peuple fictif, appelés Ténébrides, ont prospéré sous le nôtre depuis des temps immémoriaux. Ces créatures horribles n'ont pas d'yeux et se nourrissent de chair en décomposition ; elles ont creusé sous Tokyo un vaste réseau de tunnels reliant leurs « nids ». Les gens ordinaires ne soupçonnent pourtant jamais leur présence. Le protagoniste descend dans ce paysage mythique, trouve des traces effrayantes de l'infestation de Ténébrides, parvient à traverser les profondeurs noires, et ressort indemne à la station de métro Aoyama-itchome de la ligne Ginza.

En circulant dans le métro de Tokyo après avoir écrit ce roman, il m'est arrivé d'imaginer rencontrer des Ténébrides, « en bas », dans l'ombre. Je les voyais faisant rouler un rocher sur les rails, coupant l'électricité, brisant les fenêtres et renversant les voitures pour déchiqueter notre chair de leurs dents aiguisées comme des rasoirs…

Un fantasme puéril, je l'admets, mais, ne vous en déplaise, lorsque j'ai appris qu'il y avait eu une attaque au gaz dans le sous-sol de Tokyo, les Ténébrides me sont venus à l'esprit : des personnages de l'ombre qui attendaient juste derrière la vitre de mon métro. Si j'avais laissé libre cours à une paranoïa très personnelle, j'aurais vu un lien de cause à effet entre ces êtres maléfiques que j'avais créés et les sinistres exécutants qui s'en sont pris aux passagers du métro. Ce lien, imaginaire ou non, m'a fourni une raison assez personnelle d'écrire ce livre.

Je n'ai pas la prétention de conférer aux membres du culte Aum le rôle de monstres tout droit sortis des pages de H. P. Lovecraft. Le fait d'avoir inséré des Ténébrides dans *La Fin des temps* en dit sûrement beaucoup sur les peurs primales latentes en moi. Dans mon esprit ou dans l'inconscient collectif, ces entités étaient une présence symbolique, quand elles ne représentaient pas *le* danger, pur et simple – jamais dissociées de l'obscurité, toujours juste hors de notre champ de vision. Cependant, il arrive que même nous, les enfants du Soleil, soyons réconfortés par la douce étreinte de l'ombre. Nous avons besoin de l'abri de la nuit, mais en aucun cas nous ne nous aventurons plus loin, en aucun cas nous n'ouvrons le verrou de cette porte qui mène dans les recoins les

plus profonds, car au-delà de cette porte se déploie la narration d'un noir impénétrable du monde des Ténébrides.

Ainsi, dans le contexte de ma propre narration, les cinq « agents » d'Aum qui ont perforé ces poches de sarin du bout acéré de leur parapluie ont déchaîné une foule de Ténébrides sous les rues de Tokyo. Cette pensée m'emplit de terreur, même si elle est simpliste. Je dois cependant le dire haut et fort : ils n'auraient jamais dû faire ce qu'ils ont fait. Quelle qu'en ait été la raison.

1. Ce document a été envoyé au *New York Times* et au *Washington Post* en avril 1995 par le représentant d'un groupe désigné par les initiales « FC », à qui le FBI a donné le nom de code « Unabomber » (UNiversity and Airline BOMber), impliqué dans trois meurtres et seize attentats au colis piégé. L'auteur menaçait de faire exploser une bombe en un lieu non spécifié « dans l'intention de tuer » à moins qu'un des journaux ne publie ce manuscrit, intitulé *La Société industrielle et son avenir*. Le ministre de la Justice et le directeur du FBI en ont recommandé la publication et, en septembre 1995, il est paru sous forme de supplément spécial dans les deux journaux, ce qui a conduit David Kaczynski à établir le lien entre l'Unabomber et son frère aîné Theodore, qui a été arrêté en avril 1996 et condamné à la prison à vie en 1998. *(N.d.l.T.)*

2. Traduction du texte intégral du *Manifeste* par Michel Roudot : http://lanredec.free.fr/polis/UnabomberManifesto_tr.html#6. *(N.d.l.T.)*

3. Traduction française de Corinne Atlan, Paris, Seuil, 2001. *(N.d.l.T)*

Seconde partie
Le lieu promis

Un vieil homme éveillé à sa propre mort

Mark STRAND

Voici le lieu promis
quand je me suis endormi,
ce lieu qu'on m'a repris au réveil.
C'est un lieu inconnu de tous,
où les noms des bateaux et des étoiles
dérivent, hors d'atteinte.
Les montagnes ne sont plus les montagnes ;
le soleil n'est pas le soleil
On finit par oublier ce qui était ;
Je me vois, je vois
la rive des ténèbres sur mon front.
Jadis j'étais un tout, jadis j'étais jeune…
Comme si cela importait désormais
et que tu puisses m'entendre
et que les saisons en ce lieu puissent jamais s'arrêter.

Préface

EN RÉDIGEANT « UNDERGROUND », j'ai mis un point d'honneur à ne pas consulter le moindre article sur Aum. Je me suis placé autant que possible dans la même situation que les victimes de l'attaque ce jour-là – frappées par une force inconnue et mortelle.

C'est pour cette raison que je n'ai pas donné la parole à la secte Aum dans « Underground ». Je craignais que ça ne dévie le centre d'intérêt du livre, et je voulais surtout éviter le genre de démarche mi-figue mi-raisin qui essaie de présenter le point de vue des deux parties.

En conséquence, « Underground » a été critiqué par certains pour son unilatéralisme, mais n'avais-je pas intentionnellement focalisé ma caméra sur un point fixe ? Je voulais que mon livre serve de lien entre les lecteurs et les victimes interrogées (ce qui ne veut pas toujours dire qu'on soit de leur côté). Mon objectif était que le lecteur éprouve ce que ces personnes avaient éprouvé, qu'il pense ce qu'elles avaient pensé. Cela ne signifiait cependant pas que je voulais nier l'existence sociale d'Aum Shinrikyo.

Après la publication d'« Underground » et après que se furent calmées les diverses répercussions de l'évènement, la question « Qu'est-ce qu'Aum Shinrikyo ? » a commencé à me travailler. Après tout, « Underground » était une tentative de réparation. À mon sens, la couverture médiatique de l'évènement avait été partisane et déséquilibrée, et je voulais restaurer cet équilibre, justement. Ce travail terminé, je me suis rendu compte que la question persistait : à leur tour, les récits et les témoignages sur la secte Aum que les médias nous avaient présentés étaient-ils véridiques et assez précis ?

Dans « Underground », Aum Shinrikyo était une sorte de menace non identifiée – une « boîte noire », si vous préférez – qui, soudain tombée du ciel, avait fait irruption dans notre quotidien pour y semer la terreur. À ma manière, j'ai voulu ici tenter d'ouvrir la boîte noire pour voir ce que je pourrais y trouver. En comparant le résultat de mes recherches avec les points de vue rassemblés

dans « Underground », j'espérais parvenir à une compréhension plus profonde encore de l'évènement.

C'est aussi une certaine forme d'angoisse qui a motivé cette nouvelle démarche. J'étais en effet très inquiet de constater que nous n'avions pas commencé à traiter, sans même parler de les résoudre, les problèmes fondamentaux que ces attaques posaient à notre société. Pour être plus précis, il n'y a toujours pas d'alternative efficace, ni de filet de sécurité, dans la société japonaise, et chaque jour de nouvelles personnes se retrouvent en marge de notre système, les jeunes surtout. Tant que ce fossé perdurera, comme une sorte de trou béant, et même si Aum est éradiqué, d'autres champs de force magnétiques – des groupes « comparables à Aum » – se formeront à nouveau, et des incidents similaires surviendront.

Avant de travailler sur *Le Lieu promis*, je me sentais mal à l'aise. Maintenant que je l'ai terminé, ce sentiment est plus fort encore. Il ne fut pas facile de trouver des victimes de l'attaque prêtes à témoigner et, pour des raisons différentes, il ne fut pas facile non plus de trouver des membres d'Aum Shinrikyo qui accepteraient de participer à mon projet, même d'anciens membres. Quel critère pouvais-je utiliser pour choisir ces personnes ? Comment réunir un échantillon représentatif ? Qui pouvait juger s'il était vraiment représentatif ? Et quand bien même je rencontrerais ces personnes, quand bien même j'écouterais ce qu'elles avaient à dire, j'avais peur que leur discours ne se transforme en simple propagande religieuse. Pourrions-nous échanger de manière constructive ?

Les rédacteurs du magazine *Bungei Shunju*, où les entretiens furent publiés pour la première fois, se sont chargés de trouver pour moi des membres ou ex-membres de la secte Aum. En général, les entretiens ont été menés dans le même style et selon les mêmes normes que ceux d'« Underground ». J'avais décidé d'être aussi indulgent que possible envers les interviewés et de leur laisser tout le temps qu'ils voulaient pour répondre. Chaque entretien a duré trois ou quatre heures. Les bandes ont été transcrites et les interviewés ont eu la possibilité de revoir le manuscrit. Ils pouvaient couper des parties si, après réflexion, ils ne souhaitaient pas les voir imprimées, et ajouter des informations qu'ils jugeaient importantes et qu'ils avaient oublié de mentionner au moment de l'enregistrement. Dès qu'ils me donnaient leur approbation, l'entretien était publié. Dans la mesure du possible, j'aurais aimé utiliser leur véritable nom, mais, hélas, la plupart ont refusé et ont choisi un pseudonyme.

Nous n'avons effectué aucune vérification, sauf quand les faits étaient nettement contredits. Certains pourraient trouver là matière à critique, mais mon but était d'écouter ce que ces gens avaient à dire et de le rapporter aussi

clairement que possible. Même si des détails ne concordent pas avec la réalité, la narration collective de ces histoires personnelles recèle sa propre réalité d'une grande puissance. C'est un aspect dont les romanciers sont très conscients, et c'est la raison pour laquelle je considère que mon statut d'écrivain n'était pas si inadéquat pour un tel travail.

Pourtant, les interviews collectées ici n'obéissent pas tout à fait aux mêmes règles qu'« Underground ». Cette fois, je suis intervenu, donnant mon opinion, émettant des doutes, réfutant même certains points. Dans « Underground », je m'étais efforcé de rester neutre ; mais, dans *Le Lieu promis*, j'ai choisi d'être plus actif. Surtout lorsqu'il arrivait que la conversation dévie vers la propagande religieuse : je trouvais cela déplacé.

Je suis très loin d'être un expert en religion, pas plus qu'un sociologue. Je ne suis qu'un simple romancier, pas très raffiné (et ce n'est pas de la fausse modestie, comme beaucoup pourraient en témoigner). Ma connaissance de la religion ne dépasse pas le niveau d'un simple amateur, au point que je suis incapable de débattre de doctrine avec un fervent croyant.

C'était d'ailleurs mon souci, en commençant ces entretiens, mais j'ai finalement décidé que ça ne devait pas être un obstacle. Si je ne comprenais pas quelque chose, je n'hésitais pas à manifester mon ignorance ; si je jugeais que l'interviewé (et ce fut le cas de la plupart d'entre eux) n'était pas prêt à accepter un point de vue, je le poussais dans ses retranchements. « On peut y voir une certaine logique, objectais-je, mais tout le monde ne pense pas comme vous. » Je ne dis pas cela seulement pour me défendre ni pour montrer ma témérité : je voulais prendre le temps de clarifier les termes et les idées de base. « Attendez une seconde : qu'est-ce que ça signifie ? » – plutôt que de me contenter d'un hochement de tête et de laisser nombre de termes techniques m'échapper. En faisant systématiquement appel à mon bon sens et à celui de mes interlocuteurs, j'ai réussi à me faire entendre, et j'ai eu l'impression de pouvoir comprendre l'essentiel des idées qu'ils tentaient de transmettre – que je les aie acceptées ou non, c'est une autre histoire. Ce fut plus que suffisant pour le genre d'entretien que je menais. Analyser en détail l'état mental de ces personnes, évaluer les justifications éthiques et logiques de leurs propositions, etc., ce n'était pas la finalité de ce projet. Je laisse aux experts l'étude approfondie de la dimension religieuse et de sa signification sociale. J'ai tenté de donner à entendre ce que les membres de la secte Aum ont à dire lors d'une simple conversation, en face à face.

Leur parler si intimement m'a fait comprendre à quel point leur quête religieuse et le processus d'écriture d'un roman, bien que non identiques, sont similaires. Ça n'a bien sûr pas manqué d'éveiller mon intérêt personnel, et ça

explique peut-être aussi pourquoi il m’est arrivé de ressentir une certaine irritation.

J’éprouve de la colère envers les membres d’Aum Shinrikyo impliqués dans l’attaque – envers ceux qui ont été arrêtés, mais aussi envers ceux qui y ont été mêlés d’une manière ou d’une autre. J’ai rencontré des victimes, dont beaucoup continuent à souffrir, et j’ai vu ceux à qui des êtres chers ont été volés à jamais. Je m’en souviendrai aussi longtemps que je vivrai, et peu importe quelles furent les motivations ou les circonstances derrière ce crime : il ne peut être excusé.

L’opinion est divisée quant à l’implication ou non de tous les adeptes d’Aum Shinrikyo dans le crime perpétré à Tokyo. Au lecteur de juger. Je n’ai pas entrepris ces interviews avec des membres actuels ou des ex-membres du culte dans l’idée de les critiquer ou de les dénoncer, et pas davantage dans l’espoir de les montrer sous un éclairage plus positif. J’essaie de fournir ici ce que je comptais transmettre dans « Underground » : non pas un point de vue clair et définitif, mais les matériaux de chair et de sang à partir desquels construire des points de vue *multiples* – le même objectif que j’ai à l’esprit quand j’écris des romans.

En tant que romancier, je vais dresser l’inventaire de ce qu’il me reste de cette expérience, un fragment après l’autre, enquêter, mettre les éléments en ordre tandis que je m’engage dans le long processus qui consiste à conférer à tout ça une forme narrative. Ce n’est pas chose facile.

Ces interviews ont été publiées l’une après l’autre, chaque mois, d’avril à octobre 1997, dans le *Bungei Shunju,* et dans le cadre d’une série intitulée « Post-Underground ».

« Je suis toujours adepte d'Aum »

Hiroyuki Kano (né en 1965)

M. Kano naquit à Tokyo, mais il fut élevé dans une préfecture de banlieue. À l'université, il eut des problèmes de santé qui l'incitèrent à suivre des cours de yoga dans un centre dirigé par Aum. Au bout de vingt et un jours, Shoko Asahara lui conseilla de devenir un samana[1]*, ce qu'il fit cinq mois plus tard.*

Au moment de l'attaque au gaz, M. Kano était membre du ministère des Sciences et Technologies d'Aum, où il exécutait pour l'essentiel des tâches liées à l'informatique. Jusqu'à l'attaque, il avait passé six années merveilleuses et enrichissantes au sein d'Aum, où il s'était fait de nombreux amis.

S'il n'a pas officiellement quitté Aum, il ne vit plus en communauté avec les autres membres et garde ses distances. Il habite seul à Tokyo et travaille sur son ordinateur, chez lui, tout en suivant son propre programme d'entraînement à l'ascétisme. Parce qu'il nourrit un intérêt profond pour le bouddhisme, il rêve d'élaborer scientifiquement un cadre théorique pour cette philosophie. Nombre de ses amis ont quitté Aum. À 32 ans, il se demande ce que l'avenir lui réserve.

Notre entretien a duré longtemps, mais pas une fois il n'a mentionné le nom de Shoko Asahara. Il a évité toute référence directe à lui en recourant à des termes tels que « leader », « gourou » ou, une fois, si je me souviens bien, « cette personne ».

*

À L'ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, j'étais en bonne santé et plus grand que les autres. J'aimais le sport et je participais à plein d'activités ; mais, au collège, j'ai cessé de grandir et, à l'âge adulte, je me retrouve un peu plus petit que la moyenne. C'est comme si mon développement physique avait répondu à mon état émotionnel, de la plénitude jusqu'au moment où il a flanché, de même que ma santé.

J'étais un élève assez brillant, mais j'éprouvais une sorte de résistance face à l'étude. Pour moi, étudier signifiait gagner en sagesse, mais le travail scolaire revenait à une simple mémorisation – du genre : « Combien de moutons y a-t-il en Australie ? » Vous pouvez étudier ça autant que vous voulez, en aucun cas vous n'en sortirez plus sage. À mes yeux, c'est ce que ça signifie, être adulte : être capable d'arborer un certain calme, de se sentir intelligent. Il y avait un énorme fossé entre l'image que je me faisais de ce que devrait être un adulte et ce qu'on me proposait pour y arriver.

Les adultes qui m'entouraient me donnaient l'impression qu'en vieillissant ils accumulaient savoir et expérience, mais qu'à l'intérieur ils ne grandissaient pas en tant que personne. Si vous leur retiriez leur aspect physique et leur savoir superficiel, ce qui restait ne valait pas mieux que ce qu'un enfant peut offrir.

J'avais aussi de sérieux doutes à propos de l'amour. Quand j'ai eu 19 ans, j'y ai longuement réfléchi, et je suis arrivé à la conclusion qu'un amour pur pour une autre personne et ce que les gens appellent l'amour romantique sont deux sentiments distincts. L'amour pur ne manipule pas la relation à son propre avantage –, contrairement à l'amour romantique, bien différent, puisqu'il contient des éléments parasites : le désir d'être aimé en retour, par exemple. Si un amour pur de l'autre était suffisant, on ne souffrirait pas qu'il ne soit pas partagé : tant que l'autre serait heureux, il n'y aurait aucune raison de souffrir de ne pas être aimé. Les gens souffrent car ils désirent être aimés par l'autre. Quand j'ai établi que l'amour romantique et l'amour pur pour une personne ne sont pas identiques, j'en ai déduit qu'on peut réduire la douleur d'un amour non partagé.

MURAKAMI : *Il me semble que c'est une approche par trop logique. Même s'ils font l'expérience d'un amour non partagé, la plupart des gens ne pousseraient pas cette idée aussi loin.*

Je suppose, oui ; mais, depuis que j'ai 12 ans environ, j'ai toujours privilégié une approche philosophique. Lorsque je commence à réfléchir à quelque chose, je peux rester assis six heures sans m'en abstraire. Pour moi, « étudier » quelque chose, c'est ça que ça signifie. L'école n'était qu'une course aux bonnes notes… J'ai tenté de parler de tout ça à mes amis, mais ça n'a pas abouti. Même les brillants élèves réagissaient par un « Oh ! Tes idées sont formidables ! » et ça s'arrêtait là. La conversation était dans une impasse. Je n'ai jamais rencontré personne ayant envie de parler de ce qui m'importait.

MURAKAMI : *La plupart des adolescents, quand ils s'inquiètent de ce genre de problème, se mettent à lire des livres, pour y trouver des conseils utiles…*

Je n’aime pas lire. Lorsque je lis, je vois juste ce qui ne va pas dans le livre. Surtout dans les livres de philosophie. Je n’en ai lu que quelques-uns et je n’ai pas supporté leur discours. Je croyais que la philosophie était censée nous conduire à une conscience plus profonde, afin de découvrir un « remède » aux problèmes de l’existence – de comprendre le but de la vie, de parvenir à s’épanouir et à être heureux, de décider quels doivent être nos buts. Tout le reste ne devrait être qu’un moyen tendant vers cette fin, mais les livres que j’ai lus m’ont tous paru être des prétextes forgés par de célèbres érudits pour faire étalage de leurs compétences linguistiques : « Eh, admirez un peu l’étendue de mes connaissances ! » Je les ai percés à jour, et je n’ai pas pu endurer la lecture de ces livres. La philosophie ne m’a jamais rien apporté.

J’ai réfléchi à une autre réalité, alors que j’étais en sixième. J’observais des ciseaux dans ma main, et ça m’a frappé soudain : un adulte avait dû travailler très dur pour les créer, mais un jour ils allaient se casser. Pareil pour les gens : à la fin, ils meurent. Tout en ce monde file droit vers sa destruction, et il n’y a pas moyen de l’éviter. Autrement dit, la destruction est le principe même qui gouverne l’Univers. Sitôt que j’ai abouti à cette conclusion, j’ai commencé à tout regarder d’un œil très négatif.

Par exemple, si ma propre vie se dirige vers sa destruction, peu importe que je devienne Premier ministre ou que je finisse sans abri, non ? À quoi sert de se battre ? J’en ai tiré une conclusion horrible : si les souffrances surpassent les joies, dans la vie, il serait bien plus sage de se suicider dès que possible.

Il n’y a qu’un moyen de s’en sortir : la vie après la mort. C’est le seul espoir qui nous reste. La première fois que j’ai entendu l’expression « la vie après la mort », j’ai trouvé ça stupide. J’ai lu le livre de Tetsuro Tanba, *Qu’arrive-t-il après la mort*[2] *?*, juste pour voir quelles idioties y figuraient… Je suis du genre à suivre une idée jusqu’au bout, quand elle me préoccupe. Je ne me contente pas de : « Peu importe, ça se réglera d’une façon ou d’une autre. » Je dois différencier clairement ce que je comprends de ce que je ne comprends pas. Il en va de même pour ce que j’étudie. À chaque nouvel apprentissage, dix questions jaillissent dans ma tête, et je ne peux pas avancer tant que je n’y ai pas répondu.

Quoi qu’il en soit, le livre de Tanba ne valait rien, mais il mentionnait le travail de Swedenborg, que j’ai lu et qui m’a étonné. Swedenborg est un célèbre érudit, un physicien du calibre d’un Prix Nobel, mais, quand il a eu 50 ans, il est devenu une sorte de médium et il a consigné beaucoup de réflexions sur l’au-delà. J’ai été frappé par son extrême logique. Dans son livre, comparé aux autres ouvrages sur le sujet, tout s’emboîtait avec une grande rigueur. Les relations

entre ses hypothèses et ses conclusions étaient convaincantes et tout à fait plausibles.

J'ai pensé devoir en apprendre un peu plus sur l'au-delà, et j'ai lu beaucoup d'écrits sur les expériences de mort imminente. J'ai été sidéré. Tous les témoignages se ressemblaient. C'étaient de vrais témoignages, avec le vrai nom des gens et leur photo. « Ils ne peuvent pas tous conspirer pour me raconter le même mensonge ! » me suis-je dit. Pus tard, j'ai découvert la loi du karma, et ça a été comme si un voile se soulevait, nombre des doutes et des questions qui me taraudaient depuis l'enfance se sont trouvés résolus.

J'ai aussi vu que la doctrine de base du bouddhisme concernant l'impermanence rejoint l'idée que j'avais à propos de la loi de l'Univers qui tend vers la destruction. J'aurais toujours une vision plus négative, mais ça a facilité mon entrée dans le bouddhisme.

MURAKAMI : *Avez-vous également lu des livres sur le bouddhisme ?*

Pas de vraies études sur le bouddhisme. Celles que j'ai lues n'avaient pas une approche très directe. Je n'ai pas pu découvrir le « remède » que je cherchais. Ils parlaient de divers sutras, mais ne pénétraient jamais au cœur des choses, ne me révélaient pas ce que je voulais vraiment apprendre. Un recueil d'expériences réelles avait plus à m'offrir.

Bien sûr, il y avait des passages que je ne pouvais pas croire. J'ignore pourquoi, mais j'étais convaincu d'être capable de distinguer, dans les récits de ces gens, ce que je devais croire et ce que je devais rejeter. Expérience ou intuition, je ne sais pas. En tout cas, j'avais l'étrange conviction d'en être capable.

MURAKAMI : *J'ai l'impression que vous excluez tout ce qui va à l'encontre de vos théories ou de vos sentiments. Il y a beaucoup de choses, en ce monde, qui contredisent nos points de vue, qui défient nos idées les plus chères. Je n'ai pas l'impression que vous ayez tenté de les affronter*.

Depuis l'école élémentaire, je n'ai presque jamais perdu une joute verbale avec un adulte. Je sais que ce n'est pas vrai, mais tous les adultes me paraissaient idiots. Aujourd'hui, je le regrette. J'étais immature : si on soulevait un point qui me mettait en position délicate, je biaisais et j'opérais un détour. Comme ça, je n'étais jamais vaincu. J'avais la grosse tête.

Je m'entendais assez bien avec mes amis. J'ajustais ce que je disais à la personne avec qui je parlais de façon à m'accorder avec. Je savais toujours

exactement ce que je devais dire à un moment précis pour que tout se passe bien ; j'avais donc beaucoup d'amis. J'ai joué cette comédie une dizaine d'années : j'aimais distraire mes amis ; mais quand je rentrais chez moi, tout seul, je me demandais quelle serait ma vie si je continuais cette comédie. En dernière analyse, j'ai dû me rendre à l'évidence : pas un seul de mes amis ne s'intéressait aux mêmes choses que moi.

Je n'ai pas tenté l'examen d'entrée à l'université. Je suis passé directement dans une école d'électriciens, mais ce n'était pas ma vocation. Je voulais atteindre la véritable sagesse. Un de mes idéaux était de systématiser scientifiquement la philosophie orientale.

Prenez par exemple les biophotons, la lumière qu'émettent les êtres vivants. Si vous compiliez les statistiques détaillées sur la relation entre eux et la maladie, vous pourriez découvrir les propriétés physiques concernées. On doit ainsi parvenir à découvrir des propriétés physiques en reliant les biophotons aux mouvements du cœur. J'y crois depuis que je fais du yoga.

MURAKAMI : *Il était donc très important pour vous de réussir à mesurer l'intensité de la force ou de la cartographier visuellement…*

C'est ça. Si vous systématisez les choses, vos arguments sonnent juste. En ce sens, la science moderne est un système fascinant. Dans les idées d'Aum, il y a aussi beaucoup d'éléments valables. Je ne veux pas qu'ils soient jetés avec le reste. Aum est devenu une religion ; il faudrait que ce soit théorisé comme une science naturelle.

Je ne m'intéresse pas à ce qui ne peut être mesuré scientifiquement. Ce qu'on ne peut mesurer n'a aucun pouvoir de persuasion, si bien que sa valeur potentielle ne peut être transmise à d'autres. Si des choses non mesurables acquièrent du pouvoir, vous vous retrouvez avec quelque chose comme Aum ; si vous parvenez à mesurer ces choses, vous pouvez exclure le risque potentiel.

MURAKAMI : *D'accord, mais quelle réalité auraient de telles mesures ? Différeraient-elles en fonction de votre point de vue ? Les données courent le danger d'être manipulées. Vous auriez à décider à quel point vos mesures sont suffisantes, sans parler de la fiabilité des instruments de mesure.*

Tant que la structure statistique utilisée est la même que celle de la science médicale, c'est bon. Ces symptômes ont telle signification, c'est donc ainsi que vous les traitez – ce genre de choses.

MURAKAMI : *Je suppose que vous ne lisez pas de romans*.

Non, je n'en lis pas. Trois pages, c'est le maximum avant de renoncer.

MURAKAMI : *Dans la mesure où je suis romancier, je suis votre opposé : je crois que ce qui importe est ce qu'on ne peut* pas *mesurer. Je n'écarte pas votre manière de penser, mais la vie de la plupart des gens consiste en choses qui ne sont pas mesurables, et tenter de changer tout ça en quelque chose de mesurable est irréaliste, impossible.*

C'est vrai. Mais je ne juge pas sans valeur tout ce qui n'est pas mesurable. Je dis juste que le monde me semble plein de souffrances inutiles, et les causes de ses souffrances se multiplient. Des désirs incontrôlables entraînent des souffrances – l'appétit pour la nourriture, par exemple, ou pour le sexe.

Aum a réduit ce type de stress psychologique, ce qui a augmenté le pouvoir de chaque individu. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de l'image que les adeptes d'Aum ont d'Aum Shinrikyo est très précisément cette manière de considérer les phénomènes spirituels et physiques, et le remède ou la solution apporté à ces problèmes. L'organisation, ou une philosophie eschatologique, ou je ne sais quoi, n'est qu'une image d'Aum créée par les médias. Je n'y ai rencontré personne qui s'intéressait aux *Prophéties* de Nostradamus. Personne n'y serait convaincu par ce genre de choses.

Ce que je tiens à faire, c'est à systématiser scientifiquement les idées philosophiques de l'Orient, telles que la transmigration et le karma. En Inde, vous trouvez des gens qui croient intuitivement en ces idées : elles font partie de leur quotidien. Mais, dans les pays développés, on vit une époque où il est nécessaire de les fonder sur une base théorique afin que les gens les comprennent et les acceptent.

MURAKAMI : *Avant la guerre, des Japonais croyaient que l'empereur était un dieu, et ils sont morts pour cette croyance. Est-ce acceptable, pour vous ? Que les convictions sont justes tant que vous y croyez ?*

Si c'était la conclusion à tirer, ce serait facile ; mais si vous envisagez l'au-delà, il vaut mieux vivre en bouddhiste.

MURAKAMI : *Pourtant, c'est une simple question de différents objets de croyance – que vous croyiez en l'empereur ou à la transmigration bouddhiste*.

Le résultat est différent. Ce que vous atteignez dans la mort si vous croyez en l'empereur n'est pas ce que vous obtiendrez en croyant au bouddhisme.

MURAKAMI : *C'est précisément ce que disent les bouddhistes. Les gens qui croyaient en l'empereur pensaient que, s'ils mouraient pour lui, leur âme reposerait dans l'autel Yasukuni et trouverait la paix. Vous êtes donc d'accord avec cette idée ?*

C'est pour ça que je veux tellement découvrir une méthode permettant de prouver mathématiquement le bouddhisme. Nous sommes entraînés dans ce genre de débat parce que cette méthode n'existe pas encore. Je n'ai rien de plus à ajouter.

MURAKAMI : *Ainsi, si on avait une méthode pour mesurer théoriquement l'empereur, ça ne vous gênerait pas ?*

Correct. Tant que c'est au bénéfice de la personne après la mort, ça ne me gêne pas.

MURAKAMI : *Ce que je veux dire, c'est que, si vous examinez l'histoire des sciences, vous voyez qu'elles ont été manipulées au nom de la politique et de la religion. Les nazis l'ont fait. Il y a eu beaucoup de pseudo-sciences qui, avec le recul, se sont avérées erronées, et qui ont gravement nui à la société. Je vous accorde que vous collectez des preuves avec un grand sérieux, mais la plupart des gens, quand une autorité leur assure que quelque chose est « scientifique », l'avalent et l'acceptent sans réfléchir, quoi que ce soit. Pour moi, c'est très effrayant.*

Je pense que c'est notre situation actuelle qui est effrayante. Les gens, dans le monde d'aujourd'hui, souffrent sans raison. C'est pourquoi je réfléchis à des moyens d'éviter ça.

MURAKAMI : *Au fait, comment en êtes-vous venu à rejoindre Aum Shinrikyo ?*

J'ai lu un livre sur une méditation que vous pouvez facilement réaliser chez vous et, quand j'ai essayé, quelque chose de très bizarre m'est arrivé. Je ne l'ai pas pratiquée très assidûment, mais lorsque j'ai tenté de purifier mes chakras, mon *chi [force vitale]* s'est beaucoup affaibli. Quand vous purifiez vos chakras, vous êtes censé simultanément renforcer votre *chi*, et pourtant ça ne s'est pas

produit. Mes chakras étaient déséquilibrés : j'ai eu l'impression de brûler une minute, puis de geler la suivante. Mon niveau d'énergie était très bas, et j'étais anémique. Une situation dangereuse : je ne pouvais plus rien avaler et j'ai perdu beaucoup de poids. Je me sentais mal chaque fois que j'allais en cours et je n'arrivais pas du tout à étudier.

J'ai découvert le dojo d'Aum à Setagaya. On m'y a expliqué ma situation et on m'a dit instantanément comment la traiter. J'ai essayé les exercices de respiration qu'on m'y a enseignés, et j'ai été étonné par la rapidité de mon rétablissement.

Après ça, pendant deux mois, je ne suis pas beaucoup allé au dojo, mais ensuite j'y suis retourné régulièrement et j'y ai travaillé comme volontaire (pour plier des brochures, ce genre de choses). Peu après, il y a eu une séance de « yoga secret », où on peut parler directement au Leader *[Shoko Asahara]*, et je lui ai demandé ce que je pouvais faire pour ma mauvaise santé. « Tu dois devenir un *samana* ! » m'a-t-il répondu. C'était comme s'il avait vu mon vrai Moi d'un seul coup d'œil. Les gens ont été stupéfaits que je suive son conseil, parce que je n'en avais jamais parlé à personne auparavant, mais j'ai considéré que mon seul choix était de quitter les cours et de devenir un *samana*. J'avais 22 ans.

Très peu de gens commencent en devenant directement *samana*. C'est rare, mais j'étais si faible que je n'étais même pas capable de bien marcher, et j'étais persuadé que si ça continuait comme ça, je ne pourrais pas vivre normalement. « Tu n'as pas ta place dans ce monde », m'a-t-on *[Asahara]* dit, et j'étais d'accord avec ça – il était inutile de m'en convaincre. Nous n'avons pas vraiment tenu une conversation, il m'a juste parlé. En général, il ne disait rien, mais il pouvait révéler bien des choses sur quelqu'un rien qu'en regardant son visage. Comme s'il savait tout sur vous. C'est pourquoi les gens croyaient en lui.

MURAKAMI : *Bien sûr, on peut soupçonner qu'avant de rencontrer une personne il s'était renseigné sur elle, qu'il en avait appris beaucoup sur elle.*

C'est possible. À l'époque, en tout cas, ça ne m'a pas semblé être le cas. Je suis devenu *samana* en 1989. Nous n'étions qu'environ deux cents *samanas*. À la fin, je crois qu'on a dû être dans les trois mille.

Quand il était gentil avec vous, cet homme *[Ashahara]* était plus gentil que tous ceux que j'aie jamais rencontrés ; mais quand il était en colère, jamais de ma vie je n'avais vu de personne plus effrayante – une différence d'attitude si marquée que le simple fait de lui parler suffisait à vous convaincre qu'il était inspiré.

Ça a été dur pour moi de m'entendre dire qu'il me fallait devenir un *samana*. Je ne voulais pas inquiéter mes parents, et je détestais l'idée d'une nouvelle religion. Je leur ai expliqué la situation du mieux que j'ai pu, mais ils ont beaucoup pleuré, ce qui m'a perturbé. Mes parents ne sont pas du genre à discuter ; ils se contentent de pleurer. La mort de ma mère, peu après, m'a terriblement bouleversé ; je me suis senti coupable. Beaucoup d'évènements stressants s'étaient déroulés autour d'elle, à l'époque, et cette affaire a pu être la goutte de trop. Mon père pense sûrement que je l'ai tuée. Je suis certain qu'il le pense.

[Peu après, il y a eu une élection à la Chambre basse de la Diète, et Aum Shinrikyo a présenté plusieurs candidats. M. Kano n'a pas douté un instant qu'Asahara serait élu. Aujourd'hui encore, il a du mal à croire que presque personne n'a voté pour lui. Beaucoup de ses adeptes continuent d'affirmer que l'élection a été truquée. Après cela, M. Kano a été assigné à la division Construction d'Aum, et il a travaillé sur les bâtiments d'Aum à Naminomura, dans la préfecture de Kumamoto.]

Je suis resté environ cinq mois à Naminomura, où j'ai travaillé comme chauffeur de camion pour les longs trajets. J'ai parcouru tout le Japon pour collecter des matériaux. Ce n'était pas si mal sur le chantier, on travaillait sous un soleil de plomb ; en comparaison, conduire un camion, c'était agréable.

La vie dans Aum était bien plus dure qu'en société, mais plus c'était dur, plus je me sentais satisfait. Mes combats intérieurs étaient relégués dans le passé, et j'en étais reconnaissant. Je me suis fait beaucoup d'amis – adultes, enfants, vieilles dames, hommes, femmes. Tout le monde, au sein d'Aum, visait le même but : élever son niveau spirituel. Nous avions donc beaucoup de points communs. Je n'ai pas dû changer de personnalité, jouer un rôle, pour m'entendre avec les autres.

Il ne demeurait aucun doute, puisque toutes nos questions recevaient une réponse. Tout était résolu. On nous disait : « Fais ça, et ceci arrivera. » Quelle qu'ait été notre question, nous obtenions une réponse immédiate. Je me suis complètement immergé dans tout ça *[rire]*. Jamais les médias ne parlent de cet aspect du culte. Ils disent qu'on y contrôlait les cerveaux, mais en réalité ce n'est pas ça – c'est juste une formule qui leur permet de faire de l'audience. Ils ne tentent même pas d'énoncer les faits.

Je suis revenu au quartier général du mont Fuji, après Naminomura, et j'ai travaillé sur les ordinateurs. Hideo Murai était mon supérieur. Il y avait des choses de l'extérieur sur lesquelles je voulais m'informer, et Murai m'a dit, sans y prêter guère d'intérêt : « Vas-y ! » Il faisait de son mieux pour qu'on exécute les ordres venus d'en haut.

MURAKAMI : *Quand vous dites* « d'en haut »*, vous parlez d'Asahara ?*

Oui. Murai tentait d'étouffer autant que possible son propre ego. Il redoutait qu'une personne sous ses ordres ait une idée, mais il se moquait que nous voulions enquêter par nous-mêmes.

Mon grade était « maître assistant », le rang le plus élevé qu'on puisse atteindre en dessous de la direction même d'Aum, un peu comme un chef de section dans une entreprise. Pas si impressionnant, je vous assure – je n'avais personne directement sous mes ordres ! C'était plutôt que je travaillais seul, sans restrictions, et j'ai connu beaucoup de gens dans le même cas. À en croire les médias, tout le monde subissait un contrôle strict, comme si on vivait en Corée du Nord ; en vérité, beaucoup de gens étaient libres de faire ce qu'ils voulaient et, bien sûr, on était libres d'aller et venir. On n'avait pas de voiture personnelle, mais on pouvait en emprunter une quand on en avait besoin.

MURAKAMI : *Plus tard, il y a pourtant eu de la violence systématique : le meurtre de l'avocat – Me Sakamoto – et de sa famille, des brutalités fatales, l'incident de Matsumoto. N'aviez-vous aucune idée de ce qui se mettait en place ?*

Il semblait y avoir plus d'activité que d'ordinaire, secrètes, suspectes ; mais peu importait : quoi que cela ait pu être, je suis certain que, têtu, j'aurais considéré d'abord et avant tout que les avantages personnels de ces actions surpassaient leurs mauvais côtés. Je ne croyais pas les médias. Cependant, depuis environ deux ans *[1996]*, j'ai commencé à penser que, peut-être, des choses de ce genre se sont vraiment déroulées.

J'étais convaincu que notre groupe n'aurait eu aucun moyen de dissimuler une affaire aussi énorme que Sakamoto pendant de si nombreuses années, ne serait-ce que parce que notre organisation était très peu rigoureuse. C'était comme le Parti communiste : si vous commettiez une faute, on ne vous virait pas ; et on avait beau prétendre occuper des « emplois », dans Aum, ça ne signifiait pas qu'on en tirait un salaire, ni rien. Je ne dirais pas qu'on était « irresponsables », exactement, mais on n'avait aucun sens d'une responsabilité *individuelle*. Tout était peu clair et hasardeux, en quelque sorte. On pensait que, tant que notre niveau spirituel progressait, rien d'autre n'avait d'importance. La plupart des gens dans le monde ont une épouse ou une famille, ce qui entraîne un certain sens des responsabilités, et ils travaillent dur ; mais, dans Aum, ce concept était absent.

Vous êtes par exemple sur un site de construction d'Aum et une structure en acier doit arriver demain pour que le travail puisse continuer. Si elle n'est pas livrée, le responsable dit juste : « Oh, c'est vrai, j'ai oublié ! », et ça s'arrête là. On le réprimandera sans doute un peu, mais il s'en moquera. Tous les adeptes atteignent un stade où les dures réalités de la vie quotidienne ne les affectent plus. Si quelque chose de terrible se produit, ils disent que c'est une manifestation d'un mauvais karma, et tout le monde se satisfait de cette explication. Commettre des erreurs, se faire réprimander – ils considèrent que ce sont juste des impuretés personnelles dont ils se débarrassent *[rire]*. Ce sont des gens assez forts, vous ne trouvez pas ? Quoi qu'il arrive, ça ne les touche pas. Les membres d'Aum méprisent les gens ordinaires du monde extérieur – « Regarde comme ils souffrent tous ! Nous, ça ne nous touche pas. »

MURAKAMI : *Vous avez été engagé dans Aum pendant six ans, de 1989 à 1995. N'avez-vous jamais eu de problèmes ou de doutes, pendant cette période ?*

J'éprouvais de la gratitude, je me sentais épanoui, car, même s'il se produisait quelque chose de douloureux, on nous expliquait sa signification de façon très détaillée. En avançant vers un stade plus élevé, on se retrouvait avec des gens incroyables – Fumihiro Joyu, par exemple, mais il y en avait beaucoup d'autres comme lui, à qui il ne manquait que son éloquence. Il est clair qu'Aum opérait à un niveau différent du monde extérieur. Plus haut vous montiez dans la hiérarchie, moins vous aviez besoin de sommeil ; nombreux étaient ceux qui ne dormaient que trois heures par jour, Hideo Murai par exemple. Le pouvoir spirituel, le discernement – ces dépassements étaient tout à fait stupéfiants.

MURAKAMI : *Y a-t-il eu des moments où vous avez pu rencontrer Shoko Asahara et lui parler directement ?*

Oui, c'est arrivé. Dans le passé, quand il y avait peu d'adeptes, les gens allaient souvent le voir pour des problèmes idiots, comme le fait qu'ils avaient tout le temps sommeil, etc. ; mais avec le développement de l'organisation, nous n'avons plus eu autant d'occasions de nous adresser à lui en personne, de le rencontrer en tête à tête.

J'ai traversé toutes sortes d'initiations. Certaines étaient assez dures – celle qu'ils appelaient « chaleur » était vraiment terrible. Elles impliquaient des drogues, aussi. Je l'ignorais, à l'époque, mais il s'agissait de LSD. Vous en prenez, et c'est comme si vous n'étiez plus qu'un esprit. Vous n'éprouvez plus de sensations dans votre corps, vous êtes face à votre plus profond inconscient.

Ce n'est pas une confrontation facile, croyez-moi. Vous n'avez plus aucune force physique – comme ce doit être après la mort, je suppose. Je ne savais pas que je prenais des drogues. Je pensais que c'était un médicament qui m'aidait à entrer en moi pour ma formation à l'ascétisme.

MURAKAMI : *Il semblerait que certains aient fait l'expérience d'effets très néfastes sous ces drogues, et qu'ils se soient retrouvés avec de profondes cicatrices émotionnelles*.

C'est quand la dose était trop élevée, et quand d'autres méthodes avaient échoué. Il y avait bien une division d'Aum, le ministère de la Médecine, dirigée par Ikuo Hayashi, qui aurait pu superviser tout ça, mais c'était une opération plutôt vague. Je crois que, s'ils avaient fait les choses plus scientifiquement, il n'y aurait eu aucun problème. Il faut vous souvenir qu'au sein d'Aum on était convaincus de devoir se soumettre à toutes sortes de défis difficiles et les relever. Avec les drogues, pourtant, un peu plus de considération pour les adeptes n'aurait pas été superflu.

MURAKAMI : *En mars 1995, quand s'est produite l'attaque au gaz, où étiez-vous et que faisiez-vous ?*

J'étais seul dans ma chambre, à Kamikuishiki, sur mon ordinateur. J'avais accès à Internet, et c'est de cette manière que je lisais les dépêches. On n'était pas censés s'informer sur l'actualité, mais je le faisais quand même. Il m'arrivait de sortir, d'acheter un journal et de le faire circuler parmi les autres. Si on vous surprenait, vous écopiez d'une mise en garde, mais ce n'était pas bien grave.

J'étais donc sur Internet en train de lire les nouvelles quand j'ai appris l'incident dans le métro de Tokyo, mais je n'ai pas pensé qu'Aum était impliqué. Je ne savais pas qui était responsable, mais en tout cas j'étais certain qu'il ne s'agissait pas d'Aum.

Après l'attaque, on a subi une descente de police, à Kamikuishiki. On s'est dit que tous les membres du ministère des Sciences et Technologies allaient être arrêtés sur de fausses accusations, et on en a conclu qu'il valait mieux se tirer. On est montés en voiture et on a conduit un moment pendant que la police fouillait les lieux. Je suis resté convaincu de l'innocence d'Aum même quand il *[Ashahara]* a été arrêté.

Je n'ai éprouvé aucune colère. Ça paraissait inévitable. Les adeptes d'Aum pensent que la colère est le signe d'une immaturité spirituelle. Au lieu de se

mettre en colère, on trouve plus vertueux d'étudier la réalité en profondeur et de choisir quelle action entreprendre.

Nous avons discuté de ce que nous devrions faire, et nous avons tous décidé que nous devions continuer notre formation autant que possible. En tout cas, nous n'avons pas eu le sentiment tragique d'être coincés, ni rien. Au sein d'Aum, nous étions comme dans l'œil du cyclone : très calmes.

J'ai commencé à soupçonner qu'Aum pourrait être coupable après que des membres arrêtés ont avoué. C'étaient presque tous des amis de longue date. Néanmoins, pour l'adepte moyen d'Aum, qu'ils l'aient fait ou non ne présentait pas le moindre intérêt : il s'agissait juste de décider de poursuivre ou non notre formation à l'ascétisme. Comment développer notre moi intérieur était plus important que de savoir si Aum était coupable ou non.

MURAKAMI : *Les enseignements d'Aum Shinrikyo allaient dans une certaine direction, et ils ont abouti à ces crimes où beaucoup de gens ont été tués ou blessés. Qu'éprouvez-vous à ce sujet ?*

Vous devez comprendre que cette partie – le vajrayana, le bouddhisme tantrique – est parfaitement différenciée du reste[3].

Seuls ceux qui atteignent un stade extrêmement élevé pratiquent le vajrayana. On nous a dit et répété que ne peuvent y parvenir que ceux qui ont accompli l'étape du mahayana. La plupart d'entre nous étions encore bien des niveaux en dessous. Même après l'attaque au gaz, nous n'avons remis en question ni la formation ni les activités dans lesquelles nous étions engagés.

MURAKAMI : *Sans même parler de stades plus ou moins élevés, le vajrayana est une part importante de la doctrine d'Aum. Il a donc une signification essentielle.*

Je peux comprendre pourquoi vous dites ça, mais, de notre point de vue, c'était pure utopie – c'était absolument déconnecté de ce que nous faisions ou pensions d'ordinaire. C'était trop éloigné. Il fallait l'équivalent de dizaines de milliers d'années de choses à accomplir avant d'atteindre ce niveau.

MURAKAMI : *Vous aviez donc le sentiment que ça n'avait rien à voir avec vous ? Posons l'hypothèse que votre niveau fuse d'un coup au niveau du vajrayana et qu'on vous ordonne de tuer quelqu'un, car ça fait partie de votre chemin vers le nirvana. Le feriez-vous ?*

Logiquement, la réponse est simple : en tuant une autre personne, vous l'élevez. Cette personne est plus heureuse qu'elle ne l'aurait été en vivant sa vie. Je comprends donc cette démarche, mais elle ne peut être le fait que d'une personne capable de discerner le processus de transmigration et de renaissance. Sinon, il vaut mieux ne pas s'en mêler. Si j'avais été en mesure de percevoir ce qui arriverait à une personne après sa mort, et si j'avais pu l'aider à s'élever à un plus haut niveau, j'aurais alors, peut-être, pu m'impliquer ; mais personne, au sein d'Aum, ne s'était élevé à de telles hauteurs spirituelles.

MURAKAMI : *Pourtant, ces cinq personnes l'ont fait.*

Moi, je ne l'aurais pas fait. C'est ça la différence. Je n'aurais pas pu assumer la responsabilité de ce type d'action. Ça me fait peur, et je ne serais en aucun cas en mesure d'accomplir un tel geste. Qu'une chose soit très claire : une personne qui ne peut discerner la transmigration d'une autre n'a pas le droit de prendre sa vie.

MURAKAMI : *Shoko Asahara était-il qualifié pour le faire ?*

À l'époque, je crois que oui.

MURAKAMI : *Pouvez-vous le mesurer ? En avez-vous une preuve objective ?*

Non, pas pour le moment.

MURAKAMI : *Le faire juger par les lois qui gouvernent notre société, quel que soit le jugement rendu, est donc inévitable ?*

Oui. Je ne dis pas que tout est correct, dans Aum. J'ai juste le sentiment que le culte recèle beaucoup de valeurs, des valeurs que je veux utiliser pour qu'elles soient bénéfiques aux gens ordinaires.

MURAKAMI : *À un niveau très terre à terre, pourtant, des gens ordinaires ont été assassinés. Si vous n'êtes pas capable de faire entrer ça dans l'équation, qui vous écoutera ?*

C'est pour cette raison que je ne pense pas que nous puissions encore en parler dans le cadre d'Aum. Je suis toujours adepte d'Aum, parce que les

avantages que j'en ai tirés sont si grands ! J'essaie de faire le tri, à mon niveau individuel. Je crois toujours qu'il y a là beaucoup de possibilités. Ça exige une sorte d'inversion logique. Il y a des éléments d'espoir, et je tente de distinguer clairement ce que j'ai compris de ce que je ne comprends pas.

Je vais attendre environ deux ans, et si Aum est encore dans son état actuel, je prévois d'en sortir. Jusque-là, j'ai beaucoup de sujets de réflexion. Une chose est vraie, en tout cas : Aum Shinrikyo n'apprend pas de ses expériences, le mouvement se bouche les oreilles, quoi que d'autres puissent dire. Ça ne l'affecte en rien. On n'y éprouve aucun sentiment de regret. C'est comme ce que les membres d'Aum disent à propos de l'attaque au gaz : « C'était une mission pour d'autres gens, pas pour moi. »

Je ne suis pas comme ça, dans la mesure où je pense que cette attaque a été un évènement terrible. Il n'aurait jamais dû être perpétré. Au fond de moi, cet évènement atroce lutte contre toutes les bonnes choses dont j'ai fait l'expérience. Des gens ayant un sentiment plus fort des choses affreuses qui se sont produites ont quitté Aum ; ceux pour lesquels les « bonnes choses » l'emportent sont restés. Je suis un peu entre les deux. J'attends de voir.

1. *Samana* est un terme sanskrit désignant une personne qui a renoncé au monde séculier. Plus généralement, il indique une assimilation et une intégration des perceptions à la connaissance existante. Il représente aussi tout ce qui peut parler d'égalité. *(N.d.l.T.)*

2. Ouvrage non traduit en français. *(N.d.l.T.)*

3. Le vajrayana est très semblable au bouddhisme conventionnel, sauf sur un point primordial : il offre à ses adeptes une « voie rapide » vers le salut, au lieu de la voie lente du mahayana. Cette voie plus rapide est aussi interprétée par certains comme pouvant tenir le meurtre pour une aide à la libération. *(N.d.l.T.)*

« Nostradamus
a exercé une grande influence
sur ma génération »

Akio Namimura (né en 1960)

M. Namimura naquit dans la préfecture de Fukui. Il voulait étudier la littérature et la religion, qui l'intéressaient avant l'université, mais il se heurta à son père, un homme très têtu, sur ce qu'il devait choisir, et il renonça à l'université pour travailler. Il obtint un emploi dans une entreprise de pièces détachées de voitures à Fakui. Au lycée, comme il détestait étudier, il se contenta de lire pour lui. Il se sentait toujours étranger à son environnement. La plupart de ses lectures portaient sur la religion ou la philosophie.

Il exerça plusieurs emplois, et continua à lire, réfléchir, écrire et s'intéresser à la religion. Toute sa vie, il eut clairement conscience que le monde et lui n'étaient pas synchronisés, et c'est pour cette raison qu'il prit contact avec des gens vivant hors de la société. Au cours de ses recherches, il ne réussit pourtant jamais à se libérer complètement d'un doute : ce qu'il avait découvert était-il la réponse à laquelle il aspirait ? Il trouvait impossible de se jeter corps et âme dans un groupe, quel qu'il soit, même à l'époque où il était membre d'Aum.

Il est retourné dans sa ville natale, où il travaille pour une entreprise de transport. Il a toujours aimé la mer et va souvent nager. Il adore Okinawa. Les films de Hayao Miyazaki[1] *le font pleurer. « Ça prouve que j'ai des sentiments humains normaux », dit-il.*

*

QUAND J'AI EU MON EXAMEN DE FIN D'ÉTUDES SECONDAIRES, j'ai éprouvé le sentiment de devoir soit renoncer au monde, soit mourir. L'idée d'occuper un emploi me rendait malade. Si c'était possible, je comptais me destiner à une vie

religieuse ; mais comme vivre signifiait accumuler les péchés, je pensais aussi que ma mort bénéficierait au monde.

Ces idées me passaient par la tête alors que je vendais des pneus pour une entreprise de pièces détachées de voitures. Au début, j'ai été un vendeur inutile : j'arrivais dans une station-service ou un atelier de réparation et je disais : « Bonjour ! » avant de me figer, incapable de prononcer un mot de plus. C'était dur pour moi… et pour mes clients potentiels. Pendant un temps, je n'ai rien vendu du tout.

Peu à peu, je suis devenu plus sociable et j'ai pu décrocher quelques ventes. Je ne regrette pas cette formation à la vie. Je suis resté là deux ans, et n'en suis parti que parce qu'on m'a retiré mon permis de conduire.

Un membre de ma famille, qui dirigeait une école de bachotage à Tokyo, m'a proposé d'y travailler. Je songeais à écrire des romans, il le savait. C'est sans doute pourquoi il m'a dit : « Tu pourras étudier pour devenir romancier en corrigeant les dissertations. »

J'ai trouvé que c'était une bonne idée et, début 1981, j'ai intégré cette école de Tokyo, mais les choses ne se sont pas déroulées comme prévu. Le directeur est soudain devenu très froid avec moi. « Tu veux être romancier ? Arrête de rêver ! Le monde n'est pas un conte de fées, tu sais. » Je n'ai même pas eu l'autorisation d'aider à la correction des devoirs. « Tu es incompétent ! » m'a-t-il asséné. J'ai dû me contenter de tâches mineures, comme faire respecter le silence en classe ou nettoyer les salles. J'ai tenu un an et demi avant de jeter l'éponge.

Comme j'avais mis un peu d'argent de côté, j'ai décidé de vivre de mes économies le temps d'apprendre à être écrivain. Pendant trois ans, je n'ai pas occupé d'emploi. Je ne dépensais que le minimum. Je n'achetais rien, juste à manger, et je suis de toute façon quelqu'un de très frugal ; je lisais et j'écrivais. J'habitais un quartier formidable, parce que j'y disposais de cinq bibliothèques publiques à peu de distance. Je menais une existence très solitaire, mais la solitude ne m'a jamais gêné. Je suppose que la plupart des gens ne l'auraient pas supporté.

Je lisais surtout de la fiction surréaliste – Kafka, *Nadja* de Breton, ce genre-là. J'allais aux colloques des universités, je lisais tous les petits magazines qu'elles publiaient, et je me suis fait des amis avec qui je pouvais parler de littérature. L'un d'eux appartenait au département de philosophie de l'université Waseda. Il m'a fait découvrir plusieurs auteurs : Wittgenstein, Husserl, Shu Kishida, Shoichi Honda. J'étais impressionné par ce qu'écrivait ce dernier mais, en y réfléchissant, je me dis aujourd'hui que ses histoires manquaient vraiment d'originalité.

J'avais un ami, Tsuda, qui était adepte de la Soka Gakkai[2]. Il a fait tout son possible pour que je l'y rejoigne. On a débattu des heures durant de religion, mais il a fini par déclarer : « Écoute, en parler ne nous mènera nulle part. Si tu n'en fais pas l'expérience, ta vie ne changera pas. Fais-moi confiance et essaie ! » J'ai donc rejoint son groupe de la Soka Gakkai, et j'ai vécu avec eux pendant un mois environ, avant de me rendre compte que ce n'était pas pour moi. C'est une des religions qui visent à aider les gens à mieux réussir dans ce monde, et ce n'était pas du tout ce que je recherchais. J'étais en quête d'une doctrine plus pure. Comme Aum – Aum était ce qu'il y avait de plus proche des enseignements originaux du bouddhisme.

Quand je n'ai plus eu d'argent, j'ai travaillé pour une entreprise de transport d'articles de grands magasins. Ça a duré deux ans. C'était pénible, mais comme je pratiquais les arts martiaux et que j'aimais le sport, le travail physique ne me faisait pas peur. Dans cet emploi à temps partiel assez mal payé, je travaillais trois fois plus dur que les autres. Le soir, je suivais des cours à l'École technique de journalisme du Japon. Je croyais pouvoir écrire des reportages.

Bientôt, la vie à Tokyo m'a épuisé. Mon cerveau ne savait plus où il en était. Je devenais violent, irritable. Comme je m'intéressais à la nature, j'ai pensé que partir à la campagne ou revenir dans ma ville natale serait une bonne idée. Lorsque je m'intéresse à quelque chose, je creuse à fond. À l'époque, je me passionnais pour l'écologie ; la jungle de béton m'avait laminé et j'aspirais à revenir dans la nature, à revoir l'océan depuis chez moi.

Je suis retourné chez mes parents et j'ai pris un emploi sur le site de construction du réacteur nucléaire à neutrons rapides de Monju. Je mettais des échafaudages en place. J'ai considéré ça aussi comme une formation, mais c'était un travail extrêmement dangereux. Au bout d'un moment, on s'habitue à être en hauteur. Je suis tombé plusieurs fois et j'ai failli mourir… J'ai dû y rester environ un an. Depuis le réacteur de Monju, vous avez une vue fantastique sur l'océan. C'était pour ça que j'avais choisi ce travail : je pouvais admirer l'océan tout en travaillant. Il n'y a pas plus beau dans la région que le site de Monju.

MURAKAMI : *Comment un écologiste en vient-il à travailler sur une centrale nucléaire ?*

Je prévoyais d'écrire un reportage. Je pensais compenser ainsi la négativité de ma participation à sa construction – un vœu pieux, sans doute. Vous connaissez ce film, *Le Pont sur la rivière Kwaï* ? C'était l'idée que j'avais en tête. Vous travaillez dur pour construire quelque chose et, à la fin, vous le

détruisez vous-même. Bien sûr, je n’avais pas l’intention d’y mettre une bombe ! Comment dire ? La mer que j’aime tant allait être polluée de toute façon, alors je préférais encore que ce soit de mon fait. Des émotions complexes, je sais. Mon esprit était déchiré entre différentes options. Je ne savais pas bien quelle direction prendre.

Mon travail terminé à Monju, j’ai utilisé l’argent économisé pour acheter une voiture d’occasion et j’ai pris le ferry pour Okinawa. Pendant deux mois, j’ai vécu dans ma voiture, passant nonchalamment d’une plage à l’autre. Je suis tombé amoureux du plein air. Ce qu’il y a de formidable, à Okinawa, c’est que chaque lieu possède sa propre personnalité. D’année en année, l’été venu, je souffrais soudain de la « fièvre d’Okinawa » et je ne tenais plus en place. Il fallait que je me rende sur l’île. C’était un grave handicap pour garder un emploi. Dès les beaux jours, je filais à Okinawa, sans un mot d’explication.

Mon père est mort juste avant que j’aie 30 ans. On ne s’entendait pas. Personne ne l’aimait, dans la famille. Les gens le respectaient en ville, mais à la maison c’était un tyran. Il devenait violent, s’il buvait. Il me frappait, lorsque j’étais petit. Plus tard, quand je suis devenu grand et costaud, c’est *moi* qui le frappais le premier. Je n’en suis pas fier, j’aurais dû être un meilleur fils.

J’ai toujours été attiré par la religion, mais mon père était un matérialiste, un rationaliste. Ça a créé des problèmes entre nous. Si je formulais une opinion teintée de religion, il se moquait de moi : « Ça suffit, Dieu et ces balivernes ! » Je me mettais en colère. Je n’en pouvais plus : « Pourquoi est-ce qu’il dit des choses aussi terribles ? Pourquoi est-ce qu’il n’accepte rien de ce que je fais ? »

J’étais à Okinawa quand la santé de mon père a empiré. Je suis retourné à Fukui, à son chevet. Il est mort peu après. Il avait une cirrhose, et c’est une horrible façon de mourir. Sur la fin, il ne mangeait plus rien, il se contentait de boire et s’amaigrissait. Sur son lit de mort, il m’a déclaré : « Il faut qu’on parle ! », mais j’ai répondu : « Fiche-moi la paix. Vas-y, meurs ! Qu’est-ce qui te retient ? » En un sens, je crains de l’avoir tué.

Après les funérailles, je suis reparti pour Okinawa. J’ai travaillé sur un site de construction, et mon éloignement de Fukui et de ma famille m’a déprimé. J’allais bien, juste après la mort de mon père : toute la famille s’est réunie et on a passé un très bon moment. Mais soudain, de retour à Okinawa, je me suis effondré. J’ai eu l’impression qu’on m’attirait en enfer, tandis que je criais et me débattais. « Je suis fichu », me suis-je dit. Je vais vraiment finir en enfer. Pas moyen de revenir en arrière… » Je ressassais ce genre de sentiment. J’étais dans un état de dépression clinique grave : je devenais fou. Les jours de pluie, quand

on ne pouvait pas travailler, je me recroquevillais sur mon lit. Les autres sortaient pour jouer au *pachinko*[3], mais je restais seul, l'esprit vide.

Un jour, vers 3 heures du matin, je me suis réveillé et je me sentais si mal que j'ai pensé : « Ça y est, je suis parti. » J'ai eu l'impression que j'allais perdre connaissance. J'ai appelé ma mère et elle m'a convaincu de rentrer à la maison, mais mes problèmes mentaux ont persisté à Fukui. Rien ne me remontait le moral, et j'ai passé le premier mois à ne rien faire du tout.

J'ai été sauvé de cette situation par une *yuta*[4], à Okinawa. Plus exactement, j'ai lu *L'Oiseau-Foudre, la découverte en solitaire de la Préhistoire de l'Afrique du Sud*[5], de Lyall Watson, et ça m'a bouleversé.

MURAKAMI : *Un livre intéressant, n'est-ce pas ?*

Le personnage principal, Boshier, est épileptique et schizophrène, mais, avec d'autres comme lui, il a pu rencontrer un maître, se former et devenir sorcier. En d'autres termes, ils ont pu transformer en positif des éléments négatifs en eux, et les gens les admiraient. Lorsque j'ai lu ça, je me suis dit : « Eh ! C'est de moi qu'il parle. » Je me suis renseigné et j'ai appris qu'on disait la même chose des *yutas* d'Okinawa. À Okinawa, la voie du salut reste présente. « Et si je pouvais devenir un *yuta* ? J'ai les qualités nécessaires, non ? » C'était mon idée, un moyen de m'en sortir.

Je suis retourné à Okinawa et j'ai pu rencontrer une célèbre *yuta*. J'étais en compagnie de plusieurs dizaines de personnes, mais elle m'a repéré dans la foule, et m'a dit que quelque chose me troublait. C'était comme si elle lisait dans mon âme. « Vous êtes bouleversé à cause de votre père, n'est-ce pas ? Vous vous accrochez à votre père. Vous ne vous êtes pas libéré de cet attachement. Reléguez votre père dans le passé et faites un pas dans une nouvelle direction. Si votre mère est encore en vie, vous devez prendre grand soin d'elle. Vivre une vie ordinaire, c'est le plus important. »

D'entendre ça m'a enlevé un poids. « Ah ! Je suis sauvé ! » Après, je suis resté fidèle à une seule entreprise. L'été, je ne suis plus parti pour Okinawa. J'ai décidé de m'occuper de ma mère et de travailler dur.

MURAKAMI : *Adrian Boshier a dû entrer dans un autre monde ; mais vous, vous pouviez retourner dans ce monde-ci. On vous a dit de revenir, en fait.*

C'est juste. C'est ce qui s'est passé. Mener une vie normale – se marier, avoir des enfants –, c'est aussi une sorte de formation. On me l'a dit. Je crois

même que c'est la formation la plus difficile.

Cela faisait un moment que j'avais l'œil sur les religions, que je les testais l'une après l'autre. J'ai été très proche du christianisme et de la Soka Gakkai, comme je l'ai mentionné. Maintenant encore, je me rends à l'église chrétienne. Aum n'a donc été qu'une petite partie de ma vie, et pourtant je sens toujours qu'Aum était un cadre spécial. Il en émanait un tel pouvoir !

En 1987, quand Aum est apparu, j'ai écrit pour demander ce qu'ils avaient publié comme introduction au culte. Un paquet de pamphlets est arrivé par la poste. J'ai été stupéfié par leur côté professionnel. Comment cette toute nouvelle religion avait-elle assez d'argent pour publier autant de brochures ?

À l'époque, Fukui ne comptait pas de branche d'Aum, mais il y en avait une pas très loin, à Sabae, où un certain Omori autorisait les membres d'Aum à se réunir dans son appartement une fois par semaine. On m'y a invité et j'y suis allé de temps à autre. Ils ont projeté une vidéo sur Aum, un clip diffusé à la télévision dans l'émission « Toute la nuit en direct ! », et j'ai été impressionné. Joyu[6] était si éloquent !

Il expliquait que les adeptes d'Aum utilisaient le bouddhisme primitif comme base pour développer la kundalini[7] par la pratique de l'ascétisme. Il était capable de répondre en termes simples et clairs à toute question. Je me suis dit : « C'est vraiment quelque chose ! Ce type est impressionnant, et le groupe fantastique. »

Toutes les personnes présentes étaient des adeptes d'Aum, sauf moi. Je n'étais qu'un observateur. Une raison matérielle m'empêchait d'aller plus loin, à l'époque : Aum coûte de l'argent. Ils proposaient un cours – dix cassettes pour 300 000 yens. C'étaient des sermons du Maître Asahara, ce qui témoignait de leur grande portée. Ce n'était pas cher payé pour obtenir le pouvoir, de l'avis de tous ceux qui sortaient les 300 000 yens, mais ça me faisait peur. J'étais pauvre et plus qu'avare, ce qui m'a rendu particulièrement sensible à cet aspect mercantile du culte.

On a pris un bus tous ensemble pour Nagoya. C'est la première fois que j'ai vu Shoko Asahara. Comme je n'étais pas encore membre, je n'ai pas été autorisé à lui poser de questions. Dans Aum, il faut vous élever dans la hiérarchie, si vous voulez faire quoi que ce soit, et ça coûte de l'argent. Une fois arrivé à un certain niveau, vous avez le droit de poser des questions à Asahara. Une marche plus haut, et on vous donne une guirlande de fleurs. Je l'ai vu à Nagoya et j'ai trouvé ça assez idiot. Sans compter qu'Asahara a été déifié, peu à peu, ce qui me dérangeait.

Je me suis abonné au journal d'Aum, *Mahayana*, dès le premier numéro. Au début, c'était un bon magazine. On prenait grand soin d'y présenter les expériences d'adeptes, qui racontaient « Comment je suis devenu membre d'Aum » en utilisant leur vrai nom. J'étais impressionné par leur honnêteté. Au bout d'un moment, cependant, la revue ne s'est plus concentrée sur des membres, mais seulement sur Asahara, l'élevant de plus en plus haut, et tous les autres le vénéraient. Où que se rende Asahara, par exemple, ses fidèles déposaient leurs vêtements par terre pour qu'il marche dessus. C'est un peu exagéré. Ça fait peur : à trop vénérer une personne, on jette sa propre liberté aux orties. De plus, Asahara était marié et il avait plein d'enfants, ce que je trouvais curieux, à la lumière des tenants fondamentaux du bouddhisme. Il contournait l'argument en disant qu'il était Le Libéré absolu, et que ce genre de choses n'influerait pas sur son karma. Bien sûr, personne n'a jamais pu savoir si c'était vrai ou non.

Ça ne me gênait pas de faire état de mes doutes. Je m'étonnais, par exemple, que tant d'adeptes d'Aum meurent dans des accidents de voiture. Je m'en suis ouvert à une femme que je connaissais bien – Mlle Takahashi. « Ne trouvez-vous pas étrange que tant d'adeptes soient morts brusquement ? lui ai-je demandé.

— Non, c'est bien, car dans quatre milliards d'années le Maître reviendra en tant que Maitreya Buddha et il relèvera les âmes de ceux qui sont morts. »

« Foutaises ! » me suis-je dit.

De plus, Aum s'en prenait violemment à Taro Maki, le rédacteur en chef du magazine du dimanche *Mainichi*, qui critiquait le culte. Lorsque j'ai demandé quelles pouvaient être les réponses à apporter à ces critiques, on m'a juste répondu : « Que nous soyons attaqués ou quoi qu'il nous arrive, ceux qui sont en relation avec le Maître sont bénis. Même si nous tombons en enfer, il nous sauvera plus tard. »

Pendant longtemps, j'ai eu des relations épisodiques avec Aum Shinrikyo. Et puis un jour, en 1993, un certain Katamura est venu chez moi. Il avait téléphoné pour dire qu'il aimerait me parler et j'avais accepté. Ça faisait un moment que je n'étais plus retourné à Aum et j'avais envie de connaître les dernières nouvelles ; mais plus il parlait, moins ses propos avaient de sens. Il expliquait ce qui se passerait si une troisième guerre mondiale éclatait, décrivait les armes lasers, les armes chimiques – un vrai récit de science-fiction ! J'admets que c'était intéressant, mais j'en ai conclu qu'Aum s'engageait dans quelque chose d'assez intense.

À l'époque, Aum exerçait de fortes pressions sur moi pour que je devienne membre. Si j'ai fini par intégrer le mouvement, c'est grâce à mes liens avec Mlle Takahashi. Ma grand-mère venait de mourir et j'étais très triste.

Mlle Takahasi m'a téléphoné parce qu'il y avait une chose dont elle voulait discuter. « En fait, a-t-elle dit, je viens de rejoindre Aum, et j'aimerais qu'on en parle. » On s'est retrouvés. Elle avait 27 ans, six de moins que moi. J'y ai vu une sorte de destin. Je l'ai senti dans mes tripes. Après, on s'est vraiment ouverts l'un à l'autre, au point qu'en avril 1994 j'ai fini par adhérer au mouvement.

La mort de ma grand-mère a dû avoir une influence. De plus, l'entreprise dans laquelle je travaillais commençait à licencier. Pour couronner le tout, la maladie dont j'ai parlé était encore en moi. J'ai espéré qu'en faisant partie d'Aum elle disparaîtrait une fois pour toutes.

J'admets que Mlle Takahashi m'intéressait. Pas au niveau romantique, mais je n'arrivais pas à la sortir de ma tête. Je voyais bien qu'elle était absorbée par Aum, mais était-ce bon pour elle de s'immerger si totalement dans le culte ? J'étais sceptique, concernant Aum, et j'ai jugé qu'il valait mieux faire état de mes doutes auprès d'elle. Le plus rapide, ai-je conclu, c'était de rejoindre Aum moi aussi, afin d'être en mesure de la voir et de trouver des occasions de lui parler. Je sais que ça peut sembler altruiste.

Par chance, la cotisation d'entrée avait beaucoup baissé : 10 000 yens seulement. Ensuite, il fallait verser 6 000 yens tous les six mois. On nous donnait dix bandes magnétiques gratuites. Après l'adhésion, afin de traverser les rites d'initiation, vous devez regarder quatre-vingt-dix-neuf vidéos d'Aum et lire soixante-dix-sept de ses livres. Une quantité impressionnante, mais j'ai tout absorbé. Il restait une dernière chose : psalmodier son mantra. On nous a donné une feuille imprimée, et on l'a lue encore et encore en utilisant des perles pour compter le nombre de répétitions. C'est pour ça que tous les membres d'Aum ont des rosaires : on doit le faire sept mille fois. J'ai essayé, et puis j'ai trouvé ça trop stupide et j'ai abandonné. J'ai fait le rapprochement avec la Soka Gakkai et, dans mon esprit, ce n'était pas différent d'un de leurs rituels.

Ils ont mis tout en œuvre pour que je devienne un *samana*. Aum aspirait à augmenter le nombre de ses membres – je n'avais pas encore subi les rites d'initiation, mais ils ont dit que ça n'avait pas d'importance. J'ai résisté. Mlle Takahashi est devenue *samana* à la fin de l'année. Elle m'a appelé au travail, le 20 décembre, et : « Je vais le faire. » C'est la dernière fois qu'on s'est parlé. Elle est devenue une *samana* et elle est partie.

Quand l'attaque au gaz s'est produite, j'avais déjà pris mes distances avec Aum. Mlle Takahashi avait renoncé à me recruter et elle tentait d'enrôler une autre personne – que j'avais entrepris de convaincre de ne pas adhérer. Tout le monde savait que je critiquais les méthodes d'Aum, mais un adepte est un adepte et, en mai 1995, la police est venue me chercher pour m'interroger. Elle connaissait le nom des membres, elle avait dû trouver une liste. La méthode

d'interrogatoire était plutôt archaïque : « Pouvez-vous piétiner une photo de Shoko Asahara ? » m'a-t-on demandé, comme si on était à la période Edo, lorsqu'ils faisaient renoncer les chrétiens japonais à leur foi en marchant sur une image de Jésus ! J'ai expérimenté en direct à quel point la police peut être effrayante.

On est revenu me poser des questions en 1995, quand un avion de l'ANA *[All Nippon Airways]* a été détourné à Hokkaido. « Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? » ont insisté les flics. Ils venaient tout le temps. Une vraie traque : quoi que je fasse, quelqu'un me regardait. Ça fait peur. La police est censée protéger les citoyens, pas leur faire une peur bleue. Je n'avais rien à me reprocher, mais ça ne m'empêchait pas de craindre sans cesse d'être arrêté. Ils interpellaient les fidèles d'Aum les uns après les autres pour des fautes sans importance ; ils inventaient des accusations, comme l'usage de faux, et j'étais certain qu'ils finiraient par me mettre quelque chose sur le dos.

Ils m'appelaient constamment pour savoir si un membre d'Aum m'avait contacté. J'aurais dû prendre ça avec calme, mais j'ai été assez stupide pour céder à ma curiosité : afin de m'informer sur ce qui se passait au sein d'Aum, je suis allé jusqu'à un *satyam* d'Osaka pour rencontrer une autre *samana* que je connaissais. Je me demandais ce qu'elle éprouvait, face à ces rafles de la police.

Avant de repartir, j'ai acheté quelques exemplaires du magazine d'Aum *Anuttara Sacca*, parce qu'on ne trouvait plus ni les livres ni les magazines du culte dans les librairies, et que je voulais voir ce qu'on y écrivait, désormais. Mais je quittais à peine les lieux que deux policiers m'ont abordé pour me demander ce que j'avais en tête en venant là. J'ai eu peur et j'en avais assez qu'on m'ennuie. Je les ai écartés et j'ai filé. Pas étonnant que, par la suite, la police m'ait surveillé de plus près encore !

MURAKAMI : *À l'époque, pensiez-vous que l'attaque au gaz dans le métro était l'œuvre d'Aum ?*

Oui. J'étais certain qu'Aum était dans le coup, mais je ne parvenais pas à étouffer ma curiosité concernant le mouvement. Je m'interrogeais sur l'essence de ce groupe religieux attaqué par la société, dont aucune librairie n'acceptait plus de vendre les livres, et qui continuait pourtant à publier ses périodiques ; j'étais curieux de cette étrange force vitale qui rejaillissait chaque fois, quels que soient les efforts pour l'écraser. Que se passait-il à Aum ? Que pensaient ses adeptes ? C'est ce que je voulais savoir – un point de vue de journaliste, je suppose –, rien à voir avec ce qui a jamais été montré à la télévision.

MURAKAMI : *Qu'éprouvez-vous à propos de l'attaque au gaz en elle-même ?*

C'était absolument mal et ça ne peut être justifié. Aucun doute à ce sujet, mais il faut faire la distinction entre Shoko Asahara et les adeptes de base. Ils ne sont pas tous des criminels, et certains ont le cœur vraiment pur. J'en connais beaucoup, et je suis désolé pour eux. Ils ne cadrent pas avec le système parce qu'ils n'y sont pas à l'aise, ou parce qu'ils en ont été exclus. C'est ce genre de personne qui rejoint Aum – eux comme moi. C'est facile pour moi de me lier d'amitié avec eux, je me sens beaucoup plus proche d'eux que des gens bien intégrés. Le vrai coupable, c'est Asahara. Il était incroyablement puissant.

Le plus drôle, c'est qu'à force d'être autant en présence de policiers j'ai fini par copiner avec eux. Ils voulaient savoir si j'avais reçu du courrier d'Aum et je leur montrais tout. Dès que j'ai coopéré, la police est devenue beaucoup plus franche et gentille avec moi. « Bon, me suis-je dit, même la police peut être pure et honnête, parfois. Les flics travaillent aussi dur qu'ils peuvent. S'ils me font des demandes raisonnables, je coopérerai. »

Après le nouvel an, j'ai reçu une carte de la mère de Mlle Takahashi : « Nous avons eu complètement tort », m'écrivait-elle. Au début, elle aussi avait été une fidèle adepte d'Aum, elle avait été initiée. J'ai eu envie de voir Mlle Takahashi, quoi qu'il en coûte. J'avais tant de sujets à aborder avec elle ! Je l'ai signalé à la police et je leur ai montré la carte.

C'est probablement ce qui leur a donné l'idée de m'utiliser comme espion. On m'a convoqué et on m'a sondé pour savoir ce que j'en pensais. Je ne me souviens plus s'ils ont effectivement employé le mot « espion », mais c'était de ça qu'il s'agissait. En d'autres termes, est-ce que je pourrais retourner au sein de l'organisation pour collecter des informations dessus et leur adresser des rapports ? Bien sûr, l'idée d'être un espion ne me plaisait guère. Je voulais juste trouver un moyen de garder le contact avec les adeptes d'Aum. Mais j'étais déjà ami avec des policiers, alors je me suis dit que, tant pis, j'allais essayer.

Je suis le genre de type qui vogue dans le sens du courant. Solitaire, fondamentalement ; sans amis ; le genre qui reste en bas de l'échelle de l'entreprise et qui se fait toujours réprimander. Personne ne m'a jamais pris au sérieux. Lorsque la police m'a dit, en toute sincérité : « Faites de votre mieux et collectez des informations pour nous », j'ai été très content. Peu importait que cette demande vienne de la police, j'étais tout bêtement heureux de pouvoir communiquer avec quelqu'un. Dans mon entreprise, je ne m'étais jamais fait d'amis ; mes amis d'Aum étaient tous partis, et Mlle Takahashi, une fois devenue une *samana*, avait disparu. J'ai pensé : « Si c'est pour un petit moment, d'accord. » C'est ce que je leur ai déclaré. Je n'aurais pas dû.

MURAKAMI : *Est-ce qu'être un espion pour la police a constitué une expérience valable ?*

Ce que je souhaitais était très simple : retrouver Mlle Takahashi et la ramener. Pas dans mon rôle d'espion : pour moi-même. Ça supposait d'être en contact avec des membres d'Aum, mais si j'avais tenté seul ce rapprochement, sans coopérer avec les policiers, j'aurais été considéré par eux comme un membre actif du culte, et ça m'effrayait. Les institutions m'auraient à coup sûr traité en criminel. Savoir que la police était de mon côté allait faciliter toute l'opération. J'espérais aussi pouvoir convaincre quelques membres d'Aum de quitter l'organisation, en plus de Mlle Takahashi. C'était malhonnête, vous ne trouvez pas ?

MURAKAMI : *Malhonnête ou pas, c'est une histoire complexe.*

En effet. J'étais si désolé pour Mlle Takahashi que j'estimais devoir faire *quelque chose* ; je n'avais rien d'autre en tête. Si tout continuait ainsi, elle ne tarderait pas à être traitée en criminelle. Je devais tenter de la dissuader de rester dans la secte, mais ça supposait au préalable de la trouver. Si je coopérais avec la police, je pourrais sans risques glaner des informations. Je n'ai jamais découvert où elle était. Je n'ai pas cessé de poser la question, mais même la police n'a pas réussi à retrouver sa trace. Tout ce qu'on savait, c'était qu'elle était toujours une *samana…* Enfin, peut-être qu'ils connaissaient son adresse, et qu'ils ne m'en ont pas informé.

Quoi qu'il en soit, comme les branches de Fukui et de Kanazawa étaient fermées, le projet d'infiltration d'Aum est tombé à l'eau.

MURAKAMI : *Ça s'est donc bien terminé pour vous, n'est-ce pas ? Au fait, les prophéties de Nostradamus vous intéressent-elles ?*

Beaucoup. Nostradamus a exercé une grande influence sur ma génération. Je planifie ma vie autour de ses prophéties. J'ai le désir de me tuer, je veux mourir. Ça ne suppose cependant pas que je meure très bientôt : comme la fin du monde surviendra dans deux ans, je crois pouvoir me montrer patient un peu plus longtemps. Par curiosité, j'aimerais voir de mes yeux ce qui va se passer alors. Les religions centrées sur la fin du monde m'intéressent. En plus d'Aum, j'ai des contacts chez les Témoins de Jéhovah, quoique leur discours soit absurde.

MURAKAMI : *La* « fin » dont vous parlez*, c'est quand le système actuel sera éliminé ?*

Je préfère penser qu'il sera réinitialisé : c'est le désir de pousser le bouton de réinitialisation de la vie. Je l'imagine comme une sorte de catharsis, très paisible.

1. Hayao Miyazaki est un dessinateur de mangas et un réalisateur de films d'animation. Parmi son abondante filmographie, on notera *Nausicaa de la vallée du vent*, *Princesse Mononoké* et *Porco Rosso*. *(N.d.l.T.)*

2. Voir note 1, p. 59.

3. Appareil japonais qui allie le flipper et la machine à sous. *(N.d.l.T.)*

4. Terme utilisé dans le sud du Japon pour désigner une sorte de chaman. *(N.d.l.T.)*

5. Actes Sud, 2004, traduit de l'anglais par Jean-François Beerblock. *(N.d.l.T.)*

6. Fumihiro Joyu était un membre de la direction et le porte-parole d'Aum Shinrikyo. En 1997, il a été condamné à trois ans de prison pour faux et parjure. À sa libération en décembre 1999, il est retourné au sein du culte. *(N.d.l.T.)*

7. Terme lié au yoga qui désigne une puissante énergie située dans le sacrum. La développer conduirait à l'éveil spirituel et à une grande conscience de soi. *(N.d.l.T.)*

« Chaque individu a sa propre image du Maître »

Mitsuharu Inaba (né en 1956)

M. Inaba est toujours un membre actif d'Aum Shinrikyo. Il vit avec plusieurs autres adeptes dans un immeuble de deux étages à Tokyo. Il est très difficile de louer où que ce soit quand on est membre d'Aum, mais le propriétaire de ces lieux a été très compréhensif : « Si vous n'avez nulle part ailleurs où aller et que vous avez opéré la transition vers une vie normale, c'est bon. » On dirait que des cafards s'installent partout où habitent des adeptes d'Aum : pendant notre interview, j'en ai vu plusieurs circuler sur le tatami, et ce doit être un sujet d'inquiétude pour le propriétaire. Les voisins savent également que ces gens sont membres d'Aum, mais ils les snobent.

M. Inaba naquit à Hokkaido en 1956. Il semble avoir été un enfant assez ordinaire mais, selon lui, il a toujours réfléchi au sens de la vie – une tendance qui se manifeste chez de nombreux adeptes d'Aum. Ses intérêts intellectuels le conduisirent de la philosophie au bouddhisme, au bouddhisme tibétain ensuite, et finalement à Aum Shinrikyo. Après avoir enseigné en primaire puis en secondaire, il devint un samana *à 34 ans. À l'époque de l'attaque au gaz, il appartenait au ministère de la Défense d'Aum, et gérait la maintenance des nettoyeurs Cosmo*[1].

Maintenant, il ne récolte que quelques sous en faisant du soutien scolaire une fois par semaine. La vie est dure. « Connaissez-vous des élèves que vous pourriez me présenter ? » demande-t-il avec un sourire. D'après son grand sérieux et son calme, je crois qu'il doit être un très bon professeur. Il s'illumine quand il évoque le temps où il faisait la classe aux enfants des samanas*, au sein d'Aum.*

Il y a dans sa chambre un petit autel avec une photo du Maître Asahara et une autre de Sa Sainteté Rinpoche, le nouveau leader d'Aum.

*

JE N'AVAIS PAS UNE VOCATION D'ENSEIGNANT mais, à en croire ma mère, c'était la seule voie qui m'était ouverte *[rire]*. Après le lycée, j'ai étudié deux ans avant de réussir l'examen d'entrée à l'université. Pendant toute une année, j'ai été malade. Une sorte de lutte philosophique faisait rage en moi, et ç'a été une période de grand mécontentement. À l'hôpital, on m'a trouvé une tension de 18. Je suis resté à la maison le temps d'aller mieux. Je prenais des médicaments pour abaisser la tension. Je suis du genre à ressasser les problèmes, et bien trop sensible à ce qui m'entoure. Je parle de « lutte philosophique » parce que j'étais conscient de devoir faire les choses d'une certaine manière, et que je me haïssais de ne pas y parvenir. J'étais jeune et entêté.

À l'université, j'ai étudié pour devenir professeur des écoles, avec un intérêt tout particulier pour la psychologie de l'éducation. J'ai choisi le niveau élémentaire parce que j'aime les enfants, mais ça ne m'empêchait pas d'être taraudé par la question de savoir ce que je devrais faire de ma vie. J'avais dans l'idée que les enfants pourraient m'apprendre quelques petites choses : j'enseignerais et je serais instruit en même temps.

Après mon diplôme universitaire, j'ai trouvé un emploi dans une école élémentaire de la préfecture de Kanagawa. Ça n'a pas été difficile pour moi de quitter la maison : j'étais habitué à bouger, et certain de me faire des amis où que j'aille.

On m'a chargé d'une classe dès ma première année. Quarante gamins. Un démarrage plutôt rude, croyez-moi. Ça m'a pris tout mon temps au début, mais en fait, c'était très amusant. J'ai été enseignant pendant dix ans, dont cinq ou six au niveau élémentaire qui ont été mes meilleures années. Je m'entendais bien aussi avec les parents – on se réunissait pour chanter, manger des gâteaux faits maison, etc. – et je n'ai jamais eu de mauvaise expérience avec mes collègues.

Les gens me cherchaient une femme à épouser. Mes parents ont même tenté de me piéger. Je suis sorti avec quelques femmes pendant un temps, cependant je savais que je finirais par renoncer au monde.

MURAKAMI : *Vous y pensiez déjà ?*

Oui. C'était avant que je découvre Aum. Ce que j'avais à l'esprit était un renoncement plus traditionnel. J'avais l'idée de me retirer tranquillement du monde à 60 ans pour mener une vie simple.

À l'université, je dévorais Nietzsche et Kierkegaard, mais peu à peu mon intérêt s'est porté sur l'Orient, surtout le zen. J'ai lu toutes sortes d'ouvrages zen,

et je me suis adonné à une pratique individuelle appelée le « zen du loup solitaire », mais je n'ai pas pu me contraindre à respecter les aspects ascétiques de la doctrine. Ensuite – à peu près à l'époque où j'ai commencé à travailler –, je me suis tourné vers le shingon, le bouddhisme ésotérique, en particulier vers les enseignements de Kukai. Je suis monté en haut du mont Koya ; j'ai effectué un pèlerinage autour de Shikoku pendant les vacances d'été ; je me suis rendu au temple Toji, quand je suis allé à Kyoto – ce genre de choses.

Les gens regardent de haut le bouddhisme japonais, qu'ils considèrent comme un « bouddhisme funéraire », concerné seulement par les cérémonies funèbres, mais je crois qu'on doit le juger de manière plus positive, parce que son pouvoir se perpétue depuis des siècles. J'étais convaincu qu'au sein de cette tradition il y avait un lieu où on pratiquait le bouddhisme authentique. Je ne prêtais guère attention à ce qu'on appelle les « nouvelles religions » ; même si elles étaient merveilleuses, me disais-je, elles avaient au mieux trente ou quarante ans d'histoire. J'ai décidé d'en rester au bouddhisme shingon.

Au bout de quatre ans d'enseignement en primaire, on m'a demandé si je ne voudrais pas être promu au collège.

J'y enseignais depuis environ quatre ans lorsque je suis tombé sur des livres d'Aum. Ma librairie vendait un petit magazine, *Mahayana*, que j'ai choisi et lu. C'était une nouvelle publication, son quatrième ou cinquième numéro seulement. Une rubrique était consacrée au yoga ésotérique, dont je ne savais pas grand-chose, et ça m'a incité à en apprendre davantage.

Un dimanche, un collègue et moi nous sommes rendus à Shinjuku pour acheter du matériel pédagogique. On a emprunté la ligne Odakyu au retour et, près de la station Gorokuji, il y avait un dojo d'Aum, à Setagaya. Comme on avait du temps devant nous, j'ai pensé qu'on pourrait y passer. Fumihiro Joyu y faisait justement une conférence intitulée « Le Rassemblement *Po-a* », *Po-a* signifiant ici l'élévation du niveau spirituel.

J'ai été très impressionné par ce qu'il a dit. C'était énoncé si clairement – grâce à son utilisation de métaphores, par exemple ! C'était très séduisant, surtout pour les jeunes. Après le sermon, il a pris des questions, et ses réponses ont été extrêmement précises, chacune parfaitement adaptée à la personne qui l'avait interrogé.

Un mois plus tard, j'ai adhéré. J'ai été très clair : ce n'était que pour trois ou six mois, juste le temps de voir de quoi il s'agissait. L'adhésion coûtait environ 3 000 yens ; avec 10 000 yens de cotisation par an, ça faisait assez peu. Quand on adhère, on reçoit les périodiques et on peut assister aux sermons, divisés en trois catégories : ceux pour le grand public, ceux pour les adhérents et ceux pour

les adeptes qui ont prononcé leurs vœux. Je me rendais au dojo une ou deux fois par mois.

À l'époque où je suis devenu membre, je n'avais pas de problème personnel. Simplement, où que je me trouve, je sentais en moi comme un vide où soufflait un vent violent. Jamais je n'étais satisfait, mais, de l'extérieur, vous n'auriez pas pu imaginer que j'avais le moindre souci. Lorsque j'ai décidé d'être *samana*, les gens m'ont demandé : « Qu'est-ce qui pouvait te bouleverser à ce point ? Quels problèmes pouvais-tu bien avoir ? »

MURAKAMI : *Dans toute vie, il y a des moments où on éprouve de la douleur, de la tristesse, où on se sent déprimé. Quelque chose qui vous ébranle jusqu'au plus profond. Jamais vous n'aviez fait cette expérience ?*

Rien d'extrême, non. Pas que je m'en souvienne.

Pendant l'été, j'ai passé trois jours dans le quartier général tout neuf construit au mont Fuji, mais ce n'est qu'à l'automne 1989 que j'ai pris au sérieux mes visites au dojo. J'y allais tous les samedis soir et je rentrais le dimanche. Pendant la semaine, je me formais tout seul chez moi, en particulier quand j'ai été sur le point de recevoir le *sakti-pat*[2] car il fallait que je sois en condition. L'introduction d'énergie est très délicate : on doit se concentrer sur son entraînement. J'ai pratiqué l'*asana [yoga]*, fait des exercices de respiration, médité. Je devais cumuler vingt unités de trois heures de cours. Au fil de l'entraînement, vous sentez une transformation en vous ; votre vision mentale est plus dynamique, plus positive ; vous devenez une nouvelle personne.

Au dojo, les membres étaient graves, résolus ; les maîtres et les instructeurs, sincères et engageants. Cependant, je trouve qu'ils auraient pu mieux répondre aux attentes de ceux qui n'étaient pas vraiment dans le mouvement. Ça m'a fait penser à un nouveau diplômé qui occupe son premier emploi et qui est trop sérieux : il n'a pas encore l'expérience de la société. Aum m'a donné la même impression d'immaturité – l'impression d'un élève qui ne sait rien du monde.

Afin de devenir *samana*, j'ai dû quitter mon poste d'enseignant. J'ai rencontré le principal et je lui ai expliqué que j'aimerais partir en mars, à la fin de l'année scolaire. J'en ai aussi parlé avec mon « grand frère » d'Aum. Il m'a dit : « Pas besoin de te précipiter. Ne vaudrait-il pas mieux que tu travailles un an de plus, que tu remplisses tes obligations et que tu prononces alors tes vœux ? » Ça m'a tracassé, mais j'ai décidé d'enseigner un an de plus.

Cependant, comme je continuais mon entraînement, j'ai été immergé dans l'astral[3] ; mon inconscient s'est révélé, mon sens des réalités s'est amenuisé.

Quand cela se produit, vous êtes censé être à l'écart du monde. Il n'y aurait pas eu de problème si mon inconscient avait émergé pendant les vacances d'été, mais c'est arrivé juste avant. Et ça s'est aggravé. Pendant un cours de sciences, je n'ai pas pu me rappeler si j'avais déjà mélangé ou non les substances chimiques d'une expérience. Mon sens de la réalité avait disparu ; ma mémoire était si floue que je ne parvenais pas à me souvenir si j'avais fait quelque chose ou si j'en avais seulement rêvé.

Ma conscience avait versé de l'autre côté et je ne pouvais pas revenir dans le quotidien. Les écrits bouddhistes parlent de ce phénomène : lorsque vous atteignez un certain point dans votre formation, des éléments schizophrènes apparaissent. En moi, il n'y avait plus rien d'indéniable sur quoi compter. Heureusement, j'étais encore conscient du lieu où je me trouvais ; si la situation avait empiré, j'aurais pu sombrer dans la schizophrénie. J'ai eu de plus en plus peur. Il fallait que je me guérisse d'un coup de cette personnalité divisée, mais ça n'aurait servi à rien d'aller voir un psychiatre. La solution résidait dans ma formation. Je suis donc devenu *samana* – si je ne pouvais compter sur rien en moi, la seule solution était de m'offrir à Aum. De toute façon, j'avais toujours pensé qu'un jour je renoncerais au monde.

J'ai de nouveau parlé au principal et je lui ai annoncé que je voulais vraiment démissionner. Pour un enseignant, abandonner ses fonctions au milieu de l'année scolaire présente un problème majeur. Il a été très compréhensif et m'a mis en congé de maladie jusqu'à la fin des vacances ; mais j'ai fini par le contraindre à me laisser partir. Je n'ai même pas dit au revoir à mes collègues. Je suis certain que ça a entraîné des complications au collège. Les gens m'ont sûrement jugé tout à fait irresponsable.

Je suis devenu *samana* le 7 juillet. J'ai contacté mes parents, qui sont venus me voir pendant mon congé de maladie. Ils étaient livides. J'ai tout tenté pour les convaincre de la justesse de mon choix ; en vain. S'ils comprenaient que je m'intéresse au bouddhisme, à leurs yeux, Aum Shinrikyo était au-delà de l'entendement. J'ai expliqué que ça pouvait leur paraître ainsi, mais qu'Aum s'appuyait sur les fondations solides des enseignements bouddhistes. Cependant, comme ils étaient extérieurs à cette approche, je ne pouvais m'attendre qu'à ce type de réaction de leur part.

« Rentre immédiatement à la maison ! m'ont-ils demandé. Tu dois choisir entre rentrer chez toi ou passer “chez eux”. »

Prendre la bonne décision a été une véritable torture. Si je rentrais à Hokkaido, je continuerais à mener la même vie banale. Rien ne serait résolu. Je pensais qu'approfondir le bouddhisme était la seule solution qui s'offrait à moi. Je suis donc devenu *samana*, mais ça n'a pas été sans douleur.

J'avais un ami, parmi mes collègues, qui venait presque chaque jour bavarder autour d'une bière. « Tu ne vas pas vraiment y aller, si ? » m'a-t-il demandé. Il m'a supplié de renoncer, les larmes aux yeux, mais j'étais sur le point de m'embarquer dans quelque chose que je recherchais depuis l'enfance, et je n'ai pu que lui répondre : « Je suis désolé. C'est ce que je dois faire. »

Dès que j'ai eu prononcé mes vœux, on m'a envoyé à Naminomura – à Aso, précisément –, pour participer à la construction du bâtiment. Le toit des locaux d'Aum était presque terminé. C'était un travail à la fois pénible et passionnant, étranger à tout ce que j'avais fait auparavant, revigorant, comme si j'utilisais une section différente de mon cerveau. Ensuite, je suis allé au mont Fuji, où j'ai assumé diverses tâches avant d'être affecté au site de construction du *satyam* n ° 2 à Kamikuishiki-mura. Ils appellent « Construire le mérite spirituel » la période qui commence juste après que vous êtes devenu *samana*. Ça consiste pour l'essentiel en basses besognes et en entraînement à l'ascétisme. Contrairement à mon rôle d'enseignant, là, je n'avais à me soucier ni de relations humaines ni de responsabilités. Comme quand vous êtes un nouvel employé d'une entreprise : vous vous contentez de faire ce que vous disent vos supérieurs. Sur le plan psychologique, c'est un grand soulagement.

J'étais pourtant mal à l'aise. « Si ça ne marche pas, quoi faire ? » J'avais plus de 30 ans, et il m'était impossible de revenir en arrière. Je me suis donc entraîné plus dur encore que ce qu'on attendait de moi. Je ne pouvais compter sur personne d'autre. J'avais choisi cette vie pour moi et, si je ne réussissais pas à en tirer quelque chose de valable, avoir quitté le monde ne me conduirait qu'à davantage de souffrances.

L'année suivante *[1991]*, en septembre, je suis retourné à Aso. Cette fois, j'étais affecté au « groupe d'enfants » et je faisais la classe aux enfants des *samanas*. Ils étaient environ quatre-vingts. J'étais chargé des sciences. D'autres *samanas* enseignaient le japonais, l'anglais, diverses disciplines. La plupart étaient d'anciens pédagogues. On a mis au point un programme, et on s'est organisés pour fonctionner presque comme une véritable école.

MURAKAMI : *Votre enseignement était-il très lié à une éducation religieuse ?*

Dans les écoles japonaises, on se réfère aux écrits bouddhistes, mais les sciences n'ont pas grand-chose à voir avec la doctrine. Comme j'avais du mal à enseigner les sciences du point de vue d'Aum, j'ai demandé conseil au Fondateur *[Asahara]*. « Les sciences et le monde laïque ne font qu'un, m'a-t-il répondu. Enseignez comme vous l'entendez.

— Êtes-vous certain que c'est bon et bien ? » ai-je insisté *[rire]*.

Ç'a donc été facile pour moi. J'enregistrais des émissions à la télévision et je les utilisais en classe. C'était amusant. J'ai même eu les enfants du Fondateur, parmi mes élèves, et il m'a dit combien ils aimaient l'école. Pourtant, je n'ai enseigné qu'environ un an, jusqu'à ce que commence ma formation à l'ascétisme. En ce qui concerne les questions religieuses, le Maître – cela ne fait aucun doute – était un homme au pouvoir considérable, j'en suis absolument convaincu. Il savait mieux que quiconque adapter ses sermons à son auditoire, et il dégageait une énorme quantité d'énergie…

Longtemps après ça, j'ai été transféré à ce qu'on appelait le ministère de la Défense, où j'ai installé et entretenu les nettoyeurs Cosmo, donc l'équipement de filtrage et de nettoyage de l'air. Pour cette raison, je me suis rendu deux fois par semaine chez le Maître. J'étais également chargé de la maintenance du filtre dans sa voiture personnelle, alors j'ai eu bien des occasions de parler directement au Maître, et il m'a dit beaucoup de choses qui m'ont fait réfléchir. Je sentais qu'il faisait tout son possible pour envisager ce qu'il y aurait de mieux pour moi, de mieux pour mon développement et mon élévation. Il y a un énorme fossé entre l'image que j'ai de lui et celle qu'on a montrée à son procès.

Au tribunal, les gens disaient : « Les ordres du Maître devaient être exécutés sans discussion. » Pourtant, j'ai bien des fois constaté qu'il changeait d'avis, lorsque je n'étais pas d'accord avec un ordre et que je suggérais une alternative. « D'accord, procédons ainsi ! » Si vous exposiez votre opinion, il s'ajustait à la situation pour qu'elle vous satisfasse. En ce qui me concerne, je n'ai jamais senti qu'il contraignait les gens à lui obéir.

MURAKAMI : *Il est possible qu'il ait diversifié son comportement en fonction du type d'ordre, et du type de personne à qui il donnait un ordre.*

Je n'en sais rien. C'est un mystère. Chaque individu a sa propre image du Maître.

MURAKAMI : *Que signifiait le Maître – Asahara – pour vous, personnellement ? On peut l'appeler « gourou » ou « mentor », mais il me semble que chaque adepte avait une image un peu différente de lui…*

Pour moi, le Maître était un guide spirituel. Pas un prophète ni rien de ce genre, mais la personne qui apporterait la réponse finale aux enseignements bouddhistes. Celle qui les interpréterait pour moi. Dans le bouddhisme, vous pouvez lire les textes autant que vous voulez, ce ne sont que des mots sur le papier. Quelle que soit la profondeur de votre étude des écritures, je pense que

vous ne pouvez aboutir qu'à une interprétation personnelle biaisée. Il est crucial de progresser, pas à pas, au moyen d'une formation adaptée, afin de corriger cette compréhension erronée. Vous faites un pas puis vous vous arrêtez pour digérer et mesurer le progrès accompli. Et vous répétez l'exercice. Pour ça, il vous faut quelqu'un qui vous guide dans la bonne direction. C'est comme quand vous étudiez les mathématiques : pour accéder à un certain niveau, vous devez faire confiance à l'enseignant et exécuter les exercices qu'il vous donne. Vous commencez par apprendre une formule, puis une autre. C'est ainsi qu'il faut progresser.

MURAKAMI : *Parfois, vous atteignez un point où des doutes surgissent dans votre esprit, quant à la justesse des propos de votre enseignant. Par exemple, êtes-vous convaincu de ce qui se dit à Aum sur l'Armageddon ou les francs-maçons ?*

Je pense que ce qu'on dit des francs-maçons est en partie vrai, mais je n'avale pas tout.

MURAKAMI : *À un moment, le caractère d'Aum Shinrikyo s'est modifié. Des éléments violents sont remontés à la surface. Dans les locaux mêmes du culte, on a fabriqué des armes à feu, conçu des gaz toxiques, torturé des gens. Soupçonniez-vous que ce changement se produisait ?*

Pas du tout. Je ne l'ai découvert que plus tard. Lorsque j'étais au sein d'Aum, je n'en avais aucune idée. J'ai toutefois senti que croissaient les pressions exercées par l'extérieur : beaucoup d'adeptes sont tombés malades ou ont vu leur santé décliner, et – je le dis même si ça risque de poser problème – c'était du fait d'espions qui avaient infiltré l'organisation.

MURAKAMI : *Avez-vous su personnellement qui étaient ces espions ?*

Non, mais on était surveillés par des policiers en civil, et je suis certain que plusieurs taupes avaient intégré nos rangs, même si je ne peux pas le prouver.

La société est convaincue que, du début à la fin, l'attaque au gaz est l'œuvre d'Aum. Moi je m'interroge. Il est clair qu'Aum a été le principal agent de ce crime, mais d'autres personnes, d'autres groupes semblent avoir été impliqués dans certains de ses aspects. Comme il y aurait d'énormes répercussions si ça faisait surface, quelqu'un étouffe l'affaire. Bien sûr, ce serait difficile de le démontrer.

MURAKAMI : *Ce serait difficile. Revenons à la vie au sein d'Aum : était-ce toujours paisible ?*

Non, on connaissait des problèmes. La première fois que je suis allé à Aso, par exemple, j'ai été stupéfait de voir à quel point tout était inefficace. On construisait un bâtiment pour le voir détruit ; ce qu'on construisait ne correspondait pas à ce dont on avait besoin. On aurait dit une kermesse d'école, lorsque vous vous épuisez à fabriquer une maquette qui sera détruite dès la fête terminée. Pourquoi se livrer à cet exercice ? Parce que le processus du travail en commun vous apprend beaucoup : sur le moyen de s'entendre avec les autres, sur diverses compétences techniques et, toutes sortes d'éléments invisibles. C'est pour ça que vous travaillez aussi dur que vous le pouvez, et que ce que vous avez produit est détruit. Au sein de ce travail en commun, vous parvenez à mieux comprendre votre propre esprit.

MURAKAMI : *Peut-être les plans étaient-ils défectueux dès le départ ?*

C'est bien possible *[rire]*. Que pouvions-nous y faire ? Il fallait l'accepter. Au Japon, les entreprises fonctionnent plus ou moins de la même façon, non ?

MURAKAMI : *Je crois qu'aucune entreprise ne construirait un barrage juste pour le plaisir de le détruire*.

Non, elles n'iraient sans doute pas si loin.

MURAKAMI : *Est-ce que quelqu'un s'est plaint de l'inefficacité du procédé ?*

Certains oui, d'autres non…

Pendant un temps, j'ai travaillé dans le groupe des Sciences, sous les ordres de Murai, afin de développer le nettoyeur Cosmo, c'est-à-dire une machine géante à filtrer l'air. À cause des filtres Cosmo, en 1994, j'ai été transféré au tout nouveau ministère de la Défense. Ce n'est pas rien, ce nom, hein ? *[Rire]* J'ai progressé du ministère de la Construction à celui des Sciences puis à celui de la Défense ! Je ne prenais pas tout ça très au sérieux. Je n'ai jamais cru que nous voulions créer notre propre État, ni quelque chose d'aussi ambitieux.

J'ai donc travaillé à l'entretien des filtres Cosmo. On a fabriqué une soixantaine de ces filtres géants qu'on fixait aux pignons des immeubles ; ensuite, on a fabriqué des filtres Cosmo d'intérieur et des filtres Cosmo activés.

On devait tous les entretenir. En vérité, les entretenir était plus difficile que les construire. Il y avait toujours un problème : fuite de liquide, moteur en panne…

MURAKAMI : *Les filtres Cosmo étaient utilisés au satyam n° 7, n'est-ce pas ? Où on fabriquait le sarin ?*

Je n'étais pas autorisé à entrer dans ces locaux ; dans le cas contraire, je ne serais pas là pour vous parler. Le jour de l'attaque au gaz, j'étais au *satyam* n° 2, à Kamikuishiki. On attendait la police qui devait venir enquêter. Des journalistes étaient présents, je crois. Comme, à 9 heures, la police n'était toujours pas là, je me suis dit : « Ce n'est pas pour aujourd'hui ! » et je suis retourné au travail. J'ai allumé la radio, et j'ai entendu qu'il s'était passé quelque chose de bizarre dans le métro de Tokyo. On n'était pas censés écouter la radio, mais on le faisait quand même *[rire]*. J'ai interrogé mon collègue le plus proche, et nous avons immédiatement conclu : « Ils vont accuser Aum ! » La police est arrivée deux jours plus tard.

MURAKAMI : *Monsieur Inaba, est-ce que vous admettez aujourd'hui qu'une faction d'Aum a effectivement perpétré l'attaque au gaz ?*

Oui. Il y a des éléments que j'ai du mal à imaginer, mais comme les personnes impliquées ont avoué et qu'elles sont inculpées, je crois que c'est ce qui s'est produit.

MURAKAMI : *Quel est votre avis sur le niveau de responsabilité d'Asahara ?*

S'il est responsable, il doit être jugé selon la loi ; mais, comme je l'ai déjà dit, il y a un énorme fossé entre l'Asahara que j'ai en tête et celui que je vois à son procès… En tant que gourou, en tant que personnalité religieuse, il avait quelque chose de très sincère. Je réserve donc mon jugement.

Au fond de moi demeurent les si nombreuses choses merveilleuses que j'ai reçues depuis que j'ai intégré Aum Shinrikyo. Pourtant, si on met de côté les éléments positifs, ce qui est mauvais doit clairement être considéré comme tel, et c'est ce que je tente de faire désormais. En moi. Honnêtement, je ne sais pas comment la situation va évoluer ni ce que l'avenir me réserve.

En général, les gens ont l'impression que le bouddhisme et Aum sont des concepts tout à fait différents. Certains classent Aum dans la catégorie des sectes qui contrôlent le cerveau, mais ce n'est pas si simpliste. Pour moi, c'est un mouvement auquel je me suis consacré à fond pendant plus de quinze ans.

MURAKAMI : *La pratique de l'ascétisme ésotérique tibétain suppose une relation personnelle entre le gourou et le disciple et vise à une dévotion absolue, n'est-ce pas ? Que se passe-t-il, par exemple, quand ce qui a été une merveilleuse discipline au départ devient étrange – dans le domaine de l'informatique, on dirait qu'un virus infecte l'ordinateur : ses fonctions déraillent, et il n'y a pas de tierce personne pour arrêter ce processus ?*

Je ne sais pas.

MURAKAMI : *Il y a donc dans ce processus un danger inhérent, parce qu'il nécessite une dévotion absolue. Cette fois, il se trouve que vous n'avez pas été impliqué dans l'incident ; mais, en menant cette logique à son terme, si votre gourou vous ordonne de commettre* po-a[4]*, ça veut dire que vous devez obéir, non ?*

Toutes les religions aboutissent à ce genre de soumission. Mais même si, disons, j'avais reçu l'ordre de faire ça, je ne crois pas que j'aurais obéi. Hum… Ce qui signifie que je n'étais peut-être pas assez dévoué *[rire]*. Je n'avais pas abandonné tout mon Moi. Autrement dit, j'étais encore faible, si vous voulez. Je suis le genre de personne qui doit être convaincue par quelque chose avant d'avancer et d'agir. Je suppose que j'ai trop de bon sens.

MURAKAMI : *Si donc vous aviez été convaincu, vous auriez pu l'exécuter ? Si on vous avait dit : « Monsieur Inaba, vous voyez, les choses sont ainsi, et c'est pourquoi vous devez commettre* po-a *», s'ils vous avaient persuadé, que se serait-il passé ?*

Eh bien, je l'ignore. Ça ne s'est pas passé. Hum… C'est… C'est difficile à dire.

MURAKAMI : *Ce que j'essaie de comprendre, c'est la place qui est donnée au Moi dans la doctrine d'Aum Shinrikyo. Dans votre formation, combien abandonnez-vous de votre Moi à votre gourou, et jusqu'à quel point décidez-vous par vous-même ? Je n'en ai toujours pas une idée claire, même après vous avoir écouté.*

En réalité, le Moi ne peut jamais être totalement indépendant. L'extérieur intervient en permanence. Le Moi est affecté par des facteurs environnementaux, des expériences, des modes de pensée. L'étendue du Moi pur n'est donc pas claire. Le bouddhisme commence par la prise de conscience que le Moi qu'on croit être son Moi n'est pas le vrai Moi. C'est probablement par le bouddhisme que vous pouvez ainsi vous éloigner le plus du contrôle de l'esprit. Le bouddhisme est sans doute plus proche de l'idée socratique selon laquelle un sage sait qu'il manque de sagesse.

MURAKAMI : *Il est possible de voir le Moi divisé entre la surface et la profondeur – l'inconscient, quelque chose comme une boîte noire. Certains bouddhistes considèrent que leur mission consiste à ouvrir la boîte noire en quête de vérité. Est-ce que ça pourrait être proche de l'« astral » dont vous avez parlé ?*

La méditation est une méthode visant à atteindre au plus profond de soi. Du point de vue du bouddhisme, au fond de l'inconscient réside la distorsion essentielle de chacun ; et c'est ça qu'il soigne.

MURAKAMI : *Je crois qu'on devrait à la fois ouvrir cette boîte noire et l'accepter telle qu'elle est, car la modifier peut s'avérer dangereux. Quand j'entends les déclarations de ceux qui ont été arrêtés, il semblerait qu'ils n'y soient pas parvenus. Ils se contentent d'analyser les choses, et ils abandonnent la part intuitive à quelqu'un d'autre. Leur manière de considérer la vie est extrêmement statique. Si une personne dotée d'un grand dynamisme – un Asahara, par exemple – leur commande de faire quelque chose, ils ne peuvent donc pas refuser*.

Je ne suis pas vraiment sûr de bien saisir ce que vous dites, mais je crois savoir où vous voulez en venir : il s'agit essentiellement d'établir la différence entre sagesse et connaissance.

Vous devez comprendre que beaucoup de ceux qui travaillent aussi dur que possible à leur élévation personnelle pour atteindre le salut n'ont rien à voir avec l'incident. Bien sûr, Aum a commis des actes horribles. C'est indéniable, mais on arrête des adeptes pour des broutilles et on les intimide. Ils n'ont pas mérité ça. Par exemple, si je pars me promener, la police me suit. Si je tente de trouver du travail, je serai harcelé. Ceux qui ont quitté les locaux d'Aum ne parviennent même pas à se loger. Les médias n'ont montré qu'un côté du mouvement.

Harcelés comme nous le sommes, pas étonnant que nous ayons de plus en plus de mal à nous fier au monde séculier !

On nous assure que, si nous abandonnons nos croyances, nous serons acceptés, mais ceux qui ont prononcé des vœux avaient des motivations pures. En un sens, ils sont faibles, sur le plan émotionnel. S'ils pouvaient rester chez eux, travailler comme d'habitude et s'efforcer de s'améliorer, personne ne dirait rien, mais ils ne peuvent pas. C'est pourquoi ils épousent l'état temporaire, isolé, qu'on appelle la renonciation. Ce genre de personne résiste aux obstacles de la vie en société, à ses problèmes.

La structure d'Aum s'est modifiée fondamentalement. On pourrait croire que rien n'a changé, mais on a connu une transformation interne. Aujourd'hui, il y a une tendance à retourner au tout début, quand on était au niveau du yoga. Les gens peuvent pourtant trouver inexcusable qu'on ait fait du fils du Fondateur notre nouveau Leader, comme si on n'avait rien appris.

MURAKAMI : *Je ne dirais pas ça, mais, si vous ne réfléchissez pas publiquement sur ce qui s'est passé et que vous ne montrez aucun remords, si vous continuez comme si de rien n'était, personne ne croira à votre évolution. À mon avis, ce n'est pas aussi simple que de dire : « C'est le fait d'autres personnes. Les enseignements fondamentaux d'Aum sont justes. Nous aussi sommes des victimes. » Il y a des éléments dangereux dans l'essence même d'Aum, dans la structure de votre doctrine. Aum a le devoir de dire tout ça dans une déclaration publique. Faites-le, et personne au monde ne vous empêchera de continuer à mener votre propre style d'activités religieuses*.

Très lentement, de manière partielle, nous tentons de produire une sorte de rapport de transition. Il ne résume pas l'ensemble, mais de toute façon jamais les médias ne le publieront. Si nous avons commis des erreurs, nous voulons qu'elles soient connues ; cependant le bouddhisme officiel n'accepte aucun contact avec nous et reste silencieux.

MURAKAMI : *N'est-ce pas parce que vous vous accrochez à votre propre vocabulaire dans votre façon de vous exprimer ? Vous devez utiliser des termes ordinaires, une logique ordinaire, comme si vous teniez une conversation normale. Si vous donnez l'impression de mépriser les gens, personne ne vous écoutera.*

Oui, c'est très difficile, mais qu'arriverait-il si nous parlions de manière ordinaire ? *[Rire.]* Comme les médias n'ont cessé de nous attaquer, personne ne

nous croirait, ou bien ils auraient une réaction de dégoût. Quoi qu'on dise, lorsque ça sort dans les médias, c'est déformé. Il n'y a pas un seul organe médiatique qui veuille transmettre nos véritables sentiments. Personne ne vient, comme vous, écouter ce qu'on a vraiment à déclarer.

Tout au fond, pourtant, on arrive à se demander quel est le rôle exact du Fondateur *[Asahara]* dans tout ça. Ses motivations réelles n'ont pas été révélées. Concernant l'attaque au gaz, je crois que tout revient à cette question. C'est beaucoup exiger de nous que d'expliquer l'affaire de manière que tout le monde comprenne.

Je suis encore membre d'Aum, mais même ceux qui l'ont quitté ne pensent pas qu'Aum est mauvais à cent pour cent, et ceux qui restent ne pensent pas qu'il est bon à cent pour cent. Beaucoup de gens oscillent. Ce n'est donc pas comme ce qu'affirment les médias : que ceux qui sont restés sont tous des adeptes dogmatiques. En fait, la plupart de ceux qui étaient dogmatiquement dévoués à Asahara sont partis.

Tous les membres sont profondément bouleversés. Certains de ceux qui ont quitté Aum sont venus chercher conseil auprès de moi, et nous avons parlé de ça. Je crois que j'ai conquis un peu d'espace pour respirer, mais il y a eu des jours où je ne pouvais rien faire d'autre que me demander si je serais capable de m'adapter à la vie au-dehors.

Pour le moment je gagne ma vie en donnant des cours à domicile. Les membres qui habitent ici sont en communauté et on s'entraide. Les hommes travaillent dans le bâtiment. Quand ils ont su que vous alliez venir, ils voulaient vous rencontrer, mais il leur était impossible de s'abstenir un jour *[rire]*. On fait tous des petits boulots. Le type dans la pièce d'à côté est chauffeur de poids lourds depuis un certain temps. Si son entreprise apprenait qu'il a été membre d'Aum, il serait licencié et personne ne l'embaucherait plus. Il garde ça secret, au travail.

À part le loyer, je ne dépense presque rien. Je ne regarde pas la télévision. Les repas sont fournis. Aucun objet de luxe. Les charges nous coûtent un peu, mais on s'en sort avec 60 000 yens par mois. Un étudiant dépense dans les 100 000 yens par mois, non ? On vit tous comme ça, petitement.

Les médias disent qu'Aum est impliqué dans toutes sortes d'affaires lucratives, mais c'est faux. Bien sûr, l'entreprise Aleph, Inc., liée à Aum, existe toujours ; mais comme la police y met son nez, ce n'est pas facile de la faire fonctionner. Certains *samanas* sont des personnes âgées qui ne peuvent travailler qu'à domicile, d'autres sont malades. On doit prendre soin d'eux ; tout le monde doit travailler pour s'assurer qu'ils sont nourris et hébergés. On n'a pas beaucoup de marge de manœuvre, concernant l'argent.

MURAKAMI : *Comment vont les enfants d'Aum à qui vous donniez des cours* ?

Ils sont tous retournés dans le monde séculier et ils fréquentent des écoles normales. Comme il est impossible d'élever des enfants avec un travail à temps partiel, leurs parents ont cessé d'être *samanas* et travaillent à plein temps. Je suppose qu'ils ont eu du mal à trouver un emploi. Je ne sais pas trop comment vont ces enfants. Dans bien des cas, ils ont été séparés de force de leurs parents.

Dans notre mode d'enseignement, nous ne frappons pas les enfants, nous n'exerçons aucune violence. Notre approche implique de discuter de tout à fond et d'utiliser la logique pour convaincre. En tant que *samanas*, nous devons suivre nos préceptes à la lettre si nous voulons que notre interlocuteur en voie le bien-fondé. C'est comme dire à quelqu'un de ne pas fumer tout en fumant à côté de lui ! Qui va vous croire ? Les enfants observent les adultes de près. Certains enfants d'Aum ont été emmenés dans des orphelinats, et j'imagine que le personnel a dû souffrir *[rire]*.

1. Les nettoyeurs Cosmo sont des appareils de filtration de l'air conçus par des membres d'Aum pour déjouer des attaques au gaz toxique, entre autres. *(N.d.l.T.)*

2. « Éveil spirituel », transmission d'énergie du maître au disciple. *(N.d.l.T.)*

3. Une sorte d'existence éthérée au-delà de l'existence physique. *(N.d.l.T.)*

4. Transfert de conscience au moment de la mort. *(N.d.l.T.)*

« C’était une sorte d’expérience,
mais avec des êtres humains
comme cobayes »

Hajime Masutani (né en 1969)

M. Masutani naquit dans la préfecture de Kanagawa. Sa famille était « très ordinaire », mais il ne tarda pas à souffrir d’une distance avec elle, et ils finirent par ne presque plus s’adresser la parole. Il n’aimait ni le sport ni l’école, mais il adorait dessiner.

À l’université, il se spécialisa en architecture. La religion ne faisait pas partie de ses préoccupations avant que des cultes nouveaux prennent contact avec lui. Aum Shinrikyo fut le plus attirant, et il en devint membre.

Juste avant l’attaque au gaz, il critiqua certaines politiques d’Aum et fut mis à l’isolement dans les locaux de réclusion de Kamikuishiki. Se sentant en danger, il s’évada. À cause de cet acte, Aum l’excommunia.

Il préfère aborder toute chose avec logique. Bien que critique des pratiques d’Aum, il a une haute opinion d’une partie de ses enseignements. Pendant sa formation, il eut beau vivre plusieurs expériences mystiques, il ne s’intéressa guère au « surnaturel », pas plus qu’à l’eschatologie ou aux théories de conspiration à propos de groupes tels que les francs-maçons. Quand il était encore membre, il n’appréciait pas qu’Aum parte dans cette direction. Il trouvait néanmoins difficile de quitter le mouvement – jusqu’à ce que sa vie soit menacée.

Il cache le fait qu’il a été membre d’Aum et vit seul. Il travaille à temps partiel. Nous avons parlé des heures et il s’est vraiment ouvert à moi.

*

JE N’AI JAMAIS VRAIMENT SOUFFERT de grandes frustrations ou de difficultés majeures. C’était plus comme si quelque chose manquait. Je me passionnais

pour l'art, mais l'idée de passer ma vie à peindre, à gagner de l'argent grâce à mes tableaux, ne me séduisait pas. À l'université, je suis tombé sur un livre à propos d'Aum, dans une librairie, et ça m'a interpellé. « Peut-être qu'au lieu de peindre, ai-je songé, mener une vie religieuse m'aiderait à me rapprocher de la réalité que je sens en moi. »

J'étais en première année d'université, à l'époque, et je voyageais seul dans la région du Kansai quand j'ai appris qu'il y avait un dojo d'Aum à Kyoto. J'y suis passé. Il était loué dans un bâtiment et très spartiate – même l'autel était dépouillé. Ce n'était pas le genre de religion qui dépensait son argent pour en faire étalage. J'y ai vu de l'intégrité. Les gens étaient vêtus simplement. J'ai eu l'occasion d'entendre prêcher M. Matsumoto[1].

Pour être honnête, je n'ai pas compris où il voulait en venir *[rire]*. J'étais fatigué du voyage et je somnolais, mais j'ai senti un lien fort sous-tendant son sermon, et j'ai eu l'impression qu'il était très profond. Je crois que j'ai abordé tout ça avec l'intuition d'un artiste, que je me suis plus fié aux émotions qu'à la logique.

Après le sermon, on nous a invités à rester si nous désirions parler. J'ai eu un tête-à-tête avec Hideo Murai, qui m'a dit avoir atteint le salut. Il n'était pas nimbé de sainteté, et je lui ai trouvé un air d'adepte ordinaire d'Aum. Après notre conversation sur le corps et d'autres sujets, il a demandé tout à coup : « Eh bien, et si vous vous joigniez à nous ? » Plus tard, je me suis rendu compte que c'était une tactique habituelle d'Aum – en général, les gens qui se rendent dans ce genre de lieu sont en manque ou en recherche de quelque chose. Mais le dojo m'a paru assez agréable ; et le fait qu'on me propose d'adhérer comme ça, dès la première rencontre, m'a fait suivre le mouvement et j'ai rempli la fiche. Ça coûtait 30 000 yens, et je n'avais pas cette somme sur moi. J'ai payé à mon retour à Tokyo.

Pendant un temps, j'ai fréquenté le dojo de Setagaya, mais je passais l'essentiel de mon temps à distribuer des brochures d'Aum. Au lieu d'une formation, nous devions acquérir du mérite. Au dojo, il y avait des cartes de Tokyo divisé en secteurs. On arrivait un soir et on nous disait : « Vous couvrez ce secteur ! » ; alors on le parcourait en glissant des prospectus dans les boîtes à lettres. J'ai pris ça au sérieux. J'avais un sentiment de devoir accompli, quand je terminais, et j'aimais l'activité physique que ça impliquait. Je croyais aussi que, si on accumulait du mérite spirituel, le gourou *[Asahara]* nous transmettrait de l'énergie.

MURAKAMI : *Distribuer des pamphlets vous plaisait davantage qu'aller en cours ?*

La direction de ma vie avait changé. Même si j'étudiais l'architecture avec application et que je décrochais un bon emploi, ce serait juste ça. J'en étais venu à penser qu'il y avait plus de sens dans une formation spirituelle qui pouvait mener à l'illumination.

MURAKAMI : *À cette époque, la vie ordinaire ne vous intéressait donc déjà plus. Vous vous étiez fixé un but plus spirituel.*

C'est ça.

MURAKAMI : *Les gens préoccupés par des problèmes fondamentaux passent en général par des étapes assez semblables : lire toutes sortes de livres lorsqu'ils sont jeunes, découvrir différentes philosophies et opérer des choix à partir d'un système d'idées. Ça n'a pas été votre cas : vous avez laissé votre humeur vous guider et vous vous êtes retrouvé directement à Aum.*

J'étais jeune. Aum a joué un rôle de plus en plus grand dans ma vie. J'ai presque cessé d'aller en cours, j'ai raté des examens, et j'ai su que j'étais parti pour prendre une année de retard. J'étais à cette étape délicate quand M. Matsumoto m'a lancé tout à coup : « Tu devrais devenir *samana*. » J'ai trouvé que c'était une bonne idée.

C'était pendant ce qu'ils appellent le « yoga secret ». M. Matsumoto s'asseyait, flanqué de ses disciples les plus importants, et on se plaçait face à eux pour obtenir un conseil personnel, faire un aveu ou n'importe quoi. À l'époque, les adeptes ordinaires pouvaient parler avec lui : c'était la période où Aum tentait d'augmenter le nombre de ses membres pour réussir à s'étendre, et je crois que le gourou pensait plus à faire du chiffre qu'à se pencher attentivement sur mon cas. D'autres m'ont déclaré : « Tu ne parviens pas à t'intégrer au monde séculier à cause du "karma de renonciation". » Peu après, j'ai effectivement renoncé au monde et je suis devenu *samana*. C'était en 1990. J'ai été un des premiers, et j'étais tellement investi dans Aum que je n'ai pas hésité. Quand le gourou dit : « Renonce au monde ! », c'est ce que le disciple est censé faire. J'étais convaincu que M. Matsumoto était la personne qui pourrait répondre à toutes mes questions. Je lui faisais confiance.

Quand j'étais un fidèle, avant de devenir *samana,* j'ai participé sans y croire à la campagne électorale. Le gourou le voulait. J'ai fait ce que j'ai pu, mais les

élections ne m'intéressaient pas. Je remettais toutes nos actions en cause, je n'étais pas du tout engagé dans ce qu'on faisait *[rire]*. Pour moi, l'illumination était le but, et tout le reste n'était qu'efforts gâchés. Même si des adeptes éclairés vous assurent que quelque chose est correct, il peut y avoir là un élément que vous ne saisissez pas encore. C'est la manière de raisonner des fidèles d'Aum : vous avez beau ne pas comprendre, il y a dans ce qu'on vous dit une signification profonde.

Ma famille était opposée à ce que je prononce mes vœux, mais elle n'a jamais beaucoup compté pour moi. J'ai quitté l'université et mon appartement, j'ai jeté tout ce que je possédais et je suis allé vivre au quartier général d'Aum, au mont Fuji. On n'était autorisés à garder que ce qu'on pouvait apporter dans deux valises de vêtements.

Ensuite, on m'a envoyé à Naminomura, à Aso. Comme j'étais étudiant en architecture, on m'a affecté au site de construction, alors qu'à l'université je n'avais réalisé que des croquis. On m'a choisi plutôt que des adeptes plus forts physiquement, et j'ai cru à une erreur : « Vous êtes sûrs que c'est bien ? ai-je demandé.

— Vas-y de toute façon ! » m'a-t-on répondu.

Je n'ai travaillé comme ouvrier qu'une seule journée, avant d'annoncer à mon supérieur, Naropa *[Fumihiko Nagura]*, que je ne pouvais pas continuer. Je n'avais pas la puissance physique nécessaire. On m'a transféré à la division Économie familiale. Je préparais des repas et j'avais en charge la blanchisserie collective. Il m'a fallu un bon moment pour m'habituer à ce style de vie, mais exécuter les tâches qui m'étaient confiées par le gourou était un acte de dévotion, et j'ai fait de mon mieux.

Le travail à Aso était si dur que beaucoup de gens sont partis. Moi je pensais qu'il était trop tard pour retourner dans la société, et je suis resté. Je dois dire, pourtant, que j'éprouvais le sentiment de m'accomplir, en travaillant. On suivait le « régime Aum » : très vieux riz et légumes bouillis. Vivez ainsi plusieurs mois, et des images des aliments que vous aimeriez déguster s'imposent dans votre tête, mais j'essayais de créer un Moi qui ne se laisserait pas tenter. J'étais de toute façon plutôt végétarien, et ce régime ne me gênait pas beaucoup. Je me sentais léger, et libre de tous les attachements terrestres qui peuvent vous tromper.

Voyons… combien de temps suis-je resté à Naminomura ? Nous n'utilisions pas de calendrier, si bien que nous perdions le compte des jours passés. J'ai dû y travailler un bon moment. On a achevé plusieurs bâtiments. Quand on mène une vie aussi simple et monotone pendant longtemps, quand on se ferme au monde

extérieur, de petites irritations se font jour. Un conflit majeur s'est élevé en moi entre ces parasites et mon aspiration au salut.

On m'a rappelé au mont Fuji pour rejoindre la division Animation. Aso n'était plus le centre d'activités d'Aum ; on s'y engluait sans que ça présente un intérêt. J'ai donc été heureux d'en partir. À la division Animation, j'ai créé des bandes dessinées. Une réalisation plutôt primitive. J'expliquais en images comment M. Matsumoto possédait des pouvoirs surnaturels – je le faisais planer dans les airs, etc. Un vrai film aurait été convaincant, mais personne ne pouvait se laisser convaincre par mes dessins. Le produit final était horrible.

À l'époque, j'ai eu d'autres occasions de fréquenter M. Matsumoto, et je me suis de plus en plus défié de lui et d'Aum. J'ai enchaîné plusieurs emplois avant qu'il m'ordonne enfin de me concentrer sur ma formation. Ça supposait d'étudier et de méditer, et c'était en partie satisfaisant sur le plan spirituel, mais très pénible. En dehors des pauses pour manger ou aller aux toilettes, on devait rester assis toute la journée – on devait même dormir assis. On étudiait quelques heures, puis on passait un contrôle. Des jours et des jours d'affilée…

J'ai dû subir cette formation pendant environ six mois. Mon sens du temps est vague – ce n'est qu'une supposition… Pour certains, ça a duré des années. On ne sait pas du tout quand on pourra en sortir : c'est le gourou qui décide. Ma formation a duré longtemps. On m'a renvoyé travailler, puis à nouveau en formation…

MURAKAMI : *Était-ce Asahara qui décidait quand vous pouviez monter au niveau supérieur ? Du genre : « Demain, tu passeras au stade suivant » ?*

C'est ça, mais je n'ai jamais avancé. Je n'ai même pas obtenu un nom sacré.

MURAKAMI : *Pourtant, vous vous y êtes adonné pendant une longue période, et vous avez travaillé dur. Pourquoi n'avez-vous pas été promu ?*

Aum avait une approche très réaliste : on accordait le salut à ceux qui avaient généreusement contribué à l'organisation. Le niveau spirituel était un facteur, bien sûr, mais l'importance du don que vous faisiez marquait la vraie différence. Pour les hommes, le niveau d'études était souvent la clé : ceux qui détenaient un diplôme de l'université de Tokyo étaient vite élevés au niveau du salut, ou se voyaient confier des postes plus importants, ou devenaient leaders. Pour les femmes, ça dépendait de leur beauté. Je ne plaisante pas. Ce n'était guère différent du monde séculier *[rire]*.

Je crois que je n'étais pas d'une grande utilité à M. Matsumoto. Jusqu'à un certain point, j'étais sûr que je ne montais pas en grade à cause de mon manque d'efforts ; mais, dans le même temps, je pensais que c'était peut-être pareil pour tout le monde, étant donné que les diplômés de l'université de Tokyo semblaient jouir des faveurs particulières du Maître.

J'y ai souvent fait référence devant des amis, mais ils me coupaient : « Tu éprouves ça parce que tu n'es pas pur », ou : « C'est le karma », ce qui signifiait que tous les doutes vous venant à l'esprit pouvaient être attribués à votre manque de pureté. De même, toutes les bonnes choses se produisaient « grâce au gourou ».

MURAKAMI : *C'est un système très efficace. Tout est recyclé ou mené à sa conclusion en son sein même…*

Je pensais que c'était la voie à suivre afin de se débarrasser du Moi.

Au début, tous ceux qui adhéraient avaient une très forte volonté ; mais, après avoir vécu au sein d'Aum, vous la perdez. Toutefois, même si vous êtes très insatisfait de la vie en communauté, elle vous semble préférable à la vie au-dehors, avec toutes ses impuretés et ses attachements. Vivre avec un groupe de personnes qui ont les mêmes idées que vous, c'est plus facile, psychologiquement.

MURAKAMI : *Vers 1993, Aum est devenu plus violent. Avez-vous senti ce qui se passait ?*

Oui. Les sermons se concentraient de plus en plus sur le bouddhisme tantrique, le vajrayana, et beaucoup de gens semblaient convaincus par l'assurance que le vajrayana allait s'accomplir. Moi je ne pouvais adhérer à une doctrine qui voulait que, pour atteindre nos buts, les moyens n'aient pas d'importance. Ça me mettait mal à l'aise. Notre formation commençait à inclure des éléments bizarres : les arts martiaux occupaient une grande partie de notre routine quotidienne et je sentais l'atmosphère changer. J'ai beaucoup réfléchi à rester ou non au sein d'Aum.

Ce que je pensais ne comptait guère, puisque M. Matsumoto était convaincu que c'était la voie la plus courte vers nos buts. Dans ce cas, il n'y a pas grand-chose à faire : vous restez ou vous partez.

Pour notre entraînement, on nous pendait la tête en bas ; et tous ceux qui trahissaient les commandements se retrouvaient enchaînés aux chevilles et pendus par les pieds. Ça n'a l'air de rien quand on le dit comme ça, mais c'est

une véritable torture. Vos jambes se vident de leur sang, et vous avez l’impression qu’elles sont sur le point d’être arrachées. Par « trahir les commandements », je veux dire n’importe quoi – comme briser le vœu de chasteté en ayant une relation avec une fille, être soupçonné d’espionnage ou détenir des bandes dessinées… La pièce où je travaillais à l’époque était juste en dessous du dojo de Fuji et j’entendais les cris, de vrais hurlements, des personnes torturées : « Tuez-moi ! Mettez fin à mes souffrances ! » – d’une voix à peine humaine traduisant une douleur inexprimable. Des cris pitoyables, comme si l’espace était soudain faussé, tordu : « Maître ! Maître ! Aide-moi ! – Je ne le referai plus jamais !… » En les entendant, je frissonnais.

Je n’arrivais pas à trouver quel objectif ça pouvait servir, mais, le plus curieux, c’est que bien des gens qui ont été pendus par les pieds sont toujours à Aum. Ils ont souffert, ils ont été aux frontières de la mort, puis on leur a dit gentiment : « Tu t’es bien comporté », et ils en ont conclu : « J’ai pu surmonter les épreuves qui m’ont été imposées. Merci, ô Gourou ! »

Bien sûr, quand ils allaient trop loin, le supplicié mourait. On ne nous l’a jamais dit, mais c’est ce qui est arrivé à Noaki Ochi. Et puis ils ont commencé l’initiation à la drogue. Tout le monde a pensé qu’il s’agissait de LSD. Ça donnait des visions. Je n’ai jamais été convaincu que c’était un moyen pour atteindre le salut. Des rumeurs ont circulé, sur la mort d’un adepte pendant sa formation ; sur ce qu’on avait fait à quelqu’un qui avait tenté de s’enfuir, quand on l’avait rattrapé… mais, à Aum, les rumeurs restaient des rumeurs. Il n’y avait jamais moyen d’en avoir confirmation. Notre capacité à distinguer le bien du mal avait été érodée.

On disait de plus que des espions avaient infiltré Aum, et on a utilisé des détecteurs de mensonges pour les débusquer. Ça aussi, ils le qualifiaient d’« initiation », et tout le monde a dû y passer. J’ai trouvé ça étrange : est-ce que le gourou, qui était censé tout savoir, ne pouvait pas dire au premier coup d’œil qui étaient les espions ? En plus, ils voulaient que je parle de mon meilleur ami, qui avait été placé à l’isolement. On m’a soumis au détecteur de mensonges et on m’a posé toutes sortes de questions, y compris certaines très déplaisantes. Je ne pouvais pas l’accepter. Après, j’ai interrogé mes supérieurs : « Pourquoi devez-vous me demander de telles choses ? Ça n’a aucun sens. » C’étaient des questions indécentes, personnelles, privées. Connaître les réponses ne pouvait les mener nulle part, mais j’ai dû les agacer parce que, juste après, Tomomitsu Niimi m’a annoncé : « Tu es transféré. Fais ta valise ! » J’ai été mis à l’isolement. J’ai demandé pourquoi, sans obtenir de réponse. C’est alors que j’ai commencé à m’interroger sur ce qui se passait. La formation était censée nous conduire au salut, mais voilà que c’était devenu une forme de punition.

La cellule d'isolement avait la taille d'un tatami. La porte était verrouillée. On était en été et il faisait très chaud, mais ils ont allumé un radiateur. J'ai été contraint de boire des litres d'une boisson dont je ne connaissais pas la teneur et qu'on m'apportait dans une bouteille en plastique. Je transpirais tout. C'était comme s'ils tentaient d'extraire de moi quelque chose de mauvais. Bien sûr, je ne pouvais pas me laver, et la saleté coulait de moi. Pas de toilettes, juste un pot de chambre dans la cellule. Ma tête s'est embrouillée et je n'arrivais plus à réfléchir.

MURAKAMI : *Il est surprenant que vous ne soyez pas mort*.

Il aurait été plus facile de mourir et, franchement, je l'ai souhaité à l'époque. Vous savez, lorsque les gens sont mis dans ce genre de situation, ils s'avèrent remarquablement résilients. La plupart de ceux qui ont été placés à l'isolement s'y sont retrouvés parce que leur foi chancelait, si bien qu'ils n'étaient plus utiles à Aum. Nous ne savions pas quand on nous laisserait sortir. Je me suis dit : « Bon, je vais exploiter ça à mon avantage pour un entraînement sérieux. Si je continue à me plaindre, jamais on ne me relâchera. » Il ne me restait qu'à nourrir des pensées positives, à supporter ce calvaire, puis à avancer.

Un élément de notre formation quotidienne consistait à une initiation appelée « Mener au bardo[2] ». On vous conduit dans une autre pièce, les yeux bandés, les mains attachées dans le dos, et on vous assied droit sur un tabouret. On tape alors sur un tambour, on fait sonner une cloche en bronze et on crie, d'une voix forte, comme démente, quelque chose du genre : « Entraîne-toi ! On ne peut pas faire demi-tour, on doit faire de notre mieux ! »

Un jour où on m'emmenait dans cette pièce, cependant, j'ai été immobilisé par Siha *[Takashi Tomita]* et Sator Hashimoto, et Niimi m'a obstrué le nez et la bouche. Je ne pouvais plus respirer. « Tu considères que tes supérieurs sont des fous, hein ? » m'ont-ils lancé. Ils tentaient de me tuer, mais j'ai bandé mes muscles et réussi à me libérer. « Je me suis appliqué de mon mieux, ai-je crié. Pourquoi est-ce que vous me faites ça ? » Les choses se sont calmées, et j'ai pu retourner dans ma cellule, cependant j'ai senti que j'en avais fini avec Aum. Comment pouvait-on me traiter ainsi alors que je m'efforçais tant de me former ?

Plus tard, j'ai subi un bon nombre de fois ce qu'ils appelaient l'« initiation christique » – c'était une sorte d'expérience, mais avec des êtres humains comme cobayes. Chaque fois que Niimi me donnait des drogues à prendre, il me regardait comme si j'étais un cochon d'Inde, en m'ordonnant : « Bois ! » d'une

voix glaciale et indifférente. J'ai vu Jivaka *[Seiichi Endo]* et Vajira Tissa *[Tomomasa Nakagawa]* passer dans les cellules d'isolement. J'avais l'esprit en bouillie, à cause des drogues, mais je me souviens très bien de leur venue : ils voulaient savoir comment on réagissait aux drogues. J'ai compris qu'on recourait aux personnes gardées à l'isolement pour des expériences sur les drogues. Vivants, on ne valait pas grand-chose pour eux, et ils ont dû penser que nous utiliser pour des expériences sur des humains était la meilleure façon de nous faire acquérir un mérite spirituel. En voyant où le sort m'avait conduit, j'ai réfléchi longuement.

« Est-ce que je peux juste mourir comme ça ? me suis-je interrogé. Comme un cobaye servant à une expérience sur l'être humain ? Si rien d'autre ne m'attend ici, le seul moyen de m'en sortir est de retourner dans le monde séculier. C'est trop inhumain, trop terrible… » J'étais en état de choc. Je me demandais à quel moment Aum avait pris la mauvaise voie.

Après l'initiation à la drogue, on était tous si morts de fatigue qu'ils ont laissé les portes ouvertes – et je n'étais pas suffisamment à l'ouest pour ne pas en profiter. J'ai préparé des vêtements de rechange ; puis, après m'être assuré que personne ne surveillait le couloir, je me suis habillé et glissé hors du bâtiment. Il y avait des gardiens, mais j'ai réussi à leur fausser compagnie.

[M. Masutani a emprunté le prix du billet de bus à quelqu'un qu'il a rencontré dans la rue, et il est rentré chez ses parents à Tokyo. Quelques mois après son évasion, il a appris qu'il avait été excommunié. Les raisons invoquées sont sans fondement, d'après lui.]

C'est comme ça que je suis revenu vivre dans le monde – non pas parce que je souhaitais mener une vie ordinaire, mais parce que je ne pouvais plus suivre Aum. En vérité, comme je n'avais nulle part ailleurs où aller, je suis retourné chez mes parents. Ma famille en a été très heureuse – « Dieu merci, tu es revenu ! » – Cependant, comme j'avais passé cinq années sans lien émotionnel avec eux, je ne les considérais plus comme une famille. Et je ne parvenais pas à me satisfaire d'une vie ordinaire, ce que mes parents n'arrivaient pas à comprendre. Ça a tout gâché : on se disputait… J'ai déménagé.

MURAKAMI : *Avant ça, en mars 1995, il y a eu l'attaque au gaz. Quels sont vos sentiments, à ce propos ?*

Au début, je n'ai pas cru Aum responsable. Ils prêchent le bouddhisme tantrique, bien sûr, et l'atmosphère au sein d'Aum avait pris un tour bizarre, mais je n'imaginais pas qu'ils iraient jusqu'à utiliser du sarin. Nous parlons d'un groupe qui se refusait même à tuer les cafards ! De plus, lorsque j'étais encore

membre d'Aum, des erreurs ridicules commises par le personnel du ministère des Sciences et Technologies me sont souvent venues aux oreilles, et je n'arrivais pas à croire qu'ils aient eu les compétences nécessaires pour mener à bien une opération aussi complexe. Les médias assuraient que c'était l'œuvre d'Aum, mais Aum, par la voix de Fumihiro Joyu, niait tout rapport avec l'attaque, et au début j'ai eu tendance à le croire. L'enquête progressant, des faits ont pourtant émergé, qui contredisaient les affirmations d'Aum, et j'ai eu des doutes. J'ai relu mon journal intime, et il me semble que c'est vers le mois d'août de cette même année *[1995]* que j'ai commencé à m'éloigner d'Aum. Après ça, j'ai été convaincu qu'Aum avait bien perpétré l'attaque.

Mais même si je me suis enfui parce que je ne parvenais plus à être d'accord avec Aum ni à exaucer ses souhaits, j'ai eu du mal à me réajuster à la vie dans le monde. Le fait qu'Aum insiste pour qu'on essaie de dépasser tous les attachements matériels et émotionnels me paraissait encore plus louable que ce qu'exige de nous la société ordinaire. J'ai repensé à ce que représentait Aum – un mouvement auquel je m'étais dévoué corps et âme. J'ai tenté d'établir ce qu'il y avait de bon et ce qui était mal, dans cette organisation ; pour moi, la doctrine d'Aum demeure valable.

Après avoir quitté la maison de mes parents, j'ai travaillé dans une épicerie et j'ai fait d'autres petits boulots pour survivre. Je suis resté en contact avec mes amis de l'époque d'Aum, et on se retrouve ; certains continuent de soutenir le mouvement sans restriction, d'autres admettent que l'attaque au gaz était criminelle… Il y a autant de points de vue qu'il y a d'adeptes, mais très peu de ceux qui ont coupé tout lien avec Aum vivent aujourd'hui en harmonie avec les valeurs de la société, et tous ont intégré certains aspects religieux d'Aum dans leur vie.

Pour ma part, je ne m'intéresse plus à Aum – je penche vers le bouddhisme primitif.

MURAKAMI : *Bien sûr, l'individu est libre de tenter de surmonter ses désirs, ses attachements, etc., mais d'un point de vue objectif, il semble extrêmement dangereux de permettre à un autre, un gourou, de prendre le contrôle de votre propre ego. Y a-t-il encore beaucoup d'adeptes ou d'anciens adeptes qui ne le reconnaissent pas ?*

Je crois que nombreux sont ceux qui n'y ont pas bien réfléchi. Le bouddha Gautama dit : « Le Moi est le vrai maître du Moi » et : « Que le Moi soit une île, n'approchant rien. » En d'autres termes, les disciples bouddhistes pratiquent l'ascétisme afin de trouver leur vrai Moi. S'ils ont encore des impuretés et des

attachements, ils tentent de les éradiquer. Ce que M. Matsumoto *[Asahara]* a fait, ç'a été de mettre à égalité « Moi » et « attachements ». Il disait que, pour se défaire de l'ego, on devait aussi écarter le Moi : les êtres humains adorent le Moi, et ils souffrent ; si le Moi peut être écarté, le vrai Moi lumineux émergera. C'est une inversion complète des enseignements bouddhistes, où le Moi est ce qui doit être *découvert*, pas écarté. Des crimes terroristes comme l'attaque au gaz découlent de ce processus conduisant au renoncement du Moi : si le Moi est perdu, les gens deviennent tout à fait insensibles au meurtre et au terrorisme.

En dernière analyse, Aum a créé des gens qui, ayant rejeté leur Moi, se sont contentés d'obéir aux ordres, ce qui fait que les adeptes initiés d'Aum, ceux qui étaient le mieux formés à la doctrine, n'ont pas vraiment atteint la vérité. C'est une perversion, pour des adeptes censés avoir renoncé au monde, que de courir les rues afin de collecter des dons au nom du « salut ».

Je ne crois pas que M. Matsumoto soit devenu étrange peu à peu. Il avait ces idées en tête dès le début, et il les a introduites par étapes.

MURAKAMI : *Depuis le début, il aurait donc eu le projet de prendre la direction du vajrayana, du bouddhisme tantrique ? Ce ne serait pas en chemin qu'il se serait trompé et qu'Aum se serait fourvoyé ?*

Il y a de la vérité dans les deux propositions. Un élément était là dès le début, et comme Asahara s'est entouré d'adeptes béni-oui-oui, sa perception de la réalité s'est estompée et les illusions ont dominé.

Je pense pourtant qu'à sa façon il envisageait sérieusement la question du salut, sinon personne n'aurait renoncé au monde pour le suivre. Il y avait, jusqu'à un certain point, quelque chose de mystique dans tout ça. C'est également vrai pour moi : le yoga et l'ascétisme m'ont conduit à des expériences mystiques.

MURAKAMI : *Aum tente aujourd'hui de continuer sur la même ligne – avec Shoko Asahara et le bouddhisme tantrique en moins. Qu'en pensez-vous ?*

Comme rien n'a changé à Aum, le danger est réel de voir ses membres commettre d'autres crimes – peut-être pas tout de suite, mais à l'avenir. Ceux qui sont restés au sein d'Aum ont accepté l'attaque au gaz, à un niveau subconscient, et ils ne se rendent pas compte des dangers de perpétuer les mêmes enseignements. Ils ne voient que les points positifs d'Aum et les bénéfices qu'ils en tirent.

Quand je pense aux victimes de l’attaque au gaz et à ceux de mes compagnons qui ont été directement impliqués dans ce crime, j’ai envie de prendre les gens qui croient encore à Aum par les épaules et de les secouer : « Qu’est-ce que tu imagines qui va t’arriver ? » – mais je suppose que si je le faisais ils se replieraient tout au fond de leur coquille. On ne peut leur faire prendre conscience de la vérité qu’en la leur montrant peu à peu.

Comment est-ce que je peux m’adapter au monde séculier est une question difficile. J’en ai soupé, d’appartenir à une organisation. J’aimerais tenter de tracer ma propre voie ; j’aimerais étouffer en partie les désirs en moi, mais je ne peux désormais que faire un pas à la fois, à mon propre rythme.

MURAKAMI : *Puisque vous étiez en première année d’université, ça veut dire que vous avez passé au moins sept ans au sein d’Aum. Estimez-vous avoir perdu tout ce temps ?*

Non. Une erreur est une erreur, mais quelque chose de valable naît de l’avoir surmontée. Ça peut être un tournant dans votre vie.

D’anciens adeptes d’Aum ont complètement rejeté l’expérience. Ils ne lisent pas les journaux et ne regardent aucun reportage sur le mouvement. Ils ferment les yeux, mais ça ne les aide pas à apprendre de leurs erreurs. C’est comme quand vous ratez un examen : si vous ne vous demandez pas ce que vous avez mal fait, la prochaine fois, vous commettrez les mêmes erreurs.

1. Le véritable nom de Shoko Asahara est Chizuo Matsumoto. *(N.d.l.T.)*

2. Bardo signifie « transition », état intermédiaire. Le bardo de la vie est l’état intermédiaire entre la naissance et la mort ; le bardo de la mort se situe au moment où la conscience quitte le corps. *(N.d.l.T.)*

« Dans ma vie précédente,
j’étais un homme »

Miyuki Kanda (née en 1973)

Mlle Kanda fut attirée par la pensée mystique dès l’enfance. À 16 ans, elle lut un livre de Shoko Asahara, et elle en fut bouleversée au point de rejoindre Aum, avec ses deux frères aînés. Afin de ne se concentrer que sur sa formation à l’ascétisme, elle quitta le lycée et ses parents, et prononça ses vœux.

En lui parlant, j’ai compris qu’Aum Shinrikyo était un lieu idéal, en quelque sorte, pour ce genre de personne. Elle y trouva clairement la vie ascétique beaucoup plus enrichissante que la vie dans la société ordinaire, laquelle ne lui proposait rien qui eût une valeur spirituelle. Pour elle, Aum était presque un paradis.

Bien sûr, on peut considérer son cas – une gamine de 16 ans élevée au sein d’Aum – comme un enlèvement associé à un lavage de cerveau, mais j’ai tendance à sentir, de plus en plus, que ce n’est pas une si mauvaise chose d’avoir des gens comme elle dans notre monde. On n’est pas tous obligés de s’aligner sur les autres, en luttant au coude à coude pour « arriver » dans ce monde, n’est-ce pas ? Pourquoi quelques personnes n’auraient-elles pas la possibilité de réfléchir en profondeur à des concepts sans lien direct avec la société ? Le problème réside dans le fait qu’Aum Shinrikyo était un des rares havres pour ce genre de personnes, et qu’au bout du compte l’organisation s’est avérée corrompue. Le paradis était une illusion.

En quittant Mlle Kanda, je lui ai demandé si parler avec quelqu’un de « ce monde » pendant si longtemps pouvait l’avoir souillée, en quelque sorte. Perplexe un moment, elle a répondu : « En toute logique, c’est possible. » C’est une jeune femme très sérieuse. Elle m’a offert du pain, léger et délicieux, qu’elle avait confectionné.

*

DEPUIS MA PLUS TENDRE ENFANCE, j'ai fait des expériences mystiques. Mes rêves, par exemple, ne différaient pas de la réalité. Je les appelais des « histoires » plutôt que des « rêves » – longs, précis, et après mon réveil je me souvenais de chaque détail. Dans mes rêves, je visitais toutes sortes de mondes, j'avais des expériences de type « projection astrale ». Ça se reproduisait souvent, presque chaque jour. Lors d'une projection astrale, votre corps est fixé, votre respiration arrêtée, et vous pouvez voler. Ça se produisait surtout quand j'étais très fatiguée.

C'était différent de ce que vous appelez des rêves, en général. Tout était très réaliste. Ç'aurait été plus facile si j'avais réussi à établir une distinction claire et à affirmer : « D'accord, c'est un rêve et ce n'est pas comme la réalité », mais des éléments très semblables à la réalité apparaissaient dans mes rêves et me troublaient. « Est-ce la réalité ou non ? » Peu à peu, j'ai réussi à faire la distinction entre les deux ; je devrais plutôt dire que mes rêves sont devenus plus réels que la réalité. Ça me contrariait. « Quelle est la réalité ? me demandais-je. Où est ma vraie conscience ? »

Ces expériences m'ont beaucoup influencée. J'ai tenté d'en parler à mes parents, mais, avec leur forme d'esprit, ils ne pouvaient pas comprendre ce que je tentais d'expliquer. J'étais assez introvertie, mais j'avais des amis et j'allais à l'école, comme tout le monde. Je n'appréciais pas particulièrement l'école, mais je travaillais bien pour les matières qui m'intéressaient. J'aimais lire, aussi, surtout les ouvrages de science-fiction et de fantasy. J'ai lu beaucoup de bandes dessinées et regardé des dessins animés. En maths, j'étais nulle et je n'avais aucun penchant pour le sport.

Ma mère m'exhortait souvent : « Étudie ! Si tu étudies bien, tu entreras dans une bonne école et tu trouveras un bon emploi. » Comme tous les parents. À vrai dire, je ne voyais pas ce que l'école pouvait m'apporter. Mes rêves continuaient. J'ai fait toutes sortes d'expériences, et connu différents mondes. C'était amusant un moment, mais ça ne durait pas : ça finissait toujours par mal tourner. J'ai vécu des guerres où beaucoup de gens étaient tués. J'ai senti à quel point la mort est effrayante, et éprouvé une profonde tristesse en voyant mourir les gens autour de moi. Je me suis rendu compte que ce monde est impermanent, que rien ne dure à jamais, que la souffrance est le résultat de cette impermanence.

MURAKAMI : *En d'autres termes, vous avez fait l'expérience d'une « autre vie », et vous êtes arrivée à cette conclusion après ces incursions dans un monde parallèle très fortement chargées sur le plan émotionnel ?*

C'est ça. Je n'ai pas connu en vrai la mort d'un proche, mais lorsque j'ai vu à la télévision des gens malades ou mourants, j'ai compris : « Oh, le monde réel est impermanent aussi ! Il y a ici le même genre de souffrance. » C'est ainsi que mes rêves et le monde réel ont été liés.

Je suis allée au collège à Kanagawa. Toutes les filles parlaient des garçons, de l'amour, de la mode, des meilleurs karaokés, etc. Comme je n'y trouvais aucune valeur, j'ai été mise à l'écart.

Je passais le plus clair de mon temps à lire. J'écrivais, aussi. Mes rêves étant narratifs, je me disais qu'il me suffisait de les transcrire pour qu'ils puissent former un livre. Est-ce que certains auteurs ne font pas ça – prendre une idée dans leurs rêves et concevoir une fiction à partir de là ?

Je ne cherchais pas un petit ami. Lorsque les filles qui m'entouraient s'en faisaient un, jamais je ne les enviais. Je n'y voyais aucun intérêt.

Quand j'ai eu 16 ans, mon frère m'a prêté des livres du mouvement Aum Shinrikyo. Il les trouvait intéressants. Je crois que les premiers ont été *Le Dépassement de la vie et de la mort*, *Initiation* et *Mahayana Sutra*. En les lisant, je me suis dit : « C'est exactement ce que je cherchais ! », et j'ai été impatiente d'adhérer au mouvement.

Ces livres démontraient que la voie vers le véritable bonheur passe par une libération. Une fois libéré, vous accédez au bonheur éternel. Par exemple, même si je suis heureuse dans ma vie, ça ne durera pas – mais comme ce serait merveilleux si le bonheur durait à jamais ! Pas seulement pour moi, mais pour tout le monde. En ce sens, j'ai été subjuguée par le mot « libération ».

MURAKAMI : *Que voulez-vous dire précisément par « bonheur » ?*

La sensation de joie, par exemple, qu'on éprouve quand on bavarde de toutes sortes de choses entre amis ou en famille. Pour moi, la conversation est très importante.

Si vous me demandez ce que signifie à mes yeux « libération » ou « illumination », je devrai expliquer que, d'abord, il y a la souffrance, et la libération est simplement la fin de la souffrance. En atteignant la libération, on est libéré des souffrances de ce monde impermanent. Les livres décrivaient certains entraînements à l'ascétisme qu'on pouvait pratiquer chez soi pour aider à atteindre la libération. Avant d'adhérer à Aum, j'ai essayé toute seule. Je lisais les livres dans ma chambre et je faisais des exercices de respiration d'*asana [yoga]* chaque jour.

Mes deux frères étaient attirés par Aum, et ils ont décidé d'adhérer. On avait un mode de pensée similaire, tous les trois. Mon frère aîné avait connu des rêves

très semblables aux miens, même s'ils n'avaient pas la même intensité.

On est donc partis tous les trois pour le dojo de Seragaya et on a demandé à la réception des formulaires d'adhésion. Comme on n'avait aucun doute sur notre désir d'adhérer, on s'est mis à remplir les fiches avec nos nom et adresse, mais on nous a dit qu'on aimerait nous parler d'abord et on nous a fait entrer dans un bureau. On a discuté avec le maître du dojo. Lorsqu'il nous a interrogés sur nos motivations, on a tous dit : « Illumination et libération », ce qui l'a surpris. Apparemment, la plupart des gens adhèrent pour améliorer leur situation dans le monde, obtenir des pouvoirs surnaturels ou ce genre de but matériel.

Le maître a évoqué beaucoup de choses, mais on a surtout éprouvé un grand – comment dire ? – un grand sentiment de calme, comme si l'air même était imprégné de paix. On a adhéré tous les trois, ce jour-là. Le droit d'entrée, qui comprenait six mois de cotisation, se montait à 30 000 yens chacun. Je n'avais pas assez sur moi. J'ai emprunté le complément à mes frères.

MURAKAMI : *Est-ce que vos parents n'ont pas protesté en vous voyant adhérer tous trois à Aum Shinrikyo ?*

Si, mais à l'époque on ne parlait guère d'Aum. On leur a présenté ça comme un centre d'étude du yoga. On a eu des problèmes plus tard, pourtant, quand des rumeurs ont commencé à circuler sur Aum.

Après notre adhésion, on a distribué des prospectus sur le mouvement. On les glissait dans les boîtes aux lettres ou on les tendait aux passants dans la rue. C'était très amusant. J'avais toujours un sentiment d'accomplissement personnel, après. Je ne sais pas pourquoi, mais j'étais plus joyeuse. Ces activités de service construisent notre mérite ; plus on accumule de mérite, plus on acquiert d'énergie pour s'élever au niveau supérieur. On nous disait ça, à Aum.

Je me suis fait des amis. Une de mes camarades de collège a adhéré, et on a distribué des prospectus ensemble. Je n'avais pas insisté pour qu'elle nous rejoigne, je lui avais juste parlé du groupe.

J'ai continué ma pratique de l'ascétisme et, bientôt, j'ai fait l'expérience de ce qu'ils appellent *dhartri siddhi* – l'étape qui précède la capacité à léviter, lorsque votre corps commence à rebondir en l'air. C'est arrivé soudain à la maison, alors que je pratiquais des exercices de respiration. Après ce premier moment, j'ai presque pu rééditer l'expérience à volonté. Au début, on ne se rend même pas compte qu'on rebondit, mais au bout d'un moment on parvient à le contrôler jusqu'à un certain point.

Dans les premiers temps, c'est un vrai problème. Vous bondissez ! *[Rire.]* Vous ne savez pas ce qui se passe. Ma famille a été surprise en me voyant. On

m'a assuré que j'avais atteint ce stade exceptionnellement vite. Je crois que j'ai été en avance, sur le plan spirituel, depuis l'enfance.

Pendant un temps après l'adhésion, j'ai continué à aller au lycée comme d'habitude tout en participant aux activités d'Aum ; mais, les mois passant, j'ai jugé les cours de plus en plus insignifiants, au point de détester les suivre. Tout ce que je faisais était à l'opposé des autres. Pour vous donner deux exemples : mes camarades disaient du mal des professeurs, mais Aum nous enseignait de ne jamais dire de mal des autres. Je voyais là une forte contradiction. Et tous les lycéens semblent ne parler que de la façon d'avoir du bon temps, mais Aum met en pratique la notion : « On ne doit pas rechercher le plaisir », qui est exactement l'inverse.

Afin d'atteindre la libération, il est plus rapide de renoncer au monde et de vous consacrer à temps plein à votre pratique, plutôt que de rester à la maison. Ça faisait un moment que j'avais dans l'idée de renoncer au monde, de devenir *samana*.

MURAKAMI : *La renonciation entraîne l'abandon de tous les attachements. Y a-t-il eu des attachements que vous avez trouvés particulièrement difficiles à écarter ?*

J'ai éprouvé beaucoup de confusion, et des conflits ont fait rage en moi. Jusque-là, je vivais en famille, et soudain je n'ai plus eu la possibilité de voir mes parents. Ça a été le plus difficile – avec l'alimentation : quand on devient *samana*, on ne peut manger que certaines choses.

Mon frère aîné avait déjà quitté l'université pour prononcer ses vœux. Mes parents ont tenté de le convaincre d'attendre d'avoir obtenu son diplôme, il n'a rien voulu entendre. Mon autre frère est resté à la maison, sans désir d'aller plus loin, apparemment.

Mes parents ont pleuré lorsque je suis devenue *samana*. Ils ont tout fait pour me retenir, mais, si je restais, j'étais sûre de ne jamais pouvoir être une force positive dans leur vie. Je n'aspirais pas à un « amour » ordinaire, mais à l'amour dans un sens bien plus large. Si je parvenais à me changer, ça aurait une influence positive sur mes parents. Naturellement, ça a été dur de dire au revoir, mais j'ai accompli le plongeon et renoncé au monde.

Après avoir prononcé mes vœux, j'ai été envoyée en formation à l'usine Seiryu-Shoja, dans la préfecture de Yamanashi, puis au dojo de Setagaya, à Tokyo, où on m'a assigné des activités annexes. Je m'occupais des adeptes laïques, ceux qui vivaient encore chez eux. J'imprimais également des tracts, que j'apportais chez les adeptes pour qu'ils les distribuent. Je me sentais un peu

seule, dans cette nouvelle vie, mais je ne regrettais pas ma décision. Je me suis fait de nouveaux amis. Beaucoup de filles de mon âge avaient aussi prononcé leurs vœux, et nous nous entendions bien, au dojo de Setagaya. Nous avions beaucoup de points communs. Comme moi, elles avaient adhéré à Aum parce que le monde extérieur leur semblait sans valeur. Je suis restée un an au dojo de Setagaya. Ensuite, on m'a transférée au quartier général du mont Fuji ; j'y ai accompli un travail de bureau pendant un an et demi. Après quoi, je suis partie pour le *satyam* n° 6, à Kamikuishiki-mura, où j'ai été chargée de la préparation des « offrandes ». Ça supposait de cuisiner la nourriture qui était offerte aux dieux. Après l'offrande, les *samanas* mangeaient ces plats lors d'un service.

MURAKAMI : *Vous vous occupiez des repas, en d'autres termes. Que mangiez-vous ?*

Du pain, des biscuits, ce genre de choses ; des sortes de hamburger, à un moment ; et du riz, du *kombu*, des mets frits. Le menu s'est un peu modifié au fil du temps. À une période, on a fait cuire des nouilles *ramen*. La règle voulait qu'on consomme uniquement une alimentation végétarienne. Les hamburgers étaient au soja.

Le nombre de ceux qui préparaient la nourriture a aussi changé peu à peu. À la fin, on n'était plus que trois – que des femmes, toutes choisies pour cette tâche parce que les plats étaient considérés comme des offrandes saintes.

MURAKAMI : *On a donc décidé que vous étiez qualifiée pour accomplir ce genre de travail ?*

Oui, je suppose. C'était un travail dur physiquement. On cuisinait du matin au soir, et il nous arrivait de nous effondrer de fatigue. À une époque, quand le nombre de *samanas* était particulièrement élevé, on a dû cuisiner plus encore. Ce n'était que travail, travail, travail sans interruption.

Pour cent *samanas*, on préparait cent portions et on les déposait devant l'autel. On ne se contentait pas de les cuisiner : on devait les emporter dans la salle de l'autel et les aligner bien comme il faut devant l'autel, avant de les distribuer aux *samanas*.

Nos supérieurs décidaient du menu. Je crois qu'ils le choisissaient en fonction des besoins nutritionnels des Japonais d'aujourd'hui… Quel goût ça avait ? Parfois, on servait des gens du dehors, et ils trouvaient tous que c'était un peu fade – si c'est trop bon, on court le danger de s'y attacher, mais ce n'était pas une règle stricte. Il s'agissait de repas qui ne stimulaient pas les papilles

gustatives – c'est une bonne description. Notre but était de fournir les nutriments dont les gens avaient besoin pour leurs activités, pas de préparer quelque chose de délicieux.

On ne nous a pas spécialement appris à cuisiner. Le Fondateur *[Asahara]* nous rappelait souvent : « Mettez votre cœur dans votre travail ! » Le repas terminé, on devait laver les machines, et il nous disait : « Nettoyez-les comme si vous polissiez vos propres cœurs ! » Je tentais de mettre tout mon cœur et toute mon âme à mon travail. Avant de prononcer mes vœux, quand j'étais encore à la maison, je ne m'intéressais guère à la cuisine, mais pendant les quatre années que j'ai passées à Kamikuishiki, j'ai consacré chacune de mes journées à cuisiner, au *satyam* n° 6.

MURAKAMI : *Est-ce que Shoko Asahara ne vivait pas au satyam n° 6 ?*

Si. Il avait plusieurs résidences, mais c'était la principale, même s'il n'habitait pas avec nous. Je le voyais, à l'occasion. Il arrivait qu'il mange les repas que nous préparions, mais c'était assez rare. Quelqu'un d'autre lui faisait la cuisine.

En plus du travail, je continuais ma pratique de l'ascétisme, et je sentais que mes connaissances s'amplifiaient. Je comprenais clairement l'état de mes attachements, mon niveau d'énergie, et je pouvais ajuster ma pratique afin qu'elle corresponde à ces découvertes. Ça m'a pris quatre ans pour atteindre la libération.

MURAKAMI : *Quand vous dites que vous avez atteint la libération, est-ce que c'est une chose que vous avez sentie, ou qui a été arrêtée par le Maître ? A-t-il dit quelque chose comme : « Bien, tu l'as atteinte ! »*

Oui, en dernière analyse, c'est ce qui s'est passé. Vous deviez remplir de nombreuses conditions pour atteindre la libération, puis le Maître déterminait si vous y étiez parvenu. En général, les gens y parvenaient lorsqu'ils étaient au milieu d'un entraînement intense, nécessitant une grande concentration. C'était le genre de pratique extrême dont l'objectif était la libération. Vous faisiez beaucoup d'expériences mystiques et, quand vous en aviez accumulé un certain nombre, plus un petit extra, et que votre esprit s'éclaircissait, c'était là que vous atteigniez la libération.

Alors seulement on vous donnait un nom saint.

MURAKAMI : *Dans votre cas, depuis votre enfance, vous faisiez l'expérience de rêves et de projections astrales, etc., mais qu'est-il arrivé à ces états après que vous êtes devenue* samana *et que vous avez intégré Aum ?*

Ma spiritualité s'est élevée et j'ai fait des expériences plus inhabituelles encore. J'arrivais aussi bien mieux à les contrôler. Je me suis souvenue de mes vies antérieures, et j'ai réussi à voir dans quels mondes ceux qui m'entouraient allaient renaître. Ça me venait en flashs : « C'est ma vie passée ! »

En vérité, dans ma vie précédente, j'étais un homme. Je me suis souvenue de ce qui était arrivé quand j'étais petite, et les pièces du puzzle coïncident parfaitement. À l'époque, on me prenait toujours pour un garçon, et je trouvais ça étrange ; mais si j'étais un garçon pendant ma vie précédente, ces réactions sont logiques.

MURAKAMI : *En dehors de votre genre, y a-t-il eu autre chose ? Par exemple, un crime que vous auriez commis dans une vie antérieure et qui vous affecterait maintenant ?*

En ce qui me concerne, les expériences de l'enfance étaient agréables, hormis quelques-unes très pénibles. Je crois que c'est à cause de mauvaises choses dont je dois rendre compte.

MURAKAMI : *Je ne veux pas me montrer critique, cependant est-ce que tout le monde n'est pas comme vous, à un certain degré ? En dehors de la spiritualité, de la renaissance ou d'autre chose, des évènements désagréables affectent la plupart des gens*.

Je suppose, oui. Hum… Je crois pourtant que faire de telles expériences quand on est petit – quand il est bien trop tôt pour que votre environnement soit un facteur essentiel –, ça signifie qu'un élément d'une existence antérieure vous affecte.

MURAKAMI : *Même lorsque vous n'avez aucune expérience de la réalité, vous pouvez faire des expériences malheureuses, non ? Vous avez faim, mais personne ne vous nourrit. Vous voulez que votre mère vous prenne dans ses bras, mais elle refuse. Ça n'a rien à voir avec des vies antérieures. Il y a des différences en fonction de l'âge, mais je pense qu'il s'agit de la « douleur » que les gens éprouvent tandis qu'ils luttent pour s'adapter à la réalité*.

Il faut néanmoins des circonstances particulières pour que vous en preniez conscience.

Quand s'est produite l'attaque au gaz, je préparais, comme toujours, les offrandes au *satyam* n° 6. J'en ai entendu parler par d'autres membres d'Aum : « Il s'est passé quelque chose et, apparemment, on met ça sur le dos d'Aum. » Je ne pouvais pas croire qu'Aum soit impliqué.

Avant ça, on avait dit que du sarin avait été diffusé dans les locaux de Kamikuishiki et qu'on était victimes d'une attaque au gaz toxique. En fait, j'ai pensé que ce pouvait être vrai, parce que beaucoup de gens autour de moi sont tombés malades. Et moi aussi : j'ai saigné des poumons et de la bouche. Je me suis sentie si mal, parfois, que j'ai dû garder le lit, et plus tard j'ai émis des crachats sanglants. J'avais des maux de tête, des nausées, et je me fatiguais facilement. J'ai donc été convaincue qu'un gaz toxique avait bien été diffusé. Sinon, tant de personnes ne seraient pas tombées malades en même temps. Jamais ça ne s'était produit auparavant.

J'ai été choquée, quand la police a effectué une descente dans nos locaux. On n'avait rien fait de mal – c'était à cause de préjugés qu'on nous disait mauvais. La police a investi le *satyam* n° 6. Elle a fouillé la cuisine où on préparait les offrandes, elle a interrompu la confection du repas, et on n'a pas pu distribuer les plats aux *samanas*. Tout le monde a été contraint de jeûner pendant un moment. Les policiers étaient effrayants. Je les ai vus battre des adeptes ; après les avoir projetés au sol, ils les ont blessés.

MURAKAMI : *Vous étiez au* satyam *n° 6 à l'époque de l'incident. N'avez- vous rien remarqué qui sortait de l'ordinaire ?*

Non. Je passais tout le temps où je ne dormais pas à préparer les offrandes. Je n'ai rien vu ni entendu d'inhabituel. Le travail nous occupait tant qu'on ne sortait guère ; on ne savait rien de ce qui se passait hors de la cuisine. Les amies avec qui je parlais le plus étaient les filles avec lesquelles je travaillais.

MURAKAMI : *Ceux qui ont perpétré l'attaque ont été arrêtés et ils ont avoué. Il est évident désormais qu'Aum a été impliqué dedans. Quels sont vos sentiments à ce propos ?*

Je n'ai presque rien entendu dire alors. Je vivais dans un village de montagne isolé. Sans télévision ni journaux. On n'avait guère idée de ce qui se passait. Si on voulait écouter les nouvelles, on pouvait, mais ça ne m'intéressait pas. Je ne pensais pas qu'Aum avait quelque rapport que ce soit avec l'attaque.

L’année suivante, néanmoins, j’ai eu quelques doutes, quand ils ont commencé à parler de mettre en application la loi contre les activités subversives. Si elle entrait en vigueur, mes collèges et moi serions dispersés. Je ne pourrais plus me concentrer sur ma formation, et ça signifierait la fin de l’environnement protégé dans lequel je vivais. Je devrais aller au-dehors pour gagner ma vie. Ça m’effrayait.

MURAKAMI : *Un an et demi après l’incident, vous ne pensiez toujours pas qu’Aum était responsable ?*

C’est ça. Je n’avais aucun soupçon, ni aucune des personnes que je connaissais. Presque tout le monde, au *satyam* n° 6, était coupé du monde extérieur ; nous n’avions aucune information.

À la fin, le nombre de *samanas* avait fortement décliné. L’un après l’autre, les adeptes partaient. Pourtant, si on quittait le mouvement tout d’un coup sans en avoir les moyens, on ne pouvait pas vivre. Il fallait avoir quelque chose, ne serait-ce qu’un emploi à temps partiel, sinon, comment payer un loyer ? Les *samanas* ne recevaient qu’une très petite somme chaque mois. Les gens sont donc partis peu à peu ; j’ai presque été la dernière, comme un peigne auquel il manque quasiment toutes les dents, et je me suis sentie seule. Le 1er novembre 1996, on a reçu l’ordre d’évacuer les locaux de Kamikuishiki.

Je me suis installée à Saitama, où une dizaine de membres d’Aum habitaient déjà. Notre propriétaire était sans préjugés ; ça lui était égal de louer à des gens d’Aum. Il faut dire que ce qu’on a loué – un genre d’immeuble de bureaux – n’était qu’à moitié terminé. Personne d’autre n’en aurait voulu. On a tous pris des emplois à temps partiel, pour survivre et pour entretenir les enfants et les personnes âgées.

J’ai pensé mettre à profit mon expérience de préparatrice des offrandes au *satyam* n° 6 et j’ai ouvert une boulangerie-pâtisserie au rez-de-chaussée de notre immeuble. Ce sont mes parents qui m’ont avancé le capital.

MURAKAMI : *Des parents très compréhensifs*.

Oui. Ils sont compréhensifs *[rire]*. C’est comme ça que je me suis retrouvée boulangère. On a pris un joli nom : « Les Boulangers volants », mais les médias ont découvert qui on était. Quand on est allés enregistrer le commerce, des reporters de journaux et de magazines sont arrivés ; la mairie a dû donner l’information aux médias… D’une façon ou d’une autre, le nom de notre magasin a été connu – on a même montré la façade à la télévision, ce qui a

entraîné la défection de nos principaux clients. « Cette boulangerie appartient à des adeptes d'Aum ! » disaient-ils.

On a essayé la vente par Internet, mais dès que les gens reconnaissaient notre nom les commandes étaient annulées. On a tenté de rouvrir l'affaire sous un autre nom, et ça n'a pas duré. Nos associés qui assuraient les transports se faisaient arrêter par la police : « Qu'est-ce que vous faites là ? Ne savez-vous pas que ce que vous vendez est fabriqué par des membres d'Aum ? » On a envisagé d'écouler nos produits ailleurs, mais la police nous aurait suivis et aurait interféré dans les transactions. Nous n'avions donc aucun moyen de gagner notre vie par ce biais.

Alors, maintenant, on vend du pain aux *samanas* et à d'autres adeptes. On fait deux fournées par semaine et on livre nous-même. On arrive à joindre les deux bouts sans plus rien vendre au-dehors.

La police surveille toujours notre boutique. Si des clients sont sur le point d'entrer, elle les arrête et vérifie leur identité avant de les informer que la boulangerie appartient à Aum. Je suppose qu'elle veut montrer qu'elle agit. Parfois, des policiers nous demandent du pain, et on leur en donne. Quand ils en exigent davantage, on leur dit de le payer.

Il nous arrive d'apporter des gâteaux à des gens du quartier et de bavarder. Ils nous confient : « On craignait que vous n'ayez de mauvaises intentions, mais on dirait que vous faites vraiment du pain et des gâteaux. » L'influence des médias !

MURAKAMI : *Après avoir quitté le* satyam *et recommencé à vivre en société, quelles ont été vos pensées, à propos de l'attaque au gaz, de ce qui est arrivé à Me Sakamoto, etc. ? La plupart des gens sont convaincus du rôle joué par Aum Shinrikyo dans ces évènements…*

C'est assez difficile pour moi de mettre de l'ordre dans mes pensées, étant donné la profondeur du fossé existant entre l'Aum dont j'ai fait l'expérience et l'image que les gens de l'extérieur ont du mouvement. Je commence à me dire que ce que les gens racontent sur ces incidents est peut-être vrai, mais les témoignages aux procès semblent changer sans arrêt. Je ne sais pas encore bien ce qui est vrai ou non.

MURAKAMI : *Des détails dans les témoignages – comme qui a dit quoi à qui et quand – ont changé, mais les faits demeurent : cinq dirigeants d'Aum ont diffusé du sarin dans le métro afin de tuer des passagers au hasard. Ce que je cherche à connaître, c'est votre opinion personnelle sur l'attaque en elle-même.*

Je ne vous critique pas en tant qu'individu ; j'aimerais seulement savoir ce que vous pensez.

Eh bien… Je n'arrive pas à le croire, ou à le comprendre. Quand je menais la vie d'une *samana*, jamais je n'ai tué – pas le moindre cafard, le moindre moustique. J'ai toujours pratiqué cette règle, et tous ceux que je connais ont fait de même. Il m'est donc très difficile de croire que ça a pu se produire.

J'ai appris ce qu'était le bouddhisme tantrique, le vajrayana, par des sermons ; mais jamais je n'ai pensé que ça avait un lien avec la réalité. Je n'ai pas fondé mes actions sur cette pensée.

Mon gourou était pour moi une personne qui allait m'aider si j'avais des problèmes pendant ma formation. C'est ainsi que je le comprenais – et, en ce sens, un gourou était important pour moi.

MURAKAMI : *Était-il une présence absolue, pour vous, quelqu'un à qui vous étiez totalement dévouée ?*

Absolue ?… Hum… Bien sûr, le Fondateur *[Asahara]* m'a demandé, parfois : « Es-tu capable de faire ça ? » Je m'en remettais alors à mon propre jugement, et il m'est arrivé de répondre que ce serait un peu difficile pour moi de le faire. Je n'ai pas simplement dit « oui » à tout, et il en va de même pour ceux que j'ai connus au sein d'Aum. Je n'ai donc pas l'impression d'une « présence absolue », même si c'est l'image que les médias ont attachée au mouvement.

Les gens sont tous différents. Je suis certaine qu'il y avait des béni-oui-oui qui faisaient tout ce qu'on leur demandait, mais beaucoup de personnes avaient leurs idées propres et agissaient en conséquence.

MURAKAMI : *Et si vous vous étiez trouvée dans la situation de ces autres gens tout dévoués – si vous aviez considéré le Maître comme un gourou absolu, si vous aviez pensé qu'il était le seul capable de vous diriger et qu'il vous ait ordonné : « Fais-le ! » que se serait-il passé ?*

Même les gens qui ont perpétré l'attaque au gaz possédaient un fort sens du Moi – je l'ai constaté en personne. Ces gens avaient des opinions et n'hésitaient pas à les exprimer devant les autres. J'ai donc du mal à envisager votre hypothèse. Quand je pense à la façon dont se comportaient ces gens à l'époque où je les ai connus, je n'arrive pas à les imaginer en train de commettre un tel acte. Si je les avais vus perpétrer l'attaque, je le croirais peut-être ; mais depuis

que j'ai vu et entendu tous ces témoignages contradictoires, je ne peux pas écarter mes doutes sur leur réelle culpabilité.

Lorsque j'ai regardé le procès du Fondateur, j'ai décelé trop de zones grises à mon goût, alors j'adopte une attitude d'attente. À ce stade, j'ai le sentiment de ne pouvoir porter de jugement avant que le Fondateur ne clarifie les choses. Comme l'a dit son avocat, on n'a toujours pas apporté de preuve indubitable qu'il ait effectivement ordonné ce qui a été fait.

MURAKAMI : *Vous réservez donc votre jugement jusqu'à ce que tout soit terminé ?*

Je ne prétends pas qu'il est impensable qu'il l'ait fait, mais, à ce stade, il est trop tôt pour trancher. Je ne serai convaincue que lorsque tous les faits auront été exposés.

MURAKAMI : *Vous avez dit que vos parents ont avancé l'argent pour la boulangerie. Comment vous entendez-vous avec eux ?*

Lorsque j'ai atteint la libération, je leur ai rendu visite et j'ai pu les appeler quelquefois. Jamais ils n'ont parlé de me désavouer, ni rien de la sorte, et ils m'ont dit de revenir quand je pouvais. Mais il m'est impossible de retourner dans le monde séculier. S'il y avait là quelque chose de merveilleux, d'enthousiasmant, ça changerait peut-être ; ce n'est pas le cas. Je n'ai pu trouver ça qu'au sein d'Aum Shinrikyo.

Mon esprit a vacillé, à certains moments, pendant les sept ou huit années que j'ai passées là. Quand j'ai commencé la formation, c'était comme si toutes les impuretés en moi remontaient à la surface. Pendant la formation, vous vous enfoncez de plus en plus profondément en vous, et vous devez affronter vos péchés et vos passions lorsqu'ils émergent. Dans la société ordinaire, la plupart des gens étouffent tout ça en buvant ou en s'amusant, mais c'est impensable quand vous vous formez. On devait tous affronter ces problèmes et les vaincre. C'est très éprouvant : le cœur flanche, parfois ; mais lorsque les hésitations diminuent, vous atteignez un point où vous pouvez affirmer : « Eh ! Je *peux* continuer ma formation. » Aussi pas une fois je n'ai envisagé sérieusement de revenir dans le monde séculier.

L'amie du collège qui était entrée à Aum en même temps que moi y est toujours et continue sa formation. Mon frère aîné, qui lui aussi était devenu *samana*, est retourné chez nos parents juste avant l'attaque au gaz, et il a décidé de recommencer sa formation à la maison. Hum… Peut-être a-t-il perdu sa

bataille contre les impuretés qui se sont fait jour. Comme je l'ai dit, quand vous vous formez, si vous ne triomphez pas de ces impuretés, jamais vous n'atteindrez la libération.

« Si je reste ici, me suis-je dit, je vais mourir »

Shinichi Hosoi (né en 1965)

M. Hosoi vit le jour à Sapporo. Il vint à Tokyo pour étudier l'art dans l'espoir de devenir créateur de bandes dessinées, mais il lâcha tout au bout de six mois. Alors qu'il occupait divers emplois, il tomba sur le mouvement Aum Shinrikyo et il y adhéra. Il travailla à l'imprimerie d'Aum, puis fut transféré à la division Animation, où il put utiliser ses talents de dessinateur. Il termina soudeur dans la division Sciences et Technologies. En 1994, il fut promu Maître et participa à la construction du satyam *n° 7, celui qui hébergeait l'usine chimique. Son travail intensif lui laissait peu d'occasions de se former, mais il réussit à accumuler beaucoup d'expérience pratique.*

Quand la police investit Aum, M. Hosoi apprit qu'il faisait l'objet d'un mandat d'arrêt, et il se livra de son plein gré à la police. Au bout de vingt-trois jours d'incarcération, toutes les charges contre lui furent abandonnées et il fut relâché. En détention, en juin, il envoya sa démission officielle à Aum. Il retourna un temps à Sapporo, mais il habite de nouveau à Tokyo. Pendant l'interview, il m'a montré plusieurs illustrations qu'il avait réalisées et qui décrivaient la vie au satyam.

Il est membre de l'association Canary, un groupe d'anciens adeptes d'Aum, et il est très critique tant à l'égard d'Aum que de Shoko Asahara.

*

JE N'AI PAS AIMÉ L'ÉCOLE ÉLÉMENTAIRE, parce que, comme mon frère aîné était handicapé – autiste – et qu'il allait dans une institution spécialisée, les autres enfants se moquaient de moi. J'ai vécu beaucoup de mauvaises expériences.

Si loin que je m'en souvienne, ma mère passait tout son temps à s'occuper de mon frère et ne me prêtait guère attention. Je jouais donc seul la plupart du

temps. J'ai un souvenir très vif de l'époque où je voulais qu'on s'intéresse à moi alors qu'on m'ignorait : « Pense à ton pauvre frère ! » C'est tout ce que j'obtenais. Ça aurait pu me pousser à haïr mon frère, mais cela n'a pas été le cas.

J'étais un enfant plutôt triste, je suppose. Ce qui a vraiment marqué un tournant, je crois, c'est la mort de mon frère d'une hépatite B. Ça a été un énorme choc. J'avais 14 ans. Tout au fond de moi, j'avais espéré qu'un jour il serait heureux, qu'à la fin il serait sauvé. Une sorte d'image religieuse, mais la réalité n'a pas du tout été ce que j'avais imaginé : que le faible serait sauvé, un jour.

En ce temps-là, les prophéties de Nostradamus étaient en vogue. Vous savez, l'idée que la race humaine allait disparaître en 1999. Je m'en réjouissais, parce que je haïssais ce monde injuste où le faible n'était jamais sauvé. Lorsque je réfléchissais aux limites de la société, aux limites des gens, ça me déprimait plus encore.

J'avais besoin de parler de mes sentiments, mais tous mes camarades étaient trop occupés à étudier – quand ils n'avaient pas pour unique sujet de conversation les voitures ou le base-ball. Je suis devenu un grand fan des mangas de Katsuhiro Otomo, à une époque où cet auteur n'était pas très connu. Je les sentais si réels, si vivants ! Les histoires étaient sombres, mais je pensais : « Tu sais, ce genre de situation pourrait être réelle. » J'ai souvent copié son travail – *Sayonara Nippon*, *Conférence de paix*, *Boogie Woogie Waltz* et d'autres albums.

J'avais envie de quitter la maison et d'aller à Tokyo. Mon diplôme de fin d'études secondaires en poche, j'ai intégré l'École d'arts industriels de Chiyoda. On y proposait une spécialisation en bande dessinée. Au bout de six mois, j'en suis parti. J'avais toujours l'impression qu'un mur me séparait du reste du monde et, à Tokyo, ce mur était plus haut encore. On me traitait bien et je rencontrais pas mal de filles, aussi je me disais : « Avec celle-là, je vais m'entendre » ; et puis je me surprenais à construire un mur entre nous. Les cours étaient bons, mon problème venait plus des gens : je ne m'entendais avec personne. Je suis sorti le soir, mais boire à des fêtes ne m'a aidé en rien. J'aimais de moins en moins le monde dans lequel je vivais.

Rétrospectivement, je me demande de quoi il retournait vraiment. J'avais l'occasion de rencontrer plein de gens, et qu'est-ce que je faisais ? Je les repoussais. Je ne pouvais m'en empêcher… J'ai donc laissé tomber les cours et j'ai gagné ma vie avec des petits boulots. Mes parents m'envoyaient aussi un peu d'argent tous les mois. J'ai continué à étudier le dessin, mais c'est dur de travailler seul quand on a 18 ou 19 ans. Être enfermé dans une pièce vous affecte sur le plan émotionnel. J'ai commencé à éprouver une vraie phobie sociale. Les autres me faisaient peur. J'étais convaincu qu'ils étaient là pour me gruger ou me

blesser. Sitôt que je voyais un couple heureux dans la rue, ou une famille prenant du bon temps, je pensais qu'ils devraient être réduits en miettes – et je m'en voulais d'entretenir ce genre de pensée.

J'avais fui la maison pour échapper à l'atmosphère déprimante qui avait suivi la mort de mon frère, mais je ne parvenais pas à trouver la paix, où que j'aille. C'était la même chose partout, et j'en suis venu à mépriser le monde extérieur. Quitter mon appartement, c'était comme descendre en enfer. Je suis devenu un fétichiste de l'hygiène : je devais me laver les mains dès que je rentrais ; je passais trente minutes – jusqu'à une heure – devant le lavabo à me savonner les mains, sans arrêt. Je savais que c'était le signe d'une maladie, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Ça a duré deux ou trois ans.

MURAKAMI : *Je suis surpris que vous ayez pu vivre ainsi pendant aussi longtemps. Ça n'a pas dû être facile.*

Non. Je n'ai pratiquement adressé la parole à personne pendant ces années. Je parlais parfois à des membres de ma famille, ou à des collègues, c'est tout. Je me suis mis à dormir davantage, plus de quinze heures par jour – sinon je me sentais affreusement mal. J'avais aussi des maux d'estomac, par crises, tout à coup. Je pâlissais, je transpirais, j'avais du mal à respirer. J'ai eu peur de mourir, si je continuais comme ça.

J'ai songé à un régime alimentaire et au yoga, pour voir si ça m'aiderait, si je réussirais à reprendre le contrôle de ma vie. Dans une librairie, je suis tombé sur le livre de Shoko Asahara *Le Dépassement de la vie et de la mort*, et je suis resté là, debout, à le lire pendant un bon moment. Ça prétendait qu'on pouvait atteindre l'éveil de la *kundalini* en trois mois. Je n'en suis pas revenu. « Est-ce que c'est vraiment possible ? » J'avais déjà lu un précis de théosophie et j'avais des connaissances de base en yoga. Rentré dans ma chambre, j'ai fait les exercices. Pendant trois mois, en plus d'un régime, j'ai suivi la formation décrite dans le livre. Je suis le genre de personne qui se concentre totalement sur un sujet, et jamais je n'ai sauté une journée de formation. Quatre heures par jour, environ.

Je m'intéressais moins à l'éveil de la *kundalini* qu'à améliorer ma santé. Au bout de deux mois, la base de ma colonne vertébrale s'est mise à vibrer, ce dont on fait l'expérience juste avant l'éveil de la *kundalini*, mais j'avais encore des doutes. J'ai eu l'impression qu'une forte chaleur, comme de l'eau en ébullition, remontait le long de ma moelle épinière jusqu'à mon cerveau, qu'elle dévastait tout en se tortillant comme un être vivant. Je n'en revenais pas. Quelque chose que je ne pouvais contrôler se produisait dans mon corps. Je me suis évanoui.

En trois mois, j'avais atteint l'éveil de la *kundalini*, comme Shoko Asahara l'avait annoncé. Il avait donc absolument raison. C'est alors que je me suis vraiment intéressé à Aum. Le magazine du mouvement, *Mahayana*, venait de sortir son cinquième numéro ; je l'ai acheté, ainsi que tous les numéros précédents, et je les ai dévorés. J'y ai vu des photos et des témoignages d'individus remarquables, fascinants. Si de telles personnes étaient attirées par lui, ce « Révérend Maître » devait être un homme tout à fait stupéfiant.

Ce que j'ai le plus aimé, dans les publications d'Aum, c'était qu'on y disait clairement que le monde était mauvais. Ça m'a réjoui de lire ça. J'avais toujours pensé que le monde était injuste et qu'on ferait aussi bien de le détruire, et voilà que c'était écrit noir sur blanc ! Au lieu de simplement détruire le monde, pourtant, Shoko Asahara proposait : « Si on se forme et qu'on est libéré, on peut changer le monde. » Ça m'a enflammé. « Je veux être le disciple de cet homme et me dévouer à lui », ai-je décidé. Si j'y parvenais, ça me serait égal d'abandonner tous les rêves, tous les désirs et tous les espoirs de ce monde.

MURAKAMI : *Vous dites que le monde est injuste, mais en quel sens ?*

Le talent inné, par exemple, les origines familiales. Quelle que soit la situation, les gens intelligents sont intelligents, ceux qui peuvent courir vite courent plus vite, et ceux qui sont faibles ne voient jamais la lumière du jour. C'est cette part du destin que je trouvais trop injuste. Dans les livres d'Asahara, c'est expliqué comme étant l'œuvre du karma. Si dans une vie antérieure une personne a fait le mal, ça entraîne qu'elle souffre dans celle-ci ; à l'inverse, si une personne a fait le bien dans une vie antérieure, ça justifie qu'elle vive dans un bon environnement et qu'elle puisse profiter à plein de ses capacités. J'ai lu ça et j'ai été convaincu. Il était temps pour moi d'éviter le mal et d'accumuler les mérites.

À l'origine, j'avais juste prévu d'utiliser mon régime alimentaire et le yoga pour retrouver la santé et revenir à une vie normale, mais Aum m'a transmis un état d'esprit bouddhiste qui m'était inconnu jusque-là. Je peux dire que les livres d'Aum m'ont aidé à me remettre sur pied alors que j'étais dans un état déplorable.

C'est en décembre 1988, je crois, que je me suis rendu au dojo de Setagaya, que j'ai adhéré au mouvement et que j'ai pu parler à un des adeptes les plus éclairés. Il m'a donné toutes sortes de conseils, et m'a incité à participer à ce qu'ils appelaient « L'Entraînement intensif fou », un séminaire qui se tenait une fois par an seulement au quartier général du mont Fuji. C'est une appellation plutôt radicale, vous ne trouvez pas ? *[Rire]* En dix jours, vous faites d'énormes

progrès, m’a-t-on assuré, et je devrais en profiter. Le problème, c’était que ça coûtait 100 000 yens, et que je ne les avais pas. Je me demandais de plus si un entraînement aussi rigoureux, si tôt après avoir adhéré, ne risquait pas d’être contre-productif. Mais celui qui menait le séminaire, Tomomitsu Niimi, a insisté sur ma présence et j’ai cédé. J’y suis allé.

En ce temps-là, la taille réduite d’Aum, avec peut-être deux cents *samanas*, permettait de rencontrer Shoko Asahara dès qu’on avait adhéré. Il était différent d’aujourd’hui, mince et musclé, avec une démarche vigoureuse. On éprouvait quelque chose d’étonnant, de formidable, en sa présence ; et on sentait sa capacité terrifiante de tout percer à jour au premier coup d’œil. Les gens le disaient très gentil, mais il m’a fait peur, la première fois que je l’ai vu.

J’ai eu l’occasion de bénéficier d’une séance de « yoga secret » avec lui, en tête à tête. « Vous êtes dans un grave état de *makyo* », m’a-t-il annoncé – c’est l’état que vous atteignez lorsque votre formation avance et que les obstacles spirituels apparaissent. Je lui ai dit : « Afin de progresser dans ma formation, j’aimerais devenir *samana* dès que possible.

— Attendez un peu, m’a-t-il répondu. Vous ne pouvez éviter le *makyo*. Il vous faut travailler à votre formation afin de vous en libérer. »

Quand je l’ai revu, il entrait dans le dojo, tout sourire, afin d’observer le *bhakti [un service mené par les adeptes]*. « Ouah ! me suis-je dit, c’est un homme aux mille visages. » Il n’était plus effrayant du tout, en effet : il rayonnait. Et le simple fait d’être en sa présence, de le regarder, m’a plongé dans une sorte d’extase.

Trois mois après mon adhésion, on m’a autorisé à devenir *samana*. Pendant ma séance de « yoga secret » avec Asahara, il m’avait déclaré : « Vous pouvez devenir *samana*, mais à condition de quitter votre emploi à temps partiel et de trouver un travail de relieur.

— Pourquoi de relieur ? avais-je demandé, surpris.

— Aum est sur le point d’ouvrir une imprimerie, m’avait-il expliqué. Je veux que vous appreniez les techniques de reliure.

— D’accord, je comprends. »

J’avais immédiatement trouvé un emploi chez un relieur qui offrait le gîte et le couvert. J’ai été étonné du nombre de machines différentes dans une entreprise de reliure : plieuses, massicots, brocheuses… Je ne savais pas du tout par où commencer ni ce que je devais apprendre. Asahara m’avait juste dit : « Étudiez la reliure ! » J’ai fait de mon mieux pour absorber autant de connaissances que j’ai pu. Le dimanche, quand la fabrique était déserte, je regardais comment les machines étaient construites. Bien que je n’aie guère de bagage technique, j’ai vite compris quels boutons pousser et comment certains éléments s’emboîtaient.

Je n'avais pas le droit de faire fonctionner les machines, mais j'ai beaucoup appris en gardant les yeux grands ouverts. Après avoir travaillé là trois mois, on m'a demandé de devenir *samana*. J'ai rassemblé mes affaires et j'ai quitté l'entreprise qui m'employait.

Dès vos vœux prononcés, vous ne pouvez plus manger ce que vous aimez – des glaces, par exemple. Ça a été un peu dur pour moi. La piètre nourriture a été plus difficile à accepter que le manque de sexe. La veille de ma renonciation, j'ai bu et mangé tout ce qui m'est tombé sous la main, parce que c'était ma dernière occasion !

Mes parents étaient farouchement opposés à ma décision de devenir *samana*, mais je croyais en toute sincérité que, en dernière analyse, ce serait une bénédiction pour eux. Je ne me suis donc pas trop inquiété de ce qu'ils disaient. À l'origine, afin d'être un *samana* certifié, vous deviez donner 2,2 millions de yens et terminer six cents heures de dévotions debout ; mais comme ils étaient pressés de mettre l'imprimerie en marche, ils ont fait une exception pour moi.

Kariyado se trouve à environ une heure de voiture du quartier général du mont Fuji. L'imprimerie y était installée dans un petit préfabriqué, et j'ai été stupéfait d'apprendre que j'étais le seul à posséder quelques connaissances en reliure. Je m'attendais à n'être qu'un travailleur au sein d'une équipe, et voilà que, tout nouveau *samana*, je me retrouvais chargé de l'atelier. Je n'arrivais pas à le croire. Il y avait dix à vingt personnes affectées à la reliure, dix à l'impression et une vingtaine à la photogravure. C'était une opération d'assez grande envergure.

Pourtant, les machines qu'ils avaient achetées étaient des tas de ferraille mis au rebut depuis des décennies. C'étaient des antiquités en fin de course, et tout le monde s'en plaignait. Rien que les mettre en marche était une mission presque impossible. Je ne connaissais pas ces modèles d'un autre âge, et il m'a fallu trois mois pour les rendre opérationnelles. Enfin, même alors, certaines d'entre elles fonctionnaient très mal. Je considère qu'on a fait du bon boulot, dans de telles conditions…

Le premier ouvrage que nous avons imprimé et relié en interne a été le n° 23 de *Mahayana*. Jusque-là, les publications d'Aum avaient été confiées à un imprimeur extérieur. Désormais, nous pouvions nous en charger nous-mêmes.

Une chose m'a surpris, lorsque je suis devenu *samana* : on n'avait pas prévu de temps pour notre formation à l'ascétisme. J'ai interrogé un supérieur à ce sujet. Selon lui, on ne pouvait faire de progrès avant d'avoir accumulé du mérite, et j'étais au stade où je devais travailler justement pour ça. J'ai donc trimé toute une année dans l'imprimerie. Les journées étaient dures : on n'avait que quatre heures de sommeil par nuit, surtout en période d'élections. C'était épuisant.

J'étais chargé de la plieuse. On laissait les machines en marche même quand on allait aux toilettes. Chaque seconde comptait.

Après les élections, nous avons eu moins de choses à imprimer, et pas mal de loisirs. C'était le chaos au quartier général de Naminomura ; mais pour nous, à l'imprimerie, tout était calme, et quand il n'y avait pas de travail, nous étions libres de nous former. À cette époque, notre chef étant parti ailleurs, nous étions plutôt décontractés.

Au début, si je n'étais pas là, les machines s'arrêtaient. Mais, au bout d'un moment, tout le monde a été capable de les faire fonctionner, et j'en ai profité pour demander un transfert. On n'était pas censé exprimer ce genre de demande, mais comme j'avais une formation de dessinateur, j'ai utilisé du papier de rebut pour créer une version dessinée de vingt pages du *Jataska sutra.* Après avoir réalisé trois de ces livres, je les ai montrés à mes supérieurs, accompagnés d'une lettre : « J'ai une formation de dessinateur et, si ça peut servir à la libération, j'aimerais être transféré. »

Je ne m'attendais pas à ce que ça aboutisse. Personne d'autre n'agissait ainsi dans son propre intérêt, et j'étais sûr qu'on allait m'ignorer ; mais j'ai eu la surprise de recevoir un appel du bureau des Affaires générales me disant de me présenter le lendemain à la division Création artistique. La section de bandes dessinées ne comptait alors qu'une seule personne ; cependant, comme il y a eu peu après le projet de monter une opérette produite par Aum qui comporterait des animations, on s'est dépêché de nous associer des gens sachant dessiner pour nous seconder. On a ainsi été entre vingt et trente ; et, plus tard, j'ai été nommé à la tête de la division Animation.

Il y avait des gens bourrés de talent, dans notre groupe – dont ce *samana* qui avait travaillé comme assistant cameraman dans un studio d'animation et qui nous a énormément aidés. On a formé des équipes et créé pas mal de dessins animés, pendant les trois ans où j'y suis resté. En y repensant, ces années ont été une période très paisible, pour moi…

Ma description donne une impression de tranquillité. En fait, les relations humaines scindaient le groupe. En général, le chef d'une division détient le rang de Maître, mais j'étais juste un *swami*, de rang inférieur. Je subissais les pressions venues d'en haut tandis que mes subordonnés tentaient de me gagner à leur cause, et ce n'était pas facile. Afin d'étudier les techniques, par exemple, nous devions regarder des dessins animés ordinaires, et nos chefs voulaient nous l'interdire. Je devais pourtant le faire, mais certains me disaient : « Le Maître l'a interdit, pourquoi est-ce que tu les regardes ? » En d'autres termes, notre division Animation était fractionnée en deux groupes, l'un qui donnait la priorité à l'amélioration de la qualité de notre travail, l'autre qui donnait la priorité à la

formation telle que la concevait Asahara. C'est devenu très difficile de produire quelque chose de valable.

Les relations entre sexes n'étaient pas évidentes non plus. Dans bien des cas, des hommes et des femmes devenaient trop intimes et partaient ensemble. Asahara nous a mis en garde dans ses sermons : « Les femmes *samanas* ne doivent pas s'approcher des hommes. Ne vous contentez pas de garder vos distances : détestez-les ! » J'étais souvent la cible de critiques. L'atmosphère était assez brutale.

MURAKAMI : *On ne dirait pas que vous preniez le chemin de la libération, si ?*

C'est devenu insupportable. Il y a eu des moments où j'ai envisagé de partir. Je faisais de mon mieux en dépit de tout, parce que je voulais vraiment atteindre la libération, mais ça m'épuisait.

Deux fois, j'ai envoyé une lettre de démission à mes supérieurs : « Je ne peux plus rester membre d'Aum. » C'était en 1992, je crois. Mes lettres ont été transmises à Murai et à d'autres maîtres, mais on m'a convaincu de rester et j'ai laissé couler.

MURAKAMI : *Si vous aviez quitté Aum à cette époque-là, pensez-vous que vous auriez réussi votre transition dans le monde séculier ?*

Je me le demande. Il est certain que mon attitude vis-à-vis du monde avait changé depuis que j'avais prononcé mes vœux. L'univers dans lequel j'étais entré en devenant *samana* était une sorte de méli-mélo. Il y avait là toutes sortes de gens que je n'avais jamais croisés auparavant – depuis de purs membres de l'élite jusqu'à des athlètes ou des artistes. Dans ce lieu chaotique, j'ai découvert que ces gens si divers avaient les mêmes faiblesses humaines que moi. J'ai perdu mes préjugés. « On est tous pareils », ai-je compris. Les types qui avaient de bonnes notes souffraient autant que moi. Ça a été une leçon très précieuse.

Les *samanas* méprisaient fondamentalement le monde extérieur. « Les non-éclairés » – c'était leur façon d'appeler ceux qui vivaient dans le monde. Comme ces personnes prenaient tout droit la direction de l'enfer, les *samanas* avaient un vocabulaire particulier pour parler d'eux. Et ils ne s'inquiétaient pas de percuter une voiture appartenant à une personne extérieure au mouvement, par exemple. Eux seuls pratiquant la vérité, le mépris qu'ils éprouvaient pour tous les autres les autorisait à ne pas les prendre en considération. Ils étaient tellement occupés à atteindre la libération que, s'ils abîmaient la voiture de quelqu'un d'autre, ils

disaient juste : « Et alors ? » Je trouvais ça exagéré. Quels que soient leurs sentiments à propos de ceux de dehors, je ne voyais pas pourquoi ils s'autorisaient à se moquer d'eux ou à les haïr à ce point. Bien sûr, j'avais ma propre liste de choses que je détestais, à l'extérieur ; mais quand j'ai vu ça j'en suis arrivé à me dire : « Ça suffit ! » Je ne détestais plus ce que je détestais auparavant.

MURAKAMI : *C'est intéressant. En général, lorsque des gens rejoignent un culte, on s'attend que cette tendance s'aggrave, mais, dans votre cas, vous avez réussi à éviter cet écueil...*

Peut-être que ma dure expérience de chef de projet a eu une influence *[rire]*. La division Animation a été fermée en 1994. La plupart de ses travailleurs ont été appelés dans la salle de conférences et on leur a ordonné de se rendre à la division des Sciences – celle dont, plus tard, on a changé le nom en ministère des Sciences et Technologies. Ils avaient besoin de soudeurs, et ils s'étaient dit que ceux de la division Animation devaient être bons en travaux manuels. J'en suis resté bouche bée. Comment peut-on comparer le dessin à la soudure ?

Avant d'arriver à la division des Sciences, on nous a tous interrogés pour s'assurer qu'on n'était pas des espions. Je me souviens de m'être dit : « Si Shoko Asahara a des pouvoirs surnaturels, pourquoi ne les utilise-t-il pas pour trouver les espions ? »

La plupart des membres de la division Animation ont été transférés à la division Soudure et envoyés à Kamikuishiki, au *satyam* n° 9, où on fabriquait des réservoirs et des mélangeurs. Comme on ne connaissait rien à la soudure, on nous a nommés « assistants ». Ordre avait été donné d'accélérer la production, et on a fait de notre mieux ; mais on l'a ralentie, en réalité. Ashahara voulait que tout soit terminé en mai 1994. C'étaient des réservoirs géants, des monstres de deux tonnes. On pliait des plaques de métal pour former un cylindre avec et on soudait les joints, puis on ajustait des panneaux préfabriqués dessus et on les soudait à leur tour.

C'était un travail pénible qu'on exécutait jusqu'à seize heures par jour. On était lessivés, et il arrivait qu'on n'obtienne pas assez d'offrandes *[de nourriture]*. Une fois, on n'a rien mangé pendant deux jours. Tout le monde s'est plaint, et certains ont jeté leurs outils. Moi, n'étant pas habitué à ce genre de labeur, je me suis blessé, brûlé ; mon visage a noirci ; mes lunettes se sont cassées… – Mais personne ne s'est enfui, et je me disais encore : « Tout cela nous mène à l'illumination. »

Au bout d'un moment, j'ai été nommé Maître. Ils avaient sans doute reconnu mes talents de leader dans la division Animation, et combien je m'étais impliqué dans ma tâche de soudeur. Quand on est promu Maître, on vous passe un bracelet où est inscrit : « DONNE LE MEILLEUR DE TOI-MÊME ! » C'est tout. J'admets qu'être Maître change votre vision du monde : des amis se sont mis à me parler très cérémonieusement, ce qui a fait ressortir à mes yeux l'énorme fossé séparant les Maîtres de leurs inférieurs.

Devenu Maître, j'étais une des rares personnes autorisées à circuler librement dans le *satyam* n° 7 – le groupe Sécurité y montait une garde très stricte – et je me sentais privilégié. J'ai retrouvé là tous les réservoirs qu'on avait assemblés au *satyam* n° 9. On aurait dit une usine chimique ; c'était bizarre. Je ne peux pas l'expliquer, mais l'atmosphère y était oppressante. Je ne savais pas du tout ce qu'on allait fabriquer là. En tout cas, ça n'avait pas l'air d'une arme…

Le plafond du *satyam* était à la hauteur d'un immeuble de deux étages, avec ces réservoirs monstrueux alignés. L'odeur était indescriptible, comme celle de détergents industriels qu'on aurait mélangés. L'éclairage aussi… Le métal était rouillé et le sol mouillé. Une étrange brume blanchâtre flottait dans l'air. Tous ceux qui travaillaient là tombaient malades. Ils titubaient. Au début, j'ai cru qu'ils avaient seulement sommeil. En fait, ça affectait leur corps.

Si j'ignorais ce qui se passait, j'ai constaté qu'Aum consacrait de très fortes sommes à ce projet ; et que, quel qu'il soit, il représentait ce qu'il y avait de plus important. Je me suis demandé si ça allait faire avancer d'un coup l'illumination…

À l'automne 1994, si je me souviens bien, il y a eu un accident. J'étais au deuxième étage du *satyam* n° 7, en train de me reposer quand une fumée blanchâtre – comme de la neige carbonique – s'est élevée derrière nous. Le type près de moi a crié qu'on ferait mieux de s'enfuir. Le seul fait d'en avoir inspiré un peu m'a aveuglé et m'a causé une cuisante douleur à la gorge. Ça avait une odeur âcre et acide. « Si je reste ici, me suis-je dit, je vais mourir. » Le *satyam* n ° 7 était un lieu dangereux.

Le 1er janvier 1995, ordre a été transmis de dissimuler ce qui se trouvait dans les pièces secrètes de ce *satyam* : « Faites que tous les équipements arborent le visage du dieu Shiva ! » nous a-t-on demandé, afin de les déguiser, et j'ai été chargé de ce travail artistique. On nous a apporté en pleine nuit d'immenses plaques de polystyrène, et nous les avons collées sur les parties de l'usine qu'on ne voulait pas montrer.

MURAKAMI : *Comment avez-vous pu recouvrir tous ces énormes réservoirs ?*

On a commencé par construire un mur de planches sur la façade de l’usine, et on l’a surmonté d’images de Shiva en polystyrène expansé. À l’intérieur, ce qu’il fallait cacher, on l’a transformé en autant d’autels. On a utilisé des plaques de plâtre pour cacher l’étage ; on a formé une sorte de labyrinthe, voyez-vous, comme pour une exposition de photos. Nos supérieurs nous ont juste dit de nous débrouiller pour gruger les gens. La CBI *[division Construction]*, dirigée par Kiyohide Hayakawa, a exécuté l’essentiel du montage et j’ai dessiné les visages. Quand on a terminé, le résultat était horrible. Du travail de mauvais amateur.

Je me suis dit qu’on ne tromperait personne ; et lorsque Hiromi Shimada est venu inspecter les travaux finis, il a déclaré que, malgré les images religieuses, l’aspect d’ensemble n’allait pas. J’étais convaincu que ça ne marcherait jamais, mais tout le monde avait si peur d’Hayakawa qu’on a gardé la bouche close.

Le jour de l’attaque au gaz, je n’étais pas à la division Soudure – j’étais parti à Seiryu Shoja assister le numéro deux du ministère des Sciences et Technologies, Kazumi Watanabe. J’ai entendu dire qu’il y avait eu une diffusion de gaz sarin dans le métro de Tokyo, mais je n’ai pas cru une seconde que c’était l’œuvre d’Aum. D’après les éléments dont je disposais, je pensais qu’Aum pourrait prendre les armes pour se défendre en cas d’attaque des francs-maçons, des États-Unis ou de je ne sais qui ; mais jamais je n’ai imaginé qu’Aum se rendrait coupable d’une agression, encore moins d’une tuerie à l’aveugle. Pour moi, ce serait du terrorisme.

Deux jours plus tard, la police a investi Kamikuishiki. En apprenant que les lieux étaient cernés par plus de deux mille policiers, j’ai compris que ce n’était pas une blague. La police n’est pas venue à Seiryu lors de ce premier raid, aussi on a pu y rassembler des documents qui risquaient d’être compromettants pour les brûler. Dans la chambre de Murai, on a également brûlé tous les livres sur les armes, et réduit en morceaux des gilets pare-balles qui s’y trouvaient. La police a investi Seiryu après l’attaque d’un sniper contre le chef de police Kunimatsu[1].

J’ai commencé à me dire qu’Aum était coupable après avoir vu de mes propres yeux ce qu’on aurait utilisé pour diffuser le sarin. Je crois que c’était en avril – je ne sais plus bien si c’était avant ou après la descente de police.

MURAKAMI : *Où ça ?*

À Seiryu. Je peux vous assurer que j’ai été choqué de découvrir cet énorme camion pulvérisateur avec sa cheminée. « On va avoir de gros ennuis, s’ils découvrent ça ! » me suis-je dit. On a alors reçu l’ordre de le démanteler, et dix d’entre nous s’y sont attelés.

Après le raid de la police, on ne pouvait plus travailler à Seiryu, aussi tout le monde est retourné à Tokyo pour distribuer des tracts. Je suis allé au *satyam* n° 5, où j'ai repris mon poste de relieur et de créateur de bandes dessinées sous les ordres de Michiko Muraoka. C'étaient des parodies des arrestations des membres d'Aum opérées par la police sous des prétextes fallacieux. C'est à cette période que Murai a été poignardé[2].

Naturellement, j'ai été choqué de l'apprendre, mais j'ai aussi éprouvé une sensation de paix. J'ai du mal à décrire mes émotions de l'époque. Comment dire ? Je pensais que c'était la fin d'Aum – un sentiment inexprimable. Je crois que j'étais paralysé, incapable d'agir. Bien que je n'en aie pas eu conscience, je voulais vraiment me sortir de là, mais je n'en avais pas la force. Je tentais donc juste de me fondre dans le décor, et puis je pensais à mon statut : la fierté d'être un Maître m'empêchait de fuir. Cependant, je n'avais plus guère de respect pour Shoko Asahara : il avait tout gâché peu à peu, et aucune de ses prédictions ne s'était réalisée. Celles faites sur l'île d'Ishigaki étaient fantaisistes, celles à propos de la comète Austin étaient toutes fausses, et bien des *samanas* commençaient à dire ouvertement : « Les prédictions du Chef ne semblent pas se réaliser, si ? »

Murai lui-même se contentait d'obéir aux ordres, si absurdes fussent-ils ; pour lui, c'était juste « oui » par-ci, « oui » par-là. Moi, je commençais à avoir de gros doutes sur tout, et mes subordonnés se mettaient à grogner. J'en avais plus qu'assez de cette atmosphère égoïste, mais je n'avais toujours pas suffisamment de volonté pour tout quitter. Il a fallu l'assassinat de Murai pour que je sente que j'étais enfin capable de retourner dans le monde réel.

Murai avait été une personne importante pour moi : après Asahara, il était celui qui symbolisait le mieux Aum. Partout où j'étais allé, Murai avait été impliqué dans ce que je faisais – à l'imprimerie, à la division Animation. Pourtant, je n'ai pas été attristé par sa mort. Ma principale idée a été : « Ah ! Je peux partir ! » Je sais que c'est mal de le dire…

Quoi qu'il en soit, avant d'avoir pu m'en aller, j'ai été arrêté. Quelqu'un m'avait mis en garde : « Ikuo Hayashi, Masami Tsuchiya et d'autres ont avoué, et on dirait que beaucoup de ceux des Sciences et Technologies ont été interpellés.

— Je suppose que mon tour va venir », avais-je répondu en plaisantant, mais un mandat d'arrêt contre moi avait déjà été lancé. Mon nom figurait dans les journaux : « Recherché pour meurtre et tentative de meurtre », pouvait-on lire. Je crois que c'était le 20 mai 1995. Je n'avais tué personne, et pourtant de telles

accusations pouvaient me conduire à la peine de mort ou à la prison à vie. Ça m'a assommé.

Comme je n'avais guère de moyen de me cacher, j'ai suivi le conseil de mes supérieurs et je me suis rendu à la préfecture de police de Yamanashi. Au début, j'ai adopté une attitude bravache. « Je refuse de répondre », ai-je déclaré pendant trois jours. Aum me menaçait, assurant que, si je parlais, je serais damné pour l'éternité, mais je n'y croyais plus. Si je devais aller en enfer, soit ! Je ne pouvais garder le silence à jamais. J'ai fini par dire à la police tout ce que je savais.

L'enquête a été dure. Les policiers ont tenté de me contraindre à signer une déclaration où je reconnaîtrais savoir qu'on produisait du sarin au *satyam* n° 7. « Si je dis que je ne le savais pas, c'est que je ne le savais pas », ai-je rétorqué. Cependant, à la longue, je me suis senti coincé au point de rédiger une fausse confession où j'admettais être au courant de la fabrication du sarin. Par la suite, j'ai expliqué la situation à un procureur.

Finalement, on a abandonné toutes les charges contre moi et on m'a relâché. Cette décision reposait semble-t-il sur le fait de déterminer si j'avais ou non assisté à une réunion au *satyam* n° 2 concernant la fabrication du sarin. Par chance, ce n'était pas le cas. Au début, la police a été très agressive, m'accusant d'être un de ceux qui avaient diffusé le gaz. C'était terrible. On m'a pas mal bousculé, et subir ça constamment a affecté mon cœur. On m'interrogeait trois fois par jour et chaque séance était très longue, j'étais épuisé. On m'a détenu vingt-trois jours.

Après ma libération, je suis retourné à Sapporo. Des problèmes mentaux m'ont conduit un mois à l'hôpital. J'avais du mal à respirer, mes sens faiblissaient et j'avais l'impression de flotter. J'ai été soumis à nombre d'analyses, qui ont mené à la conclusion que tout était probablement psychologique.

MURAKAMI : *Si Murai vous avait donné l'ordre de diffuser le sarin, que serait-il arrivé, selon vous ?*

J'aurais hésité, c'est certain. Ma manière de penser est un peu différente de celle d'adeptes comme Toru Toyada et d'autres. Asahara en personne me l'aurait-il ordonné, si je n'avais pas été convaincu du bien-fondé de l'action, je n'aurais pas coopéré. Je ne faisais pas tout ce qu'on me disait. J'étais bien sûr très influencé par l'atmosphère qui m'entourait, mais je restais maître de moi – et même ceux qui l'ont fait se sont posé des questions, à mon avis. Si on avait été attaqués par la police ou par l'armée, je l'aurais peut-être fait ; mais là, c'était différent – tuer de parfaits étrangers…

De toute façon, il était très peu probable qu'on me choisisse pour commettre ce crime, car je ne faisais pas partie de l'élite. Le ministère des Sciences et Technologies était divisé entre les « cerveaux » et les « exécutants », et le travail de soudure dont j'étais chargé n'était qu'une tâche manuelle. À l'inverse, Toyada et les autres faisaient partie des « cerveaux » d'élite d'Asahara. Il y avait une trentaine de Maîtres, au ministère, et j'étais dans le groupe inférieur.

Pourtant, quand j'ai appris le nom de certaines personnes impliquées, j'ai été surpris. Asahara a dû sélectionner ceux dont il pensait qu'ils allaient accepter sans poser de questions. Ces membres de l'élite faisaient tout ce qu'on leur ordonnait. Pareil pour Murai : pas un mot de critique, pas d'écarts. C'est impressionnant, si vous y réfléchissez. Peu de gens auraient supporté ça aussi longtemps qu'eux – pendant trois ou quatre ans !

Seul Yasuo Hayashi était différent. Il appartenait au groupe des « exécutants », pas à l'élite, mais il avait été promu hors de la division Construction. Ceux qui l'entouraient étaient membres de la super-élite – des types qui faisaient des recherches sur les superconducteurs, les particules moléculaires, ce genre de choses. Pourtant, lui, il n'était qu'électricien.

Au début, c'était un type bien, et puis sa personnalité a changé. On a été au même stade et on a pu avoir des conversations amicales ; mais quand il a été nommé Maître, il est devenu méprisant, arrogant. Cet homme plutôt débonnaire s'est mis à malmener les gens. C'était le genre à ne pas bouger un cil en écrasant ses subordonnés, si ça pouvait le servir. Je crois qu'il a disjoncté.

Asahara a accordé un traitement préférentiel au ministère des Sciences et Technologies dès sa fondation. Il y consacrait tant d'argent ! Même au sein du ministère, il y avait une grande différence entre les « cerveaux » et les « exécutants ». Comme quelqu'un l'a dit : « Pour réussir dans le monde d'Aum, il faut soit détenir un diplôme de l'université de Tokyo, soit être une belle femme. » *[Rire.]*

MURAKAMI : *Vous avez été membre d'Aum Shinrikyo pendant environ six ans. Vous arrive-t-il de penser que vous avez perdu ce temps ?*

Non, je ne crois pas que ç'a été du gâchis. J'ai rencontré beaucoup de gens avec qui j'ai partagé des moments difficiles ; j'ai de bons souvenirs. J'ai pu affronter la faiblesse humaine et je pense avoir mûri. Je comprends que ça puisse paraître bizarre de trouver Aum épanouissant, mais il y avait là un sentiment d'aventure : on ne savait pas ce qu'apporterait le lendemain. Quand on me confiait une tâche énorme, j'étais enthousiaste, parce que je pouvais concentrer toute mon énergie dessus et l'exécuter.

Je me sens plus à l'aise désormais, sur le plan psychologique. J'ai bien sûr les mêmes ennuis que les gens ordinaires, des peines d'amour par exemple, et il y a des choses qui ne sont pas faciles ; mais, eh ! c'est la vie. J'ai l'impression de vivre comme n'importe qui, aujourd'hui.

Ça m'a pris longtemps pour atteindre un équilibre émotionnel ; environ deux ans. Après avoir quitté Aum, j'étais complètement léthargique. Lorsque je vivais au sein du mouvement, ma force venait de ma certitude d'être un « pratiquant de la vérité », ce qui me permettait de tester mes limites. Maintenant, je dois utiliser mes propres pouvoirs, si je veux faire quoi que ce soit. Ça m'est tombé dessus d'un coup, une fois parti d'Aum, et ça a provoqué ma dépression. La transition n'a pas été facile.

La différence, à présent, c'est que j'ai confiance en moi. Quand j'étais à Aum, j'ai accumulé beaucoup d'expériences pratiques, et j'étais certain que, même si les choses ne marchaient pas en son sein, je parviendrais à y arriver seul. Ça a été un grand pas en avant pour moi.

J'habite à Tokyo. Ce qui me fait avancer chaque jour, c'est d'avoir des amis qui étaient à Aum, eux aussi. On a le même mode de pensée, et ça m'aide de savoir que je ne suis pas seul dans ce monde si dur.

« Asahara a tenté de me contraindre à des relations sexuelles avec lui »

Harumi Iwakura (née en 1965)

Mlle Iwakura naquit dans la préfecture de Kanagawa. Le teint clair, mince et jolie, on se la représenterait sans doute mieux si je disais qu'elle était une des « beautés d'Aum » dont on a beaucoup entendu parler. Elle a souri pendant tout l'entretien, s'est montrée très attentive à son hôte et, même si elle n'a pas été très loquace, elle a répondu vite à toutes mes questions. Elle a eu tendance à s'arrêter sur des détails et elle m'a donné l'impression d'être, tout au fond, une femme très forte.

Après un premier diplôme universitaire, elle travailla dans un bureau et passa presque tout son temps et tout son argent à se divertir. Peu à peu, s'amuser ne la satisfit plus et elle se trouva attirée par Aum Shinrikyo, dont elle avait appris l'existence et les idées. Bientôt, elle démissionna de son travail et devint samana.

Elle fut longtemps une des « personnes spéciales » de Shoko Asahara, mais quelque chose se produisit, et on la soumit à des électrochocs, ce qui entraîna une perte de mémoire. Elle erra alors dans un état de néant quasi total, et ne retrouva ses capacités que peu avant l'attaque au gaz de Tokyo. Cela explique que ses réminiscences d'Aum soient fragmentaires. Ses souvenirs de sa vie avant et après y avoir été sont clairs, mais il lui est impossible de parler de ce qu'elle a fait pendant les deux années où elle a vécu à Aum.

Elle ne souffre pas d'effets secondaires, m'a-t-elle dit, mais elle est décidée à ne plus jamais avoir le moindre rapport avec le culte. C'est « fini et relégué dans le passé ». Elle ne souhaite pas non plus particulièrement se rappeler cette période perdue – après avoir lu plusieurs de mes interviews d'autres adeptes d'Aum dans le magazine Bungei Shunju*, elle s'est d'abord dit : « Pas moi ! »*

Elle est aujourd'hui esthéticienne et espère obtenir une meilleure formation, mettre de l'argent de côté et ouvrir sa propre affaire. Elle vit simplement dans un

appartement qui lui coûte 30 000 yens par mois, – « Étouffant l'été, glacial l'hiver, m'a-t-elle précisé, avant d'ajouter avec un sourire : Grâce à Aum, une vie simple ne me gêne pas. »

*

J'AI COMMENCÉ À TRAVAILLER EN 1985, quand l'économie se portait fort bien. Les entreprises vous offraient des séjours dans des stations thermales, ce genre de privilèges, et ça me plaisait énormément. La seule chose qui m'intéressait, c'était de prendre du bon temps. J'aimais sortir et, quoique ne buvant pas beaucoup, j'allais souvent prendre un verre avec des amis. S'il était trop tard pour rentrer chez moi, je demandais à des amies de m'héberger pour la nuit. Il est arrivé que je passe la moitié de mes nuits ailleurs.

Pendant mes congés, je ne cherchais qu'à m'amuser : Disneyland de Tokyo, le parc Toshimaen – comme tout le monde, avec des filles ou des garçons. J'ai aussi voyagé à l'étranger. J'ai visité Paris et d'autres lieux. J'ai eu quelques petits amis, mais jamais je n'ai envisagé le mariage. Je ne pouvais m'y résoudre.

MURAKAMI : *Vu de l'extérieur, on dirait que vous jouissiez de la vie.*

Je suppose, oui, mais je ne cessais de réfléchir à toutes sortes de choses, comme : « Je n'ai aucun talent particulier, rien qui me distingue de la foule. Je n'ai même pas l'impression de vouloir me marier… »

Quand j'ai eu 25 ans, de plus en plus de mes amis se mariaient, quittaient l'entreprise et déménageaient. Je n'étais plus si jeune. Mon style de vie m'a paru vain.

MURAKAMI : *Est-ce vers cette époque que vous avez été attirée par Aum Shinrikyo ? Qu'est-ce qui vous a convaincue d'adhérer, précisément ?*

Un jour, j'ai voulu me faire couper les cheveux. En général j'allais dans le salon d'une amie, mais là je n'avais pas le temps, et j'ai choisi un coiffeur du quartier. Comme la coupe était vraiment bon marché, j'y suis retournée à plusieurs reprises ; et une fois, un homme qui travaillait dans ce salon m'a tendu un fascicule d'Aum Shinrikyo. « Je songe à devenir membre », m'a-t-il confié.

J'ai parcouru quelques pages, et j'ai pensé que ça sentait l'arnaque. Mais il m'a alors parlé de quelques techniques de purification – par exemple, boire de l'eau puis la vomir, ou vider votre estomac et vous passer un cordon dans le nez.

J'avais toujours été un peu faible, je faisais souvent de l'eczéma. Vous voyez ? *[Elle me montre son bras.]* J'en ai en ce moment. Quand je le lui ai avoué, il a proposé : « Eh bien, pourquoi est-ce que vous n'essayez pas certains exercices ? » Je l'ai fait, et mon eczéma a disparu, d'un coup. J'ai recommencé par la suite : *pfff* ! Parti.

Je n'avais jamais eu un gros appétit et je ne pouvais avaler qu'un bol de riz portion enfant à la fois, mais après avoir appliqué ces techniques, j'ai pu manger un grand bol – ce qui a bien étonné ma mère. Mes maux de tête ont disparu aussi, et ma santé s'est améliorée dans l'ensemble.

« Ouahhh ! C'est vraiment quelque chose ! » me suis-je dit. L'homme du salon m'a suggéré : « Pourquoi n'adhéreriez-vous pas en même temps que moi ? » J'ai hésité un bon moment. Il a insisté, et j'ai pensé que ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée, après tout.

MURAKAMI : *À l'époque, saviez-vous qu'Aum Shinrikyo était une religion, et pas seulement un groupe enseignant le yoga ?*

Oui, je le savais. C'était l'année des élections, et ils portaient ces chapeaux « éléphants » ; mais la doctrine, ou je ne sais comment ils appelaient ça, ne m'intéressait pas, pas plus que Shoko Asahara. Je me disais juste que, comme j'étais en meilleure santé grâce aux techniques qu'on enseignait à Aum, ça valait probablement la peine de faire des efforts et de prendre le temps d'aller plus loin. Il est certain que la curiosité a joué un rôle dans cette décision.

Au début, je me suis rendue dans un dojo du quartier et j'ai discuté avec les adeptes éclairés. Je ne me souviens pas de quoi on parlait. Ça ne m'a pas laissé grande impression, surtout que je n'avais pas de vraies attentes, en fait. On a bavardé et je me suis intégrée.

MURAKAMI : *Vous vous êtes contentée d'écouter leurs explications sur la doctrine et d'autres éléments du culte ?*

[Rire.] C'est ça.

MURAKAMI : *Quand vous dites que vous vous êtes intégrée, vous voulez dire que vous avez rempli une fiche d'adhésion ? Vous n'avez écouté que d'une oreille ce qu'ils expliquaient et vous êtes devenue membre sans vraiment comprendre leur doctrine ? Les autres personnes que j'ai interviewées jusqu'à présent sont toutes devenues membres après avoir débattu de beaucoup de*

« Grandes Questions » ; dans votre cas, on dirait que vous avez juste plongé sans réfléchir à fond.

Hum… Ça a été assez rapide. Le jour de mon inscription, on m'a annoncé que le droit d'entrée était de 30 000 yens, plus 18 000 yens pour les six premiers mois de cotisation, ce qui faisait 48 000 yens au total. J'ai soupiré : « Je n'ai pas une telle somme ! » L'homme qui m'avait incitée à adhérer a proposé d'en payer la moitié. Il n'était pas mon petit copain ni rien, mais il était très gentil. Je pense qu'il a cru gagner du mérite en me recrutant. Je me suis dit que, pour la moitié de la somme, c'était bon.

Après l'adhésion, on avait des tâches à exécuter : se rendre au dojo et accomplir une liste de corvées. Au début, je n'en avais pas envie. On vous demandait de venir, mais les gens qui ne voulaient pas ne venaient pas sans que ça ait de conséquences. Cependant, l'homme qui m'avait entraînée m'incitait sans arrêt à venir et, comme c'était tout près, je me suis dit : « Pourquoi pas ? »

Au dojo, j'ai vu des *samanas* en sweat-shirt, tous très calmes, sereins même, et j'ai été séduite par cette manière de passer le temps. C'était à des années-lumière du bruit et des clameurs de l'entreprise et des trajets que m'imposait mon travail. Je me sentais détendue, dans ces locaux. Je m'asseyais dans le silence et je pliais des tracts. Je me sentais vraiment bien en faisant ça. Ce n'était pas difficile, tout le monde était gentil et l'atmosphère paisible. Mes jours de congé, j'allais au dojo, et parfois aussi en sortant du travail pour plier des brochures avant de rentrer chez moi. Ça a duré un moment. Comme Aum fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je pouvais y passer quand je voulais.

Au travail, beaucoup de gens avaient des aventures avec des collègues. Mon père avait ainsi eu une relation, et je ne l'avais pas supporté. Aller au dojo après mes heures de bureau, c'était comme le jour après la nuit. Tout était si calme ! Je pouvais être en paix, l'esprit vide, et juste plier des feuilles. J'adorais cette sensation.

Je suis devenue *samana* après avoir participé au séminaire sur l'île d'Ishigaki, en avril 1990. Il ne s'est donc écoulé que deux mois entre mon adhésion et le jour où j'ai prononcé mes vœux.

À Ishigaki, on a beaucoup parlé de l'Armageddon. C'était enseigné à ceux qui étaient membres d'Aum depuis longtemps, mais les gens comme moi, les membres laïques qui vivaient encore chez eux, n'avaient aucune information. Les adeptes extérieurs, ceux qui ne vivaient pas au sein d'Aum, recevaient l'enseignement que leur permettaient leurs finances. Dans mon cas, on m'a juste demandé d'assister au séminaire, sans m'expliquer grand-chose. Ça coûtait des

centaines de milliers de yens. J'ai puisé dans mes économies pour payer. À l'époque, je me demandais déjà si je pouvais continuer à vivre comme je l'avais fait jusque-là. Pour participer au séminaire, j'ai dû poser des jours de congé. J'ai inventé une histoire ; mes collègues en ont été assez irrités.

Arrivée sur Ishigaki, je n'ai pas bien compris ce qui se passait, mais au bout d'un moment j'ai trouvé que la manière de procéder des adeptes rendait la vie plus facile – on vous donnait un ordre, et il suffisait de l'exécuter. Pas besoin de réfléchir ni de s'inquiéter du moindre détail. On faisait juste ce qu'on nous disait. On a aussi pratiqué des exercices de respiration en groupe sur la plage.

Il semblait entendu que tous les participants allaient être un jour *samana*, et la plupart d'entre nous l'ont été, dont moi. Lorsque vous prononcez vos vœux, vous devez quitter votre famille, votre maison et votre travail, et faire don de tout ce que vous possédez. Si j'avais eu 20 ans, je ne pense pas que je serais allée jusque-là, mais, à 25 ans, je me suis dit que j'en avais assez vu.

MURAKAMI : *Est-ce que le fait de vous trouver dans un environnement spécial comme Ishigaki a eu une influence sur votre décision ?*

Hum… Ça n'a pas été le seul facteur. Je crois que c'était juste une question de temps avant que je me décide. Même si ça ne s'était pas produit là, je penchais déjà dans cette direction. Ne plus avoir à penser, à prendre des décisions, ç'a été une motivation importante. Tout remettre entre leurs mains. Et comme les ordres venaient de M. Asahara, qui est éclairé, je n'avais aucun doute sur le fait que tout avait été bien réfléchi en amont.

Je ne m'intéressais toujours guère à la doctrine en elle-même. Je veux dire que jamais je ne me suis exclamée : « Ouah ! C'est fantastique ! » ni rien de ce genre. J'ai juste estimé que ce serait formidable de pouvoir éliminer toutes sortes d'attachements. Si je parvenais à me débarrasser de ces attachements, la vie serait facile. Quand je dis « attachements », je veux parler des liens émotionnels à nos parents, du désir d'être à la mode, de la haine des autres.

Pourtant, une fois entrée à Aum, j'ai découvert que cet environnement ressemblait beaucoup à la société ordinaire. Quelqu'un pouvait rapporter : « Untel a beaucoup de haine en lui. » C'est comparable aux coups de poignard dans le dos qu'on reçoit à l'extérieur, non ? Seul le vocabulaire avait changé. J'ai compris que rien, ici, n'était différent.

Quoi qu'il en soit, j'ai quitté mon travail en contraignant mon entreprise à accepter ma démission. Je me suis forgé une excuse – je voulais aller étudier à l'étranger, ou quelque chose dans le genre. Ils ont tout fait pour m'en dissuader,

et je me suis répété en boucle : « Je vous en supplie, ne m’arrêtez pas ! » Ça n’a pas été facile. Je ne pouvais pas leur dire la vérité, mais j’étais décidée à partir.

Comme ma mère ne regarde jamais les débats à la télévision, elle ne savait pas du tout ce qu’était Aum. Quand je lui ai expliqué que, devenue *samana*, il ne me serait plus possible de la voir, elle a un peu pleuré. Cependant, elle avait constaté l’amélioration de ma santé et de mon appétit, alors elle a dit, résignée : « Je suppose qu’il est temps de couper le cordon… »

MURAKAMI : *On dirait bien qu’elle ne comprenait toujours pas vraiment* [rire]. *Et comment était la vie de* samana *?*

J’ai connu des *samanas* qui voulaient revoir leurs parents ou rentrer chez eux, moi cet éloignement ne me gênait pas. Je ne trouvais pas « formidable » la vie au sein d’Aum, mais ça allait.

Je suis partie pour Naminomura, à Aso, et j’ai travaillé dans la division Économie domestique. Je faisais la cuisine et la lessive. C’est là que j’ai rencontré M. Asahara pour la première fois. Tout à coup, il m’a ordonné : « Venez ici ! » J’ai pensé : « Hein ? » Je l’ai suivi et on a parlé, en tête à tête, pendant environ vingt minutes, dans un bâtiment préfabriqué.

Pendant cet entretien, j’ai éprouvé une sensation incroyable. S’il disait quelque chose sur moi, il était pile dans le vrai. C’était vraiment… Voyons, qu’est-ce qu’il a dit ? Des trucs comme : « Dans le monde séculier, vous faisiez ça », ou : « Dans le monde séculier, vous vous amusiez trop et vous gâchiez votre mérite. » Et après, il a affirmé : « Vous êtes sortie avec beaucoup d’hommes. » Ce genre de choses. Des gens m’ont déclaré que c’était un honneur très spécial de pouvoir lui parler directement de cette manière, mais j’ai seulement pensé : « Ah oui ? »

MURAKAMI : *Bien sûr, s’il s’était renseigné sur votre passé, il pouvait en savoir beaucoup sur vous. Ce que vous faisiez dans le monde extérieur, etc.*

Je le sais, mais il était Le Libéré ultime, et dans cette ambiance très spéciale, alors qu’il énonçait tout ça de façon délibérée, ça m’a impressionnée. Franchement. Au début, pourtant, j’ai eu un peu peur. « Jamais tu ne pourrais berner cet homme », me suis-je inquiétée. La vie était dure, à Aso. Il faisait très froid, et les gens qui m’entouraient me donnaient l’impression d’être bizarres, complètement centrés sur eux-mêmes – d’autres venaient de la même branche que moi et semblaient assez normaux, et c’était avec eux que je parlais. Une fois,

je suis allée jusqu'à exprimer à M. Asahara ce que j'éprouvais : « Ne trouvez-vous pas que beaucoup de gens, ici, sont vraiment bizarres ?

— Ce n'est pas vrai », m'a-t-il répondu.

À l'inverse, ceux des niveaux plus élevés, les leaders, n'étaient pas étranges du tout. Ils étaient formidables ! Et je pouvais vraiment parler librement, en privé, avec les Maîtres qui étaient devenus mes amis. On pourrait ne pas apprécier que je le dise, mais Eriko Iida, Tomomitsu Niimi et Hideo Murai étaient à mes yeux des gens bien.

J'ai quitté Aso pour Tokyo, et on m'a confié du travail de bureau au quartier général. C'est là que M. Asahara a commencé à me téléphoner presque chaque jour. « Comment est-ce que ça va, pour vous ? » me demandait-il. Il me donnait des conseils pour ma formation en dehors des heures de travail, ce genre de choses. Rien qui porte à conséquence. Ça me réjouissait qu'il me parle. Il ne téléphonait pas aux autres comme ça ; on m'a dit que je jouissais de ce privilège grâce au mérite que j'avais accumulé dans des vies passées. Aussi, lorsque les appels ont cessé, je me suis inquiétée : « Pourquoi est-ce qu'il ne téléphone plus ? » Ça m'a fait souffrir. Aujourd'hui, cette réaction me paraît étrange, mais c'est ce que j'ai éprouvé sur le coup.

Une fois, M. Asahara a tenté de me contraindre à des relations sexuelles avec lui. C'était au mont Fuji, alors que j'étais dans la division Doublage. On utilisait une machine pour mesurer les mètres de bandes d'enregistrement et faire des copies des sermons. On avait tant de travail, au quartier général de Tokyo, qu'on avait de la chance si on trouvait trois heures pour dormir la nuit. Je voulais une tâche moins prenante, et donc j'ai demandé à M. Asahara à en changer. J'aspirais à une vie détendue – faire des copies d'enregistrements pendant la moitié de la journée et me former le reste du temps.

J'ai réussi à m'en sortir sans coucher avec lui. Je suis contente que ça se soit terminé comme ça. M. Asahara m'a un jour invitée à venir dans sa chambre. Il m'avait déjà lancé quelques réflexions suggestives, au téléphone, avant de me demander quand j'avais eu mes dernières règles. « Qu'est-ce que… », avais-je pensé sur le coup, puis je m'étais interrogée : « Au fait… c'était quand ? » Il avait ajouté : « Vous allez bientôt passer à une initiation spéciale. » Après, j'avais questionné un des Maîtres, à ce propos, et il m'avait avoué, assez gêné, que ça signifiait avoir des relations sexuelles avec M. Asahara…

Donc, M. Asahara recherchait mes faveurs, mais je suis restée intransigeante, comme ça *[épaules crispées, corps droit]*. Or, il voit mal, mais il est très intuitif. Il a dû comprendre que j'étais très chatouilleuse sur le sujet. Je lui ai signifié que s'il me touchait, je me crisperais de cette façon. Il a renoncé. Quel soulagement ! Pour la plupart des adeptes, avoir des relations sexuelles

avec lui était pourtant un évènement réjouissant, et elles en étaient reconnaissantes.

MURAKAMI : *Pas vous ?*

Non. L'idée même me rebutait. Ne vous méprenez pas ! Je le respectais en tant que gourou. J'admirais qu'en fonction des circonstances il puisse changer son discours du tout au tout – ça séduisait beaucoup de gens. Et il était très sensible au langage. Mais, pour moi, son rôle de gourou et le sexe étaient deux éléments distincts, et je n'avais aucune envie de les confondre. Je comprenais que ce genre d'initiation ait lieu, mais la seule pensée que M. Asahara y soit impliqué me donnait la chair de poule. Je ne sais pas exactement comment l'exprimer… Ce n'était pas l'image que j'avais de lui.

MURAKAMI : *Les personnages haut placés d'Aum devaient être au courant des relations sexuelles d'Asahara avec les femmes* samanas*, non ?*

Une femme Maître m'a dit que Mme Iida et Mme *[Hisako]* Ishii avaient couché avec lui – et elle aussi. Je n'ai pas jugé ça bien ou mal. J'ai juste été impressionnée par la profondeur du tantra.

MURAKAMI : *Y a-t-il eu une réaction à votre refus d'avoir des rapports physiques avec Asahara ?*

Je l'ignore. J'ai perdu la mémoire, après ça. J'ai subi des électrochocs – j'ai encore les cicatrices des contacts électriques, ici *[elle soulève ses cheveux pour montrer, sur son cou, une ligne de traces blanches]*. Je me rappelle l'époque où je suis entrée à la division Doublage, mais après, c'est le vide. Je ne sais pas du tout quand ni pour quelle raison ma mémoire a été effacée. J'ai interrogé des gens autour de moi, et personne n'a voulu me répondre. On m'a juste dit : « Il semblerait qu'une certaine personne et toi vous dirigiez vers un état dangereux. » Comme je ne me souvenais de rien de tel, je les ai pressés de m'en dire davantage. « Ça a été effacé. On ne peut pas en parler », m'a-t-on répondu.

MURAKAMI : *Il n'y avait rien de particulier entre vous et la personne mentionnée ?*

Je ne me souviens vraiment de rien. Il y avait quelqu'un que j'aimais beaucoup et qui avait été mis en garde par M. Asahara, mais l'homme dont les

gens me parlaient était quelqu'un d'autre, alors je ne comprenais pas. Pourquoi *celui-là* ?

M. Asahara surveillait très sérieusement toutes les rumeurs concernant des relations entre hommes et femmes, et si des couples se formaient, il s'ingéniait à les séparer. Lui aussi m'a interrogée, au téléphone : « Mademoiselle Iwakura, avez-vous transgressé les commandements avec M. Untel ? » Il avait l'air sûr de savoir qu'il se passait quelque chose entre nous, mais je n'avais absolument rien à voir avec cette personne. « Quoi ? ai-je répondu. Je n'ai rien fait.

— Oh, vraiment ! Je comprends. »

Il a raccroché. C'était très bizarre.

Quoi qu'il en soit, ma mémoire a été effacée et, quand j'ai repris conscience, c'était déjà le début de l'année de l'attaque au gaz *[1995]*. J'étais entrée à la division Doublage en 1993 et les deux années suivantes sont absolument vides dans mon esprit. Sauf qu'un jour j'ai eu un flash où je me voyais travaillant dans un supermarché d'Aum à Kyoto. Cette scène m'est soudain revenue. C'était l'été. Je portais un T-shirt et je collais des étiquettes de prix sur des paquets de nouilles. Des boîtes de détergent étaient alignées sur une étagère. C'était effrayant de me voir là. Où étais-je et qu'avais-je fait tout ce temps ? Je n'en ai aucune idée.

Lorsque j'ai recouvré mes esprits, j'étais dans une pièce fermée à Kamikuishiki. Les pièces fermées servaient normalement pour la formation des Maîtres, mais, dans mon cas, c'était plutôt une prison : moins d'un mètre sur deux, sans fenêtre, sans même de judas dans la porte. Heureusement qu'on était en hiver, parce qu'en été l'air confiné aurait été insupportable. La porte était verrouillée de l'extérieur, et je n'étais autorisée à sortir que pour aller aux toilettes ou prendre une douche.

Une personne devenue *samana* après moi était ma responsable, et je lui ai demandé : « Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas ce qui m'arrive », mais elle n'a rien pu me dire. Quand j'ai vu un Maître que je connaissais, je l'ai interrogé lui aussi : « Qu'est-ce que je fais là ?

— C'est le karma de l'ignorance, m'a-t-il répondu. Le karma animal a fait surface en vous. »

C'était à coup sûr un mensonge éhonté. Je ne pouvais pas avoir été enfermée pour cette raison.

Ma valise était dans l'escalier, et il s'est trouvé qu'un jour où j'y récupérais quelque chose M. Murai est passé.

« Vous tenez le coup, là-dedans ? m'a-t-il demandé.

— Je ne comprends rien à ce qui se passe.

— Je vais veiller à ce qu'on laisse votre porte ouverte ce soir, m'a-t-il dit avant de me donner le numéro de sa chambre. Venez et on parlera. »

Mais voilà que la *samana* responsable de ma personne a déclaré : « On n'autorise pas les rencontres. »

J'ai résolu de filer quand je serais dans la salle de repos, pour rejoindre M. Murai, mais un garde m'a surprise. On s'est battus, et il a déchiré mon T-shirt. C'était horrible. Je me suis dit que, si on me ramenait dans ma cellule, j'étais perdue, alors j'ai crié de toutes mes forces. Tout le monde est arrivé, dont M. Murai, qui m'a demandé de venir dans sa chambre. C'est ce que j'ai fait.

Dans le passé, M. Murai était quelqu'un de très gentil, mais il avait changé. Il s'est montré très froid et m'a juste ordonné : « Cessez de vous conduire ainsi !… Ressaisissez-vous ! »

C'était le moment où la police était sur le point de déclencher des raids, et les leaders d'Aum ne pouvaient pas se permettre de garder des gens enfermés dans des cellules. J'ai été transférée au *satyam* n° 6, puis au bureau du mont Fuji. Là, comme on savait que M. Asahara serait selon toute probabilité arrêté sans peu, il n'y avait plus guère de travail et j'ai pu me détendre.

MURAKAMI : *L'attaque au gaz s'est produite vers cette époque, avec tout le tumulte qui s'ensuivit. Avez-vous cru qu'Aum avait fait quoi que ce soit de mal ?*

Non, pas du tout. J'ai juste pensé que la police avait tout inventé afin de trouver une excuse pour obtenir le maximum d'informations sur les adeptes. J'avais eu d'horribles expériences, mais je n'avais pas perdu ma foi en Aum. Bien sûr, je me suis demandé ce qui se passait, pourquoi M. Murai avait changé à ce point. Je savais qu'il y avait là-dessous quelque chose d'étrange.

J'ai quitté Kamikuishiki parce que tous les Maîtres éclairés avaient été arrêtés, et que ceux qui restaient s'étaient mis à donner des ordres sans rime ni raison. En voyant comment les choses évoluaient, je me suis dit que ça suffisait comme ça. M. Asahara disparu, c'était le bout de la route. Il n'y a eu aucun problème pour que je m'en aille. J'ai décidé qu'il était temps et je suis partie.

MURAKAMI : *Avez-vous eu peur de retourner dans le monde extérieur ? Peur de ne pas y arriver ?*

Non, ça ne m'a pas traversé l'esprit. Je savais que je pourrais réussir. J'ai vécu chez ma mère pendant environ un mois. Elle avait très peur pour moi. « La télé a parlé d'Aum tous les jours, m'a-t-elle dit, et j'étais malade d'inquiétude. » J'ai vu les reportages sur l'attaque au gaz et, au début, je suppliais tout le

monde : « Ne croyez pas tout ce qu'on vous raconte ! » Mais, au bout d'un moment, comme tous ceux qui avaient quitté le culte témoignaient de la même chose, j'ai fini par m'avouer : « On dirait bien qu'Aum est responsable. »

Au bout d'environ un mois, j'ai su que je devais recommencer à travailler. C'était dur pour ma mère, et j'étais désolée pour elle. Elle m'a donné 100 000 yens pour redémarrer et j'ai quitté la maison. J'ai trouvé un emploi de femme de chambre dans un établissement thermal. Je m'étais demandé comment arriver à vivre seule, avec toutes les garanties qu'il faut fournir pour louer un appartement au Japon, et j'avais eu l'idée de cet hôtel de cure, parce que je pourrais y travailler tout en étant hébergée.

Lors de l'entretien d'embauche, j'ai bien sûr gardé pour moi mon appartenance à Aum, et on m'a engagée ; mais un agent de la Sécurité publique n'a pas tardé à venir, et tout a été révélé. La gouvernante m'a alors dit de ne pas m'en faire, qu'elle ne céderait pas ; elle l'a promis. Il suffisait que je continue à bien faire mon travail. Cependant, je me sentais très mal. Je suis restée là sept mois. La paie n'était pas très élevée – dans les 200 000 yens par mois –, mais les pourboires apportaient un bon complément et je me mettais en quatre dans l'espoir d'en obtenir de gros. Un jour, j'ai eu trois pourboires du même client. Le plus souvent, ils me donnaient quelque chose à leur arrivée, et de nouveau à leur départ. J'ai économisé cet argent, puis j'ai passé mon permis de conduire et acheté une voiture.

MURAKAMI : *On dirait que vous êtes très optimiste. Vous vous êtes tout de suite mise en action.*

Je n'avais pas le choix. Je l'ai fait parce que je le devais. Rétrospectivement, je crois que j'ai été une bonne femme de chambre.

Maintenant, je travaille dans un salon de beauté. La police est venue une fois ici aussi. Ça m'a mise en colère, car ma mémoire avait été effacée et j'avais le sentiment d'être avant tout une victime d'Aum. Mais, avec le temps, je me suis sentie moins victime et davantage coupable, et j'ai cessé d'être aussi hostile envers les policiers. Je leur ai raconté tout ce que je savais.

Je suis de nouveau en assez bonne santé. C'est juste que la mémoire ne me revient pas. Je n'ai plus aucun contact avec ceux d'Aum, et je ne suis pas nostalgique de l'époque où je vivais parmi eux.

MURAKAMI : *Vous vous étiez liée d'amitié avec certains Maîtres éclairés. Croyez-vous possible qu'ils aient été impliqués dans l'attaque au gaz ?*

Je crois que, si on leur en a donné l'ordre, ils l'ont fait. – M. Niimi en particulier. Je parlais parfois avec Ken'ichi Hirose. C'est quelqu'un de très simple. Comment dire ? J'éprouve de la sympathie pour lui. Nous ne vivions pas dans une atmosphère où on pouvait désobéir à un ordre. On se disait plutôt : « Je serai heureuse de le faire ! »

MURAKAMI : *Au procès, beaucoup d'accusés ont dit qu'ils voulaient désobéir aux ordres, mais qu'ils avaient eu peur que, dans ce cas, on les assassine. Ils auraient donc agi contre leur volonté. Était-ce ainsi que ça se posait ?*

Hum… Je me le demande. À mon avis, dans la mesure où ils avaient été choisis, ils ont été heureux d'exécuter les ordres.

MURAKAMI : *Vous êtes de retour dans le monde séculier et vous travaillez. Dans le passé, vous aviez des doutes concernant votre vie ; vous pensiez que vous n'excelliez en rien. Qu'éprouvez-vous maintenant ?*

J'accepte tout simplement le fait de ne pas avoir de talent particulier. Avant d'entrer à Aum, je ne pouvais pas parler de mes sentiments, même à des proches. Désormais, je suis beaucoup plus ouverte.

Ma famille a tenté de m'organiser des rencontres avec des jeunes gens pour que je trouve un époux. « Il serait temps que tu te maries ! » me dit-on, mais je crois que, quand on a été à Aum, qui a commis des crimes aussi abominables, on ne doit pas se marier. J'aime les enfants. Les enfants de ma jeune sœur sont adorables ; mais pour moi, me marier, avoir une famille, des enfants… c'est difficile, parce que j'ai été membre d'Aum. Bien sûr, je n'ai commis aucun crime en personne – je faisais juste mon chemin du mieux que je pouvais, pourtant…

Parfois, ça me rend triste, malgré tout. Il m'arrive de sortir dîner avec des amis et de m'amuser, mais bien des jours je ne fais rien et je rentre ici seule. Quand j'ai assisté aux feux d'artifice, l'été dernier, avec ces foules de gens qui profitaient du spectacle, et moi là, toute seule, ça m'a fait pleurer, mais depuis j'ai dépassé tout ça.

Il ne manquait pas de gens très attirants, à Aum, complètement différents de ceux que j'ai pu connaître dans le monde extérieur. Les relations dans la société sont toujours tellement… superficielles ; les *samanas* qui vivaient tous ensemble en un même lieu formaient presque une famille. Ma propre famille était si dysfonctionnelle… Je doute que des gens élevés dans des familles heureuses aient rejoint Aum.

« Le personnage d'Asahara
a beau paraître grotesque,
je ne peux pas le rejeter comme ça »

Hidetoshi Takahashi (né en 1967)

Né en 1967 dans la ville de Tachikawa, près de Tokyo, M. Takahashi étudia la géologie à l'Institut des sciences de l'université Shinshu, et fit un troisième cycle en astronomie géodésique. Il a toujours adoré observer le ciel à travers un télescope. L'attaque au gaz le choqua au point de quitter Aum. Il a critiqué la secte à la télévision, et publié un livre – Revenu d'Aum[3] *– dans lequel il explique longuement comment il avait été amené à la rejoindre et pourquoi il en est parti.*

Alors qu'il était étudiant, M. Takahashi eut l'occasion de parler à Shoko Asahara, qui donnait une conférence à l'université Shinshu. Par la suite, Yoshihiro Inoue l'incita à se joindre à Aum, ce qu'il fit. Ses études lui prenant tout son temps, il s'éloigna peu à peu de l'organisation et la quitta une première fois. Cependant, il se découvrit incapable de se concentrer sur ses études et adhéra de nouveau à Aum, allant cette fois jusqu'à devenir samana. *C'était juste avant l'incident de Matsumoto, en mai 1994.*

Au sein d'Aum, M. Takahashi fut envoyé au ministère des Sciences et Technologies, dirigé par Hideo Murai. Il reçut directement d'Asahara l'ordre de concevoir un logiciel en mesure de prévoir les tremblements de terre. Ce logiciel prédit le tremblement de terre de Kobe en 1995, et Asahara félicita son créateur.

M. Takahashi parle clairement et très logiquement – une caractéristique partagée par nombre d'adeptes et d'anciens membres d'Aum –, et il n'est convaincu que par la logique. À n'en pas douter, quand on possède cette forme d'esprit, on ne peut que trouver notre monde illogique – un lieu infesté de contradictions et de confusion, où il est très difficile de vivre.

Actuellement employé dans une entreprise de surveillance, M. Takahashi mène une existence très ordinaire. Il a décidé de vouer son existence à répondre

à la question : « Aum, qu'était-ce ? » Aujourd'hui encore, quand il en a le temps, il se rend au tribunal pour assister aux procès.

*

À L'UNIVERSITÉ, je sentais une profonde antinomie entre mon Moi extérieur et mon Moi intérieur. Au-dehors, j'étais une personne enjouée, enthousiaste, j'avais beaucoup d'amis ; mais dès que je me retrouvais dans ma chambre, la solitude m'envahissait, je n'avais personne avec qui partager ce monde-là.

Je suis comme ça depuis l'enfance. Je me souviens que je me réfugiais dans le placard. Je ne voulais pas voir mes parents, et même dans ma chambre, je n'avais pas le sentiment de posséder mon propre espace. Enfant, vous avez toujours l'impression que vos parents interfèrent dans ce que vous faites. Le seul lieu où m'échapper, où me réfugier, où trouver la paix, c'était le placard. Je vous accorde que c'était une étrange habitude, mais, dans l'obscurité, je sentais ma conscience s'aiguiser comme un rasoir. On est seul, face à soi, dans le noir. En un sens, on peut dire que j'ai été attiré par quelque chose comme la retraite au sein d'Aum dès l'enfance.

Au collège, j'aimais écouter du rock. *The Wall* de Pink Floyd, par exemple – à coup sûr le genre de musique que je ne vous recommanderais pas à moins que vous ne vouliez déprimer *[rire]*. J'ai entendu parler de Georges Gurdjieff[4] par le groupe King Crimson. Leur guitariste, Robert Fripp, était un adepte de Gurdjieff, et, dès qu'il a épousé ses pensées, sa musique a changé du tout au tout. Je crois que ma manière de voir la vie a en grande partie été influencée par cette musique.

Au lycée, je faisais beaucoup de sport – basket et badminton –, mais, une fois entré à l'université, j'ai senti que je devais tracer une frontière entre la société et moi. J'étais ce qu'on appelle une « personne moratoire » – quelqu'un qui ne veut pas grandir. Notre génération a été élevée dans un Japon devenu riche, et nous regardons la société à travers les lunettes de l'abondance. Je ne parvenais pas à m'adapter à la « société adulte » que je voyais au-dehors. Elle me semblait faussée. N'y avait-il pas un autre moyen de mener sa vie, une autre façon d'envisager le monde ? Pendant mon premier cycle universitaire, j'ai disposé de beaucoup de temps libre, et je l'ai utilisé pour réfléchir à ces questions qui me préoccupaient depuis si longtemps.

Quand on est jeune, on a toutes sortes d'idées idéalistes en tête ; mais une fois adulte, on se retrouve face aux réalités de sa propre vie, on voit à quel point on est immature. J'étais très frustré.

Pour me libérer et prendre un nouveau départ, j'ai mis le nez dans toutes sortes de théories, avec l'espoir de trouver l'énergie dont j'avais besoin pour vivre. La vie est pleine de souffrances, et les contradictions du monde réel m'irritaient. Afin de m'en évader, j'ai imaginé ma propre société utopique, ce qui a facilité mon engagement dans un groupe religieux qui épousait une vision similaire à la mienne.

Dès qu'on parle d'Aum, les gens évoquent des relations entre parents et enfant qui ont tourné au vinaigre, des désaccords familiaux ; pourtant, la raison des adhésions ne peut pas être réduite à quelque chose d'aussi simpliste. Il est certain que les personnes attirées par Aum sont frustrées par ce qui se passe dans leur famille, mais un facteur bien plus important est ce sentiment apocalyptique de « fin du monde » que nous éprouvons tous à propos de l'avenir. Si vous prêtez attention à ce sentiment, cette intuition que nous partageons tous –, tous les Japonais, toute l'humanité même –, vous ne pouvez pas expliquer l'adhésion de tant de gens à Aum juste par la discorde existant dans leur famille.

MURAKAMI : *Attendez une seconde. Vous pensez vraiment que tous les Japonais ont une vision du monde courant à sa fin ?*

Il est difficile de généraliser et d'affirmer que c'est une prémonition unanime, mais je crois qu'en tout Japonais il y a une vision apocalyptique, un sentiment de peur invisible, inconscient. Quand je prétends que n'importe quel Japonais éprouve cette peur, je veux dire que certains en ont déjà pris conscience, alors que pour d'autres il reste à écarter le voile. Si on tirait soudain ce voile, tout le monde connaîtrait la terreur qu'inspire l'avenir immédiat, la direction que prend notre monde. La société est le fondement de la vie des gens, et ils ne savent pas ce qui va arriver à cette société. Cette impression se renforce à mesure qu'un pays devient riche ; c'est comme une ombre noire qui grandit, grandit.

MURAKAMI : *Il me semble que des mots tels que « déclin » ou « effondrement » sont plus en adéquation avec la réalité que « fin ».*

Peut-être, mais rappelez-vous : à l'époque où j'étudiais encore, les prophéties de Nostradamus sont devenues célèbres. Ce sentiment que « La Fin est proche » a fait son chemin très profondément dans ma conscience par l'intermédiaire des médias, et je n'étais pas le seul dans ce cas. Je n'aimerais pas que cela dégénère en une théorie simpliste sur « ma génération », mais je suis convaincu que tous les Japonais de cette période se sont vu imposer l'idée que

1999 marquerait la fin du monde. Les *samanas* d'Aum ont déjà accepté, en eux, la fin du monde, parce que, une fois qu'ils ont prononcé leurs vœux, ils se mettent totalement en marge, abandonnant le monde par ce simple acte. En d'autres termes, Aum est un ensemble de personnes qui ont accepté la fin. Les gens qui nourrissent encore un espoir pour l'avenir immédiat ont gardé un attachement au monde. Si vous avez des attaches, vous ne mettez pas votre Moi de côté ; mais, pour les *samanas*, c'est comme s'ils avaient sauté d'une falaise. Exécuter un tel pas de géant, ça fait du bien : si on perd quelque chose, on gagne au change.

En conséquence, l'idée de « fin » est un des axes autour duquel tourne Aum Shinrikyo. « L'Armageddon est proche, devenez *samana* ! Donnez tout votre argent à Aum ! » C'est ce qui a constitué leur source de revenus.

MURAKAMI : *Il ne manque pas d'autres groupes religieux qui ont utilisé une vision apocalyptique pour se vendre. Les Témoins de Jéhovah, par exemple, et les Davidiens de Waco. En quoi Aum est-il différent ?*

Robert Jay Lifton[5] a dit que beaucoup de cultes croient en l'apocalypse, mais qu'Aum est le seul à en avoir fait le cœur de son programme. C'est très logique, pour moi.

Aujourd'hui encore, il y a un élément d'Aum, cette force déployée vers un objectif unique, que je comprends parfaitement. Cette détermination diffusait une telle énergie qu'elle a attiré bien des gens – dont moi, bien sûr. Comment ce culte y est-il parvenu ?

Quand j'étais en premier cycle universitaire, beaucoup d'adeptes de nouvelles religions m'ont abordé et ont tenté de me convertir ; cependant, pour ce qui était d'élucider la direction prise par notre monde, de formuler sérieusement une vision religieuse globale, de rechercher un mode de vie qui correspondrait à cette vision puis de le mettre en œuvre avec rigueur, Aum les dépassait de la tête et des épaules. Aum était le groupe le plus fantastique de tous. Je les admire vraiment pour la manière dont ils pratiquaient ce qu'ils prêchaient. En comparaison, les autres religions étaient résignées, rassurantes, confortables, passives. La formation, au sein d'Aum, était très, très dure. De leur point de vue religieux – que vous devez transformer votre corps avant de pouvoir transformer le monde – émanait un réalisme percutant. S'il y avait la moindre chance de salut, me suis-je dit, c'était par là que nous devions commencer.

Pour vous donner un exemple : face au manque de nourriture dans le monde, il suffirait que chacun, peu à peu, réduise sa consommation alimentaire comme le préconise Aum, et comme le montre le régime de ses *samanas*, pour que le problème de la faim soit résolu. Non pas en augmentant l'offre mais en changeant le corps, parce que, au sein d'Aum, les gens ne mangent que de petites quantités de nourriture. Nous avons atteint un point où, si l'humanité veut vivre en harmonie avec la Terre, nous devons nous décider à penser de cette manière.

MURAKAMI : *Ça me rappelle la nouvelle* Slapstick[6] *de Kurt Vonnegut, où les Chinois se rétrécissent à la moitié de leur taille habituelle afin de résoudre le problème posé par la pénurie mondiale de nourriture.*

C'est assez drôle.

En fait, j'ai adhéré deux fois à Aum. La seconde fois, je sentais déjà la violence qui s'emparait d'Aum. Le tout premier jour de mon retour, je me suis dit : « Ho-ho ! J'ai fait une grosse erreur ! » Aum arborait un masque joyeux dans ses espaces publics, puisque les gens qui y venaient menaient encore une vie ordinaire ; mais à Kamikuishiki, où il n'y avait que des *samanas*, des personnes qui avaient renoncé à tout, on sentait déjà l'urgence du désespoir.

Dès que j'ai adhéré, j'ai été chargé de la fabrication des nettoyeurs Cosmo[7]. Aum prétendait que le monde extérieur voulait l'attaquer avec du gaz sarin, et les filtres Cosmo étaient conçus pour en réduire la toxicité. Juste avant que je prononce mes vœux, le Leader a fait un sermon : « J'ai été atteint par un gaz empoisonné », nous a-t-il dit en toussant. Il était aussi mou qu'une poupée de chiffon et il avait le visage sombre. Ça m'a paru affreusement réel. « Je ne peux survivre à ça qu'un seul mois, a-t-il affirmé, et, à ce rythme, Aum sera détruit. Avant que cela se produise, je veux que ceux d'entre vous qui croient en moi se rassemblent autour de moi. Vous tous me servirez de bouclier. » Un sermon d'une grande puissance. Ça a forcé les adeptes extérieurs à remettre leur foi en question : le Leader court de tels risques et vous restez sans rien faire ? Comment pouvez-vous prétendre avoir la foi ? Environ trois cents personnes ont prononcé leurs vœux d'un coup, et j'ai été un d'entre eux, emporté par cette vague.

La situation a commencé à me paraître étrange quand j'ai été contraint de subir ce qu'ils appellent « l'Initiation christique ». On faisait prendre de la drogue à tous les adeptes, et cette opération s'effectuait avec une négligence extrêmement dangereuse. Utiliser de la drogue au nom de la religion, afin

d'atteindre quelque état supérieur, est suspect en soi. En supposant que vous l'acceptiez en tant que moyen légitime, vous devriez au moins y être soumis de manière organisée. On nous a administré une substance proche du LSD, je pense, et pour presque tout le monde c'était une première expérience de ce type. Certains sont devenus fous et on les a abandonnés à eux-mêmes. Ça m'a vraiment troublé. Même si le Leader avait prévu que ce serait une méthode d'élévation de notre état spirituel, la façon dont on y procédait laissait beaucoup à désirer.

J'ai opposé une grande résistance à cette « Initiation christique » et, dès que ça s'est terminé, j'ai énormément débattu pour savoir si je devais ou non quitter Aum. J'étais dans un tel état de choc que j'en ai versé des larmes. « Qu'est-ce qu'ils s'imaginent faire ? » Et je n'étais pas le seul à m'interroger : certains membres de la direction eux-mêmes doutaient de cette initiation, et des praticiens éclairés qui étaient suspendus à la moindre parole d'Asahara. J'ai eu l'impression qu'Aum était en train de se désagréger.

Je crois que je considérais mon adhésion à Aum comme une sorte d'aventure. Il faut se montrer un peu indulgent envers un système organisé pour vous ouvrir à un monde qui vous est entièrement inconnu – à Rome, fais comme les Romains ! –, et j'ai accepté le système. D'un côté, je voulais m'adapter au mode de vie d'Aum et foncer en avant ; d'un autre, je faisais un pas en arrière et contemplais tout ce qui s'y passait d'un regard froid.

Quoi qu'il en soit, après cette « Initiation christique », j'avais trop de doutes sur Aum pour faire le travail qu'on m'avait attribué. J'avais du mal à avaler la doctrine du Vajrayana. Il n'y avait aucun adepte à qui exprimer mes doutes, et le Leader était trop distant pour que je puisse m'adresser directement à lui. Même si j'avais confié à quelqu'un que je trouvais Aum impliqué dans des actions contestables, je n'aurais obtenu que la réponse stéréotypée : « Monsieur Takahashi, nous ne pouvons que suivre Aum. » J'ai pourtant décidé que je devais parler à un des dirigeants, si je voulais avancer.

Pendant que tout ça se passait, MM. Niimi, Eriko Iida et Naropa *[Fumihiko Nagura]* m'ont demandé de venir les voir et, en guise d'initiation supplémentaire, ils m'ont interpellé en hurlant : « Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas mener la vie qui est la norme à Aum ? » « Vous négligez votre formation, n'est-ce pas ? » « Vous n'êtes pas dévoué au Gourou ! »

J'ai considéré que c'était une bonne occasion pour évoquer certains de mes doutes : « Attendez une minute ! J'ai beaucoup de problèmes avec ce qui se passe dans notre Église, et c'est pourquoi je ne peux pas m'engager complètement dans nos activités. » J'ai expliqué ce que j'éprouvais, et Iida m'a

répondu : « Nous avons tous les mêmes sentiments, mais la seule voie pour nous est de suivre le Gourou. »

J'ai fait un pas de plus : « Vous ne savez pas grand-chose sur le Gourou ; comment pouvez-vous le suivre ? Je crois en lui, moi aussi ; mais, sans vraiment savoir qui il est, je ne peux le suivre aveuglément. » Cependant, j'ai eu beau les presser de me répondre, ils n'ont su que répéter : « Tout ce qu'on peut faire, c'est croire en lui et le suivre. »

Je ne saurais vous dire à quel point j'étais déçu. Quelqu'un comme elle *[Eriko Iida]* – une Mahamudra éclairée que tout le monde respectait – ne trouvait rien d'autre à me répondre ? « Et vous vous prétendez adepte éclairée ? » lui ai-je lancé. Comme c'était tout ce que j'allais entendre de leur part, mes questions n'étaient qu'une perte de temps. J'ai alors décidé de me tourner vers mon supérieur au ministère des Sciences et Technologies, Hideo Murai, mais il n'a pas répondu du tout. Silence complet. Mon dernier recours aurait été le Leader en personne. J'ai préféré renoncer, faire profil bas et me dévouer à ma formation.

Yoshihiro Inoue était le seul avec qui je sentais une proximité spirituelle, à Aum, et je voulais lui parler, mais il était parti pour je ne sais quelle tâche secrète, et je n'ai pas réussi à le contacter. En conclusion, j'ai été en plein désarroi pendant plusieurs mois.

Un an après mon adhésion, Murai m'a ordonné de collecter des données sismologiques ; cependant, avec toutes les incertitudes concernant la direction que prenait Aum et la confusion générale, je savais que je ne serais pas en mesure de me concentrer sur mon travail. Comme je n'avais aucune idée de ce qu'Aum visait, j'ai demandé sans ambages à Murai : « On dirait qu'il y a une face cachée d'Aum ; où vous situez-vous ? » À l'époque, j'étais engagé dans un travail sur l'astrologie qui m'avait rapproché du Leader, et j'étais témoin des allées et venues des dirigeants. C'était comme si… Comment l'exprimer ? Comme si leurs activités étaient dissimulées derrière une porte close. Celui qui détenait la clé de cet univers caché était M. Murai, c'est pour ça que je me suis adressé à lui directement ; et du fait que je ne pouvais pas l'interroger en le rencontrant, je lui ai téléphoné. Il est resté un moment silencieux, puis m'a déclaré : « Vous me décevez. » Dès cet instant, j'ai su que ma vie au sein d'Aum était terminée.

Je ne considère pas que les crimes d'Aum découlent simplement d'un comportement irresponsable. C'était bien sûr en partie irréfléchi, mais un point de vue religieux sous-tendait ces actions. C'est surtout cet aspect des évènements que je veux approfondir. Il est probable que seuls Asahara et Murai pourraient l'expliquer à fond. Les autres adeptes n'étaient que des pions, mais pas ces deux-

là : ils donnaient les ordres et prenaient des décisions avec une vision claire des objectifs poursuivis. Ce contre quoi je luttais, en réalité, et à quoi je m'opposais seul, c'étaient les motivations mêmes de ces deux personnes.

La plupart de ceux qu'on a interpellés après l'attaque au gaz étaient des adeptes si dévoués corps et âme au Leader qu'aucun doute sur Aum n'aurait pu les arrêter, s'ils en avaient eu, du moment qu'il s'agissait de faire ce qu'on leur ordonnait. Comparé à eux, Toru Toyoda était encore en mesure de réfléchir. Chaque fois que j'ai exprimé des doutes à propos d'Aum, il a examiné mes objections, puis il m'a dit par exemple : « D'accord, mais, Hidetoshi, le monde est vraiment en route vers l'Armageddon, si bien qu'il est un peu trop tard pour ça. »

Je connaissais Toyoda mieux que d'autres, parce qu'on avait intégré Aum presque en même temps. Il se trouve que, dès qu'il a prononcé ses vœux, il a été promu à la direction, du jour au lendemain. Aussi vite que ça. C'est de cette manière qu'Aum l'a manipulé. « Je ne comprends pas bien ce qui se passe à Aum, moi non plus, m'a-t-il confié, mais je suis à la direction, alors je ferais mieux de me conduire comme un chef. » Quand j'ai entendu ça, j'ai pensé : « Ouah ! C'est dur, pire encore que pour moi ! » C'était avant l'attaque au gaz. J'ai été le chauffeur de Toyoda, pendant un temps.

MURAKAMI : *Si Murai vous avait ordonné de diffuser le sarin, auriez-vous désobéi ?*

Je le crois, mais ils ont été malins : ceux qui ont perpétré le crime ont été mis dans une situation où l'ordre les a déstabilisés au point qu'ils ne pouvaient y échapper. On les a rassemblés dans la chambre de Murai et, soudain, les chefs leur ont asséné : « C'est un ordre d'en haut. » Un *ordre d'en haut* – c'était comme un mantra, à Aum. Ceux qui avaient été choisis pour diffuser le gaz ont été sélectionnés parmi les adeptes les plus fidèles. « Vous avez été tout spécialement désignés », leur a-t-on dit. Les chefs en ont appelé à leur fierté et à leur sens du devoir. Au sein d'Aum, la foi devait entraîner une dévotion totale.

C'est pour ça que je n'ai pas été sélectionné pour commettre ces crimes. J'étais encore au bas de l'échelle et je n'avais pas atteint l'illumination. En d'autres termes, Aum ne me faisait pas assez confiance.

MURAKAMI : *Il y a une chose que je ne comprends pas. Quand j'ai interrogé des victimes de l'attaque au gaz, plusieurs m'ont avoué que, selon leur expérience du travail en entreprise, si elles avaient appartenu à Aum et qu'on leur avait ordonné de diffuser le sarin, elles auraient très bien pu le faire,*

habituées qu'elles étaient à obéir ; mais vous, vous étiez membre d'Aum, et pourtant vous dites que vous auriez désobéi. Comment cela se fait-il ?

Dire que j'aurais désobéi n'est pas vraiment honnête. Si je sonde mon cœur, je peux affirmer que, si Murai m'avait dit de le faire, j'aurais très certainement désobéi. En revanche, si Yoshihiro Inoue m'avait dit : « Hidetoshi, ça fait partie du salut », et qu'il m'avait donné la poche contenant le sarin, j'aurais été très perplexe. Et s'il m'avait prié de venir avec lui, je l'aurais peut-être fait. En d'autres termes, tout se ramène aux relations entre individus.

Murai était mon patron, mais il était froid et trop loin au-dessus de moi. S'il m'avait donné l'ordre, je lui en aurais demandé la raison ; et s'il avait insisté : « C'est un sale boulot, mais pour le bien d'Aum, je veux vraiment que vous le fassiez », je crois que j'aurais dissimulé mes véritables sentiments, dit : « D'accord », puis, à la dernière minute, j'aurais trouvé un moyen de m'en sortir. Comme *[Ken'ichi]* Hirose, qui a renoncé et est descendu du métro. Je pense que j'aurais débattu pour savoir que faire, mais qu'à la fin j'aurais trouvé un moyen d'éviter ça.

J'avoue qu'Inoue me fascinait. Il montrait un profond sens du devoir religieux. Si je l'avais vu se torturer à propos de cette situation, je crois que j'aurais fait n'importe quoi pour l'aider. Il a exercé une grande influence sur moi. S'il m'avait poussé en me disant que c'était une mission que moi seul pouvais mener à bien, j'aurais pu accepter. J'aurais fonctionné à un niveau différent. Ce que je veux dire, c'est que, en dernière analyse, la logique ne joue pas un rôle très important dans les motivations des gens. Je me demande si ceux qui ont diffusé le sarin étaient capables d'une pensée logique, quand on les a sommés de le faire. Ils n'ont pas eu de présence d'esprit, ils ont été entraînés par les évènements, affolés, et ils ont fait ce qu'on leur ordonnait. Quiconque ayant la force de penser logiquement n'aurait fait ça. Dans les cas extrêmes de « gourouisme », le système de valeurs des individus est complètement oblitéré ; et dans de telles situations, les gens n'ont plus la force mentale nécessaire pour lier leurs actions à la mort de tant de personnes.

Vous avez beau tenter de résister et de stopper ce qui se passe, le fait est que, dans un groupe tel qu'Aum, le sentiment de votre Moi se détériore progressivement. On vous impose tout d'en haut ; vous êtes sans arrêt attaqué pour ne pas accepter le statu quo, ne pas être assez dévoué, et, inévitablement, ça brise votre résistance. J'ai réussi à tenir le coup, mais beaucoup de gens qui sont entrés en même temps que moi se sont retrouvés brisés.

MURAKAMI : *D'accord, mais si Shoko Asahara en personne vous avait ordonné : « Takahashi, je veux que vous le fassiez ! », qu'auriez-vous fait ?*

Je crois que je lui aurais tenu tête. S'il avait pu me donner une explication raisonnable, j'aurais écouté mais, dans le cas contraire, j'aurais continué à poser des questions jusqu'à être convaincu. Cette attitude aurait suffi à m'exclure du projet. J'avais déjà donné mon opinion devant lui, et il m'avait dit que j'étais une personne très directe. Je crois que ni Shoko Asahara ni Hideo Murai n'auraient été capables de m'atteindre, parce qu'ils ne s'étaient jamais ouverts à moi.

MURAKAMI : *Une seconde ! Il y a un moment, vous avez utilisé l'expression « dans les cas extrêmes de "gourouisme" » – cela sous-entend que vous-même étiez en dehors de ce système, c'est ça ? Si l'essence de la foi en Aum Shinrikyo est le « gourouisme », n'est-ce pas là une contradiction logique ?*

Comme je vous l'ai dit, quand j'ai subi l'« Initiation christique », j'ai commencé à nourrir de sérieux doutes sur les méthodes d'Aum. Le gouffre entre adeptes et dirigeants m'avait enlevé toutes mes illusions.

MURAKAMI : *Qu'est-ce qui vous a donc fait rester dans Aum ? Il y avait Shoko Asahara, la doctrine et vos compagnons. Lequel de ces trois éléments vous a retenu ?*

Je n'avais presque plus rien. J'ai placé toute ma foi en Inoue. Il était seul dans Aum, isolé. On m'a confié des recherches en astrologie, au ministère des Sciences et Technologies, une branche qui ne m'intéressait pas du tout. Il était hors de question pour moi d'utiliser des données scientifiques sur le mouvement des étoiles pour une entreprise aussi illusoire que « prédire l'avenir ». Un des thèmes constants, à Aum, était le désir de posséder des pouvoirs surnaturels, mais je n'arrive pas à comprendre la mentalité des gens qui ont ce mode de pensée. Pour moi, c'est une perte de temps absolue.

Pour revenir à votre question… Pourquoi suis-je resté ? J'avais déjà abandonné tout ce qui faisait ma vie d'avant. Quand je suis entré à Aum, j'ai brûlé jusqu'à mes albums de photos, mon journal intime ; j'ai rompu avec ma petite amie, renoncé à tout.

MURAKAMI : *Vous aviez à peine 20 ans ! Vous auriez pu tout recommencer. Ne vous vexez pas mais, à cet âge, il n'y avait pas tant à abandonner, si ?*

C’est vrai que ça ne semble pas beaucoup… *[rire]*, mais vous savez, je crois être quelqu’un d’assez têtu, un trait de caractère que partagent tous les adeptes d’Aum – cette insistance butée sur des choses qui n’ont pas vraiment d’importance pour les autres, tandis que nous progressons dans notre mission. En nous concentrant ainsi, nous avons l’impression de nous réaliser. Aum savait tirer avantage de cette prédisposition. C’est ce qui nous poussait à nous entraîner aussi durement : plus durement on s’entraînait, plus l’impression d’épanouissement était grande.

Quand j’ai intégré Aum et que j’ai prononcé mes vœux, j’étais ivre par le sentiment d’avoir renoncé au monde, si bien que je me demande si c’est bien ma propre volonté qui m’a poussé à prononcer ces vœux. Peut-être que je voulais juste m’en convaincre. L’attaque au gaz m’a ramené à la raison et j’ai quitté Aum. Les choses que j’avais crues mystiques n’étaient que des illusions disparues sans laisser de trace. C’est comme quand vous dormez profondément, que quelqu’un crie : « Au feu ! » et que soudain vous vous retrouvez dans la rue. C’est ce que j’ai éprouvé. Et je serai aux prises avec les incidents concernant Aum pour le reste de mes jours. Je ne veux pas qu’ils s’évanouissent dans le paysage.

MURAKAMI : *J’aimerais vous interroger une fois de plus sur l’idée de fin du monde. L’apocalypse dont parle Aum est-elle la même que celle du judaïsme et du christianisme ? L’idée du millénaire est un concept occidental, après tout, et Nostradamus n’a rien à voir avec le bouddhisme…*

Quelle que soit la couleur qu’Aum a attribuée à son idée de l’Armageddon, je ne crois pas qu’elle puisse entrer en compétition avec la notion chrétienne de l’Apocalypse. C’est un concept qui appartient à la pensée chrétienne. C’est pour ça qu’on ne peut pas vraiment expliquer ces incidents liés à Aum en regardant seulement le cœur de ce qui fait Aum – soit le bouddhisme et la religion ésotérique tibétaine.

Je l’ai dit auparavant, je ne pense pas qu’une vision apocalyptique soit confinée à ma seule personne. Ce que je veux exprimer, c’est que, chrétien ou non, nousavançons tous inévitablement vers le même destin apocalyptique.

MURAKAMI : *À dire vrai, je ne comprends pas bien ce que vous appelez une « vision apocalyptique », mais j’ai le sentiment que, si cette vision devait avoir la moindre signification, elle serait liée à la manière dont vous la déconstruisez intérieurement.*

Vous avez tout à fait raison. L'apocalypse n'est pas une idée définie, plutôt un processus. Après une vision apocalyptique intervient toujours un processus de purge ou de purification. En ce sens, je crois que l'attaque au gaz a été une sorte de catharsis, une décharge psychologique de tout ce qui s'était accumulé au Japon – la malveillance, la conscience faussée que nous avons. Cela ne signifie pas pour autant que l'action d'Aum nous ait débarrassés de tout ça. Il reste cette vision apocalyptique étouffée, tapie comme un virus, qui imprègne la société et n'a encore été ni effacée ni digérée.

Même si vous pouviez vous en débarrasser au niveau individuel, le virus demeurerait au niveau social.

MURAKAMI : *Vous parlez de la société dans son ensemble ; mais, dans le monde dit séculier, les gens ordinaires – c'est-à-dire ceux qui parviennent à maintenir un certain équilibre dans leur vie – déconstruisent ce genre de vision apocalyptique semblable à un virus, comme vous dites, à leur manière, et lui substituent naturellement autre chose, ne croyez-vous pas ?*

Oui, ça revient à un processus de déconstruction. Quelque chose de ce genre ne peut éviter de se produire. Shoko Asahara n'a pas pu déconstruire sa vision et il a perdu contre les idées apocalyptiques. C'est pourquoi il a dû créer sa propre crise. La vision apocalyptique de Shoko Asahara – en tant que figure religieuse – a été vaincue par une vision plus grande encore.

Moi j'ai eu beaucoup de mal à appréhender les incidents liés à Aum. Je me rends au tribunal aussi souvent que je le peux, mais quand je vois et j'entends Asahara à la barre, j'ai l'impression qu'il fait de moi un idiot. J'en ai la nausée – au point que j'ai vomi, une fois. C'est une sensation triste et effrayante. Il m'arrive de penser que ça ne vaut pas la peine d'assister à ça, mais je ne parviens toujours pas à détacher les yeux de cet homme. Le personnage d'Asahara a beau paraître grotesque, je n'arrive pas à simplement le rejeter. Nous ne devrions jamais oublier, ne serait-ce qu'un instant, que cette personne appelée Shoko Asahara a fonctionné dans le monde et provoqué ces évènements tragiques. Si je ne parviens pas à surmonter l'« Incident dû à Aum Shinrikyo », jamais je ne serai capable d'avancer.

1. Onze jours après l'attaque au gaz, le chef de la police de Tokyo Takaji Kunimatsu a miraculeusement survécu à trois balles tirées par un homme non identifié qui s'est échappé à vélo. *(N.d.l.T.)*

2. Quelques jours après l'attentat contre Takaji Kunimatsu, le ministre des Sciences d'Aum, Hideo Murai, a été poignardé au milieu d'une cohue de journalistes, par un yakuza d'origine coréenne, peut-être parce qu'il en savait trop. Le meurtre a été filmé : http://www.youtube.com/watch?v=X_ypwQ4yCtw *(N.d.l.T.)*

3. Non traduit en français. *(N.d.l.T.)*

4. Georges Gurdjieff voulait mettre en harmonie les forces vitales entre elles et avec l'ordre cosmique pour que chacun connaisse son être essentiel. *(N.d.l.T.)*

5. Robert Jay Lifton est l'auteur de *Destroying the World to Save It : Aum Shinrikyo, Apocalyptic Violence and the New Global Terrorism* (« Détruire le monde pour le sauver : Aum Shinrikyo, violence apocalyptique et le nouveau terrorisme global », non traduit en français), Metropolitan Books, 1999. *(N.d.l.T.)*

6. Traduit en français sous le titre *Le Cri de l'engoulevent dans Manhattan désert*, Paris, Seuil, 1978. *(N.d.l.T.)*

7. Voir note 1, p. 287. *(N.d.l.T.)*

Épilogue[1]

ALORS QUE JE TRAVAILLAIS À CE LIVRE, j'ai assisté à plusieurs procès des accusés de l'attaque au gaz dans le métro de Tokyo. Je voulais voir ces gens de mes propres yeux et les entendre de mes propres oreilles, afin, peut-être, de comprendre qui ils étaient. Je voulais aussi savoir ce qu'ils en pensaient maintenant, quel était leur état d'esprit. Ce fut un spectacle lugubre, déprimant, désespérant. Le tribunal m'a fait penser à une pièce sans issue. Il avait sans doute dû y avoir une issue au début, une vague lueur d'espoir, mais très vite c'était devenu une sorte de sas cauchemardesque dont on ne pouvait s'échapper.

La plupart des accusés avaient perdu leur foi en Shoko Asahara[2]. Le chef qu'ils révéraient n'était en vérité qu'un faux prophète, et ils comprenaient soudain à quel point ils avaient été manipulés par sa folie. Obéir à ses ordres les avait conduits à commettre des crimes terribles, et la prise de conscience qui en résultait était difficile ; tous déploraient profondément leurs actes. La plupart d'entre eux faisaient référence à leur ancien gourou en l'appelant juste Asahara, sans le moindre titre honorifique. Et même parfois avec un soupçon de dédain.

Je n'arrive pas à croire que ces personnes aient accepté de participer à une entreprise aussi terrible, aussi insensée. Pourtant, à un certain moment de leur vie, elles se sont mises en marge du monde et sont parties en quête d'une utopie spirituelle au sein d'Aum Shinrikyo, une démarche dont elles ne se repentent pas, qu'elles ne regrettent pas.

Il suffit de demander aux accusés de clarifier des détails de la doctrine d'Aum pour s'en rendre compte. Ils répondent assez souvent quelque chose comme : « Eh bien, ça peut être difficile à comprendre pour les gens ordinaires, mais… » Ils sont encore persuadés d'avoir atteint un niveau spirituel plus élevé que les « gens ordinaires », et ils gardent le sentiment d'avoir été choisis. Ils ont beau ne pas le dire ouvertement, leur message est très clair : « Nous sommes tout à fait désolés des crimes perpétrés. Nous avons commis une faute, mais celui qu'on doit blâmer, c'est Shoko Asahara, qui nous a bernés au point de nous

contraindre à obéir à ses ordres. S'il n'avait pas dépassé les bornes, nous aurions pu paisiblement poursuivre notre quête spirituelle sans ennuyer quiconque. » En d'autres termes : « Les conséquences sont terribles et on les regrette, mais les fondements d'Aum Shinrikyo restent purs, et nous n'éprouvons pas le besoin de les rejeter. »

Cette foi inébranlable dans la pureté, dans la « moralité » des préceptes d'Aum, je l'ai entendue proclamer non seulement chez les adeptes d'Aum que j'ai interrogés, mais aussi chez ceux qui ont quitté le culte et critiquent désormais Aum sans ambiguïté. À tous, j'ai posé la même question : regrettaient-ils d'avoir adhéré à la secte ? Tous ont répondu : « Non, je n'ai aucun regret. Je ne crois pas avoir gâché ces années. » Comment cela se fait-il ? La réponse est simple : ils ont trouvé au sein de la secte le but pur que la société n'était pas à même de leur proposer. Même si, à la fin, Aum est devenu monstrueux, les souvenirs radieux, chaleureux, les moments de paix qu'ils y ont trouvés à l'origine demeurent en eux, et les remplacer n'est pas facile.

En ce sens, la voie d'Aum leur est encore ouverte. Je n'insinue pas que les anciens membres ont des chances de revenir en son sein. Ils sont conscients aujourd'hui qu'il s'agit d'un système affreusement perverti et dangereux, et je sais que leur expérience a été troublée par ses contradictions et ses déviances. Néanmoins, j'ai eu l'impression que restait profondément ancré en eux, à différents degrés, un Aum idéal – une vision utopique, un souvenir de lumière. Si un jour ils croisent une lumière similaire (pas nécessairement religieuse), il n'est pas exclu qu'ils se sentent viscéralement attirés par elle. C'est pourquoi le plus dangereux pour notre société n'est pas Aum Shinrikyo en soi, mais toutes ces autres potentialités qui ne demandent qu'à se réaliser.

Après l'attaque, l'attention du pays tout entier s'est concentrée exclusivement sur Aum Shinrikyo. La même question a été posée encore et toujours : « Comment des membres de l'élite, des personnes si instruites ont-elles pu croire en cette nouvelle religion ridicule et dangereuse ? » Il est vrai que la plupart des cadres dirigeants étaient des femmes et des hommes très diplômés ; on ne s'étonnera donc pas que tant de gens aient été choqués de le découvrir. Que des personnages si prometteurs aient pu aussi facilement rejeter le privilège de leur statut social, un statut qui leur assurait une carrière prestigieuse, pour rejoindre une nouvelle religion est une sérieuse indication, comme beaucoup l'ont remarqué, qu'un défaut fondamental mine le système éducatif japonais.

Alors que je menais ces entretiens, j'ai eu la très nette impression que ce n'était pas *malgré* leur appartenance à l'élite qu'ils avaient pris cette direction, mais précisément *parce qu*'ils en faisaient partie.

Peut-être pouvons-nous établir une comparaison entre Aum Shinrikyo et la Mandchourie d'avant la Seconde Guerre mondiale. Lorsqu'en 1932 le Japon a créé cet État fantoche, les membres les plus éminents de la société – les technocrates, les techniciens et les érudits – ont là aussi renoncé à la vie qui leur était promise au Japon pour partir sur le continent, persuadés qu'il fourmillait de possibilités. Ils étaient le plus souvent jeunes, talentueux, instruits et ambitieux, et avaient la tête pleine de projets. Le Japon, avec sa structure sociétale très coercitive, était trop étriqué pour eux – c'est du moins ce qu'ils devaient ressentir. Ils ont donc choisi cette terre expérimentale plus accommodante, même si cela signifiait sortir de la voie normale. En ce sens, ils avaient des motivations pures, ils étaient idéalistes, ils avaient un but. Ils étaient certains d'emprunter une « voie juste ».

Le problème est qu'il manquait un élément vital. Rétrospectivement, on voit bien qu'il y aurait fallu un véritable sens historique – ou, pour parler de manière concrète, une identité entre les paroles et les actes. Des slogans désinvoltes, trop beaux pour être vrais, tels que « Les cinq races vivant en harmonie » et « Le monde entier sous un même toit », ont peu à peu pris toute la place, tandis qu'en toile de fond l'inévitable vide moral qui en résultait était enfoui sous les réalités de l'époque. En fin de compte, ces technocrates ambitieux furent avalés par le terrible ouragan de l'Histoire.

L'« affaire » Aum Shinrikyo est trop récente pour que l'on puisse désigner précisément quel était le point faible de leur vision. Ma comparaison avec la Mandchourie n'en est pas moins révélatrice : il y a dans l'histoire d'Aum cette même incapacité à penser le monde dans sa globalité, cette même discordance entre les discours et la réalité.

Sans doute chaque membre de l'élite du ministère des Sciences et Technologies d'Aum avait-il ses raisons personnelles de renoncer au monde et de rejoindre ce culte ; ce qu'ils avaient en commun, c'était le désir de mettre leurs talents et leurs savoirs au service d'une finalité supérieure. Ils n'ont pu éviter de questionner l'inhumaine broyeuse capitaliste, et un système social où leur identité et leurs efforts – voire leur raison d'être – seraient écrasés systématiquement.

Ikuo Hayashi, qui a diffusé le gaz sarin sur la ligne Chiyoda, provoquant la mort de deux employés du métro, correspond parfaitement à ce modèle. Il avait une réputation de chirurgien hors pair, dévoué à ses patients. C'est sans doute précisément pour cela qu'il a perdu confiance en un système médical de plus en plus vicié par ses contradictions et ses défauts. Il a donc été attiré vers le monde spirituel que promettait Aum, avec sa vision d'une utopie intense et parfaite, et surtout ses moyens d'action.

Voici ce qu'il écrit dans son livre *Aum et moi* à propos de ce que la secte représentait pour lui à l'époque :

> Dans son sermon, Asahara a parlé du Plan Shambhala, qui comportait la construction d'un Village Lotus. Il y aurait là un hôpital astral et une école shinri qui dispenserait une éducation complète *[…]*. Les soins médicaux seraient ceux de la médecine astrale, s'appuyant sur les visions d'Asahara et sur les souvenirs de vies passées révélés au cours de ses méditations. La médecine astrale se pencherait sur le karma du patient et son niveau d'énergie, et prendrait en considération la mort et la transmigration *[…]*. J'ai rêvé d'un lieu vert, naturel, parsemé de bâtiments où des soins et une formation médicale vraiment humaine seraient dispensés. Ma vision et le Village Lotus étaient une seule et même chose.

Hayashi rêvait donc de se consacrer à une utopie, de profiter d'une formation exigeante où n'interférerait pas le monde séculier, de mettre en pratique des soins médicaux auxquels il pourrait se consacrer de tout son cœur, et grâce auxquels il rendrait heureux autant de patients que possible. Ces motivations étaient pures, en effet, et la vision décrite ici possède sa propre beauté ; mais, si on prend du recul, on voit clairement que ces remarques innocentes sont complètement coupées de la réalité. Si c'était un tableau, il représenterait un paysage étrange, peint par un artiste qui n'aurait aucune notion de perspective. Néanmoins, si l'un d'entre nous avait été l'ami du Dr Hayashi, à l'époque où il envisageait de devenir un *samana* à Aum, et qu'il ait tenté de lui fournir une preuve convaincante que ses idées étaient coupées de toute réalité, il aurait eu du mal.

Ce qu'on aurait dû dire au Dr Hayashi est pourtant très simple : « La réalité est faite de confusion et de contradictions ; si vous excluez ces éléments, vous ne parlez plus de réalité. Vous pouvez penser – en adoptant un discours et une logique qui paraissent rationnels – que vous serez capable d'exclure tous les éléments négatifs de la réalité, mais ils demeureront embusqués, ils vous attendront, prêts à prendre leur revanche. »

Je doute cependant que le Dr Hayashi aurait été convaincu par ce genre d'arguments. Grâce à une terminologie technique et à une logique infaillibles, il se serait insurgé, soulignant combien la voie qu'il s'apprêtait à emprunter était juste et belle. Il arrive un point où l'on ne peut plus rien faire que rester silencieux.

Le plus triste est que le discours et la logique ont un bien plus grand pouvoir de persuasion quand ils sont coupés de la réalité que lorsqu'ils sont ancrés dans

le réel – un réel qui, à chaque action qu'on veut entreprendre, est plombé par des contingences extérieures. En fin de compte, ce sont deux discours qui ne se comprennent pas. On ne peut que se séparer et partir chacun de son côté.

En lisant Ikuo Hayashi, on est souvent interpellé par ses remarques, et la même question revient : « Pourquoi a-t-il fallu qu'il se retrouve là ? » Mais rien n'aurait pu l'arrêter, et ce sentiment d'impuissance crée une étrange tristesse. Le plus troublant, cependant, c'est de constater que ce sont les plus critiques à l'égard de la violence de notre « société utilitariste » qui finissent par utiliser la « nécessité de la logique » comme une arme pour massacrer des anonymes.

D'un autre côté, qui pensera jamais : « Je suis une petite personne sans importance, un rouage du système. Broyez-moi jusqu'à ce que je meure, cela ne fait rien » ? À des degrés divers, nous voulons tous connaître les raisons de notre présence sur cette terre, savoir pourquoi nous mourons et disparaissons. Pour cette raison, toute tentative sincère d'apporter une réponse est légitime. C'est précisément là qu'on peut se fourvoyer et commettre une erreur fatale. Les différentes couches de la réalité se déforment. Le lieu promis, vous vous en rendez soudain compte, ne correspond plus à ce que vous recherchiez. Comme Mark Strand le dit dans son poème : « Les montagnes ne sont pas des montagnes, le soleil n'est pas le soleil. »

Afin qu'il n'y ait pas un deuxième, puis un troisième Ikuo Hayashi, il est crucial que notre société prenne le temps de réfléchir aux questions que nous pose cette attaque tragique. Nombre de gens ont relégué l'incident dans le passé : « C'est fini, disent-ils. C'était une tragédie mais, maintenant que tous les coupables ont été arrêtés, c'est terminé et ça ne nous concerne plus. » Nous devons pourtant comprendre que la plupart de ceux qui adhèrent à des cultes ne sont pas anormaux ; ce ne sont ni des déshérités ni des excentriques, mais des gens qui mènent une vie normale (voire plus que normale, tout bien considéré), qui habitent dans mon quartier. Et dans le vôtre.

Peut-être prennent-ils les choses un peu trop à cœur. Peut-être portent-ils une douleur en eux. Ils ne savent pas bien exprimer aux autres leurs pensées intimes et ils sont tourmentés. Incapables de communiquer avec autrui et avec le monde, ils errent de-ci de-là, ballottés entre un sentiment de supériorité et l'idée qu'ils ne sont pas tout à fait comme il faudrait. Ça pourrait très bien être moi. Ça pourrait être vous.

1. Ce texte s'appuie sur une recension du livre du Dr Ikuo Hayashi, *Aum et moi* (qui n'a pas été traduit en français). Il a été publié dans le numéro d'octobre

1998 du magazine *Hon no hanashi*. *(N.d.A.)*

2. À l'époque où cet épilogue a été rédigé, Shoko Asahara était encore en cours de jugement. En janvier 2000, Aum a fait une déclaration par laquelle le culte lui retirait son rôle de leader, changeait son propre nom en Aleph, s'engageait à procéder à des réformes et promettait de respecter les lois. *(N.d.l.T.)*

Annexe

Verdicts des procès des membres
d'Aum Shinrikyo[1]

Personnes jugées en lien avec l'attaque au gaz sarin dans le métro de Tokyo

- Leader du groupe
  Shizuo Matsumoto *(Shoko Asahara)* : condamné à mort
- Ceux qui ont diffusé le gaz sarin
  Ikuo Hayashi : condamné à la prison à perpétuité
  Masato Yokoyama : condamné à mort
  Yasuo Hayashi : condamné à mort
  Toru Toyoda : condamné à mort
  Ken'ichi Hirose : condamné à mort
- Les chauffeurs ayant véhiculé ceux qui ont diffusé le sarin
  Koichi Kitamura : condamné à la prison à perpétuité
  Kiyotaka Tonozaki : condamné à la prison à perpétuité
  Shigeo Sugimoto : condamné à la prison à perpétuité
  Tomomitsu Niimi : condamné à mort
  Katsuya Takahashi : arrêté en juin 2012 ; en attente de procès
- Personne en charge des communications
  Yoshihiro Inoue : condamné à la prison à perpétuité

Autres membres de la direction

Kazuaki Okazaki : condamné à mort
Kiyohide Hayakawa : condamné à mort
Satoru Hashimoto : condamné à mort
Tomoko Matsumoto *(épouse d'Asahara)* : condamnée à six ans de prison

Hisako Ishii : condamnée à trois ans et huit mois de prison
Fumihiro Joyu : condamné à trois ans de prison
Yoshinobu Aoyama : condamné à douze ans de prison
Tomomasa Nakagawa : condamné à mort
Seiichi Endo : condamné à mort
Masami Tsuchiya : condamné à mort
Naoko Kikuchi : arrêtée en juin 2012 ; en attente de procès.

1. Données mises à jour avec les éléments connus au troisième trimestre 2012. Toutes les personnes recherchées ont désormais été arrêtées.

Certains accusés, qui n’ont pas directement tué lors de l’attaque au gaz dans le métro de Tokyo, ont pourtant été condamnés à mort parce que, outre leur rôle dans cette affaire, ils étaient impliqués dans d’autres assassinats. Tous les appels ont été rejetés. Aucun des condamnés à mort n’a encore été exécuté. *(N.d.l.T.)*

Titre original :
UNDERGROUND
publié par The Harvill Press, Londres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, vous pouvez consulter notre site internet : www.belfond.fr ou envoyer vos nom et adresse aux Éditions Belfond, 12, avenue d'Italie, 75013 Paris. Et, pour le Canada, à Interforum Canada, Inc., 1055, bd René-Lévesque-Est, Bureau 1100, Montréal, Québec, H2L 4S5.

EAN 978-2-7144-5519-2

Graphisme : www.atelierdominiquetoutain.com



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo